

REVUE SPIRITE **JOURNAL** **D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES**

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. - L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. - L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDE PAR ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

ANNEE 1872

Janvier 1872

Aux abonnés de la revue spirite, coup d'œil rétrospectif

La revue spirite commence sa quinzième année ; malgré les rudes épreuves de 1870 et 1871, chaque mois, elle a fait son tirage habituel d'exemplaires ; l'administration savait qu'avec la disparition des entraves, chaque abonné devrait recevoir les numéros que l'état de siège n'avait pas permis d'envoyer, elle prévoyait aussi que les demandes seraient nombreuses, ce qui s'est parfaitement confirmé.

Ceux de nos anciens abonnés, que les douloureux événements de 1870-1871 ont épargnés dans leurs personnes et dans leurs fortunes, nous ont été fidèles, et les nouveaux spirites qui se sont révélés viennent combler les vides creusés par le départ de ceux que la tourmente a emportés ; si le concours matériel de ces derniers nous fait défaut, nous sommes assurés du moins de leurs concours spirituel pour nous soutenir et nous aider aussi dans notre tâche. Notre correspondance a pris de grandes proportions, avec une tendance bien tranchée vers les hautes études psychologiques et toutes les branches qui s'y rattachent intimement.

Le spiritisme devait mourir !... Combien de fois ne l'a-t-on pas enterré en prononçant son De profundis. La preuve de sa puissante vitalité, c'est qu'une hécatombe de revues mensuelles a été faite dans cette désastreuse année, sans porter la moindre atteinte ni l'existence du Spiritisme, ni au tirage ordinaire du texte de la revue ; c'est une glorieuse exception, partagée avec la Revue des Deux Mondes.

L'idée que défend la Revue est celle de la réincarnation, vérité féconde qui éclaire vivement toutes les conséquences essentielles qui découlent de l'enseignement spirite ; cette loi porte avec elle sa logique absolue, logique qui s'impose avec d'autant plus de force, qu'elle frappe tout ce qu'il y a de plus intime dans notre conscience et dans notre raison. Cette idée représente la sagesse divine qui se reflète dans la chaîne infinie de toutes les existences, dans cette transmutation des êtres, qui renferme toute la pensée du Créateur, toute la genèse de l'humanité.

L'Amérique et l'Angleterre se disent spiritualistes ; là, les adeptes sont des légions numérées par des millions. Ce qui est étrange et paraît inexplicable, c'est que tout en acceptant pour les petits-fils la responsabilité, la solidarité des actes de leurs aïeux, il leur répugne d'opter pour la réincarnation ; pourtant, si ce lien tout-puissant n'unit pas intimement toutes les générations, comment peut-on rendre des étrangers solidaires, comment concilier ce manque absolu de logique ?

Mais une lumière vient actuellement éclairer ce désaccord ; des spiritualistes sérieux ont étudié cette question dont ils comprennent la haute portée, et comme conséquence, ils reconnaissent qu'Allan Kardec avait raison, et qu'en général, ses adversaires n'ayant pas lu ses ouvrages, ne peuvent en définitive répondre à son argumentation.

Des savants anglais, MM. Crookes et Cox ont déclaré, après de nombreuses et longues recherches, qu'ils reconnaissent une nouvelle force bien différente de toutes celles qu'admet la science expérimentale ; ils l'ont nommée force psychique, laquelle ne serait autre chose que le fluide périsprital des spirites.

Nous avons de bonnes nouvelles de l'Amérique du Sud où le Spiritisme fait de nombreux adeptes ; non seulement les livres du maître nous sont demandés avec une recrudescence bien marquée, mais nous leur expédions aussi une grande quantité d'autres ouvrages traitant de la doctrine.

Nos malheurs ont laissé dans toutes les âmes une profonde empreinte ; chacun sent en soi de vagues appréhensions, un malaise indéfinissable, symptôme d'un retour à la vie morale ; la douleur demande la consolation, et des auteurs tels que M. Louis Fiquier, donnent au public la substance du Spiritisme, en la voilant sous un titre attrayant : Le Lendemain de la mort ; les lecteurs, après avoir lu ce volume, viennent acheter nos ouvrages, et, si nous avons protesté vivement, c'est que nous ne pouvions, par notre silence, permettre à de nombreuses et visibles tendances de décapiter l'oeuvre d'Allan Kardec ; nous veillons attentivement.

Des livres sérieux se préparent ; des hommes de savoir consacrent leur temps à la composition d'oeuvres spirites qui donneront un nouvel élan au Spiritisme. Nous constatons avec bonheur que des médiums bien inspirés, nous envoient des communications savantes, morales, bien enchaînées, de véritables inspirations qui méritent l'insertion et peuvent braver la critique des puristes.

Les circonstances n'ont pas permis de mettre au jour de nombreuses publications ; néanmoins nous avons terminé l'année par l'ouvrage de M. A. Babin, qui consacre le produit de la nouvelle édition de sa trilogie dont il a fait les frais, moitié à la propagande spirite, moitié à l'orphelinat de Cempuis, fondé par notre vénérable ami M. Prévost ; voilà donc deux spirites unis ainsi sans se connaître pour secourir des orphelins. Puis viennent les Lettres de Marie, ouvrage charmant, dû à la plume de l'auteur des Lettres aux Paysans, Marc Baptiste, spirite convaincu, travailleur consciencieux et infatigable, dont toutes les familles spirites voudront lire à la veillée les attrayants écrits.

Un phénomène prévu par de précédentes études, semble donner à des spirites de diverses localités, et qui ne se connaissaient pas, la solution prochaine de la télégraphie humaine. Nous avons mis en rapport un groupe d'hommes sérieux, espérons que leurs constantes et persistantes études, établiront une base certaine, un point de repère pour l'élaboration complète d'un échange fluide de pensées, soit des incarnés entre eux, soit entre incarnés et désincarnés.

Ces douze mois, s'ils sont incomplets à certains points de vue, ne nous laissent cependant pas le droit de nous plaindre du résultat de cette triste année. N'avons-nous pas trouvé de nombreuses sympathies, des sentiments élevés et des adhérents inattendus dans toutes les classes de la société ? Au nom du Spiritisme, nous remercions tous nos amis et nos correspondants, pour l'intérêt fraternel qu'ils veulent bien nous témoigner ; ils apportent ainsi à nos travaux, la force toute-puissante de la communion de pensées.

L'Esprit et la matière chez les enfants et les vieillards

Selon notre opinion, c'est l'Esprit qui anime le corps, sans lui, la matière inerte ne pourrait agir, les molécules qui en font l'ensemble n'ayant plus de raison d'être se dissocieraient, leurs parties désagrégées rendraient chaque atome soit à la terre, soit aux couches atmosphériques qui nous environnent. Ces éléments reconstituent de nouveaux êtres.

Pour les spirites, ce que nous avançons est un fait consacré par de nombreuses études, confirmées par la science ; l'être que l'Esprit abandonne meurt aussitôt, il rend à la nature tout ce qui en lui était matière, agrégation de parties admirablement constituées pour former l'instrument humain, ce principe vital, cette machine merveilleuse que l'ouvrier divin, l'ingénieur sublime pouvait seul si sagement organiser.

Par la réincarnation, nous savons que le fluide subtil de l'Esprit s'assimile par un lien fluide à l'être embryonnaire qui vient d'être conçu et lors de la venue de cet être à la vie extérieure, il s'unit à l'instrument pour vivre végétativement avec lui ; perdant tout souvenir des existences antérieures, il apporte aux premières expansions de l'enfant les idées innées, un caractère bien tranché, une identité parfaite des habitudes, des passions et des tendances de sa vie précédente : donc, ce n'est plus le corps qui domine ici ; les circonvolutions de la masse cérébrale préparées par la gestation de la mère, comme moule incomplet, mais par le lien périspirituel comme forme définitive, s'amplifient progressivement, selon les fonctions remplir dans cette épreuve par l'Esprit incarné.

Cela est tellement vrai, que la tête de l'enfant nouveau-né est molle, sa contexture étant charpentée à l'aide d'un tissu gélatineux, vertébreux, os incomplets, auxquels le sang viendra porter plus tard le phosphate de chaux nécessaire à leur solidification, à leur ossification. Ceux de nos lecteurs qui s'occupent d'anatomie, savent parfaitement que les têtes des animaux, même celles des êtres supérieurs, sont, à l'état rudimentaire, une masse non homogène, et que sous la peau qui la recouvre, l'arbre qui forme la charpente du corps est dans sa croissance tout semblable au jeune chêne éclos d'un gland jeté dans le sein de la terre ; là, en effet, l'embryon végétal grandit, il projette ses racines dans la matière humide en élevant sa tige vers la lumière ; il demande à ces principes vivifiants le droit de s'élancer clans les airs, et peu à peu, il prend un feuillage, se ramifie, son tronc

s'arrondit par les couches superposées du liber, enfin il est chêne complet, celui sous lequel les générations humaines peuvent désormais se succéder.

Tel est l'arbre que l'homme porte en lui, végétation sublime, sans consistance d'abord, mais possédant l'ardent désir d'être le mouvement et la vie. Sans lui, nous ne serions pas le premier et le plus noble des animaux ; réduits à l'état de mollusques, nous aurions la vie végétative de l'huître.

Dieu voulait féconder et animer la terre après des gestations douloureuses, du chaos de la matière ignée il formait les bassins pour les fleuves, il dessinait par des empâtements sublimes le relief des montagnes, l'harmonie existait dans la terre et dans l'air.

Les êtres microscopiques nés du limon primitif avaient tout purifié progressivement ; les uns, par l'action de manger et digérer, avaient préparé les éléments des formidables assises métamorphiques du globe, tous les produits métallifères, toutes les couches stratifiées qui alimentent nos industries ; ceux-là étaient les premiers nés de la création. D'autres mouraient par masses innombrables, et de leurs dépouilles accumulées naissaient d'autres formes, d'autres instincts, le grand Architecte avait tout prévu dans son vaste plan d'ensemble , les lois divines sont immuables ; Dieu a parlé une fois, depuis il s'obéit à lui-même : Semper jussit, semper parat. Donc la pensée de Dieu, son but, existait dans le premier germe, cet instinct, cette pensée, survivait à la mort des êtres ; c'était le germe de la forme périspritale survivant à la destruction momentanée, et s'assimilant sans cesse de nouveaux instincts à chaque progrès de l'animal inférieur vers des formes supérieures déterminées par des réincarnations successives.

Cette méthode de composition, cette connexion constante, nous devons l'admirer dans sa liaison, car elle soude toutes les vies les unes aux autres ; c'est l'immense amour divin se perpétuant par la vie, par le travail, par le mérite, jusqu'à l'homme ce représentant magnifique de toutes les espèces animales. Non seulement l'homme les symbolise comme organes à manger, à marcher, mais aussi il est, par son périsprit (lui le dernier venu sur la terre), la méthode de composition, la synthèse de tous les instincts, de toutes les passions de ses frères, les aînés de la création.

Donc agir, marcher, c'est servir les ordres de notre cerveau, instrument que le périsprit a d'abord modelé sur ses instincts acquis, c'est l'Esprit de Dieu qui, après avoir suivi toute la série animale, se fait en nous intelligence, conceptions, combinaisons, harmonies ; c'est aussi la charpente humaine se formant, comme le jeune chêne, une tête ramifiée qui demande à l'Esprit les effluves bienfaisantes de la lumière.

Dans la tête, les vertèbres grandissent lentement, leurs rebords sont dentelés comme une scie, et avant de se rejoindre, de se souder complètement, il faut que la masse cérébrale soit formée des circonvolutions voulues pour l'accomplissement des fonctions de l'Esprit, pour le développement de son épreuve terrestre ; alors seulement le point de suture ou jointure des vertèbres ossifiées a lieu, mais non définitivement, au moins pendant la période d'incubation ou de progrès continu de l'Esprit. Goethe, le grand poète allemand, le savant de premier ordre, caressait depuis longtemps une idée dont il trouva la confirmation, et voici comment : « Je me promenais, dit-il, sur les dunes du Lido, qui séparent l'Adriatique du golfe de Venise ; je trouvai un crâne de mouton, fendu de la plus heureuse manière, qui non seulement confirma cette vérité déjà par moi découverte, que tous les os du crâne étaient des vertèbres transformées, mais encore me fit voir l'évolution de matières inorganiques informes, vers un ennoblissement progressif et un développement qui en fait des organes supérieurs. Alors en même temps se ranima mon ancienne foi, fortifiée par l'expérience, que la nature n'a point de secrets qu'elle ne révèle quelque part à l'observateur attentif... Je fus pleinement convaincu qu'un type universel, s'élevant au moyen de métamorphoses, existait dans tous les êtres organiques ; qu'on pouvait, à certains degrés moyens, aisément le reconnaître dans toutes ses parties, et qu'il devait être également découvert là où, comme dans le degré supérieur de l'humanité, il se cachait discrètement...»

En effet, demandez à un docteur, à un phrénologue, si la tête ne se moule pas comme ossification sur la conformation du cerveau et si cette boîte osseuse ne subit pas elle-même des dépressions étranges, quand l'homme se laisse dévorer par des passions bestiales, tandis qu'elle se développe et

prend des protubérances sensibles, si l'incarné sait étudier une branche scientifique qui honore le chercheur, en augmentant dans une certaine mesure le progrès et le bonheur de l'humanité.

Donc, on ne peut prétendre que pendant l'enfance, la matière domine l'Esprit ; il y a lutte, souffrance, formation et développement progressif de l'organisme ; il y a dans cette végétation de la chair et des os jusqu'à l'état viril, le besoin urgent, indispensable, de soins tout particuliers. L'enfant, cet homme futur, cet instrument parfait, doit résonner et vibrer autrement que les autres animaux, c'est une intelligence confiée aux soins attentifs d'une mère et d'un père, il faudra continuellement soutenir, aimer, enseigner, ce doux petit être, c'est dans ce milieu qu'il doit puiser les impressions de justice, de devoir, de travail, qui régénèrent et fécondent tout.

Si vous ne savez dignement remplir votre mission paternelle ; si le désordre, la vanité, l'orgueil, les passions, trônent en maître chez vous, comment voulez-vous que les premières impressions de ce jeune esprit soient sûres ? Peut-on espérer de trouver dans ce jeune coeur ulcéré, gangrené par le mauvais exemple, des notions qui créent le bon fils, le citoyen laborieux, l'homme de dévouement, de conscience et de sacrifice ? Mais si dans cette coupe de la vie vous avez follement versé de l'eau troublée, malsaine, vous ne pouvez (et cela est logique) avoir produit qu'une existence soucieuse, tourmentée, chez laquelle le vice se servant de la matière, continue follement les tristes errements d'une existence antérieure.

Cet être subira dans la conformation de ses traits et de la boîte osseuse de sa tête, les dépressions accentuées que les mauvais penchants impriment en caractères indélébiles aux circonvolutions cérébrales, par conséquent à l'ensemble du visage, ce sera une existence brisée, une vie, une épreuve à recommencer ; l'arbre humain se sera noué, ankylosé : parents et enfants reviendront solidairement revivre, pour purger leurs mauvais principes et racheter les années perdues. Instruments conscients, nous avons en main tous les moyens que Dieu a multipliés sous nos pas, nous pouvons nous régénérer, nous relever, aimer beaucoup, devenir un levier immense pour résoudre sagement toutes les questions sociales et désunis, égoïstes, sans amour les uns pour les autres, après avoir brisé les cordes pures des Esprits que Dieu nous a confiés, après avoir pris à coeur de leur enseigner cette triste maxime du Dante : « vous qui entrez, laissez ici toute espérance, » nous nions Dieu, l'âme, notre personnalité, notre dignité et repus d'idées insensées, matérielles, livrés à l'immense appétit de désirs insatiables, nous sommes gouvernés par des ambitieux sans virilité, qui font de nous, en définitive, des nations impuissantes.

Ah ! Plutôt, connaissez-vous vous-mêmes, sachez d'où vous venez, ce que vous fûtes dans le passé, quelles sont les lois qui gouvernent les mondes et, lorsque après avoir cherché vainement le néant, vous aurez trouvé partout exubérances de vie, d'amour, de solidarité et d'harmonie, lorsque vous aurez l'intuition des moyens simples et sublimes (toujours les mêmes) avec lesquels le Créateur gouverne les immenses processions de soleils, leurs cortèges de planètes, leurs habitants, et même une humble petite fleur ou le brin de poussière ; alors vous vous inclinerez devant tant de grandeur, de prévoyance et de sagesse ; l'ère des révolutions violentes sera fermée, le devoir sera la règle, l'humilité et la bonté seront la loi, le travail sauvegardera l'avenir.

Un spirite sérieux, convaincu, doit infailliblement arriver à ce résultat : la persuasion complète dans la famille, des rapports solidaires qui unissent l'immense échelle des êtres depuis l'infiniment petit ou premier germe, jusqu'à l'infiniment grand, Dieu.

La vieillesse est décrépète, dit-on, et l'insanité devient sa règle ; le corps domine la pensée, la matière étant une force supérieure.

Au point de vue de notre raisonnement, vous avez eu de mauvais produits, mais si mauvais par votre éducation défectueuse, que vos enfants ont été pour votre âge mûr fine souffrance, une punition bien méritée ; leur conduite s'est copiée sur la vôtre, mutuellement vous vous êtes désolés pour subir de tristes et terribles contrecoups. Vos filles, que sont-elles devenues ? Pensez-vous que vous n'aurez pas un compte terrible à rendre là-haut, lorsque le souverain maître interrogera vos consciences ? Son jugement vous frappera si vous avez délaissé vos familles, si pour quelques jouissances passagères et grossières, vous n'avez su guider dans la voie du bien ni vous-mêmes, ni

les intelligences qui vous étaient confiées, si vous n'avez été utiles à vos semblables.

Nos maux dérivent de nos vices, de notre entêtement, de notre manque de jugement ; nous savons parfaitement discerner le bien du mal, nous voulons des lois équitables, la sagesse et la conscience chez autrui, tout en nous dispensant des règles les plus ordinaires que dicte la raison.

Pourtant, connaître son corps, la prodigieuse mécanique qui fait la digestion, le sang, la chaleur, la combustion, la circulation, la vie enfin, serait se rendre compte de nos maux et de notre décrépitude dans la vieillesse. Les uns laissent pâtir leurs enfants dont l'estomac se rétrécit ; d'autres surmènent le bol alimentaire qui, par un labeur sans mesure, se fatigue, se débilité, pour nous conduire à la gastralgie ; des deux côtés, il y a manque de prévision, et l'on impose ainsi à de jeunes êtres un suicide lent et prolongé, qui nous donne une génération malade, énervée, peu appropriée aux grandes choses de notre époque.

L'homme, en tant que matière charnelle, est une plante qui doit être soignée, dirigée en connaissance de cause ; la demeure de l'Esprit ne doit-elle pas être saine, forte, résistante, digne de la pensée divine ? Pourtant nous nous ingéions inconsidérément à, atrophier ce tabernacle, nous le souillons à l'aurore de la vie, avant et après l'âge nubile ; nous sommes étonnés, après une existence affolée, sans règle, surmenée, de voir notre charpente s'affaïsser, nos organes se dissoudre, d'assister enfin à notre décomposition prématurée.

Bien plus, nous nous sommes volontairement fait un corps débile, la maladie permanente étant notre condition, nous nous guérissons momentanément, il est vrai, avec des poisons que les laboratoires pharmaceutiques nous font ingérer sous le masque du sirop mais la blessure reste, elle est indélébile, à l'état chronique ; c'est un cancer glouton qui nous demande, à intervalle indéterminé, une partie de nos ressources, de notre temps, de notre tranquillité, sous la figure du docteur, du remède et d'une foule de conséquences, dont vivent tous ceux que notre défaut de prévoyance enrichit.

Dans cette voie, nous trouverions de nombreuses pages à glaner, des preuves irréfutables pour certifier ce fait, que de la jeunesse à l'âge mûr, nos passions, notre hygiène, nos moeurs, nos folies, nos indigestions perpétuelles, brisent l'instrument humain, cet ingénieux et sublime mécanisme ; pourtant, nous sommes étonnés, après en avoir brisé les cordes, de ne pas trouver une verte vieillesse avec des pensées sans sénilité. Inconséquence et orgueil humain, voilà bien de vos traits.

La prévoyance, l'harmonie, étant oeuvre divine, nos études, nos investigations viennent nous prouver cette donnée, c'est que tout dans l'univers est coordonné en vue de fonctions à remplir. Tous les animaux, excepté l'homme, seront sûrs d'acquérir une somme de forces et de grâces incomparables s'ils vivent en liberté. L'instinct seul leur suffit pour le développement de toutes les facultés et de la somme d'intelligence qui leur sont départies.

Comment ! L'homme, cet être saturé d'intelligence, cet Esprit dont la pensée est servie par son second être semi-matériel, par le périsprit, l'homme, disons-nous, serait seul incapable de se constituer un corps plein de force et d'énergie ? Comment ! Quand sa pensée se détache pour visiter les profondeurs insondables de l'éther, quand elle fixe la marche des planètes et déduit avec Képler et Newton les lois de gravitation universelle, quand par l'analyse chimique elle sonde la composition des astres et pénètre l'infiniment petit ; cet être, si grand par l'Esprit, serait un mirmidon stupide devant tout ce qui se lie à son organisation matérielle ? Non, cela n'est et ne peut être qu'un vice, un préjugé, une lèpre honteuse dont il doit se débarrasser.

Faites-nous donc une génération solide, des instruments parfaits, des vertus sociales réelles, des hommes de principe, de vérité, de justice, et, bien sûr, nous aurons la force morale et la force matérielle, deux soeurs qui se joueront de la vieillesse, deux amies intimes qui fraterniseront sans caducité sous de belles chevelures blanches ; elles s'exprimeront alors avec des sons sortant d'une large poitrine que n'auront visité ni le vice, ni la haine, ni la désillusion menteuse, cette compagne de nos petites infamies.

Dire que le corps ne vieillira pas, serait mentir, la loi de réincarnation exige que tout ce qui est matière naisse, vive et meure ; mais alors ce sera la mort normale, un passage paisible d'une

existence à une autre, un progrès naturel dans l'échelle des êtres ; le terrien, en se dépouillant de son enveloppe matérielle, ne laissera après lui que de douces souvenirs ; l'humanité régénérée, assainie dans ses bases essentielles, progressera avec d'autant plus de rapidité qu'elle se servira des données et des lois simples et sages, mises à notre service par le glorieux Ordonnateur de toutes choses.

Nous lisons ce qui suit dans un ouvrage manuscrit : « Dieu ne peut mentir ni faillir ; la fourmilière humaine a beau se mettre en action pour agir en dehors des lois éternelles, il faut que sans cesse elle vienne retrouver Dieu, c'est-à-dire la sagesse et la prévision infinies ; nos combats, nos haines, nos corps disparaissent tour à tour pour revenir dans un prochain réveil, et par le mode de la réincarnation, jouir des mêmes merveilles et des effluves mystérieuses et vivifiantes, que la nature tient à notre disposition. Dans une succession de vies terrestres, nous admirons tout à la fois la même puissance se présentant à nos investigations par les mêmes effets, et ces mêmes effets nous ramenant à la cause première, au principe divin. »

Variétés

Procès-verbal fait à des Esprits tapageurs

M. E. V..., l'un de nos correspondants, nous envoie une colonne détachée d'un journal italien, la *Gazzetta e Torino*, du 31 octobre dernier, n° 299, dont nous traduisons textuellement l'article suivant intitulé : *Gazzettino e Notizie varie*.

« Lecteurs et lectrices, croyez-vous aux Esprits et au Spiritisme ? Non, eh bien, sur cette question, et sans engager votre croyance, je puis vous dire que vous êtes des gens sans foi si vous ne savez commenter le fait suivant.

Non loin de Savigliano, il y a une maison dont le propriétaire est M. Mussa ; depuis quelque temps, cette habitation est visitée chaque nuit par une foule d'Esprits turbulents, qui ignorent les lois usuelles de la tranquillité et celles d'une bonne éducation. Ces messieurs, acharnés après cette demeure, y font un bacchanal d'enfer et commettent toutes sortes de désordres ; ils cassent les vitres, la vaisselle, tourmentant ainsi les habitants. Probablement, lorsque ces Esprits avaient un vêtement de chair, ils devaient faire partie d'une compagnie de scélérats.

Mais ne nous écartons pas du sujet et continuons notre récit.

A Savigliano et dans les campagnes environnantes, les gens disaient que, dans cette circonstance, il ne s'agissait pas d'évocations d'Esprits, mais que la signora Mussa était sous la domination d'une bande de coquins qui lui imposaient tous leurs caprices.

Cette brutale façon d'agir durait trop longtemps, le Pretore ou préfet de Savigliano décida que tous ces bruits devaient finir ; cette décision prise, un jour de la semaine dernière, quatre carabiniers, ayant à leur tête un maréchal des logis, vinrent s'installer à la maison Mussa, avec l'ordre précis d'arrêter ces canailles d'Esprits et de les prendre en flagrant délit.

Les carabiniers s'installèrent dans la maison pour y passer la nuit, et surveiller activement ; mais (incroyable dicta!), ces Esprits voleurs et farceurs osèrent, les impudents, casser les vitres, renverser les meubles, briser la vaisselle, tout comme les jours précédents, et cela invisiblement, à la barbe des dignes représentants de l'autorité.

Dans une telle circonstance, que restait-il à faire pour ce pauvre maréchal des logis, sinon écrire son procès-verbal pour raconter ce qu'il avait vu et entendu ; puis le présenter au préfet, afin qu'il puisse prendre une décision sur l'opportunité d'une conduite ultérieure ?

Notre brave militaire ayant réfléchi, remplit une page, de ses méditations profondes !...

A cette heure, celui qui se trouve dans une singulière impasse, c'est notre pauvre préfet, car il ne s'agit plus de donner un ordre précis pour arrêter ces canailles d'Esprits, et les prendre en flagrant délit. A l'impossibilité nul n'est tenu !...

Ce que M. le préfet devrait bien mieux prendre en flagrant délit, c'est l'administration de la viabilité ; la route conduisant de la station de Ferroviria à la ville n'est illuminée que d'un côté et à grande distance ; aussi les voyageurs, confiants dans l'autorité, s'enfoncent-ils dans les fondrières invisibles

du côté obscur ; puisse la municipalité, au lieu de s'occuper du bruit fait par quelques Esprits, par des êtres qui échappent à leur juridiction matérielle, décider que les routes ne laisseront pas le droit aux voleurs des environs de Savigliano, aux Esprits incarnés, de détrousser nuitamment le voyageur qui ne sait où mettre les pieds, lumière, lumen ! »

La loi du progrès

Le gouvernement providentiel lui-même est soumis à une loi que Dieu nous révèle dans la succession des événements, c'est la grande loi du progrès. En vain les hommes du passé essaient-ils de nier cette conquête de la philosophie, ou de la limiter de manière à l'exclure du domaine de la religion : la terre tourne et elle emporte dans son mouvement ceux-là mêmes qui croient qu'elle est immobile. Il y a progrès pour l'individu et progrès pour les nations. Le progrès de l'individu ne s'arrête pas à la courte existence de ce monde; il se prolonge à l'infini dans des existences successives. Sa foi en une existence progressive est celle de tous les hommes qui ne peuvent accepter l'absurde et odieux dogme de l'enfer.

Le progrès se manifeste dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre matériel. Il faut tout l'aveuglement des passions et des intérêts pour que cela n'ait jamais fait l'objet d'un doute. La religion est la vie. Si la vie est progressive, comment la religion ne le serait- elle pas ? Pour être conséquents, les défenseurs d'une orthodoxie immuable devraient nier même le progrès intellectuel et physique. Les plus aveugles et les plus obstinés poussent la logique jusqu'à ce point; ils ne s'aperçoivent pas que la logique porte malheur aux mauvaises causes ; ils ne voient pas que le jour où l'humanité aura à choisir entre une Église qui prétend immobiliser la société avec tous ses abus et toutes ses misères, et une doctrine qui enseigne que la vie implique le mouvement, le progrès et l'amélioration continue de la destinée humaine, son choix ne sera pas douteux. Au fond ce choix est déjà fait. Ceux que leur foi ou leur intérêt attache encore au passé, s'ingénient en vain à concilier ce qui est inconciliable, un dogme immuable et une société qui change sans cesse. Vainement disent-ils qu'il y a une chose immuable, la vérité. La vérité absolue, oui ; mais celle-là, l'Être absolu seul, Dieu, la connaît, les hommes ne la connaissent point, ils ne la connaîtront jamais, et ils n'ont pas besoin de la connaître. Tout ce qui est nécessaire pour l'accomplissement de leur mission, c'est qu'il y ait toujours dans le monde, une part de vérité qui soit en harmonie avec son état intellectuel et moral, ce rayon de la lumière éternelle suffit pour les éclairer dans la voie de leur perfectionnement. F. Laurent, professeur à l'université de Gand.

Cet article est extrait du journal l'Émancipation, organe du christianisme libéral, publié à La Chaux-de-Fonds (Suisse) sous la direction de M. le pasteur Trocquemé.

Fait d'obsession d'un Esprit

Nommé Le gratteux et le nécromancien à Spa (Belgique).

Nous donnons quelques extraits d'un curieux ouvrage, que le docteur Lezaack, de Spa, a fait paraître en 1837. Ce fait corrobore ceux que la Revue a insérés. L'honorable M. V... est un chercheur infatigable que nous ne saurions jamais assez remercier ; nous faisons suivre le récit de ce cas d'obsession, de quelques remarques de notre collaborateur correspondant sur ce sujet.

Traité des eaux minérales de Spa, par L. L. Lezaack, docteur en médecine. (Imprimerie de Rongier-Duvivier, Lige, 1837.)

Il n'y a pas de nation, de ville, de village, qui n'ait à raconter des faits qui ont rapport aux charmes, aux maléfices et aux sortilèges. On sait que ces histoires fabuleuses prenaient pour la plupart un caractère de vraisemblance par les preuves séduisantes sur lesquelles elles étaient appuyées. Spa eut aussi ses sorciers, et dans ces temps d'ignorance, des contes à faire peur y charmèrent souvent les ennuis des longues soirées d'hiver.

L'histoire de la fille Maréchal que je vais rapporter ici, et dont on a tant parlé à Spa, prouve qu'il y a soixante-dix ans, les sorciers et cette infinité d'êtres possédés du démon, jouaient encore un grand

rôle dans la société.

La nommée Élisabeth Maréchal, jeune fille d'une rare beauté, à peine âgée de dix-huit ans, issue d'une honnête famille de Spa et orpheline depuis plusieurs années, habitait Namur il y avait quatre à cinq ans, lorsqu'au mois de novembre 1760, elle revint à Spa pour un motif qui fut toujours un secret.

Le 5 janvier 1761, vers les quatre heures et demie du soir, une tante chez qui elle restait, l'envoya au vieux Spa où elle avait affaire. Comme elle passait par la ruelle dite Macra, elle rencontra un jeune homme enveloppé d'un manteau qui s'approcha d'elle et lui dit : « Ma belle enfant ! Donnez-moi la main. » Surprise d'un pareil début, cette jeune personne, pleine de candeur, ne répondit qu'en rougissant, et malgré les instances de cet inconnu, retenue par une timidité bien naturelle à son âge, elle refusa. Ce jeune homme, outré de son refus, lui dit alors : « Vous ne voulez donc pas ; eh bien ! Vous vous en repentirez ; dans peu de temps je me ferai connaître. »

De retour chez elle, Élisabeth fit part à sa tante de sa rencontre mais celle-ci n'y prêta guère attention, et dit qu'assurément, c'était quelqu'un qui voulait lui faire peur.

Le même soir, étant à table pour souper, on entendit un bruit semblable à celui que ferait un chat en grattant : on regarda sous la table, et on ne vit rien. A peine était-on remis à table qu'on commença à gratter de nouveau (c'est à cause de cela qu'on l'appelait le gratteux). Ce qui dura toute la soirée au grand étonnement des personnes de la maison.

Le lendemain, 6 janvier, à l'heure du dîner, la soupe étant servie, on vit disparaître de la table l'écuelle et une cuiller, sans apercevoir personne. Cette chose vraiment extraordinaire se répandit bientôt dans tout Spa ; plusieurs personnes furent ce même jour y passer la nuit pour s'assurer du fait, et on ne cessa de gratter. Alors on ne manqua pas de crier au sorcier, et à la fin on convînt d'appeler celui-ci un nécromancien.

Pendant un an, tout le manège se réduisit à des farces incroyables, et qui ne sont appuyées par aucun tour de physique.

Ainsi il arriva qu'un jour un riche particulier de Spa qui s'était rendu dans cette maison par curiosité, s'adressa au prétendu nécromancien, et lui dit, en lui présentant les clefs de sa cave, d'aller y chercher six bouteilles de vin d'une qualité qu'il indiquait. Aussitôt les clefs disparurent, et à la grande surprise des spectateurs, après dix minutes d'attente, les six bouteilles se trouvèrent sur la table. D'autres fois on l'envoya quérir des épiceries, du pain, du beurre, de l'eau et autres choses nécessaires au ménage, et toujours invisible, il exécuta ponctuellement les ordres qu'il reçut.

L'année se passa ainsi, et mille farces de l'espèce vinrent tour à tour égayer ou glacer de terreur les curieux.

Dans l'entre-temps, la fille Maréchal, toujours l'esprit occupé de sa fatale rencontre, l'âme agitée de sentiments qui furent toujours un mystère, et se croyant sans cesse sous l'influence du nécromancien, était tombée dans un état de langueur et d'épuisement qui ne firent que hâter la folie complète qui s'empara d'elle jusqu'à sa mort.

Au commencement de janvier 1762, toutes ces plaisanteries qui avaient effrayé le peuple crédule, cessèrent pour faire place à tous les égarements de l'esprit de cette malheureuse et intéressante personne. Elle se crut bientôt maltraitée par ce jeune inconnu à qui elle avait refusé la main ; elle l'accusait de lui faire éprouver les plus cruels tourments. Elle le voyait sans cesse à ses côtés : tantôt il la caressait, l'embrassait ; tantôt elle jetait des cris de douleur ; c'était, disait-elle, ce cruel qui la pinçait à la faire saigner ; lui enfonçait des clous, des épingles dans les joues ; mais dans le même moment il implorait son pardon ; elle le voyait à ses genoux, l'entendait, lui parlait. Tout à coup il lui semblait qu'il la prenait de son lit, la jetait au plafond pour se donner le plaisir de la laisser retomber et puis, voilà qu'il riait aux éclats.

Mille extravagances de la sorte amusèrent les crédules jusqu'à ce qu'un rapport bien circonstancié de l'état de cette fille fut adressé par le digne curé de Spa, à Monseigneur le prince-évêque de Liège, qui étant venu tout exprès au mois de juin, fit convoquer les curés et tous les prêtres du canton, qui après l'examen le plus réfléchi de cette fille, déclarèrent à l'unanimité qu'elle était obsédée par

quelque démon, et qu'il n'y avait pas d'autre remède que de faire l'exorcisme.

En conséquence, Monseigneur l'évêque permit les cérémonies nécessaires, et en chargea un des pères capucins de Spa, nommé Maximilien, qui s'était offert dès le premier moment. Il s'y prépara par un jeûne de vingt jours, et le 11 du mois d'août, il commença l'exorcisme qui devait durer neuf jours. Ainsi qu'on devait s'y attendre, les cérémonies firent le meilleur effet ; on ne vit plus rien (il était invisible, le nécromancien). Seulement on entendait du bruit dans la chambre voisine où se trouvait la patiente.

Le cinquième jour, comme le père Maximilien disait ses heures au couvent pendant qu'on y célébrait la grand'messe, il fut jeté par la fenêtre de sa cellule. Les dévots trouvèrent ce malheureux, victime de son dévouement, ayant les jambes fracturées en plusieurs endroits. On le reporta au couvent, où il mourut quelques jours après dans d'horribles souffrances sans avoir pu achever l'exorcisme. Voyant que la fille n'était plus tourmentée, on résolut de la transporter dans une maison appartenant à ses parents, située à côté de l'église.

Là, cette malheureuse tomba dans un marasme complet et succomba le 25 décembre, après avoir enduré toutes les tortures que les sots préjugés du temps lui avaient préparées.

Pendant qu'on lui administrait les secours spirituels de l'Église, on rapporte qu'un rat sortit du lit, sauta au cou de la mourante et disparut au grand étonnement du vicaire et de plus de vingt personnes qui étaient présentes.

Enfin pour finir, ou dit que lors de son enterrement, on entendit la détonation de plus de cinq cents coups de fusil, et encore tout cela sans voir personne.

L'histoire de cette malheureuse fille, ajoute le docteur L. Lezaack, n'est pas une fable : aujourd'hui on trouve à Spa des vieillards respectables qui l'ont bien connue, et qui ont encore présents à l'esprit tous les contes qu'on débitait à ce sujet.

Assurément cette jeune personne n'éprouvait, rien d'autre que des hallucinations, espèce de folie dont on aurait pu la guérir, mais avec d'autres remèdes qu'avec des cérémonies religieuses, qui ne faisaient qu'ajouter à son mal. »

Remarques. Le docteur Lezaack a raison, il nous est surabondamment prouvé que l'hallucination peut être guérie par les médiums guérisseurs, le fait de Saint-Michel-de-Maurienne relaté dans la Revue d'octobre 1871, page 295, en est une preuve évidente

Nous prions les groupes spirites, de demander à leurs guides si ce jeune homme que mademoiselle E. Maréchal a rencontré était un Esprit obsesseur agénère, ou bien si cette rencontre toute naturelle, a servi de prétexte à l'Esprit obsesseur, afin de pouvoir dérouter sa victime.

E. Maréchal était-elle médium inconscient ? Sans doute elle fut transportée au couvent des Récollets pendant les cérémonies de l'exorcisme ? L'affaire du rat est étrange ; de Mirville rapporte l'histoire d'un chien qui semblerait prouver qu'un Esprit peut apparaître sous la forme d'un animal quelconque ; ne serait-il pas utile de faire une étude à ce sujet ?

La maison où la fille Maréchal est morte était regardée comme lieux hantés par le diable, et pour cette cause fut vendue bon marché. On prétendait à Spa, (et les propriétaires actuels affirment le fait) que le 25 décembre de chaque année, jour anniversaire de la mort de la fille Maréchal, un gros rat se montrait encore dans cet appartement, ces braves gens en avaient une frayeur extrême.

Notre correspondant ajoute que le docteur Lambert Lezaack est mort à Spa en 1870, il était matérialiste, pense-t-il, et sa misère était grande ; dans son ouvrage des Eaux minérales de Spa, l'auteur n'ajoute pas grande importance à ces faits qui ont duré toute une année, et pourtant l'hallucination de cette jeune fille a fait déplacer l'évêque de Liège, ému toute une province belge, et causé la mort de l'obsédée et du père Maximilien.

Pour nous, ce fait mérite une étude attentive ; aussi nous proposons-nous d'y revenir, et engageons-nous les différents groupes spirites de nous envoyer les communications qui leur seraient données sur ce sujet.

Correspondance

Les hommes doubles

M. D. G. nous adresse la réponse suivante à nos remarques sur son article intitulé : les Hommes doubles, inséré dans la Revue spirite de septembre 1871, page 260.

Ceux de nos abonnés que cet article a intéressés voudront bien le relire, afin de pouvoir se rendre compte de la lettre suivante et des nouvelles considérations qu'elle contient.

« Mes chers messieurs et amis.

Permettez-moi de répondre à quelques-unes de vos observations.

Quand je dis que je tiens peu aux chronologies, c'est que vous en convenez vous-mêmes, on ne peut être fixé. Les derniers travaux scientifiques basés sur les dernières découvertes de fossiles humains, font remonter l'apparition de l'homme à 10000 ans. En Chine, une noblesse qui ne date que de 15,000 ans, n'est pas de vieille souche. Comment prendre un juste milieu ? Ou donner des chiffres qui eussent une probabilité ? C'était impossible. Et puis, je crois que c'était inutile, dans une étude où je cherche à dégager l'esprit de l'organisme, à montrer comment il en naît pourtant, et comment il se transforme quel est le principe de cette transformation ; ici, les dates ont peu d'importance. C'est quand on écrira l'histoire de ce développement, que le moment sera venu de discuter les dates. Et ayant égard au mouvement de colonisation d'orient en occident, de préciser le point de départ, l'origine de telle ou telle manière de voir.

Quant à l'inspiration de Moïse ou de saint Paul, voici ma manière de voir. — Que ce qu'ils ont dit, ait été dit avant eux dans l'Inde, je n'en doute pas. Mais ceux qui ont dit dans l'Inde, étaient-ils inspirés oui ou non ? Voilà la question. — Pour moi, je réponds oui. — Si donc ils étaient inspirés, pourquoi Moïse et saint Paul ne le seraient-ils pas ? Est-ce donc quelque chose de si extraordinaire que l'inspiration ? Bien loin de là, c'est l'état normal, c'est l'état habituel de tous les jours, de tous les instants du jour. Et jusque dans nos affaires les plus intimes, c'est la mission des anges gardiens. Mais comme dans l'humanité, il faut quelque chose de supérieur à l'individualité, quelque chose qui fasse opinion, quelque chose qui vous élève au-dessus de vous-même ; il y a de loin en loin des esprits supérieurs, qui s'incarnent et qui donnent cet enseignement supérieur. Il en est ainsi dans toutes les phases de l'esprit humain : soit dans les vérités morales proprement dites révélées, soit dans les vérités scientifiques, littéraires, artistiques, etc., etc., qui ne le sont pas moins. Et ces grands maîtres n'apparaissent qu'à de grandes distances, parce qu'il faut donner à la foule le temps de s'approprier leur enseignement, et ces apparitions successives, constituent le progrès.

Mais autre chose est l'aptitude à acquérir les vérités scientifiques, littéraires et artistiques, autre chose est l'aptitude à acquérir les vérités morales. Si l'on en croit même l'école positiviste, et je suis de son avis, ces aptitudes suivent une marche dans leur développement ; il faut avoir étudié l'arithmétique avant d'étudier la géométrie ; puis passer à la mécanique, puis à la physique, puis la chimie inorganique, puis la chimie organique, puis la biologie, ou science de la vie, laquelle se divise en plusieurs branches, dont les principales sont : l'anatomie et la physiologie, puis la sociologie ou science des êtres vivant en société. Vous voyez que d'après ces messieurs, on ne pourrait s'occuper de sociologie, qu'à la condition de connaître toute l'échelle antérieure. Et pourtant Christ nous dit Recherchez le royaume de Dieu, sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par-dessus. Saint Paul après le Christ dit : Je te remercie, ô mon Dieu, de ce que tu as caché ces choses-là aux savants et que tu les as révélées aux simples.

Si le Christ et saint Paul ont raison, d'où vient que les positivistes n'ont pas tort ?

C'est que le Christ et saint Paul admettent la réincarnation. Saint Paul le dit en toutes lettres dans l'épître aux Romains, lorsqu'il dit que : Bien que Dieu ait greffé l'olivier franc sur l'olivier sauvage, à cause de l'Évangile prêché aux Gentils pour pousser les Juifs à la jalousie, il faudra néanmoins que tous les Juifs reviennent pour apprendre à connaître le Christ.

Lorsqu'on dit à Christ (Évangile saint Jean) : Es-tu le Christ ? Il dit : Oui. — Mais, lui dit-on, il est écrit qu'Élie doit revenir avant lui. Il répond : Élie est revenu, mais vous ne l'avez pas reconnu. Par la réincarnation, il est facile de comprendre que chacun peut et doit avoir passé, par la phase

nécessaire à son développement intellectuel, sans toutefois négliger le côté moral, puisque même chez les Gentils, il y avait le fameux : Connais-toi toi-même, et cette maxime : Qu'il y avait plus de mérite à se vaincre soi-même, qu'à prendre une ville fortifiée.

Si don ; aujourd'hui, comme du temps du Christ ou de saint Paul, les simples et les ignorants ont une aptitude aux choses de l'esprit, c'est qu'ils ont déjà passé par les phases antérieures iule-pensables pour développer cette aptitude. Les positivistes n'admettant pas la perpétuité de la vie, sont forcés d'accorder le génie à l'instrument le meilleur, et nécessairement l'instrument le meilleur est celui qui apprend, étrange logique, car il me semble que celui qui cherche à apprendre est celui qui ne sait pas.

Que signifiaient les paroles de Jésus-Christ : Heureux ceux qui ont soif de justice, car ils seront désaltérés.

Il faut donc bien qu'il y ait deux classes d'études : les études préparatoires, celles où la Nephech devenue instinct intelligent à travers la série animale, devient chez l'homme, intelligence. Mais cette intelligence ne s'occupe encore que du relatif, de ses divers rapports avec le milieu, de là toutes les sciences.

Puis la deuxième classe ; les études supérieures, les études morales, celles du Nichema, celles où l'homme, à force de creuser les problèmes de la vie, sollicité par son ange gardien, aidé par l'étude des religions, des choses révélées, abandonne les notions du relatif, pour s'élancer à la recherche des vérités absolues ; il abandonne la recherche des vérités vraies dans le temps et sur sa planète, pour aborder l'étude des vérités de tous les temps et de tous les mondes, et se prépare ainsi à la vie de l'erraticité, la vraie vie spirituelle à travers tous les mondes.

Encore quelques mots, car j'aimerais à vous réconcilier avec la Bible, avec Moïse, avec le Christ, avec saint Paul.

Les premières études, développement intellectuel de la Nephech, correspondent à l'arbre de la science du bien et du mal.

La deuxième étude correspond à l'arbre de vie. C'est la Nephech transformée en Nichema par le Bouah, selon les Juifs, par la grâce, selon saint Paul.

Dans la Bible, plus loin, il est souvent question de la femme adultère, la femme des carrefours et de la femme légitime. La vraie femme légitime, celle qui vous nourrit de son lait, est représentée par l'arbre de vie ; elle représente le Rouah des Juifs, elle représente la grâce de Dieu, de saint Paul.

Vous êtes adultère toutes les fois qu'ayant bu à la source de vie, vous retournez à la science du bien et du mal. C'est ce que le Christ appelle faire comme les chiens qui retournent à ce qu'ils ont vomé.

Je regrette de n'avoir pas le loisir d'être plus long, je le suis peut-être beaucoup trop ; mais ma vive sympathie pour vous, mon grand amour des choses d'en haut, le besoin du coeur de s'épancher, de fraterniser à travers l'espace avec tout ce qui sent, tout ce qui aime. Vous le comprendrez, n'est-ce pas ? Et vous l'excuserez. D. G. »

Remarque. Nous sommes bien éloignés de cette pensée : repousser Moïse, la Bible, le Christ, saint Paul ; nous avons simplement établi des points de comparaison. Nos réserves n'excluent ni l'inspiration ni le génie chez ces grands hommes, elles rendent justice à tous les philosophes, elles établissent la filiation spirituelle de toutes les grandes conceptions humanitaires depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours.

Dissertations spirites

Révélation instructives

17 novembre 1870. Médium, M.N.

Dès les temps les plus reculés, Dieu a manifesté sa prédilection pour ceux qui ont honoré sa loi et l'ont pratiquée selon leurs moyens, il a su l'imprimer lui-même dans le coeur de l'homme ; c'est elle que vous nommez vulgairement la loi naturelle. Oui, c'est la loi naturelle, mais elle est aussi divine, parce que l'auteur, c'est Dieu lui-même.

Pourquoi Dieu a-t-il marqué du sceau de la réprobation Caïn, l'assassin, le fratricide ? Il n'y aurait

donc pas eu à cette époque de tribunaux humains pouvant condamner les coupables à des châtements humains ? Non, il n'y avait pas, en effet, de juges établis, mais il y avait la vengeance publique ; c'est elle qui, de même que cela s'accomplit encore en certaines contrées, se chargeait de la punition du coupable et du supplice de l'assassin : c'est pourquoi Dieu ne voulut pas que cette manière de punir prévalût sur votre terre, il marqua au front l'assassin, non comme un signe évident de réprobation, mais afin que quiconque le trouvant, l'épargnât. Il ordonna même que quiconque tuerait Caïn serait à son tour puni. L'homme voulait punir Caïn en le tuant, Dieu l'a puni en le laissant vivre ; car je vous le dis : la punition infligée par Dieu a été cent fois plus terrible que celle que les hommes auraient pu méditer.

Tout cela est pour enseigner que vous ne devez pas vous préoccuper des moyens que la justice divine doit employer pour punir les coupables. Vous ne devez pas non plus vous préoccuper outre mesure de l'avenir plus ou moins rapproché d'un peuple dont l'existence paraît en danger, car les bons Esprits ne cessent de vous le répéter : Dieu voit, ordonne et juge avec infailibilité.

C'est donc de Dieu même que vous vient la loi naturelle dont je vous entretenais plus haut. Son essence est divine et vous ne pouvez vous tromper sur les peines qui sont prononcées en vertu de cette loi, car, pour son accomplissement, Dieu a nommé un juge sévère pour chaque être humain, je veux parler de votre conscience.

N'est-il pas vrai que la conscience humaine est tranquille, si l'Esprit a bien agi ? N'est-il pas vrai aussi qu'elle est punie, bouleversée selon le degré de la faute de l'Esprit ? Ce juge impitoyable, Dieu l'a placé lui-même. Il avait comme le sentiment trop profond de son inépuisable miséricorde, il sentait peut-être que sa justice se désarmerait en présence de cette bonté infinie. Il a voulu que chaque être soit composé d'un responsable et d'un juge souverain : mystère que les hommes n'ont pas encore pu étudier à l'oeil nu ni même au moyen de la science.

Il arrive donc qu'immédiatement après l'action, l'Esprit responsable est puni ou récompensé. C'est un jugement continu et de tous les jours, préparatoire au jugement définitif, car dégagé du corps, l'Esprit se trouvera instantanément en présence de toutes les actions de sa vie, et ses remords étant là pour le convaincre seront ses témoins incorruptibles et impartiaux.

On vous a dit que Dieu lui-même présiderait à votre sentence. Cela n'est pas ; Dieu ne sera pas encore là. Comment, vous voudriez que cet Etre, infiniment parfait, fût mis en contact à cause de sa pureté sans égale, avec les méchants de tous les genres qui passent de vie à trépas ! Dieu, le trésor inépuisable du bien ; lui, la source intarissable de toutes les vertus, serait contraint de se présenter à l'homme souillé et dégradé ? Oh ! Non ; Dieu est infiniment pur ; aucune créature, tant perfectionnée soit-elle, ne peut l'égaliser ; mais plus une créature se rapproche de lui par la pureté, plus il se rapproche d'elle par l'amour. Il arrive donc qu'à force d'épuration, l'Esprit se rapproche de Dieu, de même que le coupable s'en éloigne par ses méfaits.

C'est donc encore l'homme lui-même qui sera son juge au dernier jugement. L'Esprit, en présence de sa conscience, l'interrogera ; elle lui reprochera le peu de fruits qu'auront produits ses avertissements, et ces deux parties indivisibles de l'être humain, finiront toujours par s'entendre sur le nombre et la gravité des fautes, et sur la gravité de la punition qui se trouve souvent moins forte qu'elle n'a été demandée. La réduction de la peine arrive aussitôt que le repentir, et ce repentir sincère ne se fait le plus souvent sentir qu'après la séparation du corps et de l'Esprit.

Dégagé du corps, l'Esprit se repent à regret d'avoir offensé Dieu juste et bon. C'est bien l'iniquité à genoux et couverte de honte en face de la pureté infinie ; tandis que votre repentir, imposé sur la terre, n'est jamais, ou du moins bien rarement, sincère, parce qu'il arrive plutôt pour ménager, pour sauver le corps que l'Esprit : c'est la peinture des flammes éternelles qui effraye les mortels, et fait qu'ils ont un semblant de repentir ; mais bien peu, hélas ! Laissent le corps de côté pour se repentir en Esprit et en vérité.

Je vous ai dit que vous ne deviez pas vous préoccuper outre mesure de la destinée de la France, votre patrie ; je l'affirme de nouveau. Les nations disparaîtront de dessus la terre, la vérité seule restera victorieuse, mais il faut que l'Esprit se dématérialise ; il faut que l'orgueil soit vaincu par

l'humilité, que l'égoïsme soit écrasé par la charité ; il faut enfin que le règne de Dieu arrive. Les temps prédits avancent à grands pas. Un jour sans nuit, doit succéder à l'obscurité où est plongée l'espèce humaine. Ce phare prédit de la lumière éternelle se construit et monte lentement vers le ciel sous la surveillance de l'Architecte infini et infailible. Les feux qui sont placés sur son sommet sont préparés depuis longtemps. Aussitôt allumés, ils sont destinés à ne jamais s'éteindre ; ils s'étendront, au contraire, de plus en plus !...

Sans s'en douter, les hommes aident aussi à l'avènement de la vérité, et la vérité doit réjouir le cœur des peuples, comme elle remplit de crainte, d'effroi et d'un trouble inconcevable pour eux celui des princes et des rois qui, voyant se préparer quelque chose d'extraordinaire, de surnaturel, veulent s'étourdir au milieu de distractions sanglantes et criminelles. Ils sentent que le règne des hommes doit finir, là où commence le règne de Dieu, et au lieu, ces insensés, de préparer de bon cœur les voies, de se mettre à la tête des légions pacifiques, ils préfèrent se donner la satisfaction de la résistance à outrance à la volonté divine.

(A suivre.)
Un Esprit

De la Télégraphie humaine. Suite

6 octobre 1871, soir. Médium, Marc Baptiste.

L'action fluïdique est la maîtresse du monde ; elle est l'agent du progrès à venir et lorsque, après un grand nombre d'existences, vous êtes parvenus à l'implanter sur votre planète, prenant en main l'outil divin dont il vous a été parlé, vous pouvez exercer une influence décisive sur les hommes et sur les choses, car vous ne pouvez vous renfermer dans un repos stérile ; il faut agir sans cesse sans vous laisser détourner de la voie dans laquelle vous avez eu le bonheur de pénétrer. Songez-y, vous pouvez changer les pensées de bien des personnes, par conséquent modifier les événements futurs, les événements n'étant autre chose qu'une suite logique des actions humaines ; en modifiant ses actions, l'humanité peut à son gré et comme conséquences, créer le bien et le mal ; en un mot, elle donne naissance à la fatalité dont trop souvent elle se plaint comme d'une injustice, la justice seule présidant à la venue de tous les événements.

Armés de cette puissance, assistés par les Esprits supérieurs qui ont pris en main la propagation de la doctrine et la régénération des niasses ; vous assistant mutuellement par la pensée, il est impossible que vous ne réussissiez pas dans l'oeuvre commencée. Dieu dirige toutes les choses, et porte sa sollicitude, même dans l'infini des bas-fonds de la création qu'il illumine de sa lumière et de sa clarté ; oui, Dieu préside avec l'aide de ses envoyés à ce travail secret, à cette consécration des progrès accomplis jusqu'à ce jour.

Bien heureux vous serez, si vous bravez le découragement de quelques insuccès, si vous savez persévérer, ils ne sauraient avoir aucune portée, la victoire vous appartiendra, et vous pourrez tous vous dire : « Nous avons accompli une tâche féconde s'il en fut , mais dont il ne nous est pas encore permis de mesurer l'étendue » ; cela viendra plus tard, mais à mesure que vous éprouverez ce contentement légitime, de nouveaux horizons, suivis d'autres horizons, se succéderont dans une ascension indéfinie ; ils se présenteront à vos regards émerveillés, pour vous dévoiler autant que le permettra votre compréhension, une simple idée de l'infini. Quant à l'infini vous ne le connaîtrez jamais, l'homme doit travailler éternellement, dans les ascensions interminables de cette hauteur, de cette largeur, de cette profondeur sans fin de l'infini.

Le repos n'existe pas pour les êtres avancés, puisque leur travail toujours attrayant, toujours plus facile, s'empreint d'un indicible bonheur. Le repos ! mais ce serait la mort, et la mort n'existe pas ; la vie succède à la vie, telle est la loi du progrès ascensionnel de tous les êtres, tel est notre avenir si beau, si grand, si utile et si heureux ; par lui seul, nous pourrions nous rendre compte de la pensée éternelle. De même que le vide n'existe nulle part, nulle part aussi le travail ne peut cesser ; agir sans cesse, c'est agrandir son action et ses facultés intellectuelles et morales, c'est posséder le bonheur par excellence, c'est mériter la plus enviable des situations. Jamais, sachez-le bien, ne

cessera l'oeuvre entreprise, celle dont vous commencez à comprendre la magnifique portée; votre pouvoir spirituel s'agrandissant sans cesse par l'exercice constant de toutes vos précieuses facultés, s'épurera dans la proportion exigée pour vous rapprocher de la divinité, mais en vous la rendant plus compréhensible, il y aura néanmoins toujours entre elle et vous une distance infranchissable.

7 octobre 1871. Le bien, voilà le but ; l'action fluidique, voilà le moyen. Lorsqu'une union considérable d'Esprits incarnés et désincarnés se forme dans ce but, il ne peut manquer d'être atteint, voilà ce que vous devez rechercher pour être sûrs de la réussite. Comme nous, vous avez votre mission à remplir, et vous devez vous éloigner de tout ce qui doit mettre obstacle à cette oeuvre féconde entre toutes, vous soustraire autant que possible aux idées contraires de tous les adversaires, dont vous devez faire, par l'action fluidique, des auxiliaires et des amis.

En y mettant de la persistance et de la bonne volonté, la chose paraît plus facile qu'elle ne semble l'être au début. Il faut que chacun de vous sache s'assimiler les fluides bienfaisants que les bons Esprits déversent incessamment sur l'humanité, et s'imprégner de cette manne éthérée qui sera la nourriture de l'avenir ; il faut savoir vaincre tous les obstacles et renverser toutes les barrières qui s'opposent à votre rapprochement ; il faut que cette médiumnité tant décriée, tant maudite et méprisée par quelques-uns, soit la reine du monde à une époque rapprochée de celle-ci. Il faut qu'elle prenne rang, au milieu de toutes les puissances méconnues, faute d'études éclairées.

Oui, l'amour universel sortira de cette étude médianimique, semblable à cette Minerve antique sortie tout armée du cerveau du maître de l'Olympe ; elle s'imposera à tous les êtres, et chacun reconnaîtra son empire légitime. Voilà l'oeuvre et la tâche à remplir, tâche que les spirites ne peuvent désertir, celle que personnellement ils se sont imposés en naissant, en reprenant pour la centième fois peut-être cette charge matérielle nommée le corps humain. Il faut savoir se mettre en communion constante de pensées avec les désincarnés, ceux qui n'ont aucune des passions terrestres, où chez lesquels ces passions sont momentanément endormies par l'absence de la matière corporelle ; ces Esprits-là voient mieux et de plus loin que toutes les prévisions humaines, même les plus sages. Il faut, au milieu des passions qui vous agitent, passions d'autant plus utiles et nobles qu'elles sont élevées, savoir vous isoler pour ainsi dire de la matière corporelle, pour venir vers nous qui, au nom du Tout-Puissant, pouvons vous donner le pain de vie et l'eau régénératrice, le vrai baptême du Spiritisme.

Sans distinction et sur tous les points, vous répandrez ce baptême soit par la pensée, soit par la parole et les écrits que nous vous inspirons. Les passions nobles et généreuses, sont pour vous des échelons à gravir, ascension divine qui vous élève sans cesse vers les demeures promises. Repoussez ces passions viles et basses qui tendent à vous retenir dans les bas-fonds des premières existences, et dont le résultat négatif vous laisse dans l'enfance; ne devez-vous pas être des hommes mûrs pour recevoir la lumière et la vérité ?

Avant tout, voilà ce qu'il faut connaître et savoir, pour entrer dignement dans la voie véritable de l'action fluidique à laquelle vous êtes tous conviés, pauvres ou riches, les souffrants et les soi-disant heureux comme les affligés.

(A suivre.)
Allan Kardec

L'amour infini

Paris, le 10 novembre 1871. Médium, M. X.

Aimez-vous bien sur cette terre, vous tous qui êtes ses enfants en tant que matière ; cette bonne mère a dû tressaillir douloureusement pendant des millions d'années, avant de pouvoir vous donner cette forme, privilège naturel de vos étapes successives parmi les éléments divers, composant la grande famille fraternelle de tous les êtres qui vous ont précédés, et dont les espérances et les progrès sont continus.

Oui, mes amis, aimez-vous, non avec les lèvres, mais avec l'âme et l'aide toute-puissante des effluves spirituelles, cette onde est prise à, l'espace qui vous entoure invisiblement de couches flui-

diques, superposées, permanentes, et amicalement protectrices.

Oui, tout concourt et coopère à la grandeur de ton âme, homme qui te débats et luttas contre les émanations matérielles et intimes de ton être ; pour toi, tous les caprices de la création se sont coalisés, minéral, métal et verdure, arbres et fleurs, lumière et perspectives, grands phénomènes de la nature et océan immense; enfin, l'atmosphère, l'éther, les planètes et les nébuleuses qui se promènent dans l'insondable profondeur de l'espace, s'unissent dans une sublime harmonie pour élever l'Esprit de l'homme vers Dieu.

Tout dans l'univers lui envoie un aide, un appui, un soutien ; tout s'unit, se marie dans l'amour divin, pour lui enseigner la grande leçon, lui dire qu'il doit se substantier, s'abreuver sans cesse à tant de sources salutaires.

C'est que de l'infini microscopique comme de l'incommensurable grandeur, toutes choses pressent et attirent l'homme ; tout dans l'universel système, dans la multiplicité des merveilles de la nature lui donne une preuve d'amour et de solidarité, depuis l'humble molécule du brin d'herbe, jusqu'aux regards mystérieux projetés par les plus lointaines étoiles, à travers les fluides, masses d'interminables plaines cosmiques.

Amour infini, source de toutes joies, de tout bien, de tous les sentiments qui élèvent et grandissent notre informe nature, fais de mes frères ces prisonniers de la chair, des êtres voués au culte de la justice, de la charité, de la vérité ; qu'ils soient orgueilleux d'avoir fait plus dignement le bien ; qu'ils soient égoïstes et réservés à l'extrême quand il s'agira de dépenser le bien commun ! Amour infini, fais qu'ils soient adeptes du savoir, de l'étude, de l'instruction largement et généreusement distribuée ; ici, nous voulons des hommes, des braves, des âmes fidèles et passionnées pour l'avancement moral et intellectuel des travailleurs, qui, jusqu'à ce jour, ont été relégués à l'arrière-plan.

Père, tu m'écoutes, et je parle à ton cœur !... Ce que dit ton fils, celui qui disparut dans une tourmente, c'est non seulement pour ton bien, mais aussi pour te prouver quel est son bonheur. Je veux t'encourager dans la bonne voie, celle que ton esprit accepte, pour la douce quiétude de tes aspirations présentes et futures.

L'aîné de tes enfants sur Terre, mais un Esprit assez avancé dans l'erraticité.

Remarque. Un assistant de la séance spirite dans laquelle fut obtenue cette communication, reconnu immédiatement l'Esprit de son fils aîné qui, dernièrement, contemplait la mer en furie en compagnie de sa soeur et de plusieurs autres personnes. Une lame inattendue vint balayer le rocher élevé où les spectateurs étaient placés, elle enlevait les deux frères et trois autres personnes, qui disparurent, entraînés par une force irrésistible ; les riverains n'ont pu s'expliquer cet étrange phénomène, car de mémoire d'homme, ce rocher n'avait été couvert par un coup de mer.

Le fluide organique et le fluide dynamique

Paris, 10 décembre 1871. Médium, M. X.

D. Quelle différence y a-t-il entre le fluide organique qui préside à la forme, et le fluide dynamique qui présiderait à la vie.

R. Dans le grand réservoir aérien, se trouvent en union constante, les fluides qui ont pu se marier par une suite de combinaisons, d'affinités et de luttes séculaires ; pour ces mariages qui ont créé la forme des choses et des êtres, il a fallu des révolutions profondes, des perturbations formidables ; ces fluides essentiels sont le réceptacle de toutes les forces organiques ; en se précipitant par de terribles réactions, ils ont créé tous les composés du règne minéral, du règne végétal et du règne animal ; ils agissaient brutalement, et eussent irrésistiblement, dans leur extension exubérante, produit de monstrueuses créations, si la pensée divine n'eût présidé à l'élaboration, à la conception de toutes les vies futures qu'une autre force devait animer. Donc, le fluide organique était accompagné par la pensée divine ; des êtres préposés à la formation des moules éternels de la matière imposaient cette attraction irrésistible, ces images ordonnées où chaque atome se juxtapose autour d'un point central, pour se concrétiser d'après le moule périsprital voulu par l'Architecte des mondes.

Il y a donc là, deux agents primitifs : la matière grossière qui se condense en vertu d'une loi qui semble brutale, et la pensée du maître des mondes qui suit le plus infime atome pour l'harmoniser avec ordre, symétrie, amour et beauté infinis. En tout, il faut donc une trinité pour produire, et ces trois ne font qu'un Dieu : 1 ° la conception ; 2° l'assemblage des parties multiples ; 3° le moule périsprital dans lequel se reflète la sagesse suprême. Combinaison qui honore le Grand Invisible, devant son regard rien n'est grand ni petit.

Puis vient la force dynamique, agent subtil, impondérable, fluide éthéré que les rayons solaires envoient à la nature comme des ondes bienfaisantes. Le rayon saturé de calorique, ne traverse pas seulement les molécules élastiques qui remplissent les vides du Cosmos, il les projette, et une fois le mouvement ondulatoire donné, il se reproduit indéfiniment dans l'immensité, avec des amplitudes qui se chiffrent par une unité suivie de douze zéros. Tel le grain de pollen pour employer une figure à notre portée, s'en va toujours à son adresse ; tel le mouvement ondulatoire du rayon solaire pénètre l'atmosphère terrestre qui le réfracte, pour le laisser se mélanger à l'air dense qui touche à la matière ; là le fluide, éthéré pénètre tous les corps dans leur plus intime profondeur, pour en faire jaillir l'impression, le mouvement, la cadence des atomes, il secoue mille agents divers et latents confondus dans la forme, il les embrasse vivement, avec une vigueur souveraine, et le germe vital sort de toutes les parties infinitésimales des choses et des êtres ; tout vibre et chante sous l'action électrique partie de 38230000 lieues pour la terre, et de un milliard 147 millions de lieues pour Neptune la dernière planète connue de notre système.

L'homme, le roi des animaux est formé dans le corps de la femme ; le fluide grossier, né du germe uni des deux sexes, prend une forme ; cet animal rudimentaire se transforme et devient viable, il arrive à la lumière avec la forme voulue, exigée pour sa fonction ; comment vivra-t-il, sinon, par la lumière? Ôtez cette fée bienfaisante et le petit être meurt. Laissez donc venir le soleil ; que les voies respiratoires du nouveau-né soient libres, et aussitôt le fluide généreux, le fluide vital anime l'enfant ; pénétrant jusqu'à ses poumons, il rencontre des globules incolores qu'il rougit en leur insufflant mille matières subtiles, volatilisées dans la source énergétique des profondeurs de l'espace ; et, ce globule, dont il tiendrait un million de ses pareils dans une humble goutte de sang, se précipite dans tous les organes, si infimes soient-ils, pour modifier, réparer les molécules inertes et usées; il porte ici le phosphate de chaux pour solidifier les vertèbres gélatineuses ; là, il construit des voûtes, des apophyses, etc. ; ailleurs, il apporte le phosphore aux gencives et crée de l'ivoire ; enfin, cet intendant merveilleux, ce fils aîné de la lumière, le sang ce représentant charnel de l'élixir vital engendré par des agents innommés, est tout simplement la vie du corps, l'élément inséparable qui arrose les sentiers, les vallons et les plaines de notre organisme. Le sang est le fils direct de Dieu.

Nous le constatons avec admiration, cette force dynamique a sa source dans l'immensité; la forme, quoique appartenant à une force différente, vient du même jet : il y a donc unité dans le point de départ, ce sont des effets différents produits par une seule et même cause.

Bernard

Une pauvre vieille

11 janvier 1781. Médium, M. N.

Sur le chemin où passe tout le monde, une pauvre vieille attend ; n'interrogeant personne, elle répond toujours aux questions des passants ; ses vêtements, sans être délabrés, annoncent une grande simplicité ; sa figure est empreinte d'une austérité grave et bienveillante ; elle a l'air triste ; une main tombe le long de son corps, l'autre est appuyée sur son cœur.

Ne demandant rien à personne, elle peut tout donner, c'est son plaisir, surtout lorsque celui qui reçoit accepte avec sincérité et reconnaissance.

Oui, cette femme est riche dans sa pauvreté, et ceux qui daignent accepter ses dons se trouveront réellement heureux !

Mais, hélas ! Que d'insultes, que d'outrages abreuvent cette pauvre vieille ! Elle ne se rebute pourtant pas, les temps passent et elle avance lentement jusque sur le milieu de la route, elle veut se

montrer, il faut que les passants l'aperçoivent et dussent-ils lui marcher sur le corps, ils ne l'écraseront pas ! De tout temps elle existe, les hommes l'ont cherchée sans vouloir la trouver, mais le moment de son avènement est arrivé et son apparition va luire aux yeux de tout le monde. C'est la vérité !...

De tout temps elle existe, mais c'était aux hommes à la chercher ; sa simplicité du reste ne lui permettait pas de se montrer subitement aux yeux de tous. Elle était donc reléguée dans un fossé du grand chemin où tout le monde passe, la vie humaine ! Mais les pauvres humains passaient et repassaient près d'elle en feignant de ne pas l'apercevoir. Que d'aveugles pourtant, auraient pu la prendre pour guide et poursuivre leur route en toute sécurité !

Mais le riche qui lui demandait son chemin pour aller au plaisir recevait cette réponse : « Passez par là, allez droit à cette faible lumière et vous découvrirez une chaumière où souffrent des êtres, qui sont vos frères. C'est le chemin de la charité. Croyez-moi, prenez-le, vous en serez content. »

Le voyageur ne répond pas et poursuit son chemin en lançant à la vieille un regard de colère et de mépris. C'est que la vérité vient de le piquer au vif.

Et le pauvre qui, croyant s'adresser à une amie, lui demande résolument si elle ne connaît pas de toits hospitaliers où les habitants prodiguent l'or et la richesse.

« Non, répond la vieille, vous vous trompez ; mes vêtements annoncent, il est vrai, la misère, mais ne lisez-vous pas sur mon front la résignation. Je vous engage dans votre intérêt à ne pas ambitionner la richesse ; soyez résigné, sachez profiter de votre malheureux sort ; il n'y a que par la résignation que vous acquerrez la véritable richesse. »

Et le pauvre la quitte en l'insultant grossièrement.

La pauvre vieille est toujours là. C'est qu'elle attend d'autres voyageurs, parmi eux il peut s'en trouver de sincères ; elle est, vous le savez, toujours prête à répondre. Elle distingue déjà bien loin sur la route une troupe habillée de noir. Le chef qui la dirige porte comme ceux qui le suivent une longue robe noire, il ne se distingue des autres que par les boucles d'argent qui ornent ses chaussures.

Il attaque la vieille avec résolution, en ôtant les yeux du livre qu'il tient à la main.

« Tenez, ma pauvre femme, lui dit-il, en élevant les yeux vers le ciel et faisant un signe de bénédiction, puis il laisse tomber de sa main une petite pièce de monnaie.

« Merci, je ne suis point ici pour mendier, mais pour donner. Mes présents ne sont pas matériels, vous devez être ravi, vous qui ordonnez à vos administrés la manne spirituelle ? Vous avez inscrit mon nom en lettres d'or sur votre trône, sur la chaire que vous nommez de vérité, est gravé en gros caractères le mot vérité, avez-vous bien la conviction que c'est la vérité que vous enseignez toujours ? S'il en est ainsi, donnez le premier l'exemple, on pourra vous croire, pensez-vous que vos ouailles aient tout le tort de vous reprocher aujourd'hui de faire ce que vous défendez ? Je ne veux pas que mon nom sorte aussi souvent de votre bouche, il est dans votre cœur, je le sais, et c'est lui qui vous répète sans cesse ce que vous craignez d'entendre, il vous rappelle votre peu de sincérité ; croyez-moi, vous qui vantez si bien les vertus de la charité et de la résignation, soyez charitables et ne condamnez jamais vos frères qui ont tous la même destinée que vous. C'est la vérité qui vous parle et c'est elle qui vous jugera, remarquez-le bien.

Passez votre chemin, d'autres voyageurs doivent arriver. Je les vois, ils ont l'air grave, leur figure démontre la souffrance, leurs yeux sont caves, leurs joues sont creusées par les privations, leur marche est pénible et dénote la nonchalance. »

Ils saluent la vieille avec beaucoup de respect, leur voix est considérablement affaiblie, à peine en entends-je le son. Ce sont les habitants d'un monastère, ils ont fait vœu d'austérité, de macération, afin d'être agréables à Dieu.

« Vous vous trompez, vous aussi, car Dieu veut que tout ce qui « est sur la terre ne soit pas inutile, vous semblez vouloir accaparer pour vous seuls le paradis. Mais il est pour tout le monde et Dieu le donnera de préférence à ceux qui auront sacrifié leur vie, qui se seront dévoués pour le bien de leurs frères, si les tortures que vous vous infligez volontairement ne doivent pas vous condamner, elles ne

serviront pas à vous justifier. Chaque arbre doit être un arbre de vie et doit porter ses fruits, et vous n'êtes présentement que des arbres, sinon morts, du moins sans sève et sans vigueur. »

Ces deux troupes ont fait à la vieille la même réponse : « Nous sommes les privilégiés, les bien-aimés de Dieu, et toi, ma vieille, tu n'es qu'une pauvre folle ou une possédée. »

« Passez, un jour vous reconnaîtrez tous en moi la vérité. »

La vieille est toujours patiente, elle ne répond même pas à ces grossièretés, elle gémit et son regard fixant le ciel semble dire : Mon Dieu, aidez-moi et ayez pitié d'eux.

(A suivre.)

Lebrun

Bibliographie

Nous informons nos lecteurs que les *Lettres à Marie*, par Marc Baptiste, l'auteur des *Lettres aux Paysans sur le Spiritisme*, et dont nous avons donné une analyse dans la Revue de décembre 1871, sont en vente à la Librairie spirite, rue de Lille, 7, à Paris. Prix : franco 1 fr. 25 cent.

Par suite d'un retard dans l'impression de l'ouvrage de M. Augustin Babin : *La triologie spirite*, la mise en vente de ce livre se trouve reculée au 15 janvier 1872. Prix : franco 3 fr. 60 cent.

Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

Février 1872

Confirmation de la doctrine de la réincarnation

Communication donnée à Vienne (Autriche) par l'Esprit d'Allan Kardec

Extrait du journal spirite *Licht des Jenseits*, numéro de juillet 1871.

Question. Avec la permission de Dieu, nous te prions, Esprit bienveillant de notre frère Allan Kardec, de nous communiquer ton avis sur ce qui a été écrit de Paris à l'un de nos frères, que, avant de mourir, tu aurais renié la doctrine de la réincarnation?

Réponse. Pendant ma vie terrestre, je n'ai jamais appartenu à ceux qui remettent en doute une conviction acquise. Je n'étais guidé que par un seul intérêt, celui de la vérité ; nul motif ne pouvait me porter à la renier. J'ai pu remplir la mission bienfaisante que Dieu m'avait donnée, celle de propager le Spiritisme, pour le bonheur et le salut de l'espèce humaine.

La réincarnation de l'Esprit, après la séparation de son corps terrestre, est indispensable à sa marche progressive, cette loi essentielle est la seule voie digne de le perfectionner. Cette nécessité constante des existences renouvelées, je l'ai reconnue sur terre ; bien plus, les Esprits supérieurs nous confirmaient cette grande vérité ; je ne pouvais donc ni la révoquer, ni la renier.

Aujourd'hui, dans la vie d'outre-tombe, je ne puis que me répéter : oui, la réincarnation est le plus grand bienfait que pour le bonheur de ses enfants, le créateur, dans son profond amour pour nous, établissait comme loi fondamentale de tous les progrès, de tous les bonheurs.

Et, quant aux objections faites à cette doctrine, objections fondées sur la perte du souvenir de l'existence antérieure à la vie présente, et sur les diverses manières de voir des Esprits pendant la séparation du corps, il nous a été donné, il y a peu de temps, par l'un des amis supérieurs qui nous instruisent, d'autres éclaircissements que nous aurons à vous communiquer, quand il nous sera permis de le faire.

Il n'y a, de ma part, ni révocation, ni négation de l'enseignement des Esprits tel que nous l'avons résumé. Du reste, rien ne m'a, pendant ma vie, sérieusement menacé ; je n'avais non plus à craindre, ni l'interdiction, ni l'excommunication d'aucune église. Je le répète, la vérité a dicté mes écrits ; pour me diriger n'était-elle pas une salutaire et bienveillante étoile, la seule qui puisse vous guider dans le présent et l'avenir, notre passé se levant bien haut, avec une grande autorité, contre les assertions erronées de quelque part qu'elles viennent.

Allan Kardec

Remarque. Quand Allan Kardec partit pour le monde des Esprits, l'oeuvre dont il avait été chargé était accomplie ; il ne devait pas attendre la seconde phase de ses travaux, puisque, appelé au séjour des grandes conceptions, il allait puiser à la source intarissable de la vérité, ces facultés supérieures qui doivent guider l'avenir du Spiritisme ; Allan Kardec prend des forces et une jeunesse nouvelles, pour venir dans une autre existence terrestre, paternellement nous conduire au but assigné par la providence.

Cette loi de la réincarnation, cette sublime conception de la vieille sagesse humaine, cette vérité qui se dégage scientifiquement des assises du globe, comme du cerveau des plus grands noms de l'antiquité, cette conséquence éloquente de toutes les recherches modernes dont elle est la synthèse irréfutable, eh bien !... Nous avons cru avec une innocente candeur, que nul parmi les adeptes de la doctrine, n'oserait rejeter cette base incontestable du spiritisme, nous nous trompions ! Et nous aurions dû penser, que dans un champ couvert par une splendide et jaunissante récolte, il y a toujours l'ivraie cachée sous les épis d'or ; en effet, l'ivraie laissait à peine refroidir la dépouille terrestre du maître, elle agissait sourdement, et la dissension éclatait, obéissant à je ne sais quels commandements obscurs, à je ne sais quelle noire méchanceté.

Cette ivraie ne marchait qu'au nom du philosophe vénéré, ne jurant que par lui, entraînant la foule aveuglée et charmée momentanément ; elle répandait clandestinement la calomnie.

Obscurs et malheureux dogmatiseurs, vous vouliez démolir !... plus de prières, plus de communications, qui sait ce que vous ne vouliez plus ! En définitive, il y avait en jeu des intérêts réunis contre Allan Kardec le logicien incarné. L'auteur du Livre des Esprits pouvait se tromper sur les hommes, sa pensée portée profondément et sans arrêt, à fouiller, à analyser les plus graves problèmes de la science psychologique, considérait de trop haut les hommes et les choses ; il n'y avait donc pas grand mérite à feindre avec cette belle et forte nature, d'autant plus qu'un bienveillant sourire de sa part, disait aux imposteurs : «Égarés, vous êtes les premiers punis, mais vous reviendrez pour vous courber sous la justice de Dieu. »

Ils avaient, nous l'avons dit, semé la discorde, naturellement ils ont récolté une tempête ; renversés, ils ont porté leurs pénates en tous lieux, et, se démasquant enfin, ils disent au grand jour ce qu'ils veulent, quel est leur but, leur secret désir. Oui, on se plaît à envoyer des communications soit en Angleterre, soit en Amérique, en Italie, en Espagne ou en Autriche ; on évoque Allan Kardec, on va raconter là-bas des singularités semblables à celles que révèle le Licht des Jenseits de Vienne (Autriche), Allan Kardec, avant de mourir, aurait renié la doctrine de la réincarnation !... »

En Italie, une revue reconnaît que le mot Spiritualisme est bien moins logique que celui de Spiritisme adopté par Allan Kardec, et accepté par ses adeptes ; pourtant, malgré la logique, et pour jeter un pont d'une union désirée entre les frères, Anglais, Américains et Français, il faudrait être illogique, parce qu'une dame, une parcelle de l'ivraie dont nous avons parlé, veut bien servir de pont ci travers l'Atlantique, nous respectons assez nos lecteurs pour ne pas leur offrir cette prose singulière; elle fait dire à Allan Kardec que les mots ne signifient rien, que cette personne a seule raison, qu'on doit changer selon son désir, son idée, ce qu'il avait scrupuleusement étudié. Enfin, le maître reconnaît que cette dame... continue réellement son œuvre, qu'elle est dans le vrai « et plus en avant que je ne l'étais pendant ma dernière incarnation. »

Tout cela est triste ; nous citons ces exemples parce que, de plusieurs côtés, il semble y avoir un mot d'ordre pour détruire l'oeuvre d'Allan Kardec ; ce sont quelques personnalités remuantes, avides de bruit, qui n'expliquent rien, et prétendent que le maître a dit... Mais il était un logicien à la phrase serrée, érudite, simple et concise, et pour lui faire désavouer une oeuvre laborieuse de vingt ans, ayez donc, innocentes gens, la pudeur de ne publier, comme venant de lui, que des choses dignes de ce penseur. L'Esprit progresse, il peut subir un moment d'arrêt, mais il ne redescend jamais l'échelle des existences passées ; il ne peut démolir ce qui est acquis, telle est la loi ; donc, laissez à Kardec ce qui lui appartient, ce qui fait sa notoriété, sa personnalité et, si vous tous, ses ardents et impi-toyables ennemis, ne lui pardonnez pas son grand mérite, celui d'avoir été simple et vrai, c'est que les préjugés de castes ou d'éducation, une instruction peu sérieuse vous voile la lumière ; c'est que votre conscience ne veut pas regarder dans un passé plein d'agitations et de souvenirs palpitants.

Le mot de Société anonyme, cette garantie solide qui a pu soustraire l'héritage du maître, aux ardentes et sourdes convoitises de cette ivraie souterraine ! Ce mot, dis-je, est un point de mire qui remue leur bile ; ils répandent sur ce nom des épithètes que nous leur pardonnons bien sincèrement ! Puisque cette enseigne forcée, peu attrayante, mais légale, a pu garantir de toute atteinte l'oeuvre de l'homme vénéré, qu'elle soit bénie par les spirites sincères ! Sans ce titre et la sage résolution qui a décidé son adoption, l'ivraie eût mangé le bon grain. Fort heureusement, la semence spirite a bien d'autres racines dans cette vieille terre ; depuis cinq ou six millions d'années, de transmutations en transmutations, elle a préparé non seulement tous les éléments du séjour de l'homme, mais elle a spiritualisé les substances subtiles et éthérées qui servent à la locomotion de notre Périsprit. Contemporaine des premières conceptions divines, cette semence spirite est la loi primordiale qui résume sagement les tendances solidaires, égalitaires et fraternelles du but suprême de l'ingénieur des mondes ; elle est la transformation, la régénération ; elle est la vie infinie de l'Esprit qui, s'élance des langes grossiers de la matière, vers les espaces où s'élèvent à nos yeux les gradations des sphères planétaires et des soleils resplendissants.

Tantôt M. Louis Figuier prend toute la conception d'Allan Kardec pour en faire son bien : il reçoit l'absolution pour cette théorie savante qui consiste à insulter l'ami qu'on dépouille ; tantôt ce sont

des auteurs anonymes qui, après avoir copié le maître, ne le nomment seulement pas ; ils osent pourtant solliciter notre estampille d'éditeur, croyant que, pour un grossier appât, pour un gain, nous laisserons dépouiller celui dont nous avons l'honneur d'être les adeptes reconnaissants. Ceux qui pensent autrement que nous, peuvent être assurés que la société anonyme n'est pas une société d'intérêts, ses vues sont plus hautes et plus dignes ; composée de membres actifs, d'hommes sérieux et dévoués, devant les grossières attaques, elle sauvegardera envers et contre tous, cette mémoire du rude champion des Esprits. Sachant fort bien que son oeuvre modeste n'est pas agressive, la société anonyme relève les tendances, elle signale certaines dispositions, elle met tous les spirites en garde contre cette invasion de nouveaux Vandales.

Mais quant à la loi spirite en elle-même, qu'aurait-elle à craindre ? Elle a bercé l'humanité dans ses bras, elle a suivi toutes ses pérégrinations, toutes ses joies, toutes ses douleurs ; mère admirable, sympathique, maîtresse d'école intelligente, souffrant avec ses enfants, elle les conduit doucement, mais sûrement, vers leurs destinées. Sa fille bien-aimée, la réincarnation, est le correctif tout-puissant de sa prodigieuse progéniture ; cela est un fait acquis, malgré les vaines tentatives d'esprits égarés, qui, selon l'Écriture, ont des yeux et des oreilles pour ne voir ni entendre.

Avant d'abandonner sa dépouille matérielle, Allan Kardec avait revu le Livre des Esprits, dont une nouvelle édition parut en 1869, quelques jours avant sa mort et comme, dans ses oeuvres posthumes, il n'y a aucune trace de cette allégation de quelques faux spirites, « Allan Kardec, avant sa mort, aurait renié la doctrine de la réincarnation », nous reproduisons ici textuellement l'Introduction à l'étude de la doctrine spirite. Ce passage répondra péremptoirement, à ceux qui prétendent que pour Allan Kardec les mots ne signifient rien. Dans une prochaine revue, nous prendrons la pensée du maître pour prouver logiquement que, sans la réincarnation, la croyance spirite n'a pas sa raison d'être.

Introduction à l'étude de la doctrine spirite
(Livre des Esprits.)

I

Pour les choses nouvelles il faut des mots nouveaux, ainsi le veut la clarté du langage, pour éviter la confusion inséparable du sens multiple des mêmes termes. Les mots spirituel, spiritualiste, spiritualisme, ont une acception bien définie ; leur en donner une nouvelle, pour les appliquer à la doctrine des Esprits, serait multiplier les causes déjà si nombreuses d'amphibologie. En effet, le spiritualisme est l'opposé du matérialisme ; quiconque croit avoir en soi autre chose que la matière est spiritualiste ; mais il ne s'ensuit pas qu'il croie à l'existence des Esprits ou à leurs communications avec le monde visible. Au lieu des mots spirituel, spiritualisme, nous employons, pour désigner cette croyance, ceux de spirite et de spiritisme, dont la forme rappelle l'origine et le sens radical, et qui, par cela même, ont l'avantage d'être parfaitement intelligibles, réservant au mot spiritualisme son acception propre. Nous dirons donc que la doctrine spirite ou le spiritisme, a pour principes les relations du monde matériel avec les Esprits ou êtres du monde invisible. Les adeptes du Spiritisme seront les spirites, ou si l'on veut les spiritistes.

Comme spécialité, le Livre des Esprits contient la doctrine spirite ; comme généralité, il se rattache à, la doctrine spiritualiste dont il présente l'une des phases. Telle est la raison pour laquelle il porte en tête de son titre les mots : Philosophie spiritualiste.

II

Il est un autre mot sur lequel il importe également de s'entendre, parce que c'est une des clefs de voûte de toute doctrine morale, et qu'il est le sujet de nombreuses controverses, faute d'une acception bien déterminée, c'est le mot dm. La divergence d'opinion sur la nature de l'âme, vient de l'application particulière que chacun fait de ce mot. Une langue parfaite, où chaque idée aurait sa représentation par un terme propre, éviterait bien des discussions ; avec un mot pour chaque chose, tout le monde s'entendrait.

Selon les uns, l'âme est le principe de la vie matérielle organique; elle n'a point d'existence propre et cesse avec la vie : c'est le matérialisme pur. Dans ce sens, et par comparaison, ils disent d'un instrument fêlé qu'il n'a plus de son, qu'il n'a pas d'âme. D'après cette opinion, l'âme serait un effet et non une cause.

D'autres pensent que l'âme est le principe de l'intelligence, agent universel dont chaque être absorbe une portion. Selon eux, il n'y aurait pour tout l'univers qu'une seule âme qui distribue des étincelles entre les diverses intelligences pendant leur vie ; après la mort, chaque étincelle retourne à la source commune où elle se confond avec le tout, comme les ruisseaux et les fleuves retournent à la mer d'où ils sont sortis. Cette opinion diffère de la précédente en ce que, dans cette hypothèse, il y a en nous plus que la matière, et qu'il reste quelque chose après la mort ; mais c'est à peu près comme s'il ne restait rien, puisque, n'ayant plus d'individualité, nous n'aurions plus conscience de nous-mêmes. Dans cette opinion l'âme universelle serait Dieu, et chaque être une portion de la Divinité; c'est une variété du panthéisme.

Selon d'autres enfin, l'âme est un être moral, distinct, indépendant de la matière, et qui conserve son individualité après la mort. Cette acception est sans contredit la plus générale, parce que, sous un nom ou sous un autre, l'idée de cet être qui survit au corps se trouve à l'état de croyance instinctive et indépendante de tout enseignement, chez tous les peuples, quel que soit le degré de leur civilisation. Cette doctrine, selon laquelle, l'âme est la cause et non l'effet, est celle des spiritualistes.

Sans discuter le mérite de ces opinions, et en ne considérant que le côté linguistique de la chose, nous dirons que ces trois applications du mot âme constituent trois idées distinctes qui demanderaient un terme différent. Ce mot a donc une triple acception, et chacun a raison, à son point de vue, dans la définition qu'il en donne ; le tort est à la langue de n'avoir qu'un mot pour trois idées. Pour éviter toute équivoque, il faudrait restreindre l'acception du mot à l'une de ces trois idées ; le choix est indifférent, le tout est de s'entendre ; c'est une affaire de convention. Nous croyons plus logique de le prendre dans son acception la plus vulgaire ; c'est pourquoi nous appelons âme, l'être immatériel et individuel qui réside en nous et qui survit au corps. Cet être n'existerait-il pas, et ne serait-il qu'un produit de l'imagination, qu'il faudrait encore un terme pour le désigner.

A défaut d'un mot spécial pour chacun des deux autres points nous appelons Principe vital le principe de la vie matérielle et organique, quelle qu'en soit la source, et qui est commun à tous les êtres vivants, depuis les plantes jusqu'à l'homme. La vie pouvant exister abstraction faite de la facilité de penser, le principe vital est une chose distincte et indépendante. Le mot vitalité ne rendrait pas la même idée. Pour les uns, le principe vital est une propriété de la matière, un effet qui se produit lorsque la matière se trouve dans certaines circonstances données ; selon d'autres, et c'est l'idée la plus commune, il réside dans un fluide spécial, universellement répandu et dont chaque être absorbe et s'assimile une partie pendant la vie, comme nous voyons les corps inertes absorber la lumière ; ce serait alors le fluide vital qui, selon certaines opinions, ne serait autre que le fluide électrique animalisé, désigné aussi sous les noms de fluide magnétique, fluide nerveux, etc.

Quoi qu'il en soit, il est un fait que l'on ne saurait contester, car c'est un résultat d'observation, c'est que les êtres organiques ont en eux une force intime qui produit le phénomène de la vie, tant que cette force existe ; que la vie matérielle est commune à tous les êtres organiques, et qu'elle est indépendante de l'intelligence et de la pensée ; que l'intelligence et la pensée sont des facultés propres à certaines espèces organiques ; enfin que parmi les espèces organiques douées de l'intelligence et de la pensée, il en est une douée d'un sens moral spécial qui lui donne une incontestable supériorité sur les autres, c'est l'espèce humaine.

On conçoit qu'avec une acception multiple, l'âme n'exclut ni le matérialisme, ni le panthéisme. Le spiritualiste lui-même, peut très bien entendre l'âme selon l'une ou l'autre des deux premières définitions, sans préjudice de l'être immatériel, distinct, auquel il donnera alors un nom quelconque. Ainsi ce mot n'est point le représentant d'une opinion : c'est un Protée que chacun accommode à sa

guise ; de là la source de tant d'interminables disputes.

On éviterait également la confusion, tout en se servant du mot âme dans les trois cas. Ce serait alors un mot générique, représentant à la fois le principe de la vie matérielle, de l'intelligence et du sens moral, et que l'on distinguerait par un attribut, comme les gaz, par exemple, que l'on distingue en ajoutant les mots hydrogène, oxygène ou azote. On pourrait donc dire, et ce serait peut être le mieux, l'âme vitale pour le principe de la vie matérielle, l'âme intellectuelle pour le principe de l'intelligence, et l'âme spirite pour le principe de notre individualité après la mort. Comme on le voit, tout cela est une question de mots, mais une question très importante pour s'entendre. D'après cela l'âme vitale serait commune à tous les êtres organiques : plantes, animaux et hommes, et l'aine spirite appartiendrait à l'homme seul.

Nous avons cru devoir insister d'autant plus sur ces explications, que la doctrine spirite repose naturellement sur l'existence en nous d'un être indépendant de la matière et survivant au corps. Le mot âme devant se reproduire fréquemment dans le cours de cet ouvrage, il importait d'être fixé sur le sens que nous y attachons afin d'éviter toute méprise.

Remarque. Nos lecteurs nous pardonneront d'avoir reproduit textuellement la pensée du maître, les attaques venues de points divers, n'ont pas leur raison d'être puisqu'elles ne réfutent rien, et n'opposent que des généralités à cette exposition logique et rationnelle de l'emploi des mots. La Revue spirite se lit en Amérique, en Angleterre, en Italie, trois côtés qui désirent changer les noms pour la puérile satisfaction de plaire à quelques publicistes. Ces messieurs, ces frères, feront mieux de nous adresser leurs objections, et, si leurs preuves sont plus évidentes, si le bon sens, la raison sont de leur côté, nous serons prêts à discuter loyalement mais, qu'on ne vienne pas nous dire, Atlan Kardec a dit !... car son enseignement continu était que toute communication, même la plus importante, ne devait jamais être acceptée d priori, notre libre arbitre devant dominer toute question qui engage notre Esprit.

Que les journalistes étrangers veuillent bien mettre dans leurs colonnes, les réflexions si sagement déduites d'Allan Kardec, qu'ils les fassent suivre de leurs objections ; le public, bon juge en pareille matière, décidera ou pour ou contre, mais ce ne serait plus ce silence systématique, fait avec tant de soins autour des cinq ouvrages importants du maître : Le livre des Esprits, le livre des Médioms, Ciel et Enfer, l'Évangile selon le Spiritisme et la Genèse. Notre conviction profonde, est que les représentants de la presse d'outremer n'ont pas ouvert un seul de ces volumes, leur public a suivi ce touchant exemple. Et pourtant on discute !...

Variétés

Photographie des Esprits

M. Bloche, notre traducteur de la correspondance anglaise et américaine, est parti dernièrement pour l'Amérique ; il s'est rendu immédiatement à Boston, pour aller présenter à la rédaction du *Banner of light*, journal du spiritualisme aux États-Unis, notre amical et fraternel souvenir. Bien accueilli par ces gentlemen, notre correspondant a constaté que les honorables écrivains, qui tiennent si haut le drapeau de la doctrine spiritualiste, partagent les opinions d'Allan Kardec sur la réincarnation ; bien plus, des médiums, tels que madame Connant, sont partisans de cette belle et grande vérité, et tous, rédacteurs et médiums, ont reconnu la nécessité de traduire en anglais les ouvrages réincarnationnistes du maître, ce philosophe éminent étant trop peu connu parmi nos frères spirites des États- Unis.

Dans la Revue d'octobre 1871, page 291, nous avons assez longuement parlé du photographe Mumler et de la production d'un phénomène de photographie d'un Esprit ; ces faits très ordinaires de l'autre côté de l'Atlantique, n'ont pas encore été produits par les photographes français. Pourtant la société anonyme a recommandé ces expériences, et plusieurs photographes ont bien voulu répondre à son appel, entre autres, M. B... à G... qui, avec l'aide de plusieurs médiums, n'a obtenu qu'un demi-résultat, et doit recommencer quand les beaux jours seront revenus ; à Paris, M. Saint-E... a fait de nombreux essais ; il se prépare à d'autres expériences, mais avec des conditions

différentes. Nos lecteurs seront tenus au courant des résultats obtenus.

M. Mumler, le photographe, habite Boston ; M. Bloche ayant manifesté le désir de le voir, nos frères du *Banner of light*, et MM. White et Colby, le recommandèrent à cet artiste qui fit sa photographie. Notre correspondant revint le lendemain matin et put causer tout au plus dix minutes avec M. Mumler qui lui remit son épreuve. Voilà comment s'exprime M. Bloche : « M. Mumler a fait ma photographie que je vous envoie ; il y a derrière moi un Esprit ressemblant à un jeune homme de mes amis mort à Honolulu en 1854, et nommé Léonce de Novion : de la main droite, passée sur ma poitrine, il tient une fleur et une plaque carrée que soutient la main gauche : sur cette plaque et en tête, le mot renaescentur précède une devise anglaise écrite en caractères microscopiques illisibles ; il faudrait une loupe très forte pour la déchiffrer¹.

M. Mumler ne me connaissait pas, je n'ai pu causer avec lui que le lendemain de ma pose devant la chambre noire, il ne savait pas si je croyais à la réincarnation, et pourtant le mot renaescentur signifie : ils renaîtront, du latin renasci, naître de nouveau. Il y a tant de monde dans cet établissement, que j'ai échangé quelques mots à peine avec M. Mumler ; il a bien voulu me remettre quelques cartes, représentant diverses poses de photographies d'Esprits venus à l'appel de leurs parents ou de leurs amis ; j'ai pensé qu'il vous serait agréable de les accepter.

M. Mumler opère très vite, et quoique n'étant pas encore assez expert pour me prononcer sur ce phénomène, je puis certifier que tous les visiteurs sont présents aux opérations, faites selon l'habitude commune avec un simple écran en calicot placé derrière la personne qui pose. J'ai vu des assistants venus de très loin, affirmant l'identité parfaite des traits fluidiques de leurs morts bien-aimés. E. Bloche »

Nos lecteurs doivent comprendre l'intérêt tout-puissant qui se rattache à ce phénomène, nous sommes tous portés à désirer la solution et l'affirmation de ce problème spirite. Entre notre œil, chambre noire exquise qui réfléchit les objets extérieurs, et l'instrument d'optique dont se servent les photographes, il y a des rapports tels qu'une étude spéciale doit être faite ; mais, pour cela, nous attendrons la Revue prochaine. Les groupes spirites devraient bien nous prêter leur concours pour l'élaboration de ce phénomène.

Dissertations spirites

Coup d'oeil sur la situation sociale

5 décembre 1871. Médium, M. J.

En octobre 1871, page 304, et en décembre 1871, page 369, nous avons donné une communication de M. J. Notre correspondant veut bien aujourd'hui nous envoyer d'autres dictées médianimiques, faisant suite à la première communication si remarquable à tous les titres.

Chaque mois nous offrirons à nos lecteurs, la suite de cette correspondance instructive entre M. J. et les Esprits qui signent Ton père et son groupe. Nous faisons précéder cette seconde communication, de l'opinion suivante d'Allan Kardec, au sujet du coup d'œil sur la situation sociale.

« Mon ami, je me rends à votre désir, vous me demandez mon avis : J'approuve entièrement la direction qu'on vous indique ; vous êtes sur la bonne voie, celle du travail sérieux. Certaines questions doivent être débattues, examinées sous toutes leurs faces et celle-ci est du nombre ; on ne trouvera certes pas une solution absolue, pour le moment du moins, mais on peut trouver un mieux relatif, et, de mieux relatifs en mieux relatifs, nous arriverons à la perfection. Ce qui nous gêne, c'est une suite de rugosités que nous ferons disparaître les unes après les autres. Ne nous berçons point d'illusions, la lutte, condition de l'incarnation, existera aussi longtemps que l'Esprit n'aura pas complètement dompté la matière. Mais plus nous avançons, plus nous dominons la matière et moins la lutte devient pénible.

J'aime à croire que mes anciens collègues et amis feront un aussi bon accueil à cette communication qu'à la précédente. Ce ne sera sans doute pas la dernière que vous recevrez, si j'en juge par les

¹ La reproduction de cette photographie, se trouve, 7, rue de Lille, à Paris, à la librairie spirite qui l'expédie franco contre 1 fr. 25 c.

dispositions du groupe d'Esprits dont vous êtes le médium ; vous pouvez en toute confiance vous fier à eux. Faites en sorte, cependant, qu'aucune influence contraire ne vienne s'interposer entre eux et vous... »

Allan Kardec

11 décembre 1871

« Notre passé a eu sa raison d'être, ne le maudissons pas : C'est la vie que nous avons vécue, le pain dont nous nous sommes nourris, les forces dont nous disposons, en un mot, l'expérience acquise. L'enfant doit apprendre les éléments des sciences et l'apprenti le maniement de l'outil. Nous avons connu la vie de la liberté sauvage et individuelle, la vie de l'esclavage, la vie du servage, la vie du privilège, de l'égoïsme et de la désunion. Nous sortons de cette lutte, meurtris, inquiets, nerveux, n'ayant fondé rien de stable, divisés en partis contraires qui se flattent de posséder la vérité, mais ne reflètent qu'un rayon du faisceau lumineux. Si nous dégageons ces partis de leur gangue d'intérêts matériels, nous les verrons, s'appuyant sur un principe supérieur doué de la faculté de mouvoir les passions humaines, nous les verrons, dis-je, se ranger, suivant leur affinité : les uns, autour du principe de la Concentration, c'est-à-dire de l'autorité, de l'action collective ; les autres, autour du principe du Rayonnement, c'est-à-dire de l'émancipation, de l'action individuelle ; d'autres autour du principe de l'Aspiration, c'est-à-dire de l'absolu, de la rigoureuse répartition de toutes choses ; d'autres enfin, autour du principe de la Modération, c'est-à-dire de la proportion, de la réalité, de l'équilibre.

Après avoir eu son heure de domination, chaque parti est tombé dans l'impuissance par l'exagération même de son principe, et cependant chaque parti, malgré ses échecs, veut agir par lui-même, à l'exclusion des autres. Aucun n'est convaincu de son impuissance, et tous se repoussent au lieu de diriger leurs efforts vers un but commun : voilà la cause de nos dissensions. Je ne viens pas les adjurer d'abandonner leurs prétentions, de désarmer, ce serait peine perdue et prêcher dans le désert ; la nécessité les y contraindra. Les leçons du passé n'étant point suffisantes, il faut nous résigner à de nouvelles épreuves. Il existe, d'ailleurs, des modifications de l'existence que nous ne connaissons pas, celles, entre autres, de la liberté collective, de la confiance mutuelle, de l'union, de l'association solidaire, de l'abnégation. Mettons-nous donc à l'oeuvre, mais réfléchissons avant de nous lancer dans de nouvelles entreprises.

Telles qu'elles nous apparaissent, les forces de la nature sont composées d'impulsions multiples. La terre tourne sur elle-même, court sur son orbite et suit néanmoins le soleil qui la guide sur les sentiers de la voie lactée. Que deviendrait la terre si elle n'obéissait qu'au seul mouvement de la rotation? Tournant inutilement sur elle-même, elle n'avancerait point. Voyez le spectre solaire au sortir du prisme : la lumière rompue, des rayons juxtaposés et de nuances diverses, c'est l'image des partis. Réunissez vos efforts, vous serez la lumière ; restez divisés, vous n'êtes plus qu'une fraction du tout.

Aussi longtemps que les forces terrestres ne seront point concentrées et ne se pondéreront point, aussi longtemps l'humanité s'agitera clans le vide, attardée sur la route qu'elle doit parcourir.

Appelés à une tâche commune qui est la réalisation de la pensée de Dieu, nous sommes doués en conséquence et c'est pour y concourir, chacun selon nos moyens, que nous nous incarnons ici-bas.

En créant l'homme pour vivre en société, à l'abri des misères de la vie sauvage et barbare, Dieu lui a donné le sentiment de la perfection, force mystérieuse et latente qui le pousse vers l'inconnu, lui fait désirer le mieux et le sollicite incessamment vers le beau, le vrai, le bien, c'est-à-dire vers l'absolu, vers son créateur. Mais si l'homme désire améliorer les conditions de son existence, un autre mobile, celui de la justice, l'engage à faire jouir son semblable des améliorations qu'il a réalisées. Cette condition de la vie sociale deviendra, il faut l'espérer, la règle des rapports d'individu à individu, de peuple à peuple. En attendant, les nations placées à la tête de la civilisation se heurtent les unes contre les autres ; celles qui ne sont pas encore dans l'arène forgent le fer pour y entrer, et, indépendamment des luttes d'agglomérations contre agglomérations, des dissensions sociales

éclatent de tous côtés

D'où vient cet antagonisme? De ce que la civilisation est engagée sur une voie trop étroite, de ce que ceux qui n'ont rien veulent posséder. Vous avez, disent-ils, les raffinements du luxe et de l'esprit, comme vous nous voulons les avoir; vous savez, nous voulons savoir ; vous gouvernez, nous voulons gouverner à notre tour ; vous avez de l'or, nous en voulons. Marchez, nous consentons à vous suivre ; mais si vous restez stationnaires dans une situation préférable à la nôtre, nous n'y pouvons consentir, nous voulons croître et vous entraveriez votre croissance. » Et ainsi, de proche en proche, sur cette chaîne sans fin dont les anneaux représentent la hiérarchie des êtres ! Ont-ils tort ceux qui ne veulent pas s'attarder dans une situation intolérable ? Oh ! Quand on aborde ces stations privilégiées, où viennent aboutir toutes les commodités et tout le bien-être que procure la civilisation de l'époque où l'on vit, on éprouve, malgré soi, le désir de s'arrêter, le besoin de se recueillir, oubliant qu'en dessous, il y en a d'autres qui convergent vers ces mêmes stations. Vous-mêmes, quand vous étiez désireux de les atteindre, vous êtes- vous montrés plus endurants envers vos devanciers ? Consultez l'histoire.

Si tous étaient bien convaincus de cette vérité, que le mouvement hiérarchique des êtres s'opère par voie de succession et d'ascension, ceux qui occupent les premiers degrés de l'échelle du progrès, se soucieraient davantage de ceux qui les suivent ; ceux-ci, de leur côté, seraient moins impatients et se rendraient compte des difficultés qui arrêtent leurs devanciers. Mais non, des Esprits irrités de ne pas arriver assez tôt, aveuglés par l'orgueil et la présomption, excitent la convoitise des masses, et leur offrent le bien-être matériel, comme la seule conséquence pratique du passage de l'homme sur la terre, le seul but enviable et digne de ses efforts. Les malheureux ! Quelle amère déception les attend !

Sans doute, Dieu ne veut pas que ses créatures restent exposées aux misères prolongées de l'existence sur les mondes inférieurs. Intempéries, fléaux, labeur dur et incessant, tel est le lot de ces mondes. Vous aspirez vers un avenir meilleur, et, par la pensée, vous vous figurez un état où l'Esprit, dégagé des liens de la matière, vit uniquement de la vie de l'intelligence. Cet avenir est encore loin de nous, de nombreuses étapes nous en séparent ; mais si nous avançons résolument, au lieu de piétiner sur place, chaque incarnation nous rapprochera du but désiré. La route que nous suivons n'a pas de traces apparentes et, çà et là, des obstacles obstruent le terrain. Notre tâche consiste précisément à écarter ces obstacles. Une organisation sociale, défectueuse en quelques endroits, nous arrête présentement. On peut y remédier. »

(A suivre.)

Ton père et son groupe

Révélation instructives (suite).

17 novembre 1870. Médium, M. N.

Pauvres roseaux orgueilleux et arrogants, qui dressez vos têtes, vous vous croyez bien supérieurs aux plantes qui rampent à vos pieds ; mais le simple aquilon, qui ne passe que pour caresser, vous fait plier, vaciller de tous côtés ! Que sera-ce donc lorsque la tempête va se déchaîner ? La pauvre plante, rampant avec humilité, ne souffrira nullement, mais vous finirez par céder à la tourmente. Vos têtes se heurteront l'une contre l'autre, et vous vous entre- détruisez ainsi malgré vous en voulant vous soutenir l'un l'autre. Les efforts que vous ferez pour vous entraider ne donneront que plus de prise à l'orage, car sa fureur contre vous s'augmentera selon l'opiniâtreté de la résistance. Vous serez brisés et vos tronçons épars seront foulés aux pieds.

Et vous, princes de l'Eglise, docteurs, interprètes plus ou moins sincères des enseignements du Christ, que direz-vous ? Que devez- vous penser en voyant les faits accomplis et les aspirations des peuples ? Vous craignez aussi, vous, ce souffle destructeur et régénérateur. Étudiez une fois au moins, avec sincérité et sérieusement, les enseignements de Celui de qui vous prétendez tenir la loi, de Celui qui seul a le droit de dire : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » Si les enseignements du Christ ont été jusque-là écoutés, goûtés avec plaisir et satisfaction,

s'ils ont été conservés comme des chefs-d'œuvre d'amour et de charité, c'est parce que l'auteur donnait l'exemple en même temps qu'il prêchait la morale.

Le vieil édifice que vous nommez la religion catholique et que vous avez fortifié à votre manière et selon vos intérêts, doit donc s'écrouler parce qu'il est l'oeuvre des hommes et non de Dieu. Et tout ce qui est né de l'homme périra, seul ce qui est né de Dieu survivra à tous les événements, à tous les cataclysmes qui devront arriver pour détruire les oeuvres matérielles.

Il ne m'est pas permis de vous révéler le moment de cette transformation universelle, mais je dois vous dire de vous tenir prêts à tout instant, car, comme l'a dit le Fils de l'homme : « Je me transporterai d'Orient en Occident avec toute la vitesse de l'éclair. De même les peuples de la terre destinés et prêts à être éclairés, recevront simultanément les rayons de la pure et éternelle vérité.

Tenez-vous donc toujours prêts, car malheur à ceux qui ne le seront pas ! Heureux ceux qui comme vous auront été avertis à temps et auront su profiter des avertissements ! Mais malheureux seront ceux qui, ayant été avertis, n'auront tenu aucun compte des avertissements !

Tous les hommes sont avertis ou plus ou moins ; les uns sont avertis directement, d'autres indirectement. Je ne parle pas davantage des avertissements personnels que les Esprits vous transmettent de manière à ce que vous n'ayez aucun doute, aucune hésitation. Mais pensez-vous qu'il n'y ait pas d'autres moyens employés que les révélations apparentes et pour ainsi dire tangibles ?

De tous côtés autour de vous, ne dit-on pas : Quelle année ! Jamais on n'a vu cela. Vos animaux ont été menacés de mourir de soif et de faim, à cause de la sécheresse qui s'est produite dans vos deux belles saisons, le printemps et l'été. Vous disiez alors : Jamais nous n'avons eu une sécheresse aussi longue, involontairement quelques-uns pensaient en répétant tout bas : cela veut dire quelque chose. Les pluies enfin sont arrivées en vous ramenant l'espoir. Puis tout à coup ce cri sinistre retentit de tous côtés : La guerre est déclarée ! Mais vous espériez que tout serait bientôt terminé, et pourtant vous êtes à vous demander encore quand la fin doit venir, répétant sans cesse : jamais guerre semblable ne s'est vue, jamais de pareils événements ne se sont accomplis. Ah ! C'est que jamais aussi des événements si solennels ne se sont préparés !...

Ainsi donc, vous avez été, vous êtes encore plus ou moins avertis ; la température, le concile, la guerre n'ont été, ne sont autre chose que de terribles événements destinés à amener l'homme vers la réflexion qui l'aidera à accomplir sa tâche, à arriver à son but.

En présence du progrès, devant lequel l'homme va se trouver, il faut conclure que tous les événements qui arrivent, sont les avant-coureurs d'événements plus sérieux encore ; qu'ils ont été préparés par Dieu et mis par ses ordres à exécution ; que cette guerre acharnée n'est que le précurseur de la paix universelle.

C'est la France, cependant, qui donne encore la première impulsion. Les prisonniers en Prusse sont en mission ou en expiation ; ils sont destinés à relier les deux nations. Ils jettent en ce moment les bases de la solidarité fraternelle universelle. Leur participation, quoiqu'inconsciente, n'en sera pas moins fructueuse. Dieu le veut ainsi, et sa volonté doit s'accomplir !

Ceux qui font couler le sang sont coupables, mais ce sang ne coule pas inutilement ; car, de même qu'il s'échappe des deux côtés pour courir et se confondre vers un même ruisseau, de même les esprits se confondent et s'unissent clans l'erraticité, afin de ne plus se méconnaître à l'avenir sur la terre, où pour la plupart ils seront obligés de se réincarner ; on ne connaîtra plus alors qu'un seul père, Dieu ; qu'un seul maître, Jésus-Christ ; qu'une seule famille, les hommes qui ne pratiqueront qu'un seul culte, la vérité ou Dieu lui-même. Cette époque portera le nom de Père de la vérité, comme celle où vous êtes sera nommée dans la continuation des siècles : l'Ère du progrès !

Vous ne connaissez pas toutes les étapes que votre pauvre humanité a dû traverser pour arriver au temps présent. Toutes ont été plus ou moins remarquables, mais toutes ont été utiles aux desseins bienveillants de Dieu envers l'homme car, si vous voulez bien consulter l'histoire la plus ancienne selon vous, et la comparer à celle que vous nommez du moyen âge, vous verrez que la chair a toujours insensiblement perdu de son prestige devant l'Esprit. Comparez ensuite le moyen âge au temps

actuel, vous découvrirez encore à travers les vestiges de barbarie, le progrès accomplissant sa trouée qui s'élargit toujours.

La guerre actuelle a donc son utilité; sa principale efficacité consistera surtout à amener les hommes vers la réflexion sage. Ils ne pourront comprendre comment ils ont pu se laisser aller à tous ces actes de sauvagerie. Ils se donneront la main avec une entière effusion de cœur. Ils se comprendront sans se parler ; leurs âmes s'uniront malgré leur enveloppe matérielle, et cette union des âmes incarnées, amènera la fraternisation avec les âmes désincarnées dans toute la plénitude de leur volonté. Ces deux mondes, spirituel et matériel, n'en formeront pour ainsi dire qu'un seul, tellement la fusion sera facile et agréable pour eux.

Alors, dans ces temps heureux, l'homme sera véritablement en possession de la terre promise, il éprouvera les avant-goûts des jouissances célestes. Elle ne sera plus ce lieu d'expiation, de souffrance, ce véritable purgatoire de supplices. Elle sera simplement un lieu d'épuration, où tous les peuples travailleront avec joie en toute sécurité. Dieu même sera plus près d'elle, et ce rapprochement du Créateur la transformera en la vivifiant.

Tout ce que je vous ai dit s'accomplira à la lettre, carie ne vous parle point en paraboles. L'Esprit de l'homme est mûr pour écouter le langage direct, qui ne doit avoir qu'une seule interprétation.

Suivez la voie tracée et enseignée par les Esprits du Seigneur ; ne vous préoccupez pas des écueils que vous y rencontrerez, si vous avez du courage et surtout la foi, ils disparaîtront à votre approche comme par enchantement : c'est qu'alors une force, qui jusqu'à présent vous a été inconnue, vous sera révélée. Les Esprits du Seigneur n'abandonnent jamais les hommes de foi et de bonne volonté; ils sauront constituer en leur faveur une force indomptable. Ayez donc le courage et la foi, Dieu veut que ces deux vertus deviennent les prérogatives inséparables de l'homme, et, remarquez-le bien, l'homme doit obéir à son seul maître, à son seul Dieu. Un Esprit.

Télégraphie humaine

Instruction des Esprits sur la communication des pensées à distance entre incarnés

20 avril 1871. Médium, M. de M.

Questions. Peut-on communiquer à distance par la pensée entre personnes incarnées ? Veuillez me donner l'explication de ce phénomène. Pourriez-vous m'indiquer de quelle façon on doit s'y prendre pour communiquer ainsi à distance ?

Réponses. Le phénomène dont tu parles se produit très souvent, seulement il a lieu à l'insu de ceux qui en sont l'objet et, jusqu'à ce jour, il y a peu de gens qui aient essayé de le produire à leur volonté. Cependant le moment est arrivé où cette question doit être étudiée sérieusement, et les lois qui régissent ce phénomène, découvertes et soumises à l'épreuve de l'expérience.

Pour arriver à obtenir des résultats satisfaisants en cette matière, il faut se rendre compte de l'influence que les Esprits incarnés exercent les uns sur les autres à leur insu. Ainsi, il arrive souvent que des pensées surgissent dans le cerveau d'un homme sans qu'il sache d'où elles lui viennent. S'il se donnait la peine de les étudier, il verrait qu'elles ne peuvent être le produit de ses connaissances personnelles, et que ces inspirations lui viennent d'ailleurs.

(Cette communication me paraissant diffuse, et craignant qu'elle ne fût l'oeuvre de quelque Esprit léger ou trompeur, je m'arrêtai brusquement et m'abstins d'écrire pendant quelques jours. Cependant, en relisant la communication quelque temps après, elle me parut, après réflexion, meilleure que je n'avais cru d'abord, et je repris mes rapports avec les Esprits par cette question) :

2 mai 1871.

Question. Voulez-vous bien continuer au point où elles ont été interrompues, vos instructions sur la manière de communiquer entre incarnés par la pensée, à distance ?

Réponse. Nous te disions dans la dernière instruction, que beaucoup de pensées surgissaient dans le cerveau des incarnés sans qu'on pût les attribuer à, leurs connaissances personnelles. Beaucoup viennent des Esprits désincarnés ; d'autres, en plus petit nombre, sont le résultat de l'influence

d'Esprits incarnés qui agissent réciproquement l'un sur l'autre sans en avoir conscience. Eh bien, pour se rendre compte de ces influences ignorées, il suffit de revenir sur les explications qui ont été données sur le périsprit. Vous savez que le périsprit n'est autre chose qu'une enveloppe fluide puisée par l'Esprit dans le fluide cosmique du monde qu'il habite. Cette enveloppe est à peu près la même pour tous les êtres incarnés sur une même planète. De plus, ce fluide rayonne à, travers le corps à de grandes distances, et se combine avec les fluides similaires qu'il rencontre, à, l'insu souvent des incarnés, dont le périsprit s'étend ainsi loin du corps. Alors il arrive que, par cette combinaison des fluides appartenant à, diverses individualités, l'action sur le cerveau de l'un peut être exercée par le fluide de l'autre ; en d'autres termes, le périsprit, qui est l'intermédiaire entre l'âme et la matière, transmet la pensée d'un individu à, un autre, comme s'il agissait sur son propre corps. Voilà, l'explication du phénomène. Maintenant, pour ce qui est de le produire à volonté, il se présente certaines difficultés qu'on ne parvient à vaincre que par la pratique et des essais fréquemment répétés. Cette faculté est comme toutes celles qui sont en germe dans l'homme, elle se développe par l'exercice.

D. Pourriez-vous m'indiquer un moyen pratique pour arriver à rendre ces expériences fructueuses ?

R. Lorsque tu veux communiquer à distance avec quelqu'un, tu dois d'abord convenir d'avance du moment de l'expérience. Ce moment arrivé, les deux correspondants doivent se tenir à, l'écart du bruit et dans le recueillement. On pense fortement aux pensées que l'on veut transmettre à son correspondant. Celui qui reçoit les pensées ainsi, transmises doit s'écouter avec la plus minutieuse attention. Alors il perçoit comme des sons qui lui sont soufflés intérieurement dans le cerveau, et, en tenant note des pensées recueillies de cette sorte, on s'aperçoit plus tard, en vérifiant avec le correspondant, que c'est bien là la pensée qu'il a eu l'intention de vous transmettre. Faites l'essai, et vous vous convaincrez par vous- mêmes de l'exactitude de ces instructions.

3 mai 1871.

D. Toute personne est-elle apte à communiquer sa pensée à distance, et à recevoir des communications de cette nature ?

R. Il n'est pas donné à tout le monde d'user de ce mode de communication. Il y a certains obstacles qui s'y opposent, comme cela arrive pour la médiumnité. Cependant, on peut toujours essayer, et si, après un certain temps, on n'obtient pas de résultat, il faut bien en prendre son parti et reconnaître qu'on n'est pas doué de cette faculté.

D. Quels sont les obstacles dont vous parlez?

R. Il arrive que certaines personnes éprouvent une grande difficulté à projeter loin de leur corps le périsprit qui sert d'agent à ces communications. Alors, naturellement, le phénomène ne se produit pas. Comme pour les médiums il n'y a pas de signe auquel on reconnaisse les personnes douées de cette faculté, encore une fois, on doit faire de fréquents essais dans les conditions qui ont été indiquées.

D. Un correspondant fluído-télégraphique (mot dicté par les Esprits) peut-il communiquer indistinctement avec le premier venu?

R. Oui, pourvu que le correspondant s'y prête de son côté et possède la même faculté. Autrement, il arriverait qu'un des correspondants enverrait bien ses pensées, mais qu'il ne recevrait pas celles de l'autre.

D. Les Esprits légers ou malveillants ne peuvent-ils pas troubler ces rapports à distance, et mettre leurs inspirations à la place de l'expression de la pensée des correspondants ?

R. Il arrivera souvent, dès le début, que les Esprits légers s'amuseront à troubler les rapports que des incarnés essayeront d'établir entre eux par ce nouveau moyen. Mais cela, n'empêchera pas la science de faire des progrès, pas plus que les communications des mauvais Esprits n'ont empêché les bons d'éclairer les hommes par leurs instructions. Toute science, dès le début, a ses écueils C'est une loi en vertu de laquelle l'homme développe ses connaissances, et s'il n'y avait pas de difficultés à vaincre, il n'y aurait pas de mérite à progresser.

D. A quel signe peut-on reconnaître ces supercheries, et quel est le moyen de les éviter ?

R. Lorsque vous serez familiarisés avec ce nouveau mode de correspondance, vous parviendrez facilement à discerner les pensées de votre correspondant, d'avec celles qui vous sont soufflées par les Esprits. Nous devons nous borner à vous recommander d'être très circonspects en commençant, afin d'éviter les mystifications qui pourraient vous conduire à des démarches ridicules ou même dangereuses.

D. N'y a-t-il pas du danger pour certaines personnes impressionnables à faire l'expérience de ce nouveau mode de communication ?

R. Nous ne croyons pas qu'il puisse y avoir du danger pour personne d'essayer ce nouveau moyen de correspondance. Seulement, il ne faut pas oublier que des Esprits malveillants pourraient s'immiscer dans vos rapports et jeter la division parmi les correspondants. Ainsi donc de la prudence, une grande réserve dans les questions et les réponses, et surtout ne vous laissez pas emporter par le premier mouvement. Réfléchissez sérieusement et longtemps, avant d'entreprendre quelques démarches que vous pourriez regretter plus tard.

Vos guides.

Une pauvre vieille. (suite)

17 novembre 1870. Médium, M. N.

Mais sur cette route, qui n'est jamais sans passagers, arrivent des messieurs en habit noir et cravate blanche, ils discutent, ils ont sous le bras de volumineux cartons. En face de la vieille, ils sont tellement plongés dans leur conversation qu'ils ne l'apercevraient même pas, si elle, en s'avançant aussitôt, ne venait se placer juste sur leur passage.

- Dis donc, ma vieille, lui dit l'un d'eux en souriant et en provoquant l'hilarité des autres, ne nous aiderais-tu point à résoudre le problème que nous cherchons ? Tu nous vois tous ici, nous sommes de plusieurs avis. Les uns croient que la matière est la directrice dans la nature et nient, par conséquent, toute participation de la Divinité. D'autres nient même la Divinité. Il en est quelques-uns qui prétendent qu'il n'existe pas de divinité unique, mais qu'au contraire, c'est la multiplicité des intelligences qui forme ce que l'on appelle la Divinité. Nous sommes des savants, et cependant, tu le vois, nous ne sommes que des ignorants sur cette question : qu'est donc la matière dans la nature; est-elle soumise à une force suprême et inconnue ?

- Merci, messieurs, de prendre la peine d'arrêter vos pas pour parler à une pauvre vieille telle que moi. Vous n'attendez sans doute pas de réponse sérieuse, mais permettez-moi de vous dire que je suis plus savante que vous, malgré ma mise humble et modeste, sachez avant tout que je ne vous tromperai pas ; vous avez raison de dire que, malgré votre science, vous n'êtes que des ignorants. La matière par elle-même est inerte et incapable du plus petit mouvement. Elle est mue par votre volonté qui reste avec elle tout le temps qu'il n'y a pas rupture entre elles deux. La matière est donc incapable. Votre volonté la commande et elles forment ensemble un être intelligent, car votre volonté, n'en doutez pas, messieurs, est douée d'une intelligence plus ou moins étendue. Le corps est donc le serviteur de votre volonté ; votre volonté est d'accord avec votre intelligence, et cette intelligence, qui vous permet de raisonner les uns d'une manière, les autres d'une autre, puisque maintenant encore vous êtes en désaccord, où l'avez-vous puisée ? Est-ce votre corps qui est allé la chercher ? De quoi est-elle composée cette puissance invisible, qui ordonne à la matière corporelle de faire telle ou telle action ? Je sais que vous êtes embarrassés sur cette question : parlez franchement. Moi, je vous dis avec franchise que vos recherches, sous le prétexte de découvrir la vérité, n'ont qu'un but, celui de l'obscurcir, de l'éloigner des mortels par des thèmes, des raisonnements tous plus embrouillants les uns que les autres. Est-ce que quelque chose ne vous dit pas intérieurement que cette volonté raisonnante, ce libre arbitre, toute la partie intelligente de votre être a été créée par une puissance infiniment plus savante et infaillible ?

Vous savez bien que ce serait la plus folle des chimères que de chercher à créer, à façonner un corps humain se mouvant et raisonnant au gré de votre volonté. La matière vous donne, il est vrai, le

moyen de la reproduction ; mais il n'y a jamais que la matière qui se reproduit par la matière ; l'intelligence, la pensée, ce moi invisible qui est dans chaque homme, le créez-vous perfectible selon que vous le voulez bien ? A la matière donc le soin de se reproduire matériellement mais l'Esprit n'est créé que par l'Esprit, et cet Esprit est infiniment supérieur à tous les autres. Vous en avez intérieurement la conviction, et ne cherchez pas à l'éteindre par des faux-fuyants coupables. Cette puissance, infiniment supérieure à toutes, vous la connaissez comme moi, c'est Dieu ; c'est lui qui vous permet de raisonner, et craignez que votre raisonnement coupable, parce qu'il n'est pas sincère, n'attire sur vous une punition terrible.

- Qui êtes-vous donc, bonne femme ?

- Soyez francs, vous connaissez mon nom, il ne tient qu'à vous de le prononcer.

Quelques-uns, plus sincères que les autres, ont dit : - C'est la vérité. Mais d'autres, et ce furent les plus nombreux, ont répliqué :

- Ah ça ! Allons-nous nous laisser convaincre par cette vieille ? Vous ne voyez donc pas qu'elle est folle ? Ne l'écoutons plus, car on rirait de nous et notre science ne serait qu'une dérision.

- Allez, messieurs, mais malgré vous, vous avez reconnu la Vérité.

Bien d'autres voyageurs ont passé sur le grand chemin et ont accosté la vieille femme. L'énumération à faire en serait trop longue ; qu'il vous suffise de savoir qu'ils ont presque tous manqué de sincérité, en ne voulant pas reconnaître dans cette bonne vieille la Vérité. Mais ceux qui furent les mieux piqués par la réplique de notre vieille héroïne, furent assurément ces deux grands de la terre dont il est inutile de vous donner les noms ; vous les reconnaîtrez aisément à l'ébauche imparfaite que je vous laisse.

L'un, le premier, ayant tout l'air d'être satisfait de lui-même, est d'une assez forte corpulence et d'une haute stature. Il lève le front avec arrogance, semblant vouloir menacer le ciel et la terre. Il fait raisonner le sol sous le poids de ses énormes bottes, armées de formidables éperons.

- Tu es malheureuse sans doute, ma pauvre vieille ? Tiens, prends cette pièce d'or et supplie le Dieu des armées qu'il soit favorable à mes armes. Une guerre acharnée va s'ouvrir entre mon peuple et son voisin. J'ai confiance dans ma volonté et ma puissance, mais prie Dieu qu'il me soit propice.

- Vous voulez, lui répliqua la vieille, que j'insulte le Dieu tout-puissant en le priant de vous donner le pouvoir d'écraser par la force un peuple qui n'est pas plus mauvais que le vôtre ; vous voulez que je supplie le Dieu de paix de vous permettre d'égorger une multitude innombrable d'hommes, et cela pour satisfaire votre ambition et votre rancune ! Non, seigneur, une telle infamie n'entre pas dans mon rôle ; votre regard semble être courroucé contre moi qui vous réponds avec toute ma franchise, mais je ne vous crains nullement. Je vous plains car, si jusqu'à présent, Dieu a permis que vous soyez le chef de plusieurs millions d'hommes, il ne peut vous encourager dans le crime que vous méditez. Sachez-le bien, Sire, un roi doit être humain, sincère, il doit oublier les injures, tandis que vous allez être cruel ; vous êtes déjà, hypocrite et vindicatif, vous serez puni par où vous pêchez. Vous auriez pu être le bonheur de votre peuple, vous serez sa perte ; vous auriez pu vous faire bénir de lui, et il vous maudira. Ta conscience te fait déjà, entrevoir le commencement de tes maux, prince orgueilleux ; tu n'es jamais qu'un homme, ne l'oublie pas, et tu seras dégradé et méprisé. Poursuis ton chemin et va former les ruisseaux de sang que tu médites, je le lis dans tes yeux, ils en sont déjà injectés. Va-t'en, te dis-je, et laisse-moi les tigres et les panthères n'auront pas la réputation de férocité que tu veux acquérir.

Le coupable est parti, je dis coupable, parce qu'il médite les mauvaises actions qu'il veut commettre. Un autre homme le suivait de près, sa taille est plus petite, mais il a plus d'embonpoint ; il paraît inquiet, rêveur. Il est facile de voir que sa conscience n'est pas complètement tranquille. Il passait outre, si la vieille n'eût fait un brusque mouvement afin de se faire apercevoir de lui. Il causait tout haut et tenait à peu près ce monologue :

- Je me suis perdu moi-même par mes inconséquences ; j'ai eu le tort de ne m'entourer que de valets flatteurs et menteurs, au lieu de serviteurs fidèles. Oui, je suis perdu, si je ne me relève par une action d'éclat. Le peuple a encore confiance en moi, il faut que j'en profite. Pourvu que la bonne

étoile qui jusqu'à présent m'a toujours accompagné, ne me laisse pas maintenant. Allons ! Il n'y a que par la guerre que je puis sortir de là. Victorieux, je serai tout-puissant, et qui sait si je ne pourrai pas faire courber la tête à ce vieux fanfaron, qui semble peu disposé à vouloir me céder la suprématie que j'ambitionne.

- Vous vous trompez, lui fut-il répondu, et vous devinez par qui. Dieu ne se préoccupe pas de la suprématie que vous ambitionnez, vous ne calculez pas combien d'existences humaines vous devrez briser pour arriver à votre but coupable. Croyez-vous, insensé que vous êtes, que Dieu ait créé la terre pour y placer toujours des tyrans et des esclaves ? Non. Dieu vous a placé là pour être le protecteur de votre peuple ; vous aviez une mission sublime à remplir, vous n'avez pas eu le courage de combattre et de dompter les sentiments d'orgueil et de sottise vanité qui ont détruit toutes les belles qualités que vous auriez dû acquérir. Devenu puissant par la volonté de votre peuple, vous n'auriez dû le récompenser que par l'amour, qui seul pouvait vous unir étroitement à lui. Vous vous êtes perdu, Sire, vous le voyez aujourd'hui, vous en êtes même convaincu. Vous désirez une distraction qui soit en rapport avec le remords dont votre conscience est bourrelée. Que de bien, mon Dieu, vous auriez pu faire en élargissant le cercle restreint de l'unique fraternité qui doit régir le monde ! Il vous aurait fallu faire, il est vrai, le sacrifice de votre couronne ; il vous aurait fallu l'offrir à Dieu sur l'autel de la solidarité universelle. Vous avez été tenté de le faire, mais vous vous êtes laissé entraîner au courant de l'égoïsme et de l'orgueil, et votre barque n'a jamais été guidée que par de vils flatteurs. Vous ne voulez pas encore aujourd'hui croire à mes paroles. Je vous fatigue. Eh bien ! Sire, je vous laisse votre liberté d'agir, je ne suis qu'une pauvre vieille, mais ces paroles resteront gravées au fond de votre conscience qui fera votre supplice.

Mais vous, mes amis, vous que je vois marcher péniblement sur cette route semée d'écueils de toutes sortes, vous, les consolateurs de l'humanité, vous tous qui cherchez sincèrement la vérité avec le fervent désir de la rencontrer, approchez-vous de moi sans crainte. Ma simplicité n'est pas engageante, ma figure austère n'est pas faite pour attirer les regards des curieux, mais approchez néanmoins. Vous tous qui travaillez pour rendre le sort des hommes moins malheureux, fondateurs des sociétés philanthropiques, venez à moi et je vous encouragerai, je vous donnerai les moyens d'arriver au noble but vers lequel tendent tous vos efforts et tous vos sacrifices.

Vous tous enfin qui ne voyez sur la terre qu'un lieu d'expiation pour les uns et d'épreuves pour les autres, où les Esprits doivent s'épurer, se dématérialiser pour arriver au lieu où la matière est inconnue, venez. Avec moi, toutes les religions sont bonnes, si elles n'ont qu'un but et qu'il soit surtout désintéressé ; tous les cultes sont indifférents, pourvu qu'ils ne s'adressent qu'à Dieu l'unique, qu'au créateur invisible des mondes.

Ainsi a parlé la Vérité, et ces dernières paroles s'adressent, vous le voyez, à ceux qui la cherchent de bonne foi avec l'ardent désir de la faire luire aux yeux de tous les mortels car cette femme qui revêt le costume de la pauvreté, devient plus brillante que le soleil ; elle illumine de ses bienfaisants rayons les hommes qui, au lieu de la mépriser, l'honorent de leurs vertus. Cette couronne étincelante qui brille sur sa tête, je désire qu'elle soit votre phare lumineux, dans la marche ténébreuse et pénible à laquelle vous êtes momentanément condamnés. Écoutez votre conscience, elle est l'écho très fidèle de la Vérité.

Lebrun

De la Télégraphie humaine (Suite.)

9 octobre 4871. Médium, Marc Baptiste.

En dehors de la communication ordinaire : « Dans le mouvement opéré, la victoire reste aux hommes de l'avenir, et c'est à l'action fluïdique que ce résultat est dû. » Il faut donc monter, monter sans cesse en s'élevant au-dessus des petites passions et des ambitions mesquines. La force que vous avez entre les mains vous met, si vous savez vous en servir utilement, à l'abri de toute fâcheuse éventualité. Mais c'est ici surtout qu'il faut de la discipline et qu'il faut savoir absorber sa volonté propre, dans celle des bons Esprits à qui Dieu a confié la direction de l'oeuvre ; il faut savoir faire

abstraction de sa personnalité. C'est un travail difficile pour beaucoup au début, mais qui sera toujours couronné de succès, si on sait y mettre de la persistance. Dans une association de cette nature, celui qui voudrait primer par suite d'un reste d'orgueil serait frappé d'impuissance pour sa part; il réaliserait ces paroles prophétiques : les premiers seront les derniers. L'humilité est donc, comme nous l'avons dit souvent, une des principales conditions de succès dans les choses de cette nature. Maintenant cela ne veut pas dire que l'on doive agir comme des êtres inconscients et faire abstraction complète de son intelligence, non certes ; l'intelligence est une propriété précieuse qu'il faut cultiver sans cesse et améliorer sans se lasser jamais ; il faut donc chercher à comprendre ce que l'on fait, et quel est le travail auquel se livrent avec votre concours les Esprits supérieurs qui dirigent. Pour cela, aux moments d'action, il suffit de se recueillir et il vient toujours des idées en harmonie avec l'oeuvre à laquelle on concourt. Chacun voit, dans la mesure de sa puissance visuelle, ce qu'il a fait et quelle est la portée de l'action entreprise. Chacun peut donc se faire une idée de la chose, selon le degré d'intelligence et de moralité auquel il est parvenu. Cette abnégation, qui est réclamée de tous les ouvriers de l'association, peut sembler un sacrifice un peu dur dans les commencements, mais par les efforts que vous ferez sur vous-mêmes pour atteindre ce but, vous vous procurerez des jouissances inconnues et une puissance nouvelle pour ce qui vous concerne personnellement, en vertu du principe que celui qui ne songe qu'à lui, ou principalement à lui, sera seul un jour. En vous abandonnant en quelque sorte, vous sauvegardez ce que vous avez de plus cher, car vous vous essayez à l'application de la loi de solidarité, dans laquelle vous pouvez seulement trouver le bonheur.

C'est un commencement de l'union générale qui plus tard sera fondée parmi les hommes. Lorsque les circonstances le permettront, que cette association, formée par vous, qui existe en fait et contre laquelle rien ne saurait prévaloir, pourra s'étaler au grand jour, un grand nombre verront tomber de leurs yeux le bandeau que les préjugés maintiennent encore ; ils y sont activement disposés par l'incessante action fluidique qui, dès ce moment, se produit sur tout et sur tous, et les idées nouvelles se présentant à eux seront reçues par eux comme de vieilles connaissances. Si l'action fluidique ne peut pas d'une manière complète, neutraliser les événements fâcheux encore prêts à fondre sur l'humanité, elle peut, à coup sûr, en atténuer les effets au point de les rendre à peu près nuls, elle peut même empêcher certains événements de se produire car elle peut changer, et c'est là surtout sa haute et sainte mission, elle peut, elle doit changer les idées des hommes, mettre une idée saine à la place d'une idée malsaine, et user de sa puissance incalculable pour produire ce progrès qui ne sera contesté par personne. C'est l'arme divine par excellence, c'est le pouvoir spirituel, le seul qui existe ; il n'a pas besoin d'une force matérielle pour faire sentir sa toute-puissance. La force expansive de la pensée unie à des pensées sans nombre, et par conséquent, acquérant à chaque nouvelle recrue une puissance nouvelle, suffit. Que vous formiez un tout que rien ne pourra entamer, ou que vous agissiez par groupes pour des choses plus particulières, mais qui ont trait à l'intérêt général, vous vaincrez toujours les obstacles qui se dresseront devant vous, si vous avez l'humilité et la pureté d'intention nécessaires. A vous de vous procurer ces qualités qui sont au fond de vos coeurs comme des fleurs cachées trop souvent sous des touffes d'herbes de mauvaise nature, mais que vous pouvez arracher, si vous en avez la volonté bien arrêtée, pour laisser ces bonnes qualités se développer sans entraves.

(A suivre.)

Allan Kardec.

La force morale

« Nouveau venu, je viens vous demander quelques moments d'attention. Beaucoup parmi vous, mes frères, tiennent à être très instruits ; il faut l'avouer, ce désir est louable, très louable, et Dieu tiendra compte de ces bonnes intentions. Mais, vous me permettrez une remarque qui a bien sa valeur, si toutefois elle peut être bienveillamment écoutée.

D'abord, oui ou non, l'homme qui travaille énormément pour s'instruire, possède-t-il par cela même

le Sens moral? Si, oui, comment se fait-il que l'athéisme, le sensualisme, nous viennent des classes sociales éclairées, et que les grands dans l'état soient les premiers à honorer ce Dieu Matière, en l'introduisant dans leur domicile, puis dans l'éducation, et enfin, dans la nation entière ?...

Si, non, nous devons, par induction d'abord, puis comme conséquence, nous dire : non, la science ne moralise pas. Pourtant, on dit dans le monde officiel, que les premiers entre tous sont les hommes de science ; eh bien ! S'ils sont les premiers pour un langage de convention, ils ne le sont pas en réalité, le contraire nous étant prouvé tous les jours par la triste expérience de ces dernières années. Hélas ! Ces preuves sont assez puissantes pour ne plus nous laisser une illusion.

Ceux qui sont placés dans les positions secondaires, et les ouvriers de toutes conditions, sont, il faut l'avouer, plus accessibles au sens moral ; le pourquoi de ce phénomène s'explique par la réincarnation dans une autre existence, ils ont appris beaucoup, et s'ils reviennent après avoir su, s'ils ont oublié momentanément leur science acquise, c'est pour gagner assez en moralité, et contrebalancer ainsi les mauvais instincts que la science seule développe extrêmement, si l'instinct moral n'est pas là pour lutter et dominer la matière.

Les pauvres et les humbles (je ne dis pas tous, mais une grande partie) ne font pas preuve de savoir ; ce qu'ils ont appris se retrouvera dans l'autre vie, puisque, dans l'existence présente, ils n'en ont pas absolument besoin. Le Christ a dit : Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers; parole profonde bonne à méditer, car celui qui souffre matériellement, a des tendances à en chercher la cause ; la douleur est la grande route qui nous conduit à la conquête du sens moral ; il est donc évident qu'un humble ouvrier intelligent, mais ignorant à notre point de vue social, possède l'Esprit de vérité à un plus haut degré que les premiers dans l'État, tous ceux qui étudient pour être savants en mathématiques, en astronomie, en médecine, en droit civil et politique, etc., afin de vivre largement et sans beaucoup de peine aux dépens de la masse.

Ces êtres réussis et tant enviés ont leurs tracas et leurs déboires sans nombre, car l'ambition est une mauvaise conseillère ; elle est le servage du corps et de l'Esprit, l'oubli de la dignité personnelle, et la tyrannie égoïste qui gangrène les coeurs. Donc, l'artisan qui gagne beaucoup en sens moral est le premier, tandis qu'un éloquent et brillant ministre est le dernier ; si le Christ a raison, le Spiritisme n'a pas tort en enseignant le droit moral avant tout.

Nouveau désincarné, presque un enfant sur terre, je viens par cette explication vous présenter mes souhaits de bienvenue ; cette idée rationnelle est aussi vraie que la loi d'attraction, que le besoin de sentir, d'aimer et de vivre ; c'est une des phases de la grande loi du mouvement qui dirige les soleils, les forces de la vie, toutes les merveilles graduelles de la pensée humaine.

Bonne mère et père bien-aimés, vous serez récompensés, non pour votre science antérieure à cette vie, mais pour votre grand coeur, votre bonté et vos grandes peines ; vous avez acquis moralement, soyez donc joyeux devant le souvenir d'Henri ; vous grandirez dans votre raison, dans votre mission ; Dieu vous bénira en vous envoyant de bons guides, en vous donnant le calme de la conscience.

Néanmoins, étudiez sérieusement, vous tous qui daignez m'écouter, car ce travail est d'autant plus utile que, moralement, on sait en tirer d'heureuses conséquences. L'être qui sait moralement et découvrira les grandes vérités scientifiques, mariera ces deux forces qui se complètent mutuellement, sous la main de Dieu l'organisateur des mondes et des humanités qu'il promène dans l'infini.

Mère, bon souvenir à nos amis... Paix dans vos coeurs, ô vous qui m'avez écouté avec sympathie... puissent nos pensées communes s'unir un instant, pour consoler et rendre joyeux mes chers et bien-aimés parents.

Henry Sarcy.

Remarque. Nos lecteurs doivent se rappeler la mort violente de ce jeune homme, son apparition à son père qui, d'après ses conseils put empêcher un voleur de l'exploiter indignement ; ces faits sont racontés dans la revue de novembre 1871. La lettre écrite à un ami par M. Sarcy, quinze jours avant sa mort, nous permettait d'espérer des communications d'un Esprit avancé ; celle que nous

soumettons au jugement des spirites répond à nos espérances ; puisse ce désincarné nous donner souvent des dissertations de même ordre, nous nous empresserons de les insérer dans la Revue.

Bibliographie

L'écho des instituteurs — Journal de l'enseignement laïque.

Nous recevons le premier numéro de ce journal intéressant : son but est d'être un lien et un organe entre tous les membres de l'enseignement laïque ; il veut être l'interprète et l'avocat des droits de cette classe délaissée, qui doit être honorée parmi les plus méritantes. Ce journal veut grouper autour des professeurs et instituteurs, tous les concours moraux et matériels des ennemis de l'ignorance ; cette oeuvre de progrès doit être chère aux spirites ; leurs études, la conscience de la solidarité qui unit tous les hommes, ressortant de la philosophie d'Allan Kardec, comme aussi de l'enseignement continu de nos guides.

L'association fait la force des écoles congréganistes, il faut donc que les instituteurs laïques soient unis pour être forts. L'écho des instituteurs répétera les vœux de tous, des efforts disséminés il fera un faisceau puissant. Les noms de M. Emmanuel Vauchez, administrateur, de M. Charles Sauvestre, rédacteur en chef, de Jean Macé, de Lacretelle, etc., nous indiquent la ligne honnête et sévère des discussions courtoises, mais essentielles au premier chef de cette humble feuille ; tous les hommes indépendants voudront posséder cette intelligente et utile revue mensuelle.

L'Echo des instituteurs paraît le 1er de chaque mois, sur huit pages à deux colonnes. Le prix de l'abonnement est de 6 francs par an, six mois, 3 francs. Envoyer le montant de l'abonnement en timbres-poste ou en un mandat postal, à l'ordre de M. Vauchez, rue Saint-Honoré, 175, à Paris.

Brochures diverses et anciennes sur le magnétisme et le somnambulisme.

Nous tenons à la disposition de ceux de nos lecteurs qui s'occupent de magnétisme et de somnambulisme quelques exemplaires des ouvrages ci-après :

Dissertation sur la médecine et le magnétisme par M. B. D. - Brochure in-8°. Paris, 1826. - Prix, franco, 1 franc 25 c. Cet ouvrage contient plusieurs chapitres intéressants, notamment sur les savants de l'antiquité. Les médecins modernes. Les médicaments et les causes des maladies. Le magnétisme. La supériorité du somnambule sur le médecin. La définition du fluide magnétique.

Le magnétisme animal à l'usage des gens du monde, suivi de *Lettres critiques pour et contre*, sans nom d'auteur. Le Havre, 1828. In-8°. Franco, 1 fr. 25 c. Extrait de la table des matières de cette brochure : Du pouvoir et de la volonté. Du fluide magnétique. Modifications du fluide. Du petit et du grand courant. De la foi magnétique. La lucidité. L'instinct, etc., etc.

De la nature de l'homme et des moyens de le rendre heureux, par P. J. Bachelier d'Agès. Paris, an VIII, Prix, franco, 2 francs. Cet ouvrage traite : De la vie et de la mort. Des moyens conservateurs et réparateurs de la vie. Du magnétisme animal. Des lois naturelles. Application de ces lois aux habitudes de l'homme. Du somnambulisme. Réflexions sur l'homme, le bonheur, la justice. De la nécessité du travail. Des contrastes et des oppositions. De la résignation. De l'emploi du temps.

Nous tenons également à la disposition de nos lecteurs les ouvrages ci-après, de la doctrine de Swedenborg, médium naturel, extatique, voyant et auditif.

Les terres dans notre monde solaire, qui sont nommées planètes, et *des Terres dans le ciel astral* ; de leurs habitants, de leurs Esprits, etc., etc. , par Emmanuel Swedenborg ; traduction de J.P. Moet. Paris, 1824. In-8^o, cartonné. Prix, franco, 1 fr. 50 c.

Applications philosophiques et religieuses de la doctrine nouvelle de la nouvelle Jérusalem par Ed. Richer. Paris, 1835. Brochure in-8°. Prix, franco, 1 fr. 25 C.

Nota. Les personnes qui demanderont ces cinq brochures ensemble, économiseront un droit de

poste de 50 c., et auront à adresser 6 fr. 75 c. au lieu de 7 fr. 25 c.

Malgré nos efforts, il nous a été impossible de terminer l'ouvrage *La triologie* par A. Babin ; les personnes qui nous ont adressé leur demande peuvent compter le recevoir dans le courant de ce mois : nous ne voulons pas préciser de date, de crainte de manquer une troisième fois l'époque de la mise en vente.

Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

Mars 1872

Considérations sur la vie et la mort

A des époques tellement éloignées de nous, que les nombres employés par l'homme ne pourraient les numérer, celui par qui tout existe, synthétisait un ensemble de créations inimaginables ; aux atomes disséminés dans l'espace, poussière compacte qui remplit l'incommensurable infini, il disait : aimez-vous, combinez-vous et le règne de l'attraction commençait ses phases ordonnées. L'amour du Maître livrait à la condensation tout ce qui, dans l'inertie, attendait le mot d'ordre suprême ; les molécules se formèrent aussitôt, et ces corps, en vertu de la grande loi découverte par Képler et formulée par Newton, se condensèrent en sphères ignées, en germes des mondes.

Une vie formidable agitait ces futurs soleils qui, aujourd'hui, constellent l'espace ; ces matrices primitives eurent des gestations douloureuses et terribles pour créer les planètes, toute la multitude de ces filles obéissantes que la force centrifuge lançait dans l'immensité et là, sphères à leur tour, elles renferment en leur sein un monde de forces vitales, elles accomplissent un immense orbite autour du, soleil primitif, dans une ellipse gracieuse et mathématique voulue par la loi de l'attraction.

Les planètes, à leur tour, ont engendré ces lunes mystérieuses et argentées qui gravitent modestement autour de leurs mères ; ces lunes ne semblent-elles pas constamment nous dire : « Frères incarnés, comme nous vous avez une commune origine ; nous éclairons vos nuits, nous vous forçons à nous aimer, à nous étudier à 80000 lieues de nous, avez-vous passé par toutes les phases de notre existence ? Êtes-vous comme nous, voués à la naissance, à la vie, à la mort ? Mourez-vous pour revivre ?... »

En elles, tout semble éteint, ces lunes sommeillent ; un jour la loi chimique qui fit leur adhérence moléculaire, n'agissant plus avec persistance, elles seront mises en poussière ; leurs atomes séparés, obéissant à d'autres affinités, se mêleront aux poussières cosmiques et là, refondus, vivifiés dans le grand alambic, après avoir reçu le baiser divin, l'étincelle lumineuse, ils serviront à recomposer une parcelle de la vie infinie, ils coopéreront à la formation d'autres mondes et à l'existence des humanités qui doivent les habiter.

Telle est la loi ce qui créa un soleil, fit naître l'animalcule qui s'agitait dans l'infiniment petit et dans la matière surchauffée et en fermentation. Remarquons bien que le premier des êtres organisés portait en lui la pensée de Dieu, puisqu'il était destiné à remplir une fonction ; l'Esprit Créateur l'avait doué de l'instinct, afin qu'il puisse se bâtir une demeure assez solide pour résister à la pression terrible des eaux, afin qu'il puisse se nourrir, se perpétuer et entrer en relation avec le milieu où il était jeté. Par leur appareil digestif, ces infiniment petits ont préparé les assises du globe, ils ont soustrait aux eaux universelles de cette époque, le principe siliceux dont ils ont formé leur carapace ou cuirasse.

Quand la terre se reposait après une longue secousse, ces infiniment petits se mettaient fébrilement à l'oeuvre pour construire des bâtisses de 1000 ou 1200 lieues de largeur et de longueur qui, après des siècles, s'élevaient du fond insondable des mers jusqu'à leur surface ; puis le Chimiste universel, reprenant en sous-oeuvre ces travaux gigantesques, refondait ces masses- pour en composer, soit les assises métamorphiques du globe, soit ces couches variées dont nos villes sont construites, ou bien ces roches diverses qui alimentent nos industries. Parfois aussi il soumettait une parcelle du globe à d'étranges et majestueuses révolutions, les montagnes en feu mélangeaient mille substances diverses, et des secousses violentes, séparant en fragments toutes ces roches métallifères, en livraient les parties au courant des océans qui, après les avoir roulées et pulvérisées, les ont, avec une sage prévision, déposées comme sédiments sur nos coteaux et dans nos plaines fertiles.

Oui, la terre que nous foulons, cette maison qui nous abrite sont le vaste domaine de la mort ; chaque pierre est une nécropole qui nous représente sous le microscope nos frères aînés de la création, tous ceux qui, il y a des millions d'années, vivaient et mouraient pour préparer la demeure

du dernier venu de la création, celle de leur frère, l'homme.

La pensée de Dieu les animait, un seul principe sorti de l'Ether, forma tout et servit à coordonner ses merveilles, avec l'aide de successives transformations que les spirites appellent réincarnations. L'étude des fluides est donc essentielle, et Allan Kardec avait cent fois raison en enseignant qu'elle renfermait tout ; en effet, tout nous vient de cette première substance fluidique, mais pour lui revenir, car rien n'est perdu dans la création. La pensée de Dieu, suivant toutes les transformations de la matière, l'instinct primitif, ce périsprit d'abord inconscient, prend une forme d'autant plus accentuée, que la pensée de Dieu ressort vivement des réincarnations réitérées et ascensionnelles de l'animalité vers des chaînons supérieurs.

Ainsi, tout a concouru dans un ensemble progressif et admirable de simplicité à former l'animal né des combinaisons fluidiques de l'atmosphère ; le métal, le minéral, la plante zoophyte ou animal plante, sont les rudiments primitifs de toute végétation, et la végétation vit, puisqu'en effet, elle boit, mange, respire, souffre, naît et meurt.

Pour perpétuer l'harmonie, Dieu conduisait l'animalité à ces formes étranges, à ces monstres bizarres, fantastiques, énormément puissants, doués d'appétits immenses, de moyens d'attaques et de défenses terribles; ces bizarres anomalies furent un grand acte de sagesse, elles ont épuré les océans, tandis que les grands végétaux absorbaient l'acide carbonique dont l'air était surchargé ; les uns et les autres ont été les fossoyeurs de toutes les grandes espèces géologiques qui ne devaient pas se perpétuer : ne trouvant plus à manger, les monstres se sont dévorés entre eux. Enfin le déluge universel dut engloutir les vastes et profondes forêts pour concentrer sous la couche superficielle de la terre, ces magasins de houille qui ont décuplé le progrès et le bien-être. Partout prévoyance paternelle sagesse infinie, organisation sublime ; c'est la vie entassée, ce sont des montagnes de morts qui créent lentement les existences futures. Spirites, respectons nos inférieurs dans la création, aimons-les fraternellement, vénérons cette mort sublime, qui donne aujourd'hui des ailes si puissantes à notre génération privilégiée.

Suivre l'homme par les études géologiques, s'attacher à sa marche historique, commenter ce Protée, soit au point de vue de la philosophie et des langues comparées, soit par l'Ethnologie (science des mœurs), c'est résoudre un grave problème, celui qui dut conserver pour une fin supérieure tout ce qui est l'instinct devenu la pensée intelligente, avec l'aide des petits de la création, c'est-à-dire tout ce qui est vivace et résistant à l'infini.

En effet, quoi, de plus résistant que l'homme ? Ne vit-il pas en tous lieux, sous toutes les latitudes, aussi bien aux confins polaires qu'aux régions équatoriales, sous la neige comme sous les effluves ardentes d'un soleil embrasé ? Levier puissant qui féconde tout, son périsprit, ce résultat spiritualisé de toutes les vies animales, cette condensation semi-matérielle, n'est-elle pas chez lui digne de servir à la locomotion de l'Esprit ? Avec son aide, notre être intime, notre essence divine, s'élance d'un jet mille fois plus rapide qu'un rayon lumineux, vers les plaines insondables où roulent avec majesté ces nébuleuses incroyables, tous ces systèmes de soleils multicolores, binaires, quadruples, etc., qui projettent leurs phosphorescences à des distances infinies. Nos yeux, ces pauvres et modestes lentilles, s'arment d'autres lentilles, soit pour sonder l'invisiblement grand, soit pour plonger dans l'infiniment petit qui leur dévoile ses luxuriantes merveilles et ce monde de beautés cachées qui recèle toutes les splendeurs, toutes les tendresses du maître de l'univers, toutes ces morts d'où vient notre vie, toutes ces transformations innommées dont la parole humaine ne saurait rendre l'harmonieux ensemble.

Périsprit, mot béni, heureux, scientifique, preuve glorieuse qui nous ouvre les arcanes des mondes plus avancés, enveloppe du moule de toute la série des êtres, tu donnas au bimane, à l'homme, cette tenue qui le force à regarder le ciel, et ce front bombé qui doit se mouler sur la forme des circonvolutions cérébrales, avec une lenteur qui permet à nos parents, à la société, de lui donner une forme définitive et voulue, correspondante aux fonctions avancées. De sa peau, le périsprit fit un épiderme sensible, impressionnable, au toucher cent fois plus fin, plus délicat, que celui du mammifère le plus avancé ; Dieu le douait divinement afin qu'il puisse comprendre la nature de son

organisation, sa royauté animale, et tout le mérite de la bonté, du devoir, de la justice et de la fraternité.

Non, mes frères, ne pleurons pas, mais bénissons la mort ; c'est elle qui nous pousse sans cesse, depuis l'atome fluide jusqu'à la combinaison périspiritale humaine; depuis l'humanité jusqu'aux mondes de Jupiter et de Saturne ; depuis notre soleil jusqu'aux régions constellées des soleils resplendissants de notre voie lactée, là où résident les Esprits supérieurs.

Dépassant les couches atmosphériques de la terre, notre Esprit laissera son enveloppe fluide à ces régions inférieures; car, pour traverser l'éther, il lui faut sans doute la faculté transcendante des êtres assez spiritualisés : la dépouille périspiritale, disent les amis invisibles, sera le moule indélébile qui retracera toute une existence.

Notre but, en esquissant à grands traits les diverses phases des phénomènes dynamiques (ou des mouvements) qui ont créé les corps, était de nous rendre plus sensible tout ce dont le Créateur s'est servi pour former notre double nature corporelle et spirituelle, notre essence fluide qui rayonne d'autant plus vers Dieu, que nous sommes moralement et scientifiquement éclairés ; pour mieux adorer le Créateur, les mortels ne doivent-ils pas le bien connaître ?...

Si le mot aimer beaucoup doit être une règle pour les spiritistes, vénérons, aimons d'autant plus la mort, qu'elle est pour nous la règle universelle qui précède toutes les réincarnations, le moyen ingénieux, consolateur et radical de notre gravitation sans arrêt vers les demeures de l'erraticité ; là, nos pères, nos mères, nos épouses, nos frères et nos amis nous tendent éternellement la branche de salut ; ne devons-nous pas tout à la fois être justement fiers du principe qui nous créa et du but consolateur promis à nos ardentes, légitimes et intuitives aspirations !...

Variétés

Un nouveau et remarquable phénomène spiritiste

Sous ce titre, le *Banner of Light* du 28 octobre dernier, publie le fait suivant, avec la signature K. Graves, de Richmond Indiana.

« Il y a quelques semaines, mon plus proche voisin fut trouvé étendu mort près de sa voiture dont l'un des chevaux était tombé sur lui. Peu de jours avant l'accident, vers les dix heures du soir, on avait vu sortir une flamme par la porte de la maison de ce voisin ; cette flamme se dirigea vers sa grange, et, comme elle était trop élevée, et son mouvement trop rapide pour être dirigé par une main humaine, on crut devoir attribuer ce phénomène à toute autre cause, sans y ajouter sur le moment aucune importance.

Pendant la nuit du jour des funérailles, on vit la même flamme entrer dans la maison du décédé, mais avec une forme et une clarté toutes particulières ; elle pénétra par la croisée du second étage, dans une chambre où reposait l'aîné des fils ; celui-ci la vit passer dans la chambre à côté, où sa mère était couchée et plongée dans un chagrin voisin de la folie, occasionné par la fin malheureuse et inattendue de son mari. La veuve avait les yeux fermés, elle ne put donc voir cette lumière mais elle fut aperçue par une voisine qui était venue coucher avec elle, afin qu'elle ne fût pas seule cette première nuit ; cette flamme s'approcha près de la couche et fit une pose d'un instant, puis elle s'élança légèrement par-dessus le corps de la veuve, pour s'étendre sur elle dans toute sa longueur.

A ce moment, cette dernière ouvrit les yeux, se leva sur son séant, et s'écria en se frottant les mains : - Quel changement dans mes sens !... Depuis un moment, je me sentais comme morte, le désespoir et le chagrin me rendaient insensible, la vie m'était à charge, maintenant je connais le vrai bonheur.

Sa voisine lui ayant demandé si elle avait vu une flamme, elle répondit : - Non, je n'en ai vu aucune. Je me permettrai de faire observer ici, dit M. Graves, que, depuis cet événement, la veuve de mon malheureux voisin jouit du plus grand calme ; comme on le voit, ajoute-t-il, nous relatons ici un des faits les plus extraordinaires que le spiritisme ait enregistrés ; celui d'avoir vu une flamme de quatre ou cinq pieds de long jouissant d'une clarté aussi vive que celle du soleil, entrer par la croisée d'un second étage pour se placer d'elle-même, autour d'une personne dont l'Esprit était au désespoir, et

opérer d'une manière instantanée sa cure mystérieuse.

Enfin, ajoute M. Graves, ce fait prouvé par des témoignages authentiques, nous le soumettons aux savants anglais, MM. Crookes et Cox ; nous désirons qu'ils puissent expliquer comment cette force atmosphérique qu'ils ont nommée force psychique, a pu opérer pour produire ce phénomène ?

Remarque. En attendant l'explication de ce phénomène par les savants anglais, nous nous permettons d'ajouter les quelques réflexions que nous a suggérées cette apparition fluidique.

Nous savons que le périsprit joue un rôle capital dans les phénomènes spirites, il est après la mort l'agent intermédiaire entre l'Esprit et la matière ; c'est encore de cet élément semi-matériel, dont les désincarnés se servent pour opérer autour de nous ces faits d'apparition, de tangibilité, qui, pour notre essence matérielle, pour notre organisme spiritualisé progressivement par de successives réincarnations, nous représentent nos amis de l'erraticité, non comme des êtres abstraits, mais comme des êtres réels qui nous coudoient sans cesse, en mélangeant leurs impressions aux nôtres. Le télescope et le microscope nous ont révélé d'étonnantes grandeurs dans l'invisible ; le spiritisme nous a fait découvrir d'autres affinités remarquables, celles de l'attraction, de la juxtaposition intime des molécules de nos organes et du périsprit qui leur sert de véhicule, avec les parties infinitésimales du périsprit des désincarnés ; nous avons ainsi cette preuve consolante, c'est que le monde spirite ou les êtres spiritualisés, sont partout, à nos côtés comme dans l'espace, ils composent un monde réel qui réagit incessamment sur nous.

Ainsi, l'Esprit peut, comme l'a dit le maître, condenser la matière subtile du périsprit, et par un changement de dispositions moléculaires, la rendre perceptible au toucher, ou la rendre momentanément visible à nos yeux sous une forme vaporeuse, sauf à reprendre son état éthéré et invisible.

Le périsprit, substance subtile, jouit par conséquent du pouvoir de pénétrabilité ; bien plus que l'oxygène ou l'hydrogène, il glisse invisiblement entre tous les atomes moléculaires des corps, puisqu'il appartient à des fluides moins compactes, moins denses ; en se séparant du corps, il conserve une forme normale et humaine, mais l'Esprit peut lui donner, selon les circonstances et son degré d'avancement spirituel, soit le moule d'un animal, ou bien comme dans le cas dont parle M. Graves, le contour d'une flamme plus ou moins brillante.

Ici, la veuve était obsédée par une idée fixe, dissolvante, qui laissait pénétrer à travers les tissus de la chair, un fluide pernicieux, neutralisateur des fluides salutaires. L'Esprit se servant de son périsprit, en a modifié la propriété, en l'imprégnant de molécules pures de l'éther ; il formait ainsi un véhicule puissant, qui lui permettait de mettre en vibration ses meilleures pensées ; il a pu condenser dans une flamme rayonnante, une multitude de courants et d'effluves fluidiques pleines de sympathies ; en un mot, il a composé une atmosphère morale qui pouvait produire une sorte d'effet physique propre à réagir sur la maladie de sa compagne.

Le désincarné agissait donc directement et sans intermédiaire sur un incarné, il voulait calmer une souffrance des plus vives, et surtout désorganisatrice au suprême degré ; il se servait du magnétisme spirituel, dont la qualité est en raison des qualités de l'Esprit, en le combinant avec le fluide humain auquel il donne les facultés qui lui manquent. Il apportait à la malade et par l'infiltration dans ses organes, des molécules fluidiques, saines, pour remplacer les molécules détériorées, qu'il avait expulsées, en produisant un effet semblable à une décharge électrique.

La malade a donc été guérie instantanément, et délivrée de la cause étrangère qui l'accablait ; elle fut soulagée et revint à son état normal, elle reprit ses fonctions habituelles, du moment où le mal qui affectait son organisme, eut disparu.

Pour nous résumer, nous ne voyons dans ce fait de guérison relaté par le *Banner of Light*, qu'un phénomène ordinaire étudié depuis longtemps par le Spiritisme ; il n'est, en définitive, que l'un des multiples effets provenant logiquement d'une loi, et l'un des côtés les plus attrayants de la physiologie des fluides ou pour mieux dire, ce fait non miraculeux, est le corollaire de tous les phénomènes spirites ; en réalité, une variété de l'action magnétique.

Un miracle

Les pierres de Cabanac

Sous ce titre, on lit dans la *Gazette du Languedoc* : le dix-neuvième siècle, à tort ou à raison, se pose dans l'histoire comme le siècle des lumières. La science veut de nos jours tout expliquer par la raison et croit avoir trouvé des solutions plausibles aux différents phénomènes qui, de temps à autre, se manifestent sur notre planète. Aussi est-ce avec confiance qu'en toute humilité nous venons demander à la science l'explication de faits qui, depuis quelques jours, émeuvent une population retirée du canton de Cadours (Haute-Garonne). Heureux si notre requête est écoutée et si, dans un prochain numéro, nous pouvons satisfaire la curiosité publique et remercier la science des explications que nous attendons d'elle.

Voici les faits dans toute sa simplicité : c'était le 7 octobre de cette année, dans une petite ferme située dans la commune de Cabanac, canton de Cadours. Une pauvre femme était, sur le soir, tranquillement assise au coin de la cheminée, lorsqu'elle entend tout à coup un bruit singulier qui se produit tout près d'elle. Elle était seule, attendant son mari. Le bruit augmente, et elle voit une pierre tomber de la cheminée dans son pot- au-feu.

Une seconde pierre suit la première, puis une troisième ; le mari arrive sur ces entrefaites, et cherche d'abord à calmer la frayeur de sa femme, qui venait de raconter ce dont elle a été témoin. Mais voilà que de nouvelles pierres tombent d'un plafond parfaitement joint, et forcent le mari à reconnaître l'étrangeté de ce fait. Le fermier n'en fait ni une ni deux, il prend son fusil, fait le tour de son logis, décidé à demander raison à l'imprudent qui se permet de troubler ainsi son repos. Il ne voit rien ; rentré chez lui, il est de nouveau reçu par des pierres qui tombent par intervalles de la même manière.

Ces pierres, que le hasard nous a fait voir ces jours-ci sur les lieux mêmes où elles tombaient, sont tantôt des cailloux, tantôt des débris de tuile cuite, tels que ceux qui proviennent d'une démolition, et en tout, d'ailleurs, pareils aux matériaux que l'on retire d'une église située à trois cents pas environ de la ferme, église que la foudre a détruite il y a peu d'années et que l'on reconstruit quelques pas plus loin. La soirée et la nuit se passent au milieu des préoccupations sans nombre de ces pauvres gens, qui scrutent dans leur conscience pour quel motif un mauvais génie pourrait ainsi leur en vouloir.

Le lendemain, le même phénomène reprenant dans la matinée et dans la journée, on se décide à aller chercher le seul savant du village, le curé. Celui-ci cède aux instances qui lui sont faites, et accompagné de son père, de son frère et d'un autre témoin, se rend, sur les huit heures du soir, à la ferme. Ils n'étaient pas à cent pas de cette maison qu'ils sont aussitôt assaillis par des pierres qui partent dans toutes les directions, les unes perpendiculairement, les autres horizontalement. Aucune ne les touche, mais toutes les effleurent avec une précision des plus surprenantes.

On arrive, en cette singulière compagnie, à la ferme, où le même phénomène se reproduit à courts intervalles.

On sonde les plafonds, les carrellements, les alentours, et chacun de reconnaître qu'il y a dans ce fait un phénomène inexplicable. Les prières étant toujours l'auxiliaire le plus naturel du prêtre, le curé cherche à calmer cette famille terrifiée par la récitation de prières dont le résultat fut la cessation presque immédiate de la chute de ces pierres. Le curé se retire et ces braves fermiers, ne voulant pas passer la nuit dans ce lieu, vont au village voisin.

Durant le trajet, le fermier fut frappé violemment par une pierre, et le curé et ses compagnons sentirent plusieurs pierres les effleurer jusqu'à l'endroit où ils les avaient senties d'abord. Durant deux ou trois jours, les mêmes phénomènes se reproduisirent. Il n'est bruit que de ces faits dans le rayon de cette petite localité. On se rend en foule à Cabanac, et chacun, croyant ou non croyant, de reconnaître qu'une main invisible lance des pierres, tantôt de l'intérieur, tantôt de l'extérieur, dans des conditions tout à fait contraires aux lois de la pesanteur.

Ce que voyant, le curé de Cabanac et deux de ses confrères voisins se décidèrent à appeler les bénédictions du ciel sur ce lieu qui leur semblait maudit, et résolurent de bénir la ferme le 11

octobre. Les trois prêtres et plusieurs témoins assistèrent à cette cérémonie durant laquelle les pierres tombèrent plus rarement. Un caillou tomba cependant au pied de la croix devant laquelle on priait, et l'un des prêtres fut touché assez vivement par un débris de tuile.

Le 12, le phénomène disparaissait toute la journée.

Nos braves gens croient que tout est fini. Mais le 23, le sabbat recommence, sur le soir, dans les greniers ; les pierres tombent comme la première fois. La frayeur gagne de nouveau nos fermiers, qui veulent, dès le soir même, se réfugier dans l'habitation de leurs maîtres, toute voisine de la ferme. Les pierres se poursuivent dans l'air et dans l'habitation du propriétaire, qui peut, à son tour, certifier du fait. Le lendemain soir, avant d'aller passer la nuit ailleurs que dans leurs fermes, nos pauvres gens étaient assis autour de leur table pour le souper. Une pierre tombe au milieu d'eux, casse leur soupière et renverse leur modeste repas.

Le même soir, une pierre effleure la tête d'une jeune fille, touche son ouvrage, son bras, et, comme si une main invisible la conduisait, va frapper la pendule, enlève les rouages et brise la glace, tandis qu'on croirait que des pierres vont de bas en haut dans la caisse de cette pendule. Nos gens n'y tiennent plus et, espérant que le sort qui les poursuit est attaché aux murs de leur ferme et aux champs qu'ils exploitent, décident qu'il faut déménager. D'accord avec leur propriétaire, ils fixent au lendemain 25 le jour de leur départ. Le lendemain, tandis qu'on range les grains dans les sacs, les pierres continuent de tomber dans la pièce du bas.

Mais le fermier et sa femme ne devaient pas en être quittes et ne paraissent pas en avoir fini avec ces épreuves. Ils ont bien changé de résidence mais le phénomène les poursuit eux seuls. Dans les champs, le fermier se sent violemment frappé par un bâton, qu'il ramasse derrière lui, et il ne voit rien autour de lui. Sur le soir, les pierres tombent encore dans leur nouvelle habitation. Mais la nuit surtout, à la faveur des ténèbres, ces deux pauvres individus sont victimes de traitements que ces êtres insaisissables leur font subir.

Dans la nuit du 30 au 31, ces pauvres gens étaient couchés chez des voisins, et ils se trouvaient six dans la même chambre, quand ils se sentirent frappés avec force, et ce qu'il y a de plus dur et ce qui oblige à reconnaître que l'imagination, l'hallucination n'est en rien dans ce fait, c'est que la femme surtout est meurtrie au visage, et qu'on a remarqué des tâches de sang.

Telle est, en raccourci, l'histoire que nous venons de recueillir de plusieurs témoins. Ces lignes ne sauraient être, on le comprend, un procès-verbal en règle. L'auteur ne peut avoir une telle prétention. Elles sont plutôt le prélude, la préface de quelque chose de plus sérieux, de complet, qui devrait un jour occuper l'opinion publique sur ce phénomène si singulier. Nous avons entendu plusieurs témoins et tous disent la même chose.

Qu'on interroge de préférence des laïques, un entre autres, qui, traitant de contes, de fables ce dont on lui parlait, voulut voir par lui-même ; entré dans la ferme, il commande à ces êtres invisibles, que les bonnes gens de l'endroit appellent en toute simplicité le diable, de jeter une pierre, et au même instant, comme si on assistait à une scène de spiritisme, la pierre demandée tombait aux pieds de notre individu, qui fut obligé de croire à son tour.

Le digne ecclésiastique, qui le premier nous a parlé de ces faits, nous disait qu'un soir il exposa dans cette chambre maudite une relique. Les pierres aussitôt prirent en tombant une autre direction.

Nous en avons dit assez pour exciter l'attention de nos lecteurs. Donner une explication à des faits si étranges serait téméraire. Dans des temps plus reculés on crierait au miracle ; le peuple effrayé verrait dans ces signes un avertissement d'en haut. Mais aujourd'hui nous dédaignons de pareilles explications et nous préférons faire les hypothèses les plus invraisemblables, plutôt que de croire simplement à l'intervention d'une puissance surnaturelle.

A la science donc de dire son mot. Elle nous a expliqué les aérolithes qui ne nous effrayent plus. Elle nous a expliqué la pluie de soufre au printemps, et ces pluies ne nous étonnent plus. Qu'elle nous éclaire donc sur ce que nous venons de relater. Qu'elle nous dise à quel ordre de phénomènes il faut rattacher les faits que nous soumettons aujourd'hui à son analyse.

Les lois de la pesanteur sont connues, et on sait les effets qu'elles produisent sur ces corps. Les faits

que nous avons racontés sont en complète contradiction avec ces lois : aussi attendons-nous une solution ; aussi demandons-nous que la science fasse une enquête sérieuse. Qu'elle se rende compte par elle-même de ce que nous avons entendu ; qu'elle écoute des témoins non suspects.

Avant d'arrêter notre jugement sur de pareils phénomènes, nous voulons attendre l'explication que la science doit nous donner : avant de croire au surnaturel, il faut aujourd'hui épuiser tous les raisonnements de l'ordre naturel ; nous les attendrons pour les communiquer à nos lecteurs, si jamais la science fait à Cabanac l'honneur de s'occuper de lui.

Adolphe De Limairac

Remarque. Ce fait remarquable, nous l'avons connu par le journal *le National* du 30 novembre 1871, qui reproduisait textuellement et sans commentaires l'article de la *Gazette du Languedoc*. N'ayant aucune certitude sur ce phénomène, nous avons voulu avant de lui donner la publicité de la *Revue*, prier nos amis de Toulouse d'aller le vérifier. Le président du cercle de la morale spirite de Toulouse, l'honorable M. Pommiès auquel nous avons adressé notre requête fraternelle, a bien voulu nous envoyer une lettre intéressante qui suit ces remarques ; les explications si nettes de notre ami répondant amplement et avec logique aux remarques à faire au sujet des diverses phases du phénomène des *Pierres de Cabanac*, notre tâche est simplifiée et nous le remercions vivement d'avoir encore prouvé que partout en France, des hommes sérieux, intelligents et amis de la vérité, affirment leurs croyances à l'aide de paroles que nos lecteurs méditeront avec une satisfaction profonde. Au nom du Spiritisme, merci à tous nos frères toulousains.

Toulouse, 3 janvier 1872.

« Chers amis,

Je vais essayer de donner satisfaction aux désirs que vous m'avez exprimé dans votre dernière lettre. Le 27 novembre dernier, jour de la reproduction par le *Messenger de Toulouse*, de quelques extraits de la lettre de M. de Limairac publiée par le journal la *Gazette du Languedoc*, dans son numéro de la veille 26, nous en donnâmes lecture en séance du cercle de la morale spirite, où chaque membre émit son avis sur ce qu'il conviendrait de faire dans l'intérêt de la doctrine.

Comme dans toute obsession il y a un médium, conscient ou inconscient, qui le plus souvent est l'obsédé même, de là la conviction pour nous tous, que la femme du fermier était le médium qui avait fourni inconsciemment l'esprit obsesseur, le fluide semi-matériel, nécessaire pour exercer sa vengeance par la manifestation occulte, qui constitue, comme le dit M. de Limairac, le phénomène des pierres de Cabanac, lancées dans des conditions contraires aux lois de la pesanteur ; aussi étions-nous d'avis de nous rendre à la ferme, d'évoquer l'esprit obsesseur par la médiumnité même de la femme obsédée, de le moraliser et de le ramener dans la bonne voie, si Dieu l'eût permis ; mais à la fin de la séance, nos guides spirituels et invisibles consultés, nous donnèrent pour conseil de ne rien faire en s'exprimant ainsi :

- Chers amis, priez le Tout-Puissant qu'il nous permette de vous aider. Pour bien comprendre, il faut voir et c'est pour cela que Dieu permet les manifestations matérielles. Le Spiritisme ne consiste pas, me direz-vous, à croire aux manifestations, cela est vrai, mais les manifestations servent à faire croire à la réalité de la vie future, ainsi qu'aux conséquences naturelles de toutes nos actions bonnes ou mauvaises. Les manifestations qui viennent d'avoir lieu, sont de celles qui doivent avoir une influence marquée sur la vulgarisation du Spiritisme dans cette contrée ; ne faites rien pour les empêcher, laissez aux Esprits qui les dirigent le soin de leur faire produire l'effet qu'ils ont mission de réaliser, et à Dieu le soin d'en faire sortir le bien qu'il veut. » Signé : Louis.

Par suite de cette communication, le projet de nous rendre à la ferme et d'évoquer l'Esprit, fut abandonné, et chaque membre du cercle se promit de recueillir une attestation des faits pour vous l'envoyer, avec un numéro du journal qui les avait publiés, et c'est pendant que chacun de nous était à la recherche des témoins oculaires de cette manifestation, que votre lettre du 12 décembre m'est

parvenue ; j'en ai porté immédiatement le contenu à la commission des membres du cercle, afin d'activer leurs recherches et de mon côté je me suis adressé à Messieurs : M**, avocat à Cadours, ainsi qu'à M. de R**, propriétaire de la ferme où la manifestation a eu lieu, à Cabanac, m'exprimant en ces termes :

Monsieur, j'ai lu dans le numéro du 26 novembre dernier, du journal la Gazette du Languedoc, une lettre signée de M. Adolphe de Limairac, relatant des faits d'une manifestation occulte qui aurait eu lieu dans la commune de Cabanac, canton de Cadours (Haute-Garonne), pour des pierres lancées dans des conditions contraires aux lois de la pesanteur.

Désirant me livrer à un travail relatif à ce genre de phénomène, j'aurais besoin d'acquérir la certitude de l'authenticité du fait signalé par M. de Limairac, et c'est dans ce but que je viens, sans autre titre que celui que donne un sincère désir d'être utile à ses semblables, vous prier, Monsieur, de me rendre le service de me dire si vous en avez connaissance, ou si parmi les personnes avec lesquelles vous êtes en relation, il se trouverait un témoin oculaire de ce phénomène.

Le 25 décembre, j'ai reçu de M. M., avocat à Cadours, la réponse à ma lettre du 20 du même mois, par laquelle il m'informe qu'étant resté deux mois absent du pays, il n'a rien vu, ni connu aucun témoin oculaire des prétendues pierres tombées aux alentours ou dans l'habitation de M. de R**, propriétaire à Cabanac, et qu'à son retour, bien qu'il ne fût bruit dans le public que de ces prétendues pierres, ainsi que de coups reçus par plusieurs personnes, n'y attachant pas d'importance et n'y croyant pas, il n'a nullement cherché des renseignements.

Aujourd'hui 3 janvier 1872, je reçois de M. de R**, propriétaire à Cabanac, en réponse à ma lettre précitée, et à ma grande satisfaction, la narration, écrite et signée de sa main, des faits dont il a été témoin et dont voici la copie textuelle : « Cabanac, 1er janvier 1872. Monsieur, je n'ai pu avoir l'honneur de vous écrire plus tôt étant souffrant, et madame exténuée, malade dans son lit.

Je n'ai pas connaissance de la lettre de M. de Limairac publiée par le journal la *Gazette du Languedoc*, dans son numéro du 26 novembre dernier, seulement j'en ai vu un fragment dans un autre journal de Toulouse et qui était très exact. Maintenant, monsieur, je vais vous satisfaire de mon mieux, en vous rendant compte de ce que j'ai vu et entendu. D'abord quand ces choses si extraordinaires se sont passées à la ferme, nous étions dans la Lauragais au château de madame ; à notre arrivée ici nous fûmes les plus étonnés du monde, lorsque notre bordier vint nous avertir qu'il ne pouvait plus rester chez nous, à cause des grands phénomènes qui venaient de se passer à la métairie : nous arrivâmes le vendredi, et le jeudi tout avait cessé.

Dans la cuisine où la bordière entrait pour soigner chiens et chats, nous vîmes des pierres et des briques tombées de la veille ainsi qu'au fond d'un vestibule où elle allait chercher des grains pour nourrir les volailles pendant notre absence ; cependant madame, quoique troublée, se décide à aller ouvrir l'appartement, qu'elle trouve intact, au milieu d'une foule de gens accourus des environs comme si c'eût été un pèlerinage ; huit jours se passent tranquillement, au bout desquels le bordier vint me trouver me disant que les pierres avaient recommencé de tomber, à quoi je lui répondis que je n'y pouvais rien. Deux heures après il revint, c'était vers les neuf heures du soir, avec sa femme et deux domestiques, une fille et un garçon, pour demander asile, ne pouvant plus rester à la métairie « ce dont nous nous serions bien passés ; mais la charité nous faisait un devoir de les retirer. Ils s'installèrent à la cuisine, tandis que notre domestique finissait son ménage ; tout était encore tranquille lorsqu'elle vint chercher son bas pour donner quelques points nous disant qu'elle n'avait rien vu, rien entendu ; à peine revenue à la cuisine, nous entendîmes, étant dans notre chambre, comme le cliquetis de quelques clefs qui s'entre-choquent et tombent à terre ; au même instant la fille revient à notre chambre, la tête basse, tout émue : - Maintenant je le crois, il m'est tombé un morceau de tuile à canal à mes pieds.

Alors madame, la bonne et moi fûmes fermer la porte de la salle à manger qui communique à la cuisine, pour que nos gens ne pussent pas venir nous trouver ; après avoir traversé le salon, un cabinet, arrivés à notre chambre, madame qui ne croyait pas à tout cela, entendit un bruit effroyable d'une pierre lancée sur la porte, ce qui la trouble, quant à moi qui étais plus à portée pour entendre,

je n'entendis absolument rien, ni la bonne non plus, qui était aussi dans notre chambre ; cependant madame nous dit qu'elle était sûre de son fait et réellement le lendemain matin nous trouvâmes un morceau de tuile à canal pareil à celui qui était tombé aux pieds de la fille, et ce qu'il y a d'extraordinaire dans tout ça, c'est qu'il est tombé au niveau de la porte devant se trouver à l'autre extrémité de la cuisine.

Le surlendemain le bordier quitta la métairie avec tous ses meubles, les pierres redoublant de tomber sur la pendule qu'elles brisèrent, ainsi que les glaces, la vaisselle, etc. Les hommes qui aidaient à déménager en étaient atteints comme le bordier, on aurait dit que le malin esprit redoublait de malice ; madame n'étant pas assez convaincue d'elle-même, voulut descendre pour voir tomber les pierres : sept ou huit minutes après, elle vit, ainsi que moi et plusieurs témoins, une pierre blanche tomber tout doucement et horizontalement, alors elle dit : - Je le crois, je l'ai vu, je me retire. Une fois le bordier parti avec ses meubles dans les conditions que je viens de vous citer, il ne s'est rien plus vu ni entendu ; le bordier qui l'a remplacé se trouve parfaitement tranquille. Vingt-quatre heures après qu'ils ont eu quitté chez nous, ils ont été attaqués chez eux, dans la même commune, par lesdites pierres, et un soir, ne pouvant plus y tenir, ils s'en furent chez un voisin tous les quatre ; chemin faisant, le bordier reçoit dans les reins quatre coups de bâton dont on se sert pour faire le millos, et la nuit, la femme qui couchait avec la voisine reçut un coup de chaise qui la défigura ; les deux domestiques recevaient au lit des pincées tordues sous les draps.

Voilà toutes les nouvelles que je puis vous donner. Recevez l'assurance, monsieur, des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être,
De R**

N'étant pas autorisé à mettre dans un écrit que vous pouvez juger utile de placer sous les yeux des lecteurs de la Revue, le nom de mes correspondants, je vous envoie leurs lettres pour témoigner de la sincérité de ma correspondance. Il ne faut pas croire que la manifestation de Cabanac soit un fait isolé, car s'il est le seul porté à la connaissance du public par les journaux, il y en a bien d'autres qui sont le secret de ceux-là seuls qui en souffrent ; pour mon compte, je pourrais vous énumérer par centaines les cas d'obsession qui sont à ma connaissance, et dont les phénomènes ne sont pas moins surprenants que ceux de Cabanac pour qui ne connaît les rapports du monde invisible avec le monde visible, ou simplement des morts avec les vivants mais je me bornerai à un seul qui se reproduit journellement à Toulouse, où depuis plusieurs mois, dans un ménage, le mari et la femme reçoivent dans leur appartement, et plusieurs fois par jour, des soufflets en pleine figure sans savoir d'où ils viennent ni voir qui les leur donne.

Cet Esprit évoqué a répondu : « Laissez-moi faire, j'ai mon but, lorsque j'étais vieillard sur la terre, ils m'ont bien fait souffrir ; ces gens-là ne croient ni à Dieu ni à diable, je veux, tout en me vengeant, les forcer de croire à quelque chose. »

Vous me demandez mes réflexions fraternelles. Elles ne sauraient différer des vôtres, car le Spiritisme nous enseigne, par des faits probants, que nous passons de la vie matérielle à la vie spirituelle, tels que nous sommes et que la pensée dominante de dernier moment captive et absorbe tout notre être, jusqu'au moment où il sort de cet état de concentration pour reprendre sa vie de relations, par la satisfaction complète de son aspiration ou par une circonstance que Dieu fait naître pour satisfaire sa justice ; ainsi il est facile de comprendre quelle était la pensée de cet Esprit au moment où il a quitté la terre, évidemment celle de se venger, aussitôt qu'il en trouverait l'occasion, de ce qu'il avait, ou croyait avoir, à reprocher à cette famille ; il est probable qu'il ne se croit pas mort, car s'il avait conscience de sa nouvelle vie, il eût attendu sa victime au passage de la vie terrestre à la vie céleste pour se venger d'Esprit à Esprit, comme le font malheureusement un grand nombre, qui poursuivent de leur haine d'ici-bas et font subir leurs mauvais traitements, à ceux qu'ils dominent pendant le cours de plusieurs erraticités.

Le trajet des corps matériels à travers l'espace dans les conditions contraires aux lois de la pesanteur, n'est que l'effet d'une cause qui réside dans l'intelligence qui les dirige, car la matière

n'est rien moins qu'intelligente, et, s'il nous est donné parfois de la voir agir et produire, ce n'est que sous l'action spirituelle qui manifeste ainsi sa volonté en la combinant à son gré, et la faisant passer instantanément par une opération chimique connue des Esprits, de l'état solide à l'état fluide, lui enlevant sa densité et modifiant ainsi son poids ; de là le mouvement de bas en haut, parce qu'à l'état fluide la matière étant moins lourde que l'atmosphère, remonte au-dessus et redescend par l'opération contraire ; voilà le mouvement, en apparence contraire aux lois de la pesanteur, parfaitement expliqué, grâce aux Esprits.

Cette opération a été pratiquée une première fois sur ma demande et instantanément, par un Esprit en présence de M. J..., juge de paix à Lautrec (Tarn), et quelques jours plus tard une deuxième fois sur la demande du général X., en présence d'autres personnes dont le nom m'échappe.

Dans une autre circonstance et en présence de trois autres personnes, le même Esprit dirigea, du plafond sur moi, un courant fluide que je vis venir comme un jet d'éclair blanchâtre, dont je reçus le choc en pleine poitrine sans éprouver la moindre douleur et d'où rejaillirent une dizaine de petits corps matériels qui firent, en tombant sur le parquet, un bruit tel qu'aurait pu le produire une quantité dix fois plus considérable, lancée par la main d'un homme. Je trouve ici l'occasion de placer sous vos yeux l'enseignement qu'un Esprit du nom de Louis nous a donné, au cercle, à la séance du 4 décembre dernier :

« Chers frères, le travail est toujours agréable à Dieu, le bien que vous cherchez à faire, les Esprits qui vous assistent, vous aideront à le réaliser. Oui, les molécules sont matérielles, les Esprits seuls les voient et les combinent pour la plus grande gloire du Tout-Puissant ; le travail de l'homme ne peut arriver jusque-là, les Esprits ayant seuls la mission de pourvoir à tous les besoins des humanités ; mais l'homme a le devoir de s'instruire pour faciliter la marche ascendante que Dieu lui a tracée et le jour venu de son entrée au laboratoire des univers, le trouvera apte à l'exécution du travail qui lui incombe. Travaillez donc souvent comme vous venez de le faire, et soyez convaincus que les Esprits qui vous veulent du bien s'efforceront de vous aider.

La matière, par elle-même, n'est rien moins qu'intelligente ; l'Esprit seul possède la conscience de ses actes, et s'il vous est donné de voir la matière agir et produire, n'oubliez pas que toutes ces productions sont le fait de combinaisons spirituelles. »

Si les hommes de science voulaient s'occuper un peu moins de moyens propres à reproduire les effets et un peu plus à connaître la cause qui les produit, ils trouveraient les Esprits, et au lieu de nous taxer d'hallucinés, ils se joindraient aux spirites de bonne foi, pour aider à vulgariser les vérités que le Spiritisme enseigne. Alors tout le monde saurait que la vie future est une réalité, que nous ne mourons pas, que la mort n'est que le passage de la vie matérielle à la vie spirituelle, que toutes nos actions de cette vie ont leurs conséquences naturelles dans l'autre, où chacun reçoit la récompense du bien qu'il a fait et le châtement du mal dont il s'est rendu coupable ; que l'âme continue sa vie de relation au moyen de son corps périsprital (ou corps fluide) qui constitue sa personnalité et lui sert d'instrument de manifestation dans la vie d'outre-tombe, comme il lui servait de lien avec le corps matériel, qu'il pénétrait dans toutes ses parties, et d'agent électrique dont elle se servait au moyen des fils télégraphiques qui constituent le système nerveux, pour faire mouvoir sa machine humaine (corps de l'homme composé de matière inerte par elle-même), afin de manifester sa volonté, agir et produire selon ses besoins.

Tandis que, si l'on demande au savant anatomiste, qui a exploré le corps de l'homme dans toutes ses parties matérielles, ce qu'est l'agent manifestant l'intelligence de l'homme, il répond : « C'est le fluide nerveux » et à cette autre question, qu'est le fluide nerveux, il répond : « La sécrétion des nerfs » et à cette troisième question : quelle est la cause première de l'intelligence ? Il répond : « Le fluide nerveux. » Il ne s'aperçoit même pas qu'il fait de la même chose, la cause et l'effet.

Les spirites répondront avec humilité, mais aussi avec toute l'énergie que donne une conviction basée sur des faits : non, le fluide qui sert à l'homme pour manifester et non pour créer son intelligence, n'est pas sécrété par les nerfs, car il appartient en propre à l'âme ; il constitue le corps

fluidique de l'Esprit et lui sert d'agent électrique pour agir, au moyen des fils télégraphiques qui constituent le système nerveux, sur le corps matériel, qu'il fait mouvoir pour manifester sa volonté, et là se trouve la clef des communications des morts avec les vivants ; or il suffit qu'un Esprit incarné (l'homme) consente à prêter momentanément son instrument de manifestation (le corps) pour que, pendant l'instant de passivité qu'il s'impose, l'Esprit désincarné agisse par son fluide périsprital (corps fluidique de l'Esprit) sur le corps matériel d'emprunt, pour en faire mouvoir les membres, se manifester aux hommes, s'entretenir avec eux par l'écriture ou par tout autre moyen de communication.

Mais patience, comme me le disait un Esprit dans une communication, que je conserve malgré sa vieille date du 3 mars 1866, qui se termine ainsi : « Patience ! Le temps n'est pas éloigné où chacun puisera sa conviction dans des faits qui lui seront personnels ; le meilleur moyen pour convaincre les incrédules n'est pas dans les communications médianimiques, mais bien dans les faits matériels que Dieu leur ménagera à leur insu, et qu'ils ne pourront plus nier, parce qu'ils seront inattendus et forcés ; mais alors seulement, les grandes vérités seront à l'ordre du jour, et, bon gré, mal gré, les plus incrédules seront forcés non-seulement d'ouvrir les yeux, mais encore de courber la tête sous la honte de leur incrédulité passée. »

J'attends avec confiance cet heureux moment dont les pierres de Cabanac pourraient bien être le prélude. Prions pour les incrédules et ne cessons de travailler pour le bonheur de tous nos frères, amis ou ennemis, car le travail développe l'intelligence, la prière facilite l'âme pour S'élever vers Dieu. Toujours votre frère spiritiste et ami.

J. Pommiès.

Les voyants qui président la mort

3 février 1872.

Messieurs,

Je vous ai déjà entretenus d'un voyant qui demeure ici au village de Kervo et qui prédit la mort des malades avec la plus grande exactitude. Cet homme voit le malade dans un cercueil, recouvert d'un suaire s'il doit mourir ou bien il voit l'enterrement sortir de la maison.

Au H..., un fait pareil vient de se passer. Un jeune homme, nommé Le Moal, montait, il y a quinze jours, vers dix heures du soir, la rue des Cieux ; il voit à la porte d'une maison un convoi d'enterrement, prêt à partir avec la croix et les prêtres en tête ; il reconnaît tous ceux qui sont présents au convoi. Le lendemain, ce jeune homme raconte ce qu'il a vu à beaucoup de monde, cette vision devient le bruit de toute la ville. Le soir même de la vision, une femme de la maison d'où le convoi semblait sortir, tombe malade et meurt six jours après. J'ai moi-même soigné cette femme qui est morte d'une congestion pulmonaire.

Je dois vous faire remarquer que le bruit de la vision du convoi d'enterrement a couru dans la ville dès le lendemain même, c'est-à-dire avant la mort de cette femme. Chose curieuse, au convoi se trouvaient les mêmes personnes vues par le jeune homme, désignées par lui à ceux auxquels il racontait cette apparition ; le jour même le visionnaire, passant devant la maison mortuaire, retrouvait les mêmes personnes groupées telles qu'il les avait vues huit jours avant.

Un de ces soirs, je vais essayer d'obtenir quelques manifestations dans une maison particulière où j'ai initié la famille au Spiritisme ; nous ferons appeler le visionnaire qui va souvent dans cette maison. En ce qui concerne les faits dont je vous donne la relation, je vous tiendrai toujours au courant des apparitions ou visions si communes en ce pays, lorsque, comme pour ce dernier fait, les preuves sont certaines.

Dr A. O.

Remarque. Cette vision est-elle le fait d'un tableau fluidique, mis devant les yeux du voyant, et qui imiterait la médiumnité au verre d'eau ? Serait-elle le fait du dédoublement des Esprits pendant le sommeil matériel ? Et les amis invisibles ne se sont-ils pas servis de son périsprit, pour former un

tableau dont le souvenir pût être présenté comme moyen de conviction à toute une cité ? Cette étude est recommandée à tous les groupes.

Phénomène de communication à distance

5 février 1872.

Messieurs,

L'article du dernier numéro de la Revue spirite, sur les communications à distance entre Esprits incarnés, m'a donné la pensée de vous faire connaître un fait de ce genre qui me paraît assez remarquable. Deux jeunes filles, sœurs jumelles, vivaient à L... (Maine-et-Loire), dans cette intime affection qui est ordinaire entre jumeaux.

Une d'elles se marie et vient habiter V..., à 14 kilomètres de L.... Il y eut sans doute entre les soeurs et à leur insu de fréquents échanges de pensées, mais c'est surtout dans les souffrances physiques et morales que ces communications à distance se manifestèrent d'une manière incontestable. Quand la soeur mariée rencontra dans son intérieur, cependant des plus heureux, quelque nuage ; quelque chagrin plus ou moins sérieux, celle de L... était à l'instant saisie d'une tristesse invincible et souvent pleurait sans cause connue. Le moment arriva où la jeune mariée devint mère ; ce jour-là, sa soeur éprouva des douleurs abdominales semblables à celles de l'enfantement et dut se mettre au lit.

Ces détails m'ont été donnés par la jeune mère quelques années après la naissance de son enfant. Elle mourut peu de temps après, en demandant à son mari de la remplacer auprès de son fils par sa soeur jumelle. Celle-ci est aujourd'hui la plus tendre des mères, pour le jeune homme qui ne s'aperçut jamais qu'il avait perdu la sienne.

Recevez, messieurs, je vous prie, etc.

Dr E. C.

Remarque. Deux êtres peuvent donc, s'ils ont des fluides similaires, ressentir les mêmes impressions ; dans le phénomène qui précède, la distance n'existe plus, un courant fluidique d'une très grande force s'établit par attraction, par affinités. Quand les hommes auront, par leurs tendances morales, établi entre eux ces voies électriques que nous étudions, rien ne leur sera étranger dans les rapports de familles à familles, les amis télégraphieront leur pensées et la sympathie aura fermé l'ère des haines et de l'égoïsme s'aimer, s'entraider, sera la loi générale entre les individus comme entre les nations.

Correspondance

Lyon, 3 janvier 1872.

Messieurs et très chers Frères,

On s'étonne souvent d'entendre dénigrer la doctrine spirite, et de voir traiter ses adeptes de fous, quelquefois même de charlatans et d'imposteurs. Depuis quelques années, je m'applique à rechercher les causes de ce dénigrement en quelque sorte systématique, et je crois en avoir trouvé plusieurs, dont la plus sérieuse, sans contredit, m'a frappé depuis mon séjour dans un grand centre.

Des personnes, qui veulent exploiter la crédulité publique, prennent le titre de spirites et font des prescriptions aux malades ; quelquefois même, il faut bien l'avouer, elles prédisent l'avenir et disent la bonne aventure. Les premiers tombent sous le coup de la loi qui punit l'exercice illégal de la médecine, surtout quand le traitement conduit à la mort. Au nom de la vérité, et après cet avertissement charitable, chaque fois qu'un délit d'exploitation se présentera, il sera de mon devoir de le poursuivre. Selon mon avis, la médiumnité guérissante est loin d'être indélébile ; cette faculté tient tout à la fois à l'assistance d'Esprits supérieurs et à la pureté relative du fluide périsprital ; qu'il me soit permis d'avoir recours à une comparaison vulgaire, pour exprimer mon opinion à ce sujet.

Personne n'ignore que le chlore possède une action purifiante énergique, cette propriété lui donne le pouvoir de détruire les miasmes, en donnant lieu à la formation de corps sans action nuisible, ainsi

en est-il de certains fluides organiques. La maladie est toujours le résultat de certains troubles dans la circulation du fluide nerveux, ou d'une altération de ce fluide, chargé de présider en quelque sorte à chaque fonction de l'organisme. Dans l'un comme dans l'autre cas, l'action d'un fluide étranger normal peut établir cette circulation ou purifier le fluide altéré. Voilà dans son essence la théorie de l'action des médiums guérisseurs ; il faut y joindre pour quelques-uns d'entre eux l'inspiration, qu'il est bon toutefois de faire contrôler par un homme de l'art, parce que, dans ce cas comme dans tous les autres, l'obsession côtoie la vérité.

En ce qui concerne les diseurs de bonne aventure, le Spiritisme proteste hautement contre ces indignes manoeuvres, et déclare encore une fois qu'il n'a et n'a jamais eu qu'un but, celui de donner aux matérialistes des preuves palpables en quelque sorte de l'immortalité de l'âme humaine, et de rétablir les communications entre le monde des Esprits et celui des incarnés : il veut ainsi arriver à l'amélioration réciproque des uns par les autres, et finalement au progrès. Remercions donc la Providence de nous avoir accordé cette grâce ineffable de voir la lumière, et servons-nous de notre faculté pour dissiper les ténèbres dans lesquelles plusieurs de nos frères sont encore plongés.

Un spirite convaincu,
le Dr Reignier.

Remarque. Nous remercions notre ami et frère, M. le docteur Reignier, de nous envoyer l'expression de sa pensée ; spirite convaincu, comme il le dit, il est l'ennemi juré des charlatans qui empruntent notre nom, pour exploiter indignement un filon d'or, que nos médiums sérieux n'eussent jamais découvert. Nous sommes de l'avis du docteur qui veut bien nous aider de ses lumières ; il nous envoie la communication suivante, si pleine de clarté et de précision ; elle traite un sujet nouveau. M. le docteur Reignier nous autorise à la publier sous son nom ; c'est un bon exemple que beaucoup voudront imiter.

Communications

Des rapports du physique au moral de l'homme par l'Esprit d'Orfila

Médium, le Dr Reignier.

Tout s'enchaîne dans la situation harmonique du corps humain ; c'est par suite de l'accord qui existe entre l'âme dirigeante et les organes qui exécutent, que s'accomplissent les progrès de l'esprit, progrès qui se trouvent ainsi dépendants du plus ou du moins de perfection de cet accord.

Étudions plus complètement l'essence de ces rapports, et les conséquences des irrégularités qu'ils peuvent présenter. Il résulte de la loi même du progrès, que les Esprits venus pour s'incarner sur votre globe, n'ont pas tous le même degré d'avancement ; on peut les ranger dans les deux catégories qui suivent : Esprits supérieurs ; Esprits inférieurs entre lesquels viennent s'intercaler un grand nombre de masses intermédiaires. En s'incarnant, avons-nous dit, l'Esprit est obligé de s'assujettir à des organes matériels, dont le développement est sujet à mille accidents qui, en modifiant ou plus ou moins la structure de ceux-ci, exercent une influence considérable sur leur fonctionnement.

Le cerveau le plus délicat, le plus fini de tous ces organes, est celui qui sert de demeure à l'âme ; celui au moyen duquel elle exerce toutes ses manifestations par l'intermédiaire d'un fluide dont la pureté dépend nécessairement de l'Esprit et du cerveau.

Cela posé, étudions les résultats de l'alliance des Esprits de chacune des catégories avec des cerveaux plus ou moins développés, et nous trouverons là le secret de tous les caractères, de toutes les passions, depuis les plus nobles jusqu'aux plus détestables.

Il est bien entendu que nous ne voulons parler ici que des passions natives dont le développement n'a rien de fatal, puisqu'il est toujours possible de le modifier par l'éducation, qui, de son côté, seconde admirablement le développement de l'homme, que j'appellerai harmonique. Si nous considérons un Esprit élevé, uni à un organe cérébral sain et bien développé, nous aurons le type de l'homme parfait. C'est dans cette catégorie que se placent les grands hommes dont la mission a

consisté à faire progresser l'humanité ; les Esprits élevés, obligés d'exercer leur action sur un cerveau faible ou imparfait, nous présentent des types de génies précoces, finissant tous par une mort prématurée ou par la folie.

Les Esprits inférieurs ou impurs peuvent être alliés à un organe cérébral complet ; dans cette catégorie, se placent naturellement tous les grands criminels qui ont mis la vaste intelligence dont ils disposaient, au service des passions les plus viles, et sont devenus des fléaux pour la société. Les Esprits impurs agissent-ils au contraire sur un cerveau faible ou imparfait, nous avons dans le premier cas, les idiots et, dans le second, les monomanes.

Cherchons maintenant par quel moyen nous pouvons modifier les mauvais instincts, et même les neutraliser assez pour obliger les passions qui en sont la suite habituelle à cesser leurs manifestations. Prenons pour type notre Esprit impur, accompagnant un cerveau complet. En outre de la loi du progrès, l'Esprit ne saurait rester fatalement stationnaire, tandis que la matière se forme et se détruit sans cesse autour de lui. L'Esprit peut donc et doit se perfectionner dans un temps plus ou moins long ; le moyen consiste dans l'éducation et c'est dans ce cas qu'il convient de joindre l'exemple aux préceptes, et d'inculquer de bonne heure à l'enfant reconnu vicieux, les principes d'une justice sévère. C'est en frappant vivement de telles imaginations qu'on parvient le plus souvent à s'en rendre maître ; c'est en leur mettant sans cesse sous les yeux le hideux tableau des fatales conséquences de l'inconduite, qu'on arrive à leur inspirer une terreur salutaire, suffisante au moins dans la période de l'enfance, à les maintenir dans la ligne du devoir. Plus tard, leur propre intérêt secondé par la discipline la plus ferme, constituera pour eux un frein presque toujours suffisant.

C'est alors qu'il conviendra de presser le développement des dispositions innées chez ces enfants, soit pour les sciences, soit pour les arts ; on s'efforcera en même temps de leur inculquer des principes de morale, seuls propres à les maintenir dans la voie que la terreur leur a fait suivre de prime abord. Quand on aura fait adopter un pareil système, dans toutes les classes de la société, on aura fait disparaître le crime et conquis une foule d'intelligences jusqu'alors sans emploi, au progrès général, et partant à l'harmonie. Des autres catégories, nous n'avons rien à dire ; sinon qu'aux uns, il faut une direction intelligente qui maintienne dans de justes limites, le développement simultané du physique et du moral ; aux autres, une sage hygiène qui, assurant l'intégrité des organes matériels, leur permette de seconder l'intelligence, sans jamais lui laisser prendre une prépondérance dont les conséquences seraient funestes.

Ainsi donc, tout est prévu dans l'organisation de l'homme ; c'est en étudiant la structure de ses organes et leur admirable fonctionnement qu'il se reconnaît fait à l'image du Créateur, puisque la première aspiration de sa raison naissante est pour ce Dieu qu'il devine avant de le connaître, chaque pas fait dans la vie lui révélera un nouveau bienfait.

(A suivre.)

Orfila

Instruction des Esprits sur la télégraphie humaine

Médium, M. de M.

30 juillet 1871

Demande. Dans vos instructions sur la télégraphie de la pensée, vous indiquez comme une cause de trouble dans la transmission des dépêches, l'influence des mauvais Esprits. N'y en a-t-il pas d'autres ?

Réponse. Des causes diverses apportent du trouble dans la correspondance par le fluide télégraphique. Ce sera par l'expérience et par de fréquents essais, qu'on parviendra à découvrir toutes ces causes et à se soustraire à leurs effets perturbateurs.

D. Le fluide cosmique que doit traverser l'onde qui transmet la pensée ne peut-il pas, par diverses causes, offrir une résistance difficile à vaincre ?

R. Tu nous parles là de la plus grande difficulté qu'auront à surmonter les adeptes de cette nouvelle

science dès le début. Oui, le milieu cosmique peut offrir une très grande résistance à la transmission de la pensée. Elle sera d'autant plus grande dès le début, que le milieu dans lequel doit se transmettre l'onde de la pensée est saturé d'éléments inertes ou opposés, qui retarderont le progrès de la science.

B. Veuillez m'indiquer quelques-uns des éléments dont vous parlez ?

R. En première ligne il faut mettre le peu d'avancement moral de votre terre. Une bonne pensée éprouve une grande difficulté à se faire accepter au milieu de l'égoïsme qui domine la généralité des hommes. Lorsqu'elle veut la transmettre d'un point à un autre, elle rencontre sur son passage les ondes des pensées égoïstes qui gênent son essor ; et si elle n'a pas assez d'énergie pour les vaincre toutes, elle succombera elle-même, et sera noyée dans le flot des pensées mauvaises. (Mais son germe ne se perdra pas ; elle restera là jusqu'à ce qu'une autre pensée de même nature traverse cette partie du fluide cosmique, et alors elle se joindra à elle pour l'aider à atteindre le but.) Voilà le premier et le plus grand obstacle ; pour en triompher, il faut vous efforcer de devenir meilleurs. A mesure que la somme des mauvaises pensées diminuera, celle des bonnes ira en augmentant et, de cette manière, il arrivera un temps qui n'est pas éloigné, où, les mauvaises pensées ayant presque disparu, les bonnes resteront seules avec toute leur énergie, et s'aideront les unes les autres pour arriver à leur destination.

D. N'y a-t-il pas dans l'espace des éléments intelligents encore inertes, que notre pensée doit réveiller pour s'en faire un aide et arriver plus facilement à son but ?

R. Ce ne sont pas précisément des éléments inertes qui peuplent l'espace ; c'est plutôt le rayonnement échappé de l'enveloppe fluidique des Esprits élevés. Ces éléments fluidiques spirituels sont éminemment favorables à la transmission des bonnes pensées ; ils sont là qui attendent pour ainsi dire au passage leurs ondes pour se joindre à elles, attirés qu'ils sont par les fluides similaires. Grossie de ces divers éléments, la pensée a plus de force pour dompter les obstacles et arriver plus sûrement à son but en renversant les mauvaises influences qui s'y opposent. En résumé, pour rendre vos communications plus sûres, efforcez-vous de devenir meilleurs. C'est là le grand secret de votre avancement, soit moral, soit intellectuel. Quand les hommes seront tous bons, de grandes merveilles se découvriront sur la terre, et votre science d'aujourd'hui n'est rien, comparée à celle qui illuminera alors votre monde régénéré.

Remarque. Pour bien se rendre compte du sens et de la portée des communications qui précèdent, il faut savoir que la pensée n'est autre chose qu'une création fluidique de l'Esprit. Ce point étant admis, il est facile d'expliquer tout le reste. Nous avons appris par l'étude des fluides que, plus ils sont purs, plus leur puissance d'extension est grande ! La pensée étant une création fluidique de l'Esprit, on comprend que plus cet Esprit est pur, plus sa pensée aura de force pour se transporter à une grande distance, puisque d'un côté les fluides sont extensibles en raison de leur pureté, et que, d'un autre, la raison nous dit qu'un Esprit pur ne peut produire que des pensées participant à cette pureté. Voilà pourquoi les Esprits nous assurent qu'en nous améliorant, nous arriverons à correspondre à distance avec plus de facilité. En s'exprimant ainsi, ils ne font que nous découvrir une vérité scientifique que l'étude des fluides rend tous les jours plus évidente.

Un autre point essentiel à noter et que les études du maître Allan Kardec ont mis en évidence, c'est que les fluides s'attirent en raison de leur similitude, les purs allant aux purs, et les mauvais recherchant les mauvais. De là cette conséquence que, pour faire un échange de pensées à distance, il est nécessaire que les correspondants soient à peu près au même degré d'avancement moral. Cela étant donné, voici comment on pourrait expliquer les communications par la télégraphie humaine : L'Esprit qui veut correspondre projette sa pensée vers le but à atteindre à l'aide de la volonté qui, nous le savons, est l'instrument dont les Esprits se servent pour manipuler les fluides. La pensée ainsi mise en mouvement est attirée par l'affinité fluidique du périsprit du correspondant. Elle se combine avec ce fluide, s'y photographie pour ainsi dire, et l'Esprit la perçoit, si je puis employer cette comparaison, comme nous voyons une image dans une glace.

Il va sans dire que ces explications données pour ce qu'elles valent, ne peuvent avoir d'autorité que si elles sont confirmées par l'enseignement général des Esprits.

Nécrologie

Mort de M. Elie Sauvage

Tous les spirites connaissent le nom d'Elie Sauvage, l'auteur du beau livre intitulé *Mirette* : nous avons lu cet ouvrage avec une grande satisfaction, l'homme de lettres qui l'a écrit partageait nos croyances ; dans cette histoire charmante, il a retracé, avec une grande vérité, une partie des phénomènes spirites : sous cette plume on sent l'homme de coeur, l'être qui a souffert, l'esprit qui aime le beau, le bien, le juste, en offrant à ses frères en épreuves des consolations puisées à la bonne source, celle de la vérité.

Voici l'extrait de la dernière page de *Mirette* : « La nuit qui suivit ce triomphe, le plus beau qu'il eût remporté dans toute sa carrière, Lucien était à peine endormi qu'il sentit son esprit s'échapper de son corps comme un prisonnier auquel on rend la liberté. *Mirette*, sa compagne chérie et fidèle, se tenait à ses côtés, la main appuyée sur son épaule, ses doux yeux dans ses yeux. Ils s'élevèrent insensiblement au-dessus de la terre, qui devint bientôt comme un petit point noir au milieu de l'incommensurable éther. Ils voyaient partout, autour d'eux, dans une immensité sans limites, tourbillonner des myriades de planètes et d'étoiles. Après un voyage dont ils ne purent apprécier la durée, ces deux navigateurs aériens abordèrent une terre inconnue et merveilleuse où tout était lumière, harmonie et parfums, où la végétation était si belle qu'elle différait autant de celle de notre globe que la flore des tropiques diffère de celle du Groënland et des terres australes. Les êtres qui habitaient ce monde perdu au milieu des mondes, ressemblaient assez à l'idée qu'ici-bas nous nous faisons des anges. Leurs corps légers et transparents n'avaient rien de notre grossière enveloppe terrestre, leur visage rayonnait d'intelligence et d'amour. Les uns reposaient sous l'ombrage d'arbres chargés de fruits et de fleurs, d'autres se promenaient comme ces ombres bienheureuses que nous montre Virgile dans sa ravissante description des Champs-Élyséens.

Les deux personnages que Lucien avait déjà vus plusieurs fois dans ses visions précédentes, s'avancèrent les bras tendus vers les deux voyageurs. Le sourire dont ils les embrassèrent les remplit d'une joie céleste. Celui qui avait été le père adoptif de *Mirette* leur dit avec une voix d'une douceur ineffable : - Mes chers enfants, vos prières et vos bonnes oeuvres ont trouvé grâce devant Dieu. Il a touché l'âme du coupable et la renvoie dans la vie terrestre, pour expier ses fautes et se purifier par le feu de nouvelles épreuves. Car Dieu ne punit pas éternellement, et sa justice est toujours tempérée par la miséricorde. »

La Revue n'est pas la feuille au jour le jour ; nos lecteurs la conservent dans leur bibliothèque, parce que dans ce recueil, ils trouvent une véritable encyclopédie spirite ; le nom d'Élie Sauvage restera donc dans les annales du spiritisme, comme celui des ouvriers de la première heure.

Nous trouvons dans les journaux le récit suivant, triste et confraternel souvenir de cet honnête homme, on croit lire un enregistrement civil. « Encore un nom d'auteur dramatique à ajouter à la liste funèbre de 1871. M. Elie Sauvage vient de mourir à Bois-Colombes. Son enterrement aura etc.. En 1835, il donna un volume, les *Rayons du matin* ; en 1836, il donna un drame, *Julien l'évangéliste* puis, la *Vestale*, tragédie en cinq actes (1846) : enfin, dix autres pièces en collaboration avec divers auteurs (1857), etc... »

Évocation de l'Esprit de Delie Sauvage

B. Pouvez-vous venir à notre appel ? Si cela se peut, pouvez-vous nous dire quelles ont été vos premières impressions en quittant la terre ?

B. J'attendais votre appel, Messieurs et frères, merci. La mort est un vilain mot, et désormais je vous conseille de dire : Notre ami un tel est allé vers la lumière !... Vous direz la vérité dans ce qu'elle a

de plus affirmatif : mon corps s'est démoli comme un objet voué au travail de reconstructions d'autres vies terriennes, mais ma personnalité, mon moi, obéissant à la loi qui régit les mondes, vit ici glorieusement. Oui, j'ai souffert, mes amis, et ne m'en plains pas ; la lutte a été longue et accentuée, mon pauvre vêtement de chair s'en allait sous le poids de la peine, seul l'Esprit résistait. Aussi, lorsque le moment de séparation est venu, mon être a tressailli joyeusement ; il restait une figure inerte, défigurée, sur un lit que les miens baignaient de leurs larmes, tandis que derrière ce tableau des regrets humains, je m'élançais à l'aide de mon vêtement fluidique, avec mon périsprit, vers les campagnes éthérées. Chez vous, j'étais un objet de tristesse, et maintenant, bercé par les harmonies des cieux, parcourant l'espace avec une prodigieuse légèreté, j'assiste au concert divin précédé par nos guides invisibles de la terre, âmes spiritiques qui rayonnent de la souveraine beauté et de la divine bonté.

D. Pourriez-vous, Esprit bienheureux d'Élie Sauvage, nous décrire ces harmonies ?

B. Amis spiritiques, je suis ici en belle et honorable compagnie ; celui que nous vénérions tous est près de moi : comme il est doux d'entendre la raison, la logique et la science réunies dans un groupe d'Esprits qui vous est sympathique ; je vais, d'après ce que je vois et entends, répondre à votre question.

Ces choses, autour desquelles vos intérêts gravitent, représentent l'infiniment petit des harmonies du monde de l'erraticité ; vos merveilles musicales imitent tout au plus ce que produit instantanément le sillage éthéré des Esprits à travers les routes célestes et notre attention s'arrêtant aux chants des sphères les voit dans l'infini moduler leurs symphonies prodigieuses, ensemble de sons rythmés dont nous devinons, comme un écho, le motif sublime réglé par Dieu.

Dans les groupes d'Esprits, dont nous visitons les stations dans les cieux sans limites, nous trouvons tous les types du beau poussé au sublime, nulle conception humaine ne saurait l'imiter, comme aussi nulle voix, si grande fût-elle sur la terre, ne saurait rendre les pensées, le ton, la douceur de leur langage.

En chimie, en physique, en mécanique, je regarde autour de moi et vois toutes les merveilles réalisées ; mon corps fluidique est lui-même une représentation en petit d'une mécanique qui résout tous les problèmes et, dans la majesté du mouvement des systèmes des voies lactées, dans ces innombrables soleils qui dévorent l'Éther, je lis partout en lettres ineffaçables : Création, vie, rédemption.

D. Nous qui désirons la vie des Esprits, nous sommes actuellement plongés dans l'incertitude ! Quel sera le sort de la France, aura-t-elle son jour de rédemption ?

R. Oui, amis, la rédemption est accordée aux âmes qui savent assez armer pour s'unir, s'aider, chasser l'indifférence et la vanité. Là-bas vous vous désolerez, ne sachant ni vous estimer ni vous aimer, pourtant vous devez être une puissance énorme, si vous pratiquez la communauté de pensées. Je me souviens d'une réflexion caractéristique ; une dame passait sur la place de la Concorde, et, en regardant la statue qui représente la glorieuse ville de Strasbourg, elle ajoutait naïvement : « Je ne sais pas pourquoi l'on conserve la statue d'une ville qui ne nous appartient plus ! » Cette réflexion est d'une ignorance telle que tout mon être tressaillait douloureusement ; il y a là, la marque d'un oubli sauvage et féroce pour ainsi dire, il y a la preuve que notre France mérite sa punition, car cette pensée n'est pas isolée.

Là-bas, en Alsace, en Lorraine, on souffre, car la chaîne est lourde et le mot de : La force prime le droit, leur est appliqué avec une énergie précise et calculée. Vos frères vous tendent les bras parce qu'ils espèrent, ils croient à la vitalité de la France; leurs âmes comptent sur les efforts individuels, sur l'entente commune des enfants d'une même patrie pour les délivrer du joug brutal de l'étranger.

Espérez, mes amis, la peine viendra bientôt !... ardente et calculant ses coups, elle forcera les vaniteux au recueillement, elle leur apprendra le vrai sens du mot fraternité. La France doit refaire son éducation et ses aspirations ; qu'elle éclaire ses enfants, qu'elle soit le foyer intelligent vers lequel les peuples doivent converger ; donnant ainsi un développement inattendu à la solidarité qui doit unir tous les hommes, nous vous apporterons notre appui spirituel, nous décuplerons votre

force morale, car, sachez-le, vaincre moralement ses ennemis est une loi spirite, ce doit être tout à la fois votre seule revanche et votre rédemption ; telle est l'opinion de vos frères de l'erraticité, le seul moyen qui puisse vous rendre les provinces de l'Alsace et de la Lorraine.

Elie Sauvage.

·
Nous annonçons à nos abonnés l'arrivée dans le monde des Esprits de l'éminent et sage Apollon Boltine, président de la première société de Saint-Pétersbourg ; dans un prochain numéro de la Revue, nous aurons à parler de cet Esprit distingué, et sans doute, nous aurons une nouvelle évocation à insérer ici.

Bibliographie

Nous informons nos lecteurs que la *Trilogie spirite* par A. Babin, est en vente à la librairie spirite qui l'expédie franco contre 3 fr. 60 cent.

Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

Avril 1872

Phthisie et magnétisme

Sujet tiré du journal *le Magnétiseur*, paraissant à Genève (Suisse). Numéro d'octobre 1871 et janvier 1872.

Nous avons trouvé dans le récit de la guérison d'une jeune et intéressante phthisique, mademoiselle X..., la constatation bien prouvée du dégagement de l'Esprit ; ici, ce phénomène s'opérait avec les éléments d'une nature supérieure, avec une incarnée dont M. L., magnétiseur de grand mérite, dit : « Avec elle, on n'était plus sur la terre, on se trouvait dans l'immensité, on voyageait dans les espaces invisibles, comme les âmes des morts qui ont déjà abandonné notre planète et qui vivent de la vie spirituelle dans l'éther. »

Nos lecteurs, après ce préambule, vont sans doute se dire : M. L. est un spirite convaincu ? Eh bien ! non, M. L... se défend ; il craint qu'on ne le prenne pour un des nôtres. La suite de ce récit le prouvera. En tous pays, il y a bien des savants qui partagent cet ordre d'idées ; tout en agissant et parlant spiritement ils ne veulent pas, aux yeux du monde, en avoir la qualification ; c'est une question de préjugés. Tels sont les adeptes de Mahomet : de par le Coran, le vin est un poison, ceux qui boivent publiquement cette liqueur sont méprisables ; mais chez eux, loin des profanes, ils se grisent en conscience !...

Nous allons substantiellement raconter la guérison de mademoiselle X..., afin de pouvoir ajouter les réflexions que nous a suggérées ce fait remarquable. Nous avons tous dû assister une fois en notre vie aux phases successives et souvent si dramatiques de cette étrange affection. L'histoire nous parle de quelques grands hommes dont les facultés intellectuelles sont développées par la phthisie, et qui ont produit des oeuvres de premier ordre. Ces génies précoces semblent marqués par la mort, l'exubérance de leurs facultés, l'impression qui se dégage de leurs oeuvres, l'intérêt qu'ils excitent, tout en un mot semble dire : ces incarnations sont passagères, l'élément spirituel dévore l'élément corporel, elles se transforment pour prendre le vêtement fluidique de l'erraticité.

Mademoiselle X... semblait aussi, dans les élans de son ardente et vive pensée, ne pas appartenir à notre monde. Trois sommités médicales, les docteurs Trousseau, Rayet et Marjolin, ne pouvaient arrêter cette consommation organique, lente, mais active, et le magnétiseur, M. L., ne fut appelé qu'en désespoir de cause ; il constata un grand amaigrissement, une maladie de poitrine physique et nerveuse, obéissant aux impressions d'un Esprit éthéré, toux violente et vomissement de sang.

La lutte fut ardente entre cette jeune personne si vive, si impressionnable et changeante, à tendances spirituelles si résignées mais demandant un prompt dégagement, et le magnétiseur éclairé qui voulait rattacher à la terre cet être idéal, et vaincre une cause morale et invisible.

Cet état pathologique offrant tour à tour des abattements ou des espérances soudaines, il fallait, dans ce cas où l'organisme atteint dans ses profondeurs ne permettait pas la cicatrisation des tubercules, arriver à donner d'abord le calme intérieur et un bien-être inaccoutumé, en se rendant maître de cet Esprit auquel la matière était soumise. Aussi M. L. provoqua-t-il successivement le sommeil et le somnambulisme magnétique, afin d'avoir sous sa volonté et sous sa dépendance, l'âme rebelle à la magnétisation ordinaire ; il voulait ainsi employer cette force morale, pour l'aider à faire circuler activement le principe vital ; en conduisant ce fluide guérisseur sur les poumons, il pouvait les cicatriser, les faire réagir sur eux-mêmes, soit par leurs contractions incessantes, soit par le retour plus actif de l'acte de respiration, par conséquent de la circulation.

Il lui fallut trois heures de luttes pour vaincre la nouvelle endormie ; par sa volonté, elle imprimait des secousses nerveuses intérieures, elle réagissait ainsi contre le fluide envahisseur et se dégageait constamment ; enfin, après une inspiration profonde elle se déclara vaincue et s'étendit comme une morte ; elle était raide, livide, la respiration était nulle, la vie semblait l'avoir abandonnée.

La famille atterrée la crut morte. Des insufflations chaudes firent circuler le sang, et l'Esprit qui venait d'être initié aux impressions de la vie future, obéissant désormais à la volonté d'une autre

âme, disait : - Que voulez-vous ?

- Que vous viviez.

- J'obéirai, mais c'est cruel !

Le somnambulisme était, dès lors, le seul agent qui pût conserver l'équilibre entre l'esprit et le corps, le repos forcé qu'il impose aux organes lui permettant de fortifier l'élément matériel. M. L. n'ayant alors devant lui que la maladie organique pouvait attacher toute son intelligente ingérante sur le principal agent de l'Esprit, sur le système nerveux.

Naturellement la phthisique passa du somnambulisme à l'état de sommeil magnétique, état d'inertie complet du corps, par le dégagement de l'Esprit poussé à tel point, que le magnétiseur lui-même n'obtint plus de réponse.

Dès lors, l'appétit revint, les quintes de toux disparurent, les tubercules moins nombreux se cicatrisèrent, la guérison était visible, la médication spirituelle avait rappelé la vie dans tous les organes ; cet état constaté comme un cas insolite par MM. Trousseau, Rayer et Marjolin, qui ignoraient le genre de médication employée, permit bientôt à mademoiselle X... des promenades répétées ; elle annonça même dans une magnétisation, et lorsqu'elle passait du somnambulisme à l'état d'extase, que M. L. la guérirait complètement le 25 mai suivant. Cette prédiction se confirma. La belle et intéressante jeune fille put enfin monter à cheval, et, dans une de ses promenades, seule avec M. L., elle lui déclara qu'elle aimait un cousin, l'âme de son âme, qu'elle ne voulait être qu'à lui ; son père voulait la marier à un autre parent, mais elle aimait Dick. Elle ajoutait : « Vous qui êtes mon second père, car je vous dois la vie, arrangez tout. » Mademoiselle X... épousa Dick. Depuis, elle a eu plusieurs enfants sans cesser de jouir d'une parfaite santé.

Ainsi une belle et admirable nature peut avoir une peine spirituelle, un secret intime qui altère et détruit graduellement l'organisme, par l'introduction de germes empoisonnés. L'Esprit est donc une puissance qui vivifie ou corrompt, selon que son contact est pur ou impur ; quel avertissement pour les praticiens, quelle leçon pour les matérialistes qui ne veulent pas, dit M. L., « admettre une force qu'ils n'ont pas trouvée sous le scalpel. » Aussi, leur demande-t-il ce qu'ils feront, dans un cas où les fonctions de l'organisme sont suspendues ou mises en jeu par la cause première qu'ils nient ? Comment lutteront-ils avec cette force essentielle qui ne se palpe et ne se pressent pas à l'aide du pouls dont les battements sont les mêmes, avec le toucher d'une peau qui ne mentionne pas la fièvre ? Pourtant, nous l'avons vu dans le récit qui précède, il y a un volcan sous cette apparente placidité, la vie est d'autant plus active qu'elle paraît endormie : c'est une activité qui donne la vie ou la mort, selon la direction qui lui est imprimée.

M. L., le magnétiseur pour lequel le titre de spirite serait, paraît-il, un grand malheur, une bien grande affliction, développe dans son récit, non seulement toute la théorie fluidique des adeptes d'Allan Kardec, mais encore des scènes où se déroulent les idées du maître sur le dégagement magnétique et somnambulique de l'Esprit ; aussi sommes-nous étonnés des restrictions de ce guérisseur intelligent, qui n'admet pas la communication des morts avec les vivants. M. L. Figuier sur lequel il s'appuie avec complaisance, n'admet les relations extra-terrestres que pour les Esprits supérieurs tels que le sien ; M. L. affirme négativement cette possibilité.

Il faut pourtant s'entendre ; si mademoiselle X..., dans le sommeil somnambulique, se trouvait dans un état d'extase tel que ses yeux aient pu traverser les obstacles ; si dans l'état d'exaltation qui en est la suite, elle voyait les grandeurs innommées ; si, dans ce voyage sublime, son âme s'affaissait devant un magnifique spectacle, si, calme et souriante, elle s'écrie :

- Me voilà !... me voilà !... Prenez-moi !...

C'est que son Esprit est en rapport direct avec les amis invisibles ; tous ces mots et ces pensées sans suite pour nous, qui ne voyons pas les acteurs invisibles de ce drame intime, doivent avoir un sens ; et puisque M. L. reconnaît la personnalité de l'Esprit, il ne peut supposer que l'âme dégagée d'une personne aussi distinguée, aussi intelligente que mademoiselle X..., puisse ne pas trouver dans l'erraticité des âmes soeurs, et pour le moins aussi avancées. Ici le corps était inerte, et si un lien d'une extrême ténuité donnait seul au visage une expression immatérielle, c'est que la

communication fluïdique avait lieu. Si l'Esprit d'un incarné peut aller trouver les invisibles, si vous voyez une phase terrestre de ce spectacle vrai et concluant, pourquoi le désincarné ne viendrait-il pas par un moyen similaire, nous donner les conseils dont nous avons tous un si grand besoin ; malgré toutes ces affirmations illogiques, nous trouvons dans ce fait cette vérité : La communication spirituelle entre les invisibles et un sujet en extase dont l'âme semblait s'échapper. M. L. le dit en toutes lettres ! Certes, avec des arguments pareils, cette théorie de la non croyance aux communications entre incarnés et désincarnés ne fera pas beaucoup d'adeptes, mais elle aura involontairement excité les lecteurs à rechercher ces communications instructives et consolantes, que des millions de personnes reçoivent de leurs chers désincarnés.

Remarquez que dans notre opinion, comme dans l'opinion de tous les spirites, le magnétiseur est celui qui pratique le magnétisme, magnétiste se dit de quiconque en adopte les principes. On peut être magnétiste sans être magnétiseur ; mais on ne peut être magnétiseur sans être magnétiste.

Le magnétiste, bien distinct du magnétiseur, n'admet pas l'existence de l'âme, il explique tout par la seule action du fluide magnétique ; les spirites, au contraire, acceptent le magnétisme, science qui leur a préparé les voies ; reconnaissants, ils recommandent aux adeptes cette lumière qui complète leur croyance. Autre particularité : le magnétisme honni, il y a quelques années, est entré à l'académie sous le patronage d'un mot : l'hypnotisme !... Actuellement, il répudie le spiritisme et ne donne, pour appuyer ses raisons, que les arguments dont on se servait contre lui, avant son acclimatation sous la coupole de l'institut.

Non, la nature ne nous a pas dévoilé toutes ses surprises, et le Spiritisme n'est qu'un pas en avant dans la recherche des vérités et des lois éternelles ; en enseignant que le magnétiste, le magnétiseur ou le médium, ne sont que des intermédiaires du véhicule fluïdique de l'Esprit, il énonce une vérité vulgaire aujourd'hui, puisque de son application raisonnée, on sait à la première épreuve s'il existe un principe morbide matériel, ou bien si la cause du mal réside plus haut et vient d'influences spirituelles ; il est clair que dans ce dernier cas, les moyens curatifs du magnétiste ne peuvent empêcher d'autres effets de se produire, dès le moment où il n'a plus d'action sur une influence spirituelle, la situation morale du malade étant la seule cause de ces phénomènes variés.

Les magnétistes ont la prétention de n'agir qu'avec des molécules matérielles, tandis que leur Esprit produisant inconsciemment un effet magnétique spirituel, les fait agir spiritement sans le savoir. Nous regardons avec certitude comme une variété des phénomènes spirites, toute action magnétique supérieure qui, représentée sur terre par le magnétisme, agit sur un sujet humain, conscient ou inconscient, extatique ou à l'état de veille. Ces vérités surabondamment démontrées par Allan Kardec et ses disciples, prouvent aussi qu'un être invisible, après avoir enveloppé et saturé de son fluide le sujet sur lequel il veut produire des effets prévus, le met dans l'état de possession en rompant jusqu'à un certain point son libre arbitre ; comme dans la magnétisation, il y a, dans ce cas, fascination, état d'inertie, exaltation et tension des facultés intellectuelles, parfois résistance. Donc, il y a communication des morts avec les vivants. Le phénomène produit par un habile magnétiseur, mais après une lutte longue et pénible, n'est que l'imitation grossière des moyens employés par nos amis invisibles pour obtenir sans effort le même résultat.

Quand on connaîtra mieux le rôle capital que jouent les affinités fluïdiques dans tous les genres de médiumnité, on pourra mieux définir l'essence si pure du magnétisme spirituel venant des êtres de l'erraticité ; on appréciera mieux le magnétisme humain employé par les Esprits pour servir de conducteur à leur fluide. Alors seront bien classées toutes les aptitudes personnelles des diverses catégories de médiums guérisseurs. Aucun parmi eux n'est universel, tel guérisseur ne pouvant agir que dans certains cas bien déterminés, et par l'assimilation fluïdique entre le souffrant et le médium : un tel, frêle et délicat, impressionne un colosse, tandis qu'une nature robuste est vaincue par un pauvre petit enfant sans force que la maladie étreint. A plus forte raison, quelle action efficace dans la plupart des cas, peut avoir le fluide humain du magnétiste, si inférieur au fluide réparateur et épuré de nos chers invisibles ; là se trouve précisément l'insuccès continu des adeptes de cette école matérialiste ; ils ne croient pas à la vie éternelle de l'Esprit, et ce grand inconnu dont ils ne savent

pas se servir, annihile toutes leurs données scientifiques.

Une autre fois, nous reprendrons le développement de cet intéressant sujet d'étude qu'Allan Kardec a su rendre familier à ses lecteurs. Insensiblement la lumière se fait, bientôt le magnétiste entraîné par le magnétiseur prendra la place de ce dernier qui sera devenu spirite, tout dans la nature doit obéir à cette voie de succession, à cette loi d'ascension dans le progrès continu.

Malgré certaines réticences, le magnétisme n'est qu'une variété du Spiritisme, auquel il est rivé comme l'est l'enfance à la virilité ; il forme avec lui deux anneaux de cette chaîne qui lie toutes les branches de la science humaine dans la recherche de l'inconnu. Désavouer le Spiritisme, c'est méconnaître un frère plus avancé et rejeter un sens plus exquis des choses et des êtres. En somme, ne vient-il pas nous ouvrir les arcanes de l'invisible, où la vie s'étale avec une prodigieuse fécondité.

Variétés

Nouvelle méthode expérimentale ; médiumnité aux miroirs Perusini

Le journal les *Annales du Spiritisme*, en Italie, contenait, dans le numéro du 1er janvier dernier, une lettre de M. Achille Perusini (de Battaglia, près Padoue, vénétié italienne), qui exposait une nouvelle méthode d'expérimentation. Ce nouveau procédé est très important, parce qu'il offrirait à la moitié des expérimentateurs le moyen facile d'entrer en communication directe avec les Esprits, à l'aide de la vision naturelle et sans instrument d'optique perfectionné.

Les spirites ont pu pénétrer dans le monde invisible, en déduire quelques lois et en faire l'application constante désormais, selon M. Perusini, nous posséderions un système de manifestations exceptionnel, qui, en étant accessible à tous, nous promet d'importantes découvertes prévues par les amis invisibles. Voici, en substance, ce qu'écrivait M. Perusini au journal des *Annales du Spiritisme*, édité à Turin, Italie :

Le 7 mars dernier, E. D. F., se communiquant en rêve au médium, lui prouva qu'avec une combinaison de miroirs, on réussit à rendre visible l'Esprit qui veut se manifester ou que l'on évoque : nous avons obtenu, par un autre médium magnétisé, la confirmation de ce fait, et nous ne devons pas reculer devant son exposition, dût-on être taxé d'homme ridicule par les personnes étrangères aux manifestations spirites.

Donc, d'après l'ordre des Esprits, nous fîmes de nouvelles expériences, pour savoir si le rêve du médium n'était pas le reste d'une impression préméditée ; n'ayant pas réussi, ce ne fut que le 13 juillet 1871 que le médium E. D. F., dont la santé est délicate, fut surpris dans le sommeil magnétique par une toux qui, après l'avoir éveillé, le laissa plongé dans une faible somnolence. Son regard était attiré par un verre contenant quelques gouttes d'eau. Tout à coup, il s'écria : « Otez ce verre de là ! » Il voyait une figure qui le menaçait.

Avec l'aide de l'autre médium, nous demandâmes si nous devions essayer avec E. D. F. l'expérience sur la médiumnité au verre d'eau ; la réponse affirmant que le médium devait s'y soumettre sans crainte, E. D. F. prit le verre dans sa main pour y apercevoir l'image de son père, celle d'autres personnes, puis enfin se reproduisit la figure menaçante dut premier Esprit.

Ce fait prouve que le médium voit sans idées préconçues ; il sert pleinement, du reste, à confirmer ces phénomènes obtenus simultanément dans diverses localités : ils sont donc le produit d'une cause, d'une loi constante et non de l'hallucination de l'expérimentateur. Remarquons aussi que, dans la première expérience, E. D. F. ignorait les visions qu'il devait obtenir, puisqu'elles apparurent subitement.

Le 29 juillet suivant, E. D. F. étant magnétisé, ne peut dire un mot, il est de nouveau menacé par l'Esprit qui lui rappelle sa prédiction, celle de le troubler pendant quelque temps. Eveillé et mis en communication avec son père par l'écriture, celui-ci nous conseilla de prendre deux miroirs de la grandeur du quart d'une feuille de papier ordinaire, de les unir en angles et de mettre entre eux un verre d'eau, puis d'attendre patiemment ; l'effet produit serait la vision des Esprits que, s'ils étaient de ceux avec lesquels on ne veuille pas se mettre en rapport, la force de notre volonté, accompagnée de passes magnétiques de répulsion, suffirait pour éloigner leur image.

Le 2 août 1871, mes miroirs étant disposés, j'essayai une expérience avec un nouveau médium doué de quelques degrés de faculté voyante, mais ignorant complètement le but de l'appareil et même la possibilité de la vision des Esprits. Sur mon invitation de regarder le verre, et quoique éveillé, quelle ne fut pas sa surprise en y voyant se succéder diverses figures. Nous obtînmes successivement des effets remarquables par d'autres expériences ; on voyait dans le miroir les tableaux de nombreuses actions allégoriques et réelles.

Dans la même journée, je me rendis auprès du médium E. D. F., et dans l'appareil se présentait aussitôt la figure de l'Esprit obsesseur ; c'était un carabinier, dont les vêtements se reflétaient aussi distinctement que l'image d'une personne vivante ; l'une de ses mains imitait sur l'autre le désir arrêté de voir le médium écrire ; sur le signe négatif de celui-là, l'Esprit ouvrit les lèvres, et E. D. F. entendait ces mots : « Faites-moi donc écrire avec A... », médium auquel il s'était communiqué ; devant un autre signe négatif, l'Esprit manifesta sa colère, et, après l'avoir engagé à venir dans les cercles ordinaires et à ne plus troubler le médium, nous enlevâmes l'appareil. E. D. F. était très agité ; c'est un jeune homme dont l'enfance fut une longue souffrance physique ; le Spiritisme seul a pu le soulager moralement et physiquement.

D'autres expériences nous ont prouvé que l'une des lois qui règlent ces phénomènes, et la plus importante, était l'aptitude spéciale du médium : dans diverses circonstances, nous avons obtenu les mêmes phénomènes avec d'autres médiums ; il semblerait, d'après mes remarques, que la moitié des expérimentateurs possèdent cette faculté, mais j'ajoute que mes expériences ont été faites avec des sujets doués de quelques degrés de faculté voyante ; pourtant, des médiums écrivains, et même des personnes étrangères au Spiritisme, ont obtenu le phénomène de vision sans savoir qu'elles y fussent aptes ; il semblerait donc que le manque de foi et la crainte de ne rien obtenir puissent seuls empêcher cette médiumnité.

La vision s'obtient souvent sans le verre d'eau, mais elle réussit plus complètement avec tout l'appareil ; c'est plus facile et plus distinct. Nous le laissons ou nous l'enlevons, suivant les conditions physiologiques de l'organe visuel du médium, et d'après l'avis de nos guides car souvent l'expérimentateur bien doué voit à la première séance ou peu d'instant après ; d'autres attendent plusieurs poses pour voir dans la glace se former de petits nuages vagues, qui prennent, comme dans le verre d'eau, progressivement des formes, et enfin, après des essais renouvelés, des figures distinctes et nettement dessinées ; d'autres ne voient se répéter que la même épreuve.

Il nous est conseillé de cesser, après 15 minutes d'épreuves inutiles ; l'image ne se présente pas toujours dans le miroir fixé devant le médium, mais souvent dans celui qui le reflète, comme aussi quelquefois dans le verre. Parfois elle paraît avec des couleurs naturelles, ou bien comme une photographie ; ce sont ou des figures, ou des objets qui n'existent pas dans le lieu des expériences, ils sont même parfaitement inconnus des médiums, mais décrits dans leurs infimes détails, ce qui prouve que ces images ne sont pas toujours fugitives.

Le voyant possède toutes ses facultés, il parle, raisonne, et n'est ni magnétisé ni hypnotisé, il voit avec ses propres yeux des objets ou des personnes inattendues qui lui font pousser des cris d'exclamation et de surprise profonde. Tout cela est donc réel, vrai, visible, sans hallucination, sans qu'il soit possible de douter de ses sens.

Les miroirs dont je me sers ont 0,19 centimètres de haut, 0,14 centimètres de largeur ; on les double de carton recouvert de papier noir rabattu pour former une petite bordure sur le miroir, puis on les réunit avec un liséré de toile qui permet de les fermer l'un contre l'autre comme un livre ; ainsi, ils sont maniables et peu gênants. Remarquons qu'un appareil de plus grande dimension offre des images plus grandes.

Ce phénomène n'est pas chose nouvelle ; Nostradamus fit ainsi voir à Catherine de Médicis le premier des Bourbons qui devait régner en France, et Cagliostro, par le même moyen, obtenait la vue des Esprits évoqués. Chez les Arabes, cette coutume est en vigueur actuellement, ils regardent aussi soit dans l'eau ou le fond d'un puits, etc., etc.

Mais ce qui affirme une intelligence étrangère au médium, c'est que le médium qui ignore les

conditions du phénomène et le phénomène lui-même, nous dirige, nous qui avons expérimenté longuement avec l'aide des communications et, lorsqu'ils détaillent une personne ou une chose que nous ne connaissons pas, nos informations viennent corroborer pleinement leur dire.

Il est donc temps désormais de soumettre ces faits, vieux comme le monde, à des expériences suivies et bien ordonnées, mais en écartant avec énergie toute idée des superstitions qui les ont accompagnées partout ; nous devons chasser l'ombre et le mystère pour les exposer au grand jour, afin que nous puissions tous les examiner et les juger pour ce qu'ils sont réellement, c'est-à-dire une simple propriété de l'âme humaine, un moyen nous donnant la certitude des rapports qui existent entre les deux vies, ou pour mieux dire entre les deux états de la vie humaine.

Il faut enfin se persuader que la vie humaine n'est qu'un instant dans la vie éternelle de l'Esprit, et la suite de nos études fera admettre par tout le monde, cette vérité incontestable en expliquant et en produisant d'autres phénomènes spirites, nous pourrons bientôt entrevoir le jour prochain où notre doctrine sera généralement acceptée par les habitants de ce globe.

C'est ainsi que les prédictions des Esprits se réalisent journellement ; ils ont promis de nouveaux genres de médiumnité, pour nous dévoiler plus facilement la vérité des manifestations spirites, et tous les effets obtenus en peu de temps nous font espérer que les miroirs comme les tables typtologiques ou psychographiques, seront bientôt entre les mains de tout le monde. Quelques-uns ne verront rien, ressemblant en ceci aux personnes qui n'ont pu écrire ; d'autres auront en eux et par la nouvelle médiumnité, des éléments de conviction qui ne leur permettront plus de douter, à moins qu'ils ne doutent d'eux-mêmes, etc.

Nous remercions M. A. Perusini et pour sa lettre fraternelle et amicale, et pour la relation du phénomène qu'il a étudié comme un homme intelligent et un travailleur infatigable : des partisans de la doctrine tels que lui, peuvent seuls bien attaquer le scepticisme, et lui porter des coups d'autant plus sûrs, que notre correspondant demande la lumière et toujours la lumière. Tous les groupes peuvent facilement essayer cette médiumnité au verre d'eau et au miroir, nous serons heureux de connaître le résultat de leurs expériences, comme aussi leur opinion sur cet intéressant sujet. Me Boudin, de Genève, nous a donné des communications de premier ordre avec sa belle faculté de médium au verre d'eau. Nous aurons, il faut l'espérer, à enregistrer des dictées médianimiques au moyen du miroir de M. Perusini.

Correspondance

Essais de Photographies d'Esprits. Une fête spirite

M. Pommiès et M. Lomon nous envoient un spécimen de photographie d'Esprit, qu'ils ont obtenu à Toulouse chez le photographe M. Gendre ; l'image n'est pas parfaite, mais nos amis y voient une espérance de réussite complète, et la preuve que ce phénomène, produit chaque jour en Amérique, est une réalité. Bientôt, il faut l'espérer, des spirites sérieux et instruits, tels que ceux de Toulouse, après avoir obtenu de bons résultats, ne nous laisseront plus que le soin de généraliser ces manifestations.

D'un autre côté, M. Marc Baptiste nous envoie le compte rendu d'une fête spirite que nous donnons in extenso. Ce récit intéressera nos lecteurs.

24 février 1872.

« Messieurs et chers frères,

Nous vous avons annoncé une réunion spirite à Gaillac, pour le 20 de ce mois : Toulouse, Montauban, Cordes, Carmand se sont fait représenter. Le cercle de la morale spirite de Toulouse avait envoyé neuf de ses membres, parmi lesquels des médiums parlants, écrivains, voyants. Le digne président du cercle, M. Pommiès, malgré son état maladif habituel, n'a pas craint de s'exposer à faire un voyage assez pénible, à cause des heures auxquelles il devait être effectué. Avec lui nous citons : Madame Cayrel, médium voyant ; madame Prieur, médium parlant ; M. Crabos, médium parlant ; MM. Lomon, Bourgarel, Gendre et Pommiès, médiums écrivains ; MM. Manent et

Giroussens, membres assistants.

Montauban était représenté par M. Parmentier, médium écrivain, et M. de Caseneuve.

Cordes avait délégué : mademoiselle Clémence X..., médium écrivain, depuis médium voyant, selon la prévision donnée à Gaillac par Allan Kardec ; madame X..., mère du médium qui précède ; MM. Montfort, Privat, Delsol.

Carinand avait envoyé : M. le docteur Camboulives, maire de Carmand, magistrat populaire, qui trouve dans le milieu, où il est placé, les éléments d'un nouveau groupe spirite ; M. G..., notaire, et votre serviteur.

Enfin Gaillac nous offrait : mademoiselle Blanche Blanc et MM. Blanc et Miguel ; vous le voyez, les médiums ne manquaient pas à cette fête de famille du Spiritisme.

Nous avons tous trouvé dans M. Blanc les marques de la plus cordiale sympathie et des témoignages de fraternelle affection que peuvent seules faire naître les idées spirites, jointes à un caractère comme on serait heureux d'en posséder. Cette manière d'agir de l'un de nos meilleurs spirites, faisait dire à l'un de nous, à propos du désintéressement de notre frère et ami : C'est le dévouement fait homme.

Les essais photographiques ont commencé vers une heure après midi pour finir à quatre. Un groupe a été fait de tous les assistants en souvenir de la solennité fraternelle qui nous réunissait. Cette idée, due à l'initiative de M. Pommiès, nous rappellera, j'en ai la conviction profonde, une date heureuse pour la propagation de notre bien-aimée doctrine dans notre région. Inconnus les uns aux autres, nous n'avons pu fraterniser comme nous l'aurions voulu ; mais cette reproduction de têtes où vibrent les mêmes pensées dans une communion absolue, quant aux principes, nous rappellera que, si comme hommes nous ne nous connaissons pas encore, nos âmes ont les mêmes aspirations, et nos coeurs battent à l'unisson, en appelant le progrès et le règne universel de Dieu. Nos essais se sont poursuivis sans succès apparent d'abord. Cependant, à trois différentes reprises, M. Parmentier, au moment de la pose, a vu dans l'objectif la figure d'un Esprit qu'il a désigné et dont il a donné le signalement, confirmé par madame Cayrel, médium voyant du Cercle de Toulouse. A chaque pose nouvelle, le médium voyant constatait la présence d'un ou de plusieurs Esprits à côté de celui qui posait. Evidemment, ces chers disparus venaient là avec le ferme désir de faire reproduire leurs traits pour affirmer encore davantage, s'il est possible, à ceux qui les ont pleurés et qui les pleurent encore, leur présence auprès d'eux, et leur montrer combien ils sont touchés du souvenir qu'on leur conserve. Le désir des incarnés et des désincarnés était manifeste ; quelle chose pouvait donc s'opposer à la reproduction de ces êtres chéris ? L'étude et l'expérience seules nous l'apprendront plus tard. Les Esprits consultés ont dit, les uns, que cela tenait à la brièveté de la pose ; d'autres, au manque de soleil. Enfin, d'essai en essai, des têtes fluidiques se sont montrées sur la plaque au-dessus des têtes charnelles. C'était une victoire, encore incomplète il est vrai, mais d'un excellent augure pour l'avenir. Chacun de nous a remercié Dieu du fond de son coeur, et a prédit à notre ami, M. Blanc, un succès complet à courte échéance. Le Maître a bien voulu nous fortifier de sa présence dans ces essais. Son apparition a été constatée par madame Cayrel.

Vers cinq heures a commencé la séance spirite, présidée par M. Pommiès. Je ne voudrais pas blesser la modestie de notre excellent frère, mais il s'est acquitté de cette tâche difficile avec une aisance et une fermeté au-dessus de tout éloge. En dehors des spirites présents, l'assistance était nombreuse. Cinquante à soixante personnes remplissaient le salon de M. Blanc. L'administration, la magistrature, le barreau y étaient largement représentés. Des dames, en certain nombre, et des habitants de la ville complétaient la réunion. Plusieurs communications ont été obtenues par les médiums écrivains présents. Avant la lecture de celles-ci, nous avons entendu madame Cayrel, le médium parlant et voyant dont je vous ai déjà parlé. Sa voix émue nous a fait entendre une dissertation morale des plus touchantes, à la suite de laquelle, sur la demande du président, elle a nommé les Esprits présents à la séance, parmi lesquels elle a encore constaté la présence du Maître. Elle a aussi signalé la présence d'un Esprit souffrant, auquel M. Pommiès a adressé quelques paroles de consolation et d'encouragement. Alors a commencé une scène comme vous devez en voir

souvent dans les réunions, mais que, pour ma part, je n'avais jamais vue. L'Esprit parlant par la bouche de M... (je regrette vivement de ne pas savoir son nom) a ému profondément toutes les personnes qui n'apportaient pas avec elles un parti pris de dénigrement. Je ne me chargerai pas de vous en rendre compte, me contentant de vous dire que, pour toute personne désintéressée, c'était le plus touchant des spectacles. Nous avons encore entendu un Esprit souffrant par la bouche d'une dame, médium parlant du Cercle de Toulouse. Toujours la même énergie que chez le précédent médium. Puis est venue la lecture des communications écrites, très remarquables à tous les points de vue. M. Parmentier, de Montauban, M. Lomon, de Toulouse, et d'autres médiums du même cercle, ont donné lecture des dissertations obtenues, toutes empreintes du même cachet de profondeur et de vérité. M. Pommiès a pris alors la parole, et, dans une improvisation que je ne qualifierai pas, dans la crainte de blesser sa modestie, il a établi les bases de la doctrine, avec une grande solidité d'argumentation ; avec le calme et la sérénité d'un professeur dans sa chaire, il a montré le Spiritisme sous son véritable jour. Il a été écouté avec le plus profond recueillement par tous les assistants. La séance terminée, nous comptons nous retirer après avoir accompagné à la gare nos frères de Toulouse, mais la première séance, si bien remplie, avait excité chez plusieurs personnes le désir d'assister à une seconde. Les spirites présents se firent un devoir de se mettre à leur disposition. Une seconde réunion eut donc lieu à dix heures du soir, et se prolongea jusqu'à minuit. Des dames et les personnes les plus considérées de la ville y assistaient ; les communications parlées ne pouvant plus se produire faute d'instruments, plusieurs dissertations écrites furent obtenues par M. P... et mademoiselle Clémence X... (du groupe de Cordes). Enfin, après une journée si bien remplie, il nous fut donné d'aller prendre un peu de repos.

Je ne dois pas oublier de mentionner un médium mécanique de Gaillac, qui, n'ayant aucune notion d'écriture, a pu écrire à la première séance ; la médiumnité s'est révélée ce soir-là chez plusieurs personnes non encore spirites, notoirement deux dames, dont l'une a écrit très lisiblement une demi-page environ ; l'autre a tracé des caractères sans signification : excellents médiums pour l'avenir. J'ai vu un monsieur qui faisait tous ses efforts pour empêcher son crayon de se mouvoir ; c'est un médium incrédule. Un autre, un ami de M. Blanc, et ceci constitue un phénomène des plus rares, après avoir pris un crayon et fait une évocation, s'est senti comme foudroyé !... Son incrédulité seule a reçu une atteinte dont elle ne se relèvera pas. Il a protesté qu'il ne toucherait plus un crayon de sa vie. Espérons qu'il reviendra sur cette décision un peu justifiée, il faut en convenir, par le terrible choc qu'il a reçu. Ce monsieur nous promet, dans un avenir prochain, d'être un médium des plus utiles. Ainsi s'est terminée cette journée du 20 février. Beaucoup de personnes à Gaillac, ne connaissant le Spiritisme que de nom, s'en font maintenant une idée moins confuse. On peut bien, à l'occasion, étouffer de petits rires en présence de manifestations qui ne sont pas toujours concluantes ; mais quand on a du coeur, ce qui ne manque pas aux personnes qui ont assisté à nos séances, on ne saurait rire longtemps. En pensant à ce crayon dirigé dans la main du médium par un de ces chers disparus auxquels on tient le plus en sentant soi-même cette impulsion, alors même que les caractères tracés n'ont aucune signification, peut-on pas se dire : « Est-ce un père, une mère, une soeur, un frère disparus qui viennent ainsi chercher un moyen de communication près de ceux qu'ils chérissent ? » A l'état de désincarnés, l'amour augmente d'autant plus, qu'on en comprend la puissance et la source purement spirituelle. En somme, bonne journée, dont les résultats seront dus à l'initiative de notre frère Blanc, le dévouement fait homme.

En allant à Gaillac et en revenant de cette ville, sur l'invitation de notre frère Montfort, je me suis arrêté à Cordes où j'ai assisté à une séance du groupe. Faut-il vous répéter ce que je vous disais naguère sur le compte de notre ami ? C'est un véritable apôtre.

28 février. Notre ami, M. de Casenave est dans la douleur la plus profonde. Sa mère, qu'il a trouvée très souffrante à son retour de Gaillac, est désincarnée avant hier 26. Une lettre de lui, et une de M. Parmentier, m'en ont informé hier. Si quelque chose peut adoucir la douleur de notre ami, c'est la certitude bien acquise de l'heureux état dans lequel se trouve celle qu'il vient de perdre. Je lui ai

écrit ce matin tout ce que mes bons guides m'ont inspiré pour calmer cette peine à laquelle bien peu peuvent être comparées. Il m'a prié d'annoncer son malheur à Paris, ainsi qu'à tous nos amis. Je m'acquiesce de ce devoir en transmettant de frère à frère cette communication douloureuse. Si notre ami souffre cruellement, que serait-ce s'il n'était pas spirite ?

Tout à vous de coeur,

Marc Baptiste. »

Réflexions sur l'action fluidique humaine

25 novembre 1871

Messieurs,

« Je vous prie d'agréer mes sincères remerciements pour m'avoir procuré l'avantage d'entrer en relations avec M. Marc Baptiste. J'ai éprouvé par moi-même qu'il mérite, à tous égards, les éloges que vous en avez faits. C'est un esprit juste qui travaille avec autant de modestie que d'ardeur persévérante au bien de ses semblables et au progrès de notre doctrine. Servi par des hommes de ce caractère, il n'est pas étonnant que le Spiritisme marche aussi rapidement et la meilleure réponse à faire à ses détracteurs, c'est de leur montrer de tels exemples.

Nous entrâmes en relations le 15 octobre dernier, et nous fixâmes les jours et heures où nous essaierions de correspondre par la télégraphie humaine. Je ne vous parle pas des résultats, parce qu'ils sont, du moins ostensiblement, tout à fait négatifs. Nous attendons avec patience et une confiance inébranlable que le travail fluidique préparatoire soit achevé. Entre-temps, nous échangeons nos pensées par la voie ordinaire, et je n'ai qu'à me louer de cette correspondance. Par ses aperçus judicieux, par la communication qu'il a bien voulu me faire des dictées d'Allan Kardec, j'ai été amené à faire quelques réflexions sur le fluide spirituel ou semi matériel. Je prends la liberté de vous les soumettre, les copiant textuellement dans une lettre adressée à M. Marc Baptiste, le 15 novembre dernier. Les considérations scientifiques contenues dans votre dernière missive n'ont pas été non plus étrangères à l'inspiration de ce travail. Je n'ai fait, pour ainsi dire, que recueillir et rendre, sous une forme plus ou moins bonne, les pensées que je recevais d'ailleurs. En vous les envoyant, je ne fais donc que restituer au fonds de la doctrine ce qui lui appartient, bien heureux si, pour tant de métal précieux que j'ai reçu, je rends une monnaie qui ne contienne pas trop d'alliage.

En réponse à votre dépêche du 26 octobre, que je n'ai connue que par votre lettre, voici quelques considérations sur l'action fluidique qui m'ont été suggérées par la lecture réfléchie et plusieurs fois répétée de la communication que vous avez eu l'obligeance de me transmettre.

L'étude que la science a faite des corps inorganiques composant le règne minéral a fait découvrir qu'ils étaient constitués par des molécules divisibles à l'infini et affectant diverses formes, suivant la nature des minéraux qu'elles concourent à composer. Ces atomes constitutifs se groupent par voie de juxtaposition et sont retenus par la loi de cohésion autour d'un noyau central que je pourrais appeler le germe minéral. Cependant, ils ne sont pas tellement serrés les uns contre les autres qu'il ne se trouve entre eux des espaces vides, plus ou moins appréciables, suivant la porosité des corps. Comme le vide absolu ne peut pas exister dans la nature, nous sommes induits à penser que ces intervalles séparant les molécules sont remplis par un fluide invisible, impalpable, impondérable, qui a échappé, en raison de sa subtilité, aux instruments scientifiques les plus perfectionnés. Ce fluide ne peut être qu'un principe semi-matériel, analogue, par sa nature, au fluide spirituel qui compose notre périsprit, mais relativement beaucoup plus grossier. Ces molécules fluidiques, comme emprisonnées au milieu de la matière pesante et tangible, attendent le moment où une force extérieure vienne les délivrer de leur prison et leur permettre de se joindre, en vertu de la loi des affinités, aux autres molécules spirituelles répandues dans l'espace. Elles vivent, en attendant, d'une vie sourde et cachée ; c'est comme une période d'incubation qui précède leur éclosion au grand jour. Si, des minéraux nous passons à l'étude des plantes, nous sommes amenés, par le raisonnement et par l'observation, à constater dans celles-ci la présence du même fluide qui se décèle par une activité plus grande, et même par une sensibilité rudimentaire que tous les naturalistes s'accordent à

reconnaître dans les végétaux. Ce fluide spirituel n'est autre chose que le principe vital qui anime les plantes et voici comment je l'établis. La science, en décomposant par la chimie les sujets du règne végétal, est arrivée à constater dans quelle proportion tel sel ou tel gaz entrainé dans la composition d'une feuille, d'un brin d'herbe. Aucun des éléments matériels n'a échappé à la finesse de son analyse et cependant, quoique possédant et pouvant produire, à volonté, dans ses laboratoires, des composés analogues à telle ou telle plante, elle n'est jamais parvenue à faire vivre même le plus petit brin d'herbe. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il y a dans la plante vivante, comme dans le minéral, un fluide invisible, impalpable, impondérable, inappréciable aux instruments et aux réactifs : c'est encore le fluide spirituel. Lorsque la graine a germé sous l'influence atmosphérique du milieu on elle se trouve, la jeune radicule s'enfonce dans la terre pour y puiser la nourriture solide ou liquide qui doit la faire vivre. La tige, s'élevant dans l'air, absorbe, par la respiration des feuilles, l'acide carbonique ambiant ; un travail de décomposition et d'assimilation se fait dans la plante ; c'est la vie. Les molécules de fluide spirituel que nous avons vues captives dans les minéraux sont dégagées par l'action décomposante des organes de la plante. Rendues à un état de liberté relative dans les tissus plus malléables du végétal, elles se cherchent, s'attirent, se combinent en vertu de la loi des affinités, aident les molécules soeurs à se dégager de la matière absorbée par la plante. Cette activité, ce tourbillon fluide intérieur est précisément ce qui constitue le principe vital. Étant données ces explications, l'action fluidique de l'homme sur les végétaux se comprend et se justifie à merveille. En projetant par la pensée notre fluide périspirituel dans l'intérieur des végétaux, nous combinons nos molécules fluidiques avec celles du principe vital ; étant d'une même nature, elles s'attirent réciproquement, en vertu de la loi connue des affinités. De cette union résulte un surcroît d'activité dans la vie de la plante. Le principe vital redoublant d'énergie, les tissus absorbent plus vite, et s'assimilent avec plus de facilité les principes matériels nécessaires à leur développement ; l'accroissement est plus rapide, et on constate un rendement bien supérieur à celui produit par les forces de la nature abandonnées à elles-mêmes.

Voilà, messieurs, comment je m'explique l'action fluidique des esprits incarnés ou désincarnés sur les végétaux. Aurai-je été clair dans ces développements peut-être un peu diffus ? Je l'ignore car, n'ayant pas l'habitude du langage scientifique, il est fort possible que j'aie laissé échapper de nombreuses inexactitudes dans mon travail : je laisse à votre capacité le soin de les découvrir, et de vous approprier ce qu'il peut y avoir de bon, tout en rejetant, sans balancer, ce qui présenterait le cachet de l'erreur. Une chose, principalement, m'a frappé dans les promesses d'Allan Kardec, au sujet de l'action fluidique : c'est précisément au moment où la science économique avoue presque son impuissance à équilibrer la consommation et la production, en ménageant également les deux intérêts, qu'il nous arrive un secours inattendu, nous portant la solution du problème. Je m'explique. Depuis quelque temps nous constatons que les objets de première nécessité, indispensables pour l'entretien de la vie matérielle, tendent à se fixer à des prix difficilement abordables pour la classe ouvrière. Celle-ci, ne pouvant guère suffire à ses besoins avec ses anciens salaires, en demande l'augmentation. De là les différends entre patrons et ouvriers, et ces grèves aussi nuisibles à la production qu'à la consommation. De plus souvent, le patron cède ; mais ses dépenses ayant augmenté, il est forcé d'élever le prix de ses produits, et l'ouvrier, tournant constamment dans un cercle fatal, perd, par suite de l'augmentation des produits, tous les bénéfices qu'il aurait réalisés par l'élévation des salaires. Par l'action fluidique, nous tranchons la difficulté, à la grande satisfaction des deux parties, en introduisant dans la production des matières premières un nouvel agent qui ne coûtera rien, tout en donnant beaucoup, et permettra au producteur de réaliser, par suite de l'accroissement du rendement, les bénéfices légitimes qu'il demandait auparavant à l'élévation des prix. Tel est, monsieur, si j'ai bien compris les promesses du maître, un des résultats les plus prochains et les plus féconds de l'action fluidique de l'homme sur les végétaux. Remercions Dieu de nous avoir envoyé cette belle doctrine qui, dans un avenir que nous entrevoyons déjà, permettra au peuple de se soustraire aux préoccupations de la faim, pour consacrer une partie de son temps aux travaux de l'intelligence qui finissent toujours par amener le progrès moral.

Je vous prie d'agréer, messieurs, la nouvelle assurance de mes sentiments fraternels.
D. M. »

Communications

Instructions obtenues sur l'obsédée de Spa (Belgique) et relatives au phénomène inséré dans la Revue de 1872, intitulé : Fait d'obsession de l'Esprit le Gratteur et le Nécromancien.

Groupe de M. X. Toulouse, 6 février 1872.

« Je viens vous donner une instruction bien pénible sans doute, mais qui vous révélera une partie de la liberté possédée dans l'espace par les Esprits désincarnés. Il y a plus de huit siècles, j'habitais votre terre ; j'étais jeune, riche et beau. J'aimais une jeune femme qui paraissait naïve, mais à peine notre union était-elle accomplie, que, malgré mes prévenances et mon dévouement, je découvrais dans ma compagne des goûts de luxe et de coquetterie unis à une profonde perversité.

Elle me trompait !... j'avais un rival !... Cette preuve me fit perdre la raison et, comme une bête immonde, je fus relégué dans un asile d'aliénés. Combien d'années se passèrent-elles dans ce triste état ? Parfois une lueur de raison me revenait, et ma haine devenue terrible élaborait d'affreux plans de vengeance. Puis je retombais dans mon existence misérable. Enfin, je mourus après des souffrances inouïes et un abattement complet de mes forces vitales, mon Esprit misérable reprenait sa liberté !...

Libre, comme ce mot fait du bien ! Je pouvais donc revoir l'infidèle, je pouvais me venger... Je racontais mes projets à des foules d'Esprits ; les uns m'apaisaient, d'autres, au contraire, m'engageaient à poursuivre cette infâme perfidie ; ils me donnaient les moyens de les tourmenter. En effet, je leur tendis des pièges, et leur existence terrestre se termina.

Pendant six siècles, je l'ai poursuivie dans le monde des Esprits matériels attachés presque à la surface de la terre ; j'aurais voulu l'anéantir !... Elle se réincarnera pour devenir plus belle que dans sa dernière épreuve, et pourtant je ne lui fis aucun mal dans le principe ; j'attendais l'éclosion de toute sa beauté et son entrée dans une famille aisée.

Quand vint l'âge de puberté, elle fut adorée ; mon exaltation ne connut plus de bornes. Dans ma colère folle, je puisais fluidiquement des pierres dans le fond des cours d'eau et, les élevant dans l'air, je les laissais tomber sur elle, sans jamais pouvoir l'atteindre.

Désespéré, je demandais des conseils pour vaincre mon impuissance, et, dès lors, se déroulèrent les phénomènes qui vous intéressent. Sous une forme tangible, je lui tendis la main, et, devenu maître de cet Esprit incarné, je sus tracasser son cerveau, avec l'aide de tous les caprices d'un être qui joue toute une existence contre un abîme sans fin. La voix de la clémence me conseillait, mais la colère et la vengeance me disaient sans cesse : voilà le véritable bonheur.

Transformé en superbe cavalier, je lui présentai une main glaciale qui fut acceptée, un échange fluide fut fait entre nous, et désormais je pouvais assouvir ma vengeance ; l'être fantastique qui avait apparu un instant, devait dominer la pauvre enfant, je la revis dans d'autres circonstances, et, la tourmentant sous toutes les formes, elle perdit enfin la raison et mourut ! J'étais condamné aux ténèbres, mais mon Esprit satisfait s'achemina sans peine vers les lieux du repentir où il est depuis 1760. Ma haine n'a plus sa raison d'être, et pourtant jusqu'à ce jour elle a persisté, malgré la lumière qui parfois vient luire dans ma conscience ; vos prières m'ont appelé, et, malgré ma grande peine, j'ai répondu à votre demande ; votre but est de moraliser un Esprit du mal, continuez donc votre action, car si dans les passages terribles de mes existences j'eus rencontré l'appui sincère que vous me présentez, je n'aurais employé toutes les facultés que Dieu nous donne que pour faire le bien et engager nos frères à pardonner et à progresser. Quelle terrible leçon !...

L'Esprit protecteur du groupe.

Remarque. Une autre évocation faite par M. de G... le 3 janvier 1872, à huit heures du soir, offre les circonstances d'une lutte entre l'Esprit obsesseur et les évocateurs ; nous allons en citer les principaux passages, parce que leur relation corrobore la dictée donnée plus haut et celles de

plusieurs autres études envoyées par divers groupes.

Demande. Pour qu'il vous fût permis de l'obséder ainsi, aviez-vous donc prise sur elle ?

R. Oui ; elle avait comme moi à expier des fautes commises dans l'existence précédente ; sa vie n'a pas été non plus exempte de crimes ; nous avons été punis l'un par l'autre.

D. Étiez-vous en elle ou dans la maison ?

R. Elle avait toute sa raison ; seulement elle seule pouvait me voir. Je n'allais pas seulement dans la maison, je la suivais partout.

D. Si c'était à elle seule que vous en vouliez, pourquoi avez-vous tué le prêtre ?

R. Pourquoi se mêlait-il de ce qui ne le regardait pas ?

D. Mais si c'était pour faire du bien ?

R. Savez-vous ce que c'était que ce moine ? Un vase d'iniquités ! Croyez-vous qu'un Esprit, si mauvais soit-il, puisse obéir aux ordres d'un tel homme ?

D. Non, mais s'il était mauvais, vous l'avez été plus que lui, puisque vous l'avez tué.

R. S'il ne m'avait donné prise sur lui par son ignoble conduite, croyez-vous que j'eusse pu le toucher ?

D. Pourquoi l'avez-vous tué ?

R. Parce que... Je ne sais pas.

D. Vous aviez pourtant une raison ?

R. Je ne sais pas pourquoi cela m'a été permis.

D. Sous quelle figure apparaissiez-vous ordinairement à la jeune fille ?

R. Toujours sous une figure étrangère ; voilà pourquoi elle ne me reconnaissait pas ! Je comprends seulement aujourd'hui combien je l'ai fait souffrir.

D. A la mort d'Élisabeth, on vit un gros rat lui sauter au cou ; qu'est-ce que c'était que ce rat ?

R. Figure matérielle, c'est-à-dire !... Je ne sais pas trop comment vous expliquer une chose que je ne comprends pas bien.

D. Était-ce vous ou un rat véritable ?

R. Non, ce n'était pas un rat et pourtant ce n'était pas moi !

D. Pouvez-vous nous dire ce que c'était ?

R. Une apparence. Quelquefois on ne peut apparaître sous une forme humaine, lorsque les instincts de l'Esprit se rapprochent de ceux de l'animalité.

D. Vous êtes pourtant apparu à Élisabeth sous une forme humaine ?

R. Oui ! À elle ! Mais à d'autres, jamais sous cette forme.'

D. Peut-être ceux qui se trouvaient avec elle n'étaient-ils pas assez avancés pour vous voir sous la forme humaine ?

R. Je ne sais, c'est possible ; cela peut dépendre d'eux, et peut-être de moi.

D. Tout ce que vous avez dit est-il bien la vérité ?

R. Quel intérêt aurais-je à vous tromper ?

D. Vous repentez-vous ?

R. Comment vous dirais-je ? Je suis bien affligé et me vois si coupable !...

D. Reconnaissez-vous que vous avez fait du mal ?

R. A Élisabeth, oui !... Mais, quant au moine, j'ai servi d'instrument et, quoique n'ayant pas bien examiné mes autres existences, je sais qu'elles ne sont pas bonnes.

D. Pourquoi à chaque anniversaire de la mort d'É..., voyait-on un rat dans la maison ?

R. Ce n'était seulement pas à l'anniversaire ; j'étais toujours à, ou du moins bien souvent, sans qu'on y fit attention.

D. Personne ne vous a donc appelé depuis ces événements ?

R. Non ; on m'a exorcisé, c'est-à-dire qu'on m'a injurié en marmottant des prières. Quel résultat prétendait-on obtenir ? N'eût-il pas mieux valu, comme vous le faites, m'appeler et me moraliser ; il est probable que j'eus agi différemment ; sans doute le moment n'était pas venu !

Un Esprit instructeur du groupe est appelé, voilà son instruction :

« Cet Esprit, vous le voyez, désire s'instruire, et malgré ses égarements passés, il est actuellement éclairé sur un point qui était bien loin de sa pensée. Il va réfléchir et se repentira, après être resté si longtemps dans l'obscurité ; pour lui quelle rude punition. Il a, je crois, suffisamment expliqué la cause de l'obsession d'Élisabeth Maréchal.

Le rat, comme il vous l'a dit, est une image matérielle. Souvent des Esprits apparaissent sous une forme animale en analogie avec leurs instincts, ou bien provoquée par les tendances de la personne à laquelle ils se montrent. Dans le phénomène de Spa, ce pouvait être l'apparence d'un être double, puisque la jeune fille ne l'a pas vu ainsi et souvent vous êtes sans vous en apercevoir, les témoins d'un phénomène pareil sans que l'Esprit puisse se rendre compte de son apparition, sous une forme qui peut obéir à des impressions périspritaes diverses. Les Esprits matériels qui ne se rendent pas compte de cet ordre d'idées, sont souvent très étonnés de ne pas être remarqués par les personnes auxquelles ils croient apparaître sous les traits bien connus d'elles, c'est-à-dire l'apparence humaine.

Demande. Devons-nous croire que l'Esprit ne puisse rétrograder, ni prendre la forme d'un animal ?

Réponse. Non, l'Esprit humain ne peut rétrograder. Lorsque vous vous dégradez en vous abandonnant aux instincts grossiers du chien, du chat, du porc, etc., vous ne prenez pas la physiologie matérielle de ces races mais nous, les désincarnés, nous vous voyons souvent sous cette forme qui n'est pas réelle nous le savons, vos instincts grossiers seuls vous donnent cette apparence ; celui qui se dégrade reçoit ainsi sa punition.

Pour nous il en est de même, et souvent si nous sommes des Esprits dégradés, il arrive qu'en visitant ceux que nous avons aimés, nous sommes reçus par nos parents et amis terriens, avec des expressions désagréables, et chassés comme des bêtes immondes dont nous avons l'apparence. Il y a aussi d'autres influences fluidiques sous lesquelles les vivants prennent visiblement et momentanément l'apparence d'animaux plus tard, après d'autres études, nous viendrons vous expliquer ces phénomènes divers qui vous paraissent étonnants, parce que vous n'en avez pas la clef. » Augustin.

Remarque. Nous livrons ces réponses à l'appréciation des lecteurs de la Revue, et, si étranges qu'elles puissent être, nous sommes assurés d'avance que nos frères des divers groupes trouveront dans ce sujet complexe, des études sérieuses et profitables à la doctrine.

Les degrés du ciel

Le beau

Médium, M. le docteur Reignier.

N'avez-vous jamais songé à contempler un lever du soleil dans la campagne ; n'avez-vous jamais pensé au spectacle admirable qu'il devait présenter à vos regards, en laissant dans votre esprit une idée de l'harmonie dont le Créateur de toutes choses a doté la nature ? Oh ! Que je comprends bien la dévotion de ces peuples que nous appelons barbares, et dont le premier mouvement à l'aspect de ce tableau splendide, toujours beau, toujours nouveau, est de se prosterner la face contre terre, et d'adorer, dans une muette extase, l'auteur de tant de merveilles.

Essayons donc de soulever un coin du voile qui nous dérobe souvent, par notre faute, les oeuvres de Dieu, et cherchons dans leur contemplation les déductions qu'elles comportent, savoir : l'importance de l'étude de la nature quand on veut, avec connaissance de cause, en adorer l'auteur, et suivre les exemples qu'il nous offre en si grand nombre.

C'est ici qu'il faut vous incliner, hommes superbes autant qu'égoïstes, qui pensez qu'il n'y a rien au delà de la vie matérielle, et que Dieu n'a créé tant de merveilles, que pour en faire jouir, pour un instant à peine perceptible, une faible partie de l'humanité. A genoux donc, vous tous qui nous écoutez ! Venez rendre hommage à la vérité ; venez vous convaincre, incrédules de tous les pays, de toutes les religions et vous qui faites partie du petit nombre, âmes simples et honnêtes, venez à la source de toute lumière, venez retremper votre foi naïve, et, ranimés par ce brillant soleil, allez à porter la lumière à ceux qui, moins heureux que vous, n'ont pu boire à la coupe sacrée. La nuit

sombre enveloppe la nature d'un voile impénétrable : un vieillard, à genoux sur la terre humide, adresse à l'Éternel une fervente prière pour demander la foi qui n'a pu jusqu'ici pénétrer dans son âme. Tout à coup un bruit étrange l'arrache à ses sombres méditations, c'est comme un bruissement qui remplit l'air d'une vague mélodie ; il lève les yeux, et déjà, dans la brume, il aperçoit confusément des objets qui paraissent épars sur la terre, sans ordre et sans suite ; l'horizon se colore cependant peu à peu, et prête à chacun d'eux des formes brillantes ; en même temps que des concerts mélodieux s'élèvent vers le ciel, des senteurs odoriférantes l'enveloppent de toutes parts ; il semble sortir d'un long sommeil, et l'oeuvre de Dieu lui apparaît dans toute sa majesté. Oh ! Qui pourrait dépeindre la joie dont son âme est inondée, qui pourrait redire les actions de grâces qui se pressent sur ses lèvres, qui pourrait résumer les bonnes pensées dont son coeur est rempli ! Ce tableau, mes amis, n'est-il pas l'image fidèle de vos sensations lorsque vous venez d'assister à un de ces émouvants spectacles dont la nature seule nous offre l'exemple ; oh ! N'est-ce pas, comme des pensées d'amour et de charité vous arrivent, comme vous vous hâtez de chercher des souffrances pour leur prodiguer vos consolations !

Telles sont donc bien les conséquences de la contemplation des grandes choses pour l'homme, qu'elle le rend meilleur, qu'elle le dispose à l'accomplissement de tout ce qui est beau, de tout ce qui est juste, et lui ouvre ainsi les portes du céleste séjour.

Qu'est-ce donc que le Beau, sinon la représentation du bonheur parfait pour l'humanité ? Et n'allez pas croire que ce soit un idéal, c'est la peinture de l'âge d'or dont jouissaient, en d'autres temps, des hommes assez avancés pour avoir rompu avec les passions humaines et leur triste cortège. Cet âge d'or, vous pouvez le réaliser chez vous ; il y viendra fatalement, quand les hommes seront assez convaincus de la nécessité de progresser dans la science et la vertu pour suivre résolument la voie qui doit les conduire à l'harmonie. Nous nous résumons en disant que le beau, c'est la sagesse, et que la sagesse, c'est l'union merveilleuse de la science et de la vertu. Telle est la vraie philosophie, hors de laquelle il n'y a pas de progrès possible pour l'humanité.

Poésie spirite

L'écuelle spirite. Révélation

Médium, M. le Dr Reignier.

Pensez-vous qu'au delà de notre étroite sphère,
Dans l'espace éthéré d'où vient la lumière,
Il ne se trouve pas quelque globe avancé
Où l'homme plus parfait se souvient du passé,
Et voit dans l'avenir le séduisant mirage
Du destin qui, plus tard, deviendra son partage ?
Ces globes circulent, dans l'espace infini,
Autour d'un grand soleil qui jamais n'est terni ;
Pour nous, de l'âge d'or, ils sont la douce image,
Là n'est pas cependant le terme du voyage,
Ces mondes élevés ne sont que le parvis
D'un immense univers, séjour des purs Esprits.
On s'y souvient toujours des choses de la terre,
Et l'âme unie encor à la vieille matière
Ne saurait s'élever jusqu'à la conception
De l'essence du Dieu qu'ici-bas nous prions :
Mais là, déjà l'Esprit ne connaît plus la peine,
Et, laissant aux humains la vengeance et la haine
De l'amour le plus pur chacun est animé,
D'invisibles senteurs, l'air est tout parfumé !...
Les oiseaux modulant leurs douces symphonies

Y remplissent les airs d'étranges harmonies,
 Et le regard ravi s'arrête sur des fleurs
 Étalant en tous lieux les plus riches couleurs.
 Est-ce à dire que l'homme habitant de ces mondes,
 Se reposant de tout sur les terres fécondes,
 Se soit fait une loi de rester inactif !...
 Seul devant le progrès, peut-il être passif ?
 Le rêve de Jacob, dont la sainte Écriture,
 En sublimes versets retrace la peinture,
 Présente à nos regards l'ensemble merveilleux
 Des progrès infinis qui montent vers les cieux ;
 Immense marchepied qui, partant de l'abîme,
 Élève jusqu'à Dieu ton invisible cime,
 Des célestes Esprits la grandiose légion
 Occupe tes degrés ! Charmante vision
 Qui du sort humain est la vivante image ;
 L'homme issu du néant, et d'étage en étage
 Porté vers le sommet par son propre labeur,
 S'élève peu à peu jusqu'au parfait bonheur !

Étude sur les fluides magnétiques

Réunion rue de Lille, 7.
 2 février 1872.

Oui, l'Esprit vient vous visiter dans toutes les phases de votre vie ; Esprits vous-mêmes, vous attirez par affinités les êtres invisibles dont le périsprit, formé des molécules immatérielles, trouve en vous, dans votre être intime, des points parfaits de juxtaposition.

Ceci est une loi physique, parfaitement reconnue par les chimistes, que tous les corps s'attirent et se juxtaposent par affinité ; étant admise l'existence des êtres de l'erraticité, et nul de nous ici ne met cette évidence en doute , il faut être bien dépourvu de bonne volonté pour croire que dans la magnétisation, il n'y ait qu'une transmission du fluide nerveux.

Fluide nerveux, les nerfs, c'est nerveux ; voilà des mots derrière lesquels s'abrite la science ; cela est d'autant plus facile que nos organes obéissent à une multitude de fils électriques ; d'abord les nerfs sensoriaux ou de la vie animale, qui, se détachant du cerveau, du cervelet et de la moelle épinière, commandent aux organes des sens ; puis, les nerfs ganglionnaires ou de la vie organique, qui servent aux impressions de la faim et de la soif, ainsi qu'aux douleurs internes. Notre cerveau étant ainsi la pile électrique qui reçoit instantanément toutes les impressions, devient le merveilleux instrument auquel tout obéit ; notre corps, dans ces profondeurs les plus secrètes, a des agents de transmission des ordres supérieurs.

Donc, rien en nous ne peut agir sans la volonté, et comme cette volonté subit spiritement les impressions d'agents invisibles extérieurs, que, pour nous, cette manifestation des amis de l'espace n'est pas un rêve, il s'ensuit qu'une action exercée magnétiquement sur un sujet sera d'autant plus efficace, que le, magnétiseur, tout en concentrant avec énergie sa volonté, aura su invoquer par la prière l'aide toute puissante des effluves spirituelles, c'est-à-dire l'aide des amis invisibles.

L'homéopathie guérit, nous le savons et pourtant les globules sont à peines teintées d'une couche médicale infinitésimale et spiritualisée ; les allopathes auront beau rire de ce remède, il n'est pas moins vrai que les coups de spatule, données aux dilutions par l'opérateur et dans le calme du laboratoire, développent en elles un pouvoir magnétique et électrique.

Souvent, et malgré tous les soins minutieux donnés aux préparations, le remède ne va pas à son adresse, il ne guérit pas ; tel docteur échoue dans un cas pathologique bien étudié, là où l'un de ses confrères réussit, en employant le produit de la même pharmacie, le même principe ayant égale

dilution !... Pourquoi cette étrange anomalie ? s'écrie-t-on. Et dans l'impuissance de pouvoir en donner une solution satisfaisante, on envoie son malade à tel docteur en renom, un guérisseur, celui-là, qui aura nom M. ou M. M...

Que font ces guérisseurs homœopathes ? Est-ce de la chance ? Est-ce une divination ? Non, ces docteurs prient sur les remèdes leur volonté les magnétise ; l'assistance des invisibles ne leur fait pas défaut, car au moment où leurs mains sont étendues sur le remède, les guides aimés emploient les fils nerveux du croyant pour développer un courant énergétique qui enveloppe les globules, mieux que ne pourrait le faire une pile galvanoplastique. Désormais, le remède peut aller à son adresse ; une fois absorbé, il possède le véhicule spirituel qui lui permet de pénétrer toutes les molécules matérielles, c'est la puissance atomique infinitésimale, glissant ses particules guérissantes et réparatrices dans la partie intime des organes affectés.

Bien portants, sains de corps et d'esprits, les docteurs ne donneront à leur remède que des impressions salutaires ; mais la magnétisation par un organisme malade lui-même, ne peut que produire un effet désastreux sur le sujet à guérir, le remède a reçu l'inoculation malsaine de l'opérateur en mauvaise santé. Si, dans les laboratoires, les dilutions n'étaient faites que par des élèves convaincus, instruits et sérieux, surtout robustes de corps et d'esprit, ces préparations, faites dans ces conditions, donneraient les résultats attendus par Hahnemann ; ce savant n'appuie la faculté du principe guérisseur que sur sa spiritualisation accomplie comme un acte d'apostolat sérieux. Dans le globule, où la santé fut transmise par le fluide d'un homme de principe, mais plein de vie, le malade trouvera la force. L'énergie vitale ne se puise que dans la vie : telle est la loi.

Le magnétiseur sans croyance qui guérit, désire néanmoins ardemment parvenir à un résultat ; souvent il agit avec beaucoup de force parce que, malgré son inconscience, il s'établit à son insu un courant actif avec le monde invisible ; cela est tellement vrai, que des magnétiseurs dont la puissance et le savoir font école, sont arrivés à cette déduction logique à force d'expériences et d'études. Nous sommes tous des êtres doubles, ce qui en nous est spiritualisé attire le remède invisible ; nous guérissons en employant trois agents essentiels : 1° notre fluide nerveux ; 2° celui du souffrant ; 3° nous mettons ces deux premiers agents en communication avec le moteur suprême, avec le principe spirituel qui les soude pour opérer l'action commune.

Ou plutôt, pour nous exprimer spiritement et selon Allan Kardec, ce sont trois périsprits de natures différentes, s'unissant pour opérer une division puissante parmi les molécules malades, elles introduisent entre elles des molécules similaires, mais nouvelles et actives, guérissantes et réparatrices, en livrant à la circulation les matériaux détériorés de l'organisme.

Docteur Demeure.

Poésie

La loi d'amour

La loi d'amour est souveraine,
Partout son doux verbe est écrit.
Elle féconde, unit, entraîne
La matière comme l'esprit.
La terre s'échauffe à vos flammes ;
Les cieux modulent vos accords,
Amour, attraction des âmes,
Attraction, amour des corps !

La molécule insaisissable,
Soumise à la fatalité,
Pour former le fer ou le sable,
A son amour : l'affinité.

Sous la loi qui règle et protège
Le mouvement universel,
L'atome à l'atome s'agrège
Selon son attrait naturel.

La fleur, déjà plus instinctive,
Et pressentant le bien-aimé,
Dans sa corolle sensitive
Lui prépare un lit embaumé.
L'heure de l'hymen est prochaine,
Voyez l'étamine éclater !...
Le pistil a conçu la graine...
Le calice va l'abriter.

Plus libre et plus sensible encore,
L'oiseau, ce fils aimé du jour,
De son gosier souple et sonore,
Fait ruisseler les chants d'amour.
Dans sa vie ardente et joyeuse,
Les essors se sont agrandis :
Et, s'il chante pour la couveuse,
Il chante aussi pour les petits !

Voici l'homme : sur son front brille
Le sceau de suzeraineté.
Son amour créera la famille,
La patrie et l'humanité.
Il monte encore ; il cherche... il aime
Les mondes qu'il voit, Dieu qu'il sent...
Élan sans fin, trésor suprême
Qui s'accroît en se dépensant.

Montre-nous quels transports tu voiles,
Mer sans rives de l'éther bleu !
Apprends-nous pourquoi les étoiles,
Échangent des baisers de feu !
Dis-nous si la comète errante
Cherche un soleil qu'elle a rêvé,
Et comment la planète enfante,
Et dans quel sein l'astre est couvé !

Et toi, source de toutes choses,
Toi, dont la vie embrasse tout,
Toi, le régulateur des causes,
Toi, dont la grande âme est partout !
Ton amour, comment le décrire,
Ton amour, comment le nommer !...
Je cherche un mot qu'on puisse dire,
Et je n'en trouve qu'un : aimer !
Eugène Nus.

Bibliographie

Revue spirite rationnelle

M. le docteur F... a bien voulu nous traduire le prospectus d'une nouvelle revue intitulée : Revue spirite rationnelle, paraissant chaque mois à Schwaz, près Toeplitz, en Bohême, chez l'auteur, Jules Meurer ou bien chez l'éditeur de Leipzig, Oswald Mutze. Merci à notre ami M. F...

« Le titre de la revue mensuelle annoncée, fait connaître avec précision et exactitude, la direction que cette publication doit prendre et maintenir. Comme revue spirite, elle placera en première ligne tout ce qui paraîtra en faits ou phénomènes spirites, soit en publications qui peuvent les concerner ; en un mot, tout ce qui peut entrer dans les attributions de cette revue. Au point de vue du Spiritisme, elle discutera toutes les recherches nouvelles et scientifiques dont elle relatera les découvertes ; elle s'efforcera de bien démontrer les rapports intimes et harmoniques qui existent entre la doctrine qu'elle représente et toutes les branches du savoir humain, soit anciennes soit nouvelles qui auront acquis droit de cité, et montrera que cette concordance existe partout où elle semble faire défaut. Comme revue rationnelle, elle contiendra uniquement ce qui peut répondre d'une manière absolue à la raison humaine.

Nous nous sommes fait un devoir de laisser dominer et agir la raison dans tous les cas possible comme dans tous les temps, en ne faisant rien qui ne soit en complet accord avec elle. De même, nous prouverons que la doctrine bien définie, est en complète concordance avec la raison, les faits et toutes nos connaissances positives ; que toutes les extravagances transcendantales du domaine des choses inaccessibles, doivent être considérées comme un lest superflu dont le Spiritisme n'a nul besoin. Ayant vainement cherché une revue allemande rédigée en ce sens, nous avons, en créant la Revue mensuelle spirite et rationnelle, cru répondre à un besoin bien pressenti ; nous n'agissons pas en vue d'un intérêt personnel, mais bien à un devoir réel, en recommandant à tous les lettrés de la Germanie cette publication allemande qui vient démontrer l'existence d'une doctrine généralement inconnue parmi nous.

Ici, nous ne sommes que quelques spirites, tandis qu'en Amérique, en France, en Angleterre, les adeptes du Spiritisme se comptent par millions. Ce fait, si remarquable par sa haute portée, doit nous engager à bien accueillir cette lumière essentielle qui vient seconder toutes nos recherches du domaine scientifique. Notre désir le plus ardent est de n'offrir à nos lecteurs que des études spéciales, sérieuses, bien élaborées, surtout assez choisies, pour attirer l'attention de tous les amis de la vérité sur notre Revue spirite rationnelle.

La rédaction et librairie de l'auteur, Jules Meuler »

Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

Mai 1872

Anniversaire de la mort d'Allan Kardec

Le 31 mars 1872 rappelait à tous les spirites le départ d'Allan Kardec pour un monde meilleur ; l'honorable veuve du maître a reçu, à ce sujet, plusieurs lettres qui lui expriment une grande sympathie ; les groupes de Paris ayant chacun décidé d'aller au Père-Lachaise pour célébrer l'anniversaire d'un homme vénéré, sans invitation et sans parti prémédité, bon nombre de spirites se sont trouvés autour du tombeau où madame Allan Kardec était elle-même. Nous devions au jour de Pâques cette réunion inattendue qui, pour tant de spirites venus de points divers, s'est changée en assemblée fraternelle ; la sympathie nous avait attirés, et plusieurs personnes, devant au nom de leurs groupes prononcer quelques paroles, ont dû le faire devant un nombreux auditoire.

Cette communauté de pensées, cet échange unanime de voeux spirites que n'ont pu arrêter ni l'inclémence d'un ciel nuageux, ni la pluie continuelle, ont fait prendre à cette réunion fortuite la décision suivante : Le 31 mars 1872, à deux heures de l'après-midi, tous les adeptes de la doctrine d'Allan Kardec sont convoqués au Père-Lachaise ; cette réunion n'aura qu'un seul but, rendre hommage à un éminent philosophe, et manifester le désir de voir se répandre notre doctrine.

Quatre discours ont été prononcés ; les auditeurs ayant, à l'unanimité, exprimé le désir de pouvoir les lire dans la Revue, nous les insérons avec d'autant plus de plaisir, que tous les groupes de Paris veulent ainsi affirmer leur union commune et leur conformité d'opinion, sur le terrain spirite et fraternel préparé par Allan Kardec.

« Au nom de tous les anciens spirites.

Mesdames et Messieurs,

Je ne puis laisser passer le 31 mars, jour anniversaire de la mort d'Allan Kardec, sans venir, au milieu des membres de notre Société, mêler notre souvenir et nos espérances à ceux de nos frères et amis de la Société anonyme et des autres groupes qui ont envoyé leurs représentants.

La sympathie nous attire autour de ces emblèmes d'un autre âge notre croyance sincère nous fait un devoir de venir déclarer combien nous devons être heureux d'avoir connu le Maître, d'avoir entendu ses conseils, d'avoir assisté, depuis leur création, à ces réunions fraternelles où l'enseignement spirite nous fut prodigué par les aperçus lumineux du président Allan Kardec, et par les dictées données aux médiums.

Perdu dans la foule des assistants, je recevais avec humilité les révélations de nos chers invisibles, n'ambitionnant que l'honneur d'être spirite et de m'initier aux grandeurs de cette sublime doctrine. Je n'aurais alors jamais pensé que les circonstances puissent un jour me placer à la tête d'un groupe ; cela me prouve, frères et soeurs, que pour faire le bon travail, Dieu se sert souvent des humbles, mes nombreuses lectures me l'avaient prouvé, et je remercie nos bons guides, d'avoir voulu mettre mon dévouement absolu à l'épreuve.

Comme nous, bien des visiteurs ont, dans cette terre, les corps de personnes chéries ; depuis l'érection de ce monument symbolique, au cimetière du Père-Lachaise, la curiosité est éveillée, les passants demandent à ces pierres levées, à cette tête de bronze, à ces paroles : Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi !... » le pourquoi de cet ensemble imposant ?

Cette devise n'est pas mystérieuse, ou plutôt elle explique tous les mystères de la nature, elle les rend clairs à tous ceux qui veulent prendre la peine d'ouvrir les ouvrages d'Allan Kardec. Le fondateur de la philosophie spirite a su mettre à la portée de toutes les intelligences les problèmes les plus redoutables de la vie, et pour nous tous, ouvriers de cette existence, il a prouvé, par la pluralité des incarnations sur cette terre, que l'homme est lui-même l'artisan de sa position, que son travail, son abnégation, son profond amour de sa famille à lui et de la grande famille humaine, pouvaient seuls l'élever au-dessus de ses frères. Allan Kardec nous a enseigné que par l'instruction, la volonté de bien faire, on peut vaincre ses passions et ses mauvais penchants ; que les deux sexes étaient égaux

aux yeux de Dieu, et que l'intelligence seule dénote chez eux un progrès et une différence. La fortune n'est qu'un, état momentané, puisque l'homme après sa mort corporelle, renaît immédiatement à la vie véritable, à la vie spirituelle. Oui, auditeurs qui ne connaissez pas la doctrine d'Allan Kardec, notre Esprit vit, en attendant qu'il puisse renaître sur terre, c'est-à-dire, se servir d'un corps humain pour tenter parmi nous une nouvelle épreuve ; un tel qui fut riche dans une existence antérieure, choisit librement une vie de pauvreté et réciproquement. Il y a donc liberté complète dans le choix de l'incarnation, et ce va-et-vient d'un monde dans l'autre se continue, tant que l'Esprit n'a pas compris la fraternité et la solidarité qui l'unit à ses frères en souffrances. L'Esprit qui n'a plus rien à apprendre et qui a progressé, s'en va habiter des planètes dont toutes les conditions vitales diffèrent des nôtres, et, comme les mondes sont infinis, et que le ciel présente à nos investigations des systèmes de soleils plus merveilleux les uns que les autres, Dieu en nous laissant, par nos études, comprendre la progression interminable de ces poussières d'étoiles, nous fait entrevoir le progrès infini promis à l'Esprit.

Ainsi pour les non spirites qui écoutent mes paroles, s'explique la devise : « Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi. » Comme aussi il est facile de comprendre que si une cause intelligente nous a créés, nous nous rapprocherons d'autant plus de cette cause première, Dieu que les effets produits, dans nos diverses existences, auront été intelligents.

L'homme, cet être si faible, a pu transformer la terre, la couvrir de merveilles industrielles et scientifiques dues aux travaux de centaines de générations, aussi pouvons-nous comprendre combien ces effets ou résultats de nos communs efforts sont grands, et combien plus doit l'être la puissance de Dieu qui nous créa.

Passants, la grandeur du Maître des mondes est dans cette épigraphe de la Revue spirite : « Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet... »

Pardon, Mesdames et Messieurs, pour ces longues explications ; spirite de la première heure, j'ai pensé qu'il était bon de dire ces vérités à ceux qui ne les connaissent pas ; nos réunions fraternelles doivent être un enseignement continu, si petit soit-il.

Devant ce tombeau élevé par notre honorable soeur, madame Allan Kardec, et par la sympathie reconnaissante de quelques spirites, jurons d'être unis au nom du philosophe puissant que la postérité bénira ; aimons-nous avec dévouement, avec simplicité, tout naturellement comme l'indique la loi universelle. Etre spirite convaincu, sincère, c'est, au nom du Maître, ne pas refuser notre aide au frère malheureux, ne jamais repousser la main qui nous est tendue, oublier les offenses et surtout ne jamais prononcer d'exclusions. Les Esprits malheureux ont besoin de lumière. Soyons unis pour être forts, aimons beaucoup pour être aimés.

M. Boiste, président de la Société des Études spirites. »

« Au nom des dames spirites.

Mesdames, Messieurs, mes Frères,

Toutes les voix, même les plus humbles, doivent s'élever quand il s'agit de rendre hommage à Celui qui, par une vie consacrée tout entière à la recherche de la vérité, nous a légué, monument impérissable, une doctrine qui satisfait à la fois les plus tendres aspirations du cœur, les plus fortes exigences de la raison : j'ai nommé le Spiritisme.

On vous a montré le Spiritisme embrassant l'humanité entière ; touchant à toute position pour la guider, à toute souffrance pour la soulager, à toute science pour l'éclairer, à tout sentiment pour l'agrandir. Je ne puis m'élever aussi haut ; femme, je vous dirai seulement ce que le Spiritisme a fait pour la femme.

Ce siècle, Messieurs, est celui des désirs ardents vers un ordre de choses plus parfait : c'est, si l'on peut parler ainsi, l'époque scrutatrice, qui sonde toute chose afin de pouvoir trouver un point d'appui, et qui cherche à briser les entraves du passé, parce qu'elle sent fermenter en elle l'avenir. Au milieu de la marche ascendante vers le progrès, on a compris qu'il faut s'appuyer sur la base

constante et sûre de la Famille.

Or, cette première éducation qui prépare la vie, ces notions, ces premiers sentiments qui sont gravés dans nos cœurs, nous les devons à la femme ; tous nous aimons rattacher ce qu'il y a de meilleur en nous, au doux souvenir d'une mère. On ne saurait assez faire remarquer quelle est l'influence de la femme dans le cercle restreint qui lui est fait et, d'après cela, quelle est son influence sur la société tout entière.

Quelques exemples en témoignent. Nous voyons que tous les grands hommes, les âmes généreuses qui n'ont eu ici-bas qu'un seul but : le bien de l'humanité, ont été préparés à leur existence de lutte et de dévouement par des femmes supérieures. Je citerai seulement, dans l'antiquité, la mère des Gracques ; de nos jours, celle de Washington.

La mission de la femme, tous vous la comprenez. Mais pour la remplir dignement, cette mission parfois si difficile, où trouvera-t-elle un appui ? Car ne vous y trompez pas, Messieurs, il vous faut peut-être moins de force pour lutter au grand jour, soutenus que vous êtes par la conscience de vos droits, qu'il nous en faut dans la tâche qui nous incombe, et qui est toute de sacrifice.

Et maintenant cherchons ce qu'on a fait pour élever la femme à la hauteur de ce qu'on exige d'elle.

L'antiquité nous la montre moins la compagne de l'homme que son esclave. A un certain point de vue on le peut comprendre. La force alors primant toute chose, on ne doit point s'étonner de voir la femme assujettie, elle dont l'action est toute morale ; il lui fallait nécessairement subir alors la pression sous laquelle ployaient toutes les faiblesses. Mais le christianisme vient éclairer le monde, portant partout les grandes idées d'émancipation. Il semble qu'alors la femme doive être relevée par la religion qui l'idéalise dans la personne de Marie. Un seul fait répondra à un concile trop fameux, il fut mis en doute qu'elle eût une âme. Il était donné au Spiritisme seul de détruire un préjugé que tant de siècles ont affermi et pour ainsi dire consacré ; il était donné au Spiritisme seul d'éclairer une question qui doit tant faire pour le progrès. Nous savons maintenant que le même Esprit peut animer la matière qui forme l'homme ou la femme, il nous est démontré que la plus parfaite égalité règne entre les incarnés et que la seule distinction que Dieu mette entre eux, est celle qui résulte de leur avancement dans la perfection.

Que la femme refoulée, comprimée, qui trouve son fardeau bien lourd, apprenne par le Spiritisme ce qu'elle est et ce qu'elle peut être. Qu'elle sache que, librement, elle a accepté une mission qui, bien remplie lui sera comptée par le Dieu juste qui élève les humbles. Qu'elle soit spirite afin d'être résignée et forte, afin de marcher dans la vie, heureuse et calme par la conscience de son oeuvre saintement accomplie.

Exalter le Spiritisme, Messieurs, c'est exalter notre Maître inspiré, Allan Kardec. Son grand esprit, qui a reçu le prix du plus pur dévouement, et qui plane maintenant dans les régions éthérées, écoute et protège encore les moindres d'entre ses adeptes. Ah qu'il reçoive aujourd'hui de nous toutes, femmes spirites qu'il a éclairées, consolées, fortifiées, ce témoignage de notre reconnaissante admiration ; qu'il sache que son nom est à nos yeux entouré de l'auréole de la véritable gloire, celle qu'on acquiert en travaillant à la régénération de l'humanité.

Mademoiselle Euphrasie B. »

« Au nom de tous les médiums.

Mesdames, Messieurs,

Le sentiment qui préside d'ordinaire aux cérémonies funèbres est celui de la désolation, les paroles que l'on y prononce sont empreintes de tristesse, et le coeur des assistants est rempli d'une émotion pénible.

Le départ d'un ami, l'incertitude de son sort, la terreur d'un événement semblable qui attend chacun dans un délai prochain, l'appareil du deuil, les larmes de ses proches, tout ce qui nous entoure contribue à nous affliger, à nous troubler, à glacer nos sens. On regrette qu'une mort prématurée ait enlevé à une jeunesse brillante un enfant adoré, on pleure sur des orphelins, on gémit sur cette fatalité qui frappe tel homme dont l'avenir s'ouvrait glorieux, ou qui jouissait des dons de la fortune,

puis chacun se retire avec une impression douloureuse, et chacun s'empresse d'oublier, en jetant sur la tombe qui se ferme un éternel adieu.

Pour nous, Mesdames, Messieurs, ce n'est point avec de semblables préoccupations que nous sommes venus ici ; le calme le plus parfait, la sérénité la plus inaltérable règnent dans nos coeurs et la pensée qui nous a réunis en face de ce tombeau est toute différente.

Par un bienfait que tous les hommes sont appelés à recueillir, il a plu à la Providence d'enlever de nos yeux, le voile qui nous cachait la destinée de l'homme après la mort, et notre intelligence ravie a compris au même instant, la certitude de l'existence de l'âme et son immortalité.

Nous savons donc que la mort est une transformation, qu'elle nous offre la récompense du travail, du dévouement et de l'amour fraternel ; nous la considérons comme le commencement du bonheur et nous nous réjouissons quand nous voyons sortir de notre terre, comme d'une prison, un ami dont l'existence auprès de nous a été utilement remplie.

Telle est notre pensée en ce moment, le souvenir des travaux accomplis par notre frère Allan Kardec, son initiative, sa persévérance, son amour de la vérité, son dévouement envers l'humanité, constituent en sa faveur des mérites dignes de susciter notre admiration et sont les gages qui nous garantissent sa félicité. C'est pour rendre hommage à son élévation céleste et nous en réjouir avec lui, que nous nous pressons autour du monument élevé à sa mémoire ; c'est avec la croyance que son âme, invisible à nos yeux matériels, mais présente en réalité, nous entend, nous voit, nous protège, que nous lui adressons nos sentiments de gratitude et d'affection, car si nous devons à Dieu, bon et tout-puissant, les bienfaits spirituels dont nous jouissons, c'est qu'Allan Kardec fut choisi pour nous les transmettre.

Hommage à vous, cher et bon Esprit, qui avez été le ministre de la générosité divine envers les hommes, et reconnaissance pour le dévouement avec lequel vous avez rempli votre mission sur la terre ! C'est une joie pour nous, de vous exprimer les nobles aspirations que vous avez fait germer dans nos âmes, de vous retourner la part du mérite qui vous est légitimement dû, et de songer que votre oeuvre impérissable en se propageant par tout le globe, en le régénérant, profitera à tous nos frères et à nos descendants.

Protégez-nous pour que les liens de solidarité qui nous unissent se consolident par la fraternité et nous fortifient dans la voie que nous avons à parcourir, que votre inspiration nous seconde dans nos travaux, que la charité et l'amour du prochain dirigeant toutes nos actions, nous rendent persuasifs, et utiles à notre doctrine, afin que, continuateurs de votre oeuvre, nous en entretenions le feu sacré.

Alors, avec un saint enthousiasme et un légitime orgueil, vous pourrez vous écrier dans la joie de votre âme : « Exegi monumentum oere perennius » J'ai édifié un monument plus durable que l'airan.

Rohart-Lesueur. »

« Au nom de toutes les sociétés et groupes spirites.

Frères et soeurs en Spiritisme,

Les adeptes reconnaissants d'Allan Kardec sont heureux de se réunir près de ce tombeau celtique, autour de ce dolmen, vers lequel les visiteurs de notre grande nécropole portent leurs pas. Ce ne sont ni les moulures artistiques, ni la richesse du dessin qui attirent ainsi l'attention générale, mais bien la forme inusitée de ces pierres levées, les devises spirites qui accompagnent cet ensemble, le souvenir confus d'avoir connu des monuments semblables dans les existences antérieures.

Le 31 mars 1871 fut pour nous un triste anniversaire ; séparés par les événements, nous n'avons pu venir visiter ce lieu de repos. Nul, parmi nous, ne se méprendra sur le sens attaché à ces trois mots : lieu de repos. Les spirites savent que cette expression est une figure, puisque le corps déposé dans cette terre se décompose avec rapidité, et que, des matériaux qui servirent à édifier ce logis d'un Esprit, les uns sont laissés à la poussière fécondante, tandis que les atomes les plus subtils s'élevant dans l'atmosphère, y subissent la préparation voulue pour la formation d'autres êtres animés. Non, dans la nature rien ne se repose, et, pour nous enseigner cette vérité, la végétation dont nous

sommes entourés nous prouve que pendant cette mort apparente, l'hiver, les éléments nécessaires aux bourgeons prêts à s'ouvrir, subissaient une divine préparation.

Ce bronze nous rappelle la physionomie d'Allan Kardec, et ceux qui l'ont connu ou furent consolés par la lecture de ses oeuvres philosophiques, viennent souvent ici pour méditer et contempler ces traits sympathiques et bienveillants ; ils prennent l'engagement d'être plus que jamais charitables et fraternels. Si des personnes étrangères à la doctrine visitent cette tombe, n'obéissent-elles pas à cette mystérieuse attraction des morts sur les vivants ? Ne viennent-elles pas ici s'initier et savoir pourquoi les vivants attirent les morts ?

L'Esprit du Maître nous voit... Pour assister à notre réunion, il est descendu des espaces interplanétaires, de cette erraticité que nous habiterons un jour, il écoute nos pensées et nous laissera de salutaires et durables résolutions : Travailleur infatigable il nous prouve chaque jour la vérité de cet axiome : La mort c'est la vie, en donnant ses conseils amis aux médiums de divers pays, en écoutant nos plaintes, nos évocations et nos prières, en les faisant suivre de douces et bonnes effluves spirituelles. Si le périsprit de ce guide éminent rayonne ainsi, si sa puissance se fait sentir dans les intimes profondeurs de notre être, il ne faut pas en déduire que ce soit là son unique occupation ; soyons bien convaincus qu'en un séjour mieux approprié aux conceptions supérieures, il élabore sans cesse avec de purs Esprits, avec nos guides bien-aimés, tous les éléments nécessaires à la progression de l'humanité.

Allan Kardec sut largement tracer la voie spirite ; dans ses oeuvres, nous trouvons cette preuve évidente : que sa mission devait consister dans la préparation de travaux, non seulement utiles à la génération actuelle, mais aussi dans l'établissement de bases qui, permettant d'embrasser les plus vastes horizons, laisseront à nos successeurs de nombreuses investigations dans l'invisible, et le pouvoir d'unir le Spiritisme à toutes les branches de la science.

Oui, frères, la mort c'est bien la vie ; une simple tranchée dans la terre suffit pour recueillir notre dépouille, mais l'Esprit qui l'animait fuyant cette prison usée, reprend sa liberté d'action ; son enveloppe périspiritale s'étend à l'infini, quand elle est le produit d'une épreuve bien remplie, quand elle est imprégnée comme chez Allan Kardec, de ce profond amour de l'humanité, quand elle est l'image de la dignité personnelle, du dévouement à ses semblables et surtout du sentiment de fraternité, d'amour et de solidarité qui doivent un jour animer tous les hommes.

Tout en rayonnant glorieusement sur nous, l'Esprit du Maître peut aussi agir autrement et sans être placé dans les espaces inaccessibles à nos sens: il rayonne par la pensée imprimée. Notre raison trouve dans les bons livres, l'aliment nécessaire à la transformation de nos idées ; la réhabilitation, la grandeur, le pain de notre Esprit, sont enfermés dans les pages substantielles laissées par quelques génies. Pour meubler notre cerveau et en faire l'asile sacré du devoir et de la conscience, il ne faut plus ces oeuvres futiles et passagères qui flattent nos sens et nos passions secrètes, mais bien ces volumes pleins de saines et fortes études, qui nous apprendront la pratique sincère et exacte de nos devoirs, en nous permettant de formuler nos droits, sans haines, sans violences, avec de généreux élans de coeur, avec cette fermeté de décision qui n'appartiennent qu'aux âmes éclairées et sûres d'elles-mêmes.

Puison sans cesse à ces sources nommées le Livre des Esprits, le Livre des Médiums, l'Évangile selon le Spiritisme, le Ciel et l'enfer et la Genèse ; recueillons dans la Revue spirite les aperçus lumineux qu'Allan Kardec nous a laissés ; commentons cet enchaînement logique d'idées si bien coordonnées, et si nous avons su les comprendre nous aurons obtenu le droit d'être meilleurs, plus secourables pour notre prochain, nous voudrions désormais employer les trésors d'intelligence que nos pères nous ont légués, à mieux connaître Dieu et à le bénir dans ses oeuvres.

Allan Kardec, Esprit bienheureux, apprends-nous à mutuellement nous pardonner !... inspire tous les actes de notre vie, afin qu'ils soient accomplis en vue de l'union et de ta devise sublime : Hors la charité point de salut.

P. G. Leymarie.

Correspondance

Considérations sur l'aurore boréale du 4 Février 1872.

Notre frère et correspondant M. Algol de M..., nous envoie les remarquables pages qui suivent :
20 février 1872.

« L'apparition du phénomène du 4 février n'a pas été pour tout le monde un sujet de commentaires scientifiques ou de réflexions poétiques. Pour un grand nombre, pour la masse ignorante du vulgaire, elle a été l'objet d'un superstitieux effroi. On a cru voir apparaître un signe dans le ciel. Les imaginations ont bâti dessus mille prédictions plus saugrenues les unes que les autres. Les âmes timorées ont fouillé dans leurs souvenirs, et ont trouvé que les aurores boréales avaient toujours annoncé des révolutions et des guerres. Sans reculer bien loin, qu'on se reporte seulement au 5 avril 1870, l'aurore boréale qui fut visible à cette date n'a-t-elle pas été suivie quelques mois après d'une guerre désastreuse et d'effroyables massacres ? Durant la guerre même, au mois de novembre 1870, alors que la France luttait en désespérée contre un ennemi implacable, alors que nos espérances étaient encore suspendues, n'a-t-on pas vu, trois nuits consécutives, une aurore boréale ensanglanter le ciel, nous prédisant ainsi la défaite et la ruine ? N'est-ce pas un fait frappant, écrasant même ? Que répondrez-vous à cela ? Eh bien ! Maintenant, on vous dira que cette dernière apparition, plus effrayante que les précédentes, nous présage une nouvelle catastrophe plus effroyable, et qui fera indubitablement rayer la France du rang des nations. Entre nous, il faut avouer que c'est un signe peu rassurant et peu fait pour enflammer le patriotisme des Français et pour leur inculquer les idées de progrès et de régénération. Mais il y a heureusement des gens moins pessimistes, des braves qui ont à coeur de rendre à la Prusse ce qu'elle nous a prêté, qui ont vu toute autre chose dans notre aurore boréale. Ils ont vu dans le ciel, ces guerriers rancuneux, ils ont vu s'avancer du côté de l'Allemagne un drapeau tricolore qui déroulait majestueusement ses plis glorieux à la manière d'un conquérant : signal manifeste, mille fois évident d'une prompte et éclatante revanche de la France ! Vous dirai-je ce que les partisans de nos prétendants ont vu de leur côté ? Ils ont vu des drapeaux blancs, des fleurs de lis, une fusion emblématique de drapeaux ! Il y en a encore qui ont vu dans les lueurs australes l'annonce d'un Messie qui doit partir d'une petite île de la Méditerranée pour nous sauver ! Si le ciel se mêle si bien de politique, je crois inutile de vous demander ce que les Anglais et les Autrichiens ont dû y voir ! Bref, chacun y a vu quelque chose, excepté cependant les aveugles qui ont été obligés de croire sur parole. Je ne dois pas omettre de vous parler des dévots, qui ont carrément tranché la question, en affirmant que c'était ni plus ni moins le signe de la fin du monde, conclusion qu'ils ont tirée de l'Évangile, où il est dit que cette époque-là serait annoncée par des désastres, des calamités de tout genre et des signes dans le ciel.

Examinons ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette croyance aux signes précurseurs qui apparaissent dans le ciel. Pour cela, mettons-nous un instant en dehors de la science, afin qu'on ne nous soupçonne même pas d'avoir un parti pris. Admettons que le phénomène que nous avons décrit plus haut puisse être un signe précurseur ; pour avoir ce caractère, il est évident qu'il faut qu'il ait la même signification pour tous les témoins, ou qu'au moins il présente à tous et dans un espace restreint, les mêmes particularités, dont un observateur d'esprit supérieur, doué même d'inspiration, si vous voulez, donnera l'explication. Or, nous savons déjà que le phénomène ne s'est pas vu seulement en France, mais encore en Allemagne, en Italie, en Turquie et jusqu'en Amérique. Tous ces pays, placés sous différentes latitudes, n'ont pas pu le voir dans les mêmes conditions, et leurs habitants superstitieux ont dû en tirer des prédictions différentes. Faut-il croire à un signe adressé à toute la terre ? Mais il est bien certain qu'il n'a pas apparu sur tous les points du globe et qu'y aurait-il apparu, ce ne serait pas une raison pour en conclure la fin du monde, car en s'appuyant même à la lettre sur le texte de l'Évangile, qui donne de l'autorité à cette croyance, il n'y est pas fait mention de lueurs polaires qui, probablement, n'étaient jamais visibles ou n'avaient jamais été remarquées dans le climat de la Judée. Mais il y est parlé de la lumière du soleil qui sera obscurcie, des étoiles qui tomberont, etc., toutes choses invraisemblables et purement allégoriques qu'on sait parfaitement aujourd'hui n'avoir aucune influence sur le cours des événements, mais qui étaient seules capables

d'impressionner les esprits de ce temps-là. A l'époque du Christ, la Divinité ne pouvait s'affirmer que par des miracles ; les intelligences n'étaient pas assez avancées pour en concevoir une idée plus grande et plus juste. Le monde enfant n'avait pas encore quitté son berceau : son univers était borné au peu qu'il connaissait de la terre, et il n'y voyait rien au-dessus de lui-même, si ce n'est un Dieu, qu'il faisait en tout semblable à un homme, mais doué au suprême degré de ses qualités et de ses défauts, n'en différant que parce qu'il était plus puissant et qu'il dominait les éléments et les êtres vivants. Un monde imbu de telles croyances ne pouvait recevoir que des enseignements proportionnés à son avancement. Et nous ne devons rien trouver d'étonnant dans ce fait, pas plus que nous ne devons trouver étonnant qu'on n'enseigne pas l'astronomie et les mathématiques à un enfant de six ans. Ce n'est donc pas sur un passage de l'Évangile qu'on doit s'appuyer pour établir la réalité des signes précurseurs donnés par le ciel. Prendra-t-on alors pour preuves à l'appui les observations des gens superstitieux, qui voient partout et pour tout matière à prédictions ? Si nous voulons cesser d'être logiques, c'est ce qu'il nous faudra faire. Je sais fort bien qu'on nous fera à ce sujet mille citations plus frappantes les unes que les autres, qu'on nous rappellera la mort de César, celle même du Christ et mille autres événements, où la nature semblait pour ainsi dire se sensibiliser et se faire prophète. Mais pourquoi veut-on à toute force que ces phénomènes soient des signes précurseurs ? Ce ne sont simplement que des coïncidences, et voilà tout. Les Esprits impressionnés par un grand événement, se rattachent à tout ce qui peut leur en perpétuer le souvenir. Mais, voyons ! Est-ce que quelqu'un s'avisera jamais, par exemple, de penser que la comète de 1811 ait été créée et mise au monde tout exprès pour remplir nos celliers de bon vin ! C'est absurde, n'est-ce pas ? Mais voilà pourtant où nous mènent nos étranges raisonnements sur le système de l'univers et sur la Divinité.

Mais c'est vraiment trop discuter sur de pareils enfantillages ! Qu'est-ce que les phénomènes purement physiques ont de commun avec les phénomènes moraux ? Est-ce que le mens agit mollem n'est plus vrai ? La matière gouverne-t-elle le monde ? Est-ce que, par hasard, ce sont les éclipses, les comètes, les chutes d'aérolithes, les aurores boréales, le tonnerre, la pluie et le beau temps qui ont fait la grandeur ou la décadence des peuples ! Qui ont fait et feront les révolutions ! S'il en était ainsi, nous pourrions nous croiser les bras, car il ne nous resterait pas grand-chose à faire. Cependant une pincée de bon sens nous suffit pour annihiler et mettre au rang des fables tout ce fatras de superstitions. Revenons donc à la science et au Spiritisme. Ouvrons la Genèse d'Allan Kardec au chapitre des signes précurseurs, et relisons ces pages pleines de sagesse et de logique, où le Maître fait justice de la croyance aux miracles, et, en particulier, aux signes qui doivent nous annoncer la fin du monde : Quand s'accompliront ces choses ? Nul ne le sait, dit Jésus, pas même le Fils ; mais quand le moment sera venu, les hommes en seront avertis par des indices précurseurs. Ces indices ne seront ni dans le soleil, ni dans les étoiles, mais dans l'état social et dans des phénomènes plus moraux que physiques, et que l'on peut en partie déduire de ses allusions. La pratique générale de l'Évangile devant amener une amélioration dans l'état moral des hommes, amènera par cela même le règne du bien et entraînera la chute de celui du mal. C'est donc à la fin du vieux monde, du monde gouverné par les préjugés, l'orgueil, l'égoïsme, le fanatisme, l'incrédulité, la cupidité et toutes les mauvaises passions que le Christ fait allusion quand il dit : « Lorsque cet Évangile sera prêché par toute la terre, c'est alors que la fin arrivera. » mais cette fin amènera une lutte, et c'est de cette lutte que sortiront les maux qu'il prévoit.

Que chacun médite ces enseignements et les prenne pour guides dans ses jugements. Que, s'il y en a qui se sentent trop faibles pour abandonner leurs préjugés terrestres et humains, qu'ils emploient un moyen excellent et dont je garantis la réussite : qu'ils quittent pour quelques instants la terre et ses habitants ! Qu'on ne croie pas au moins que je plaisante ! Dans cette petite sortie extra-terrestre à la recherche du sang-froid et de l'impartialité, votre serviteur qui ne craint pas de s'égarer, même en discussion, accompagnera ceux qui se sentiront le courage de faire l'essai proposé. Ce n'est, après tout, qu'un voyage le plus simple et le moins dispendieux de tous. Vous allez voir ! Nous n'y passerons pas plus de temps qu'un express pour aller de Paris à Lyon ! Nous partirons le soir, si

vous voulez, et nous ne nous arrêterons qu'au bout de dix heures, avec la faculté de dormir pendant le trajet... Je vois déjà bien des lecteurs sourire à cette singulière proposition : ils s'imaginent peut-être qu'avec mon goût pour les descriptions d'aurores, je vais les faire assister à un lever de soleil. Erreur profonde !... Je vous l'ai dit, nous allons quitter la terre et c'est un rayon de lumière qui nous emportera avec sa vitesse ordinaire (sensiblement réduite, par esprit de modération) de 70000 lieues à la seconde. En supposant que nous dormions au départ, au bout de dix heures, quand nous nous réveillerons, nous serons à 2 milliards 520 millions de la terre, c'est-à-dire à plus de 60 fois la distance du soleil à la terre, et nous aurons doublé les confins connus du système solaire. Arrivés là, nous ne serons pas bien fatigués, et nous pourrons nous livrer tout à notre aise à nos réflexions philosophiques. En ouvrant les yeux, nous ne manquerons pas de faire une reconnaissance des lieux; et, l'esprit encore bourré de nos préjugés terrestres, nous chercherons, avec une anxiété après tout bien légitime, notre inséparable planète. Mais devant nous, derrière nous, au-dessus, au-dessous de nous, de tous les côtés, nous ne verrons rien que le ciel noir sur le fond duquel se détacheront des millions d'étoiles étincelantes. Une étoile plus grosse et plus brillante que les autres frappera nos regards : au bout de quelques minutes de réflexion, nous reconnaitrons en elle notre soleil, reste bien pâle des splendeurs que nous contemplions de notre globe mais, c'est en vain que nous chercherons à découvrir la terre. Pour faire cette grande trouvaille, ce ne sera pas trop du meilleur télescope de Foucault et du coup d'oeil mathématique de M. Le Verrier. Après cela, nous chercherons, si nous pouvons, l'Europe !... et puis la France !... Nous serons effrayés de notre petitesse et de notre néant et, croyez-le, nous ne nous occuperons plus de signes précurseurs physiques, et nous verrons s'envoler un à un nos préjugés, comme un brouillard dissipé par le soleil. Alors nous rejetterons loin de nous l'idée mesquine que nous nous faisons de Dieu et nos âmes embrassant de toute la puissance de leurs facultés une parcelle insignifiante de l'infini, croiront le contempler face à face, mais ne contempleront encore qu'un rayon de sa sagesse et de sa magnificence.

Arrêtons-nous maintenant, et voyons ce que deviennent, devant ces spectacles éblouissants de la majesté divine, les tableaux éloquents qu'évoquait Bossuet du haut de la chaire pour faire juger aux peuples et aux rois de l'inanité des grandeurs humaines ! Ce que deviennent ces sombres descriptions, ces épouvantes de la mort et des châtements éternels que jetaient les princes de la parole à leurs auditoires tremblants pour les ramener à Dieu ! Images froides et sonores qui pouvaient impressionner les esprits du moyen âge, qui impressionnent encore maintenant les esprits rebelles au progrès, mais dont le Spiritisme n'a pas besoin pour convaincre et persuader ses disciples. Un rayon de lumière lui suffit pour les entraîner dans l'infini ; un regard, une pensée pour leur parler de Dieu ; une prière pour les élever jusqu'à lui.

Algol. »

Remarque. On ne saurait mieux dire, frère Algol. Merci pour ces considérations empreintes de vrai savoir. Nous désirons vous lire le plus souvent possible, et nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs les études d'Esprits sérieux et élevés tels que le vôtre.

Réflexions d'une institutrice spirite

Madame E., institutrice, nous adresse la lettre suivante ; nous nous empressons d'en extraire les passages les plus remarquables : 2 avril 1872.

« Que vous dirais-je de la *Trilogie* : c'est un de ces livres devant lesquels tous les compliments seraient fades et au-dessous de la vérité ! Tout ce que l'on peut désirer, c'est de le voir propager autant que possible. Soyez mon interprète près de M. Babin pour le remercier de tout coeur. Demandez aussi des prières à Dieu pour ma bonne mère, sa santé a besoin du bienveillant appui de tous les spirites.

Je serai de retour lundi prochain à X... pour reprendre ma tâche journalière. Mes résultats ne sont pas encore bien visibles ; pourtant je puis constater avec plaisir un changement notable chez tous

mes élèves. Je le dis sans orgueil, parce que la gloire en revient à Dieu et aux bons Esprits que j'implore, ainsi qu'aux excellents livres d'Allan Kardec, de MM. Marc Baptiste et Babin, et à l'éducation maternelle de madame Collignon, de Bordeaux. Je n'ai jamais hésité à en lire les passages les plus remarquables à mes enfants, en leur expliquant ce qui pouvait être un peu obscur pour leur jeune intelligence. J'ai éloigné de leur esprit l'idée et la croyance de l'enfer éternel, leur montrant un Dieu bon et juste à la place d'un Dieu vengeur et implacable. Mon tableau d'honneur porte pour devise : « L'accomplissement du devoir seul donne le bonheur. » Tout le tour de mes deux classes, des devises du plus pur Spiritisme. Tour à tour je choisis une des devises pour l'expliquer et la commenter.

Dans une lettre précédente je vous disais, messieurs, qu'avec l'intention de me faire du tort on me faisait passer pour libre-penseur ; je suis convaincue que M. le curé et ses vicaires me savent spirite. Eh bien ! Cela ne m'a pas dépréciée dans leur esprit. A l'occasion de la première communion des enfants, j'ai reçu les compliments et les remerciements les plus flatteurs. Je les renvoie bien vite à ceux qui ont facilité ma tâche, et que j'ai nommés plus haut. M. F., premier vicaire, mérite bien aussi que vous le traitiez en frère, il est spirite bien certainement. Plusieurs fois, au catéchisme, il a laissé de côté toute orthodoxie pour entrer en plein Spiritisme. Il a bien déclaré que l'on pouvait se sauver dans toutes les religions ; que si l'on croyait à la lettre : Hors l'Église, pas de salut, on était dans l'erreur ; que s'il en était ainsi, Dieu ne serait plus juste, et partant, plus Dieu. Que quant à l'enfer éternel, rien ne le prouvait car il était en contradiction avec la bonté de Dieu et la saine raison. Que ce qu'il pouvait affirmer, c'est que Dieu donnerait à chacun suivant ses oeuvres. Que ce qu'il y avait de certain, c'est une récompense pour les bons et une punition pour les méchants ; qu'il fallait avoir confiance d'abord en la bonté de Dieu et en sa justice.

Puis, au sujet des manifestations spirites, il a déclaré que ce n'était point une superstition, mais une chose qui méritait une attention et une étude sérieuses. Qu'il ne fallait ni en rire ni en douter ; que la question n'était pas encore tout à fait approfondie, mais le serait bientôt. Que Dieu, pour ramener à lui les incrédules, était bien le maître de faire ce qui serait le plus propre à les convaincre. Je ne finirais pas si je voulais tout citer. Le mot Spiritisme n'a pas été prononcé, et pour cause peut-être : il y avait là des religieuses et des enfants qui n'auraient pas compris, et se seraient peut-être effarouchés. Il a aussi abordé quelques questions psychologiques, et ce qui me fait dire qu'on me sait spirite, c'est que lorsqu'il se laissait entraîner par son sujet, il me regardait, et se basait sur mes impressions pour s'arrêter ou continuer. Plus d'une fois il me questionnait sur mes élèves, et si je laissais voir quelque découragement, il répondait d'un air qui en disait bien long (du moins je le croyais) : « Continuez, continuez votre oeuvre, ne vous laissez pas ; vous travaillez pour l'avenir !... Vos enseignements ne seront pas perdus, ils porteront leurs fruits. »

Je vous donne tous ces détails, messieurs, parce qu'ils ne peuvent vous être indifférents ; tous les spirites doivent se faire un devoir de vous renseigner...

Madame E. »

Variétés

Apparition de croix et autres figures à Baden-Baden, Bulh, Rastadt, Steinbach, ect.

Nous recevons de notre correspondant, M. E. E., à R., le récit suivant :

« Messieurs et frères en spiritisme,

Je viens vous parler d'un phénomène qui s'est produit il y a environ un mois ou trois semaines, l'ayant entendu raconter et craignant que vous ne le sachiez encore. Le 14 mars, il y avait foire à Lichtemberg, pays de Baden ; on vit un cercueil, une tête de mort, une croix noire penchée, des épées et des pistolets ! Le peuple, consterné, se sauva de tous côtés en un clin d'oeil ; il n'y eut plus de foire, chacun se sauvant chez lui. Deux jours après, même histoire à Rastadt ; mais cette fois les phénomènes se virent sur plus de cent maisons et dans les carreaux des fenêtres ! Un maître d'école de Reschwoog, en Alsace, se trouvant témoin de la chose, vit casser des fenêtres et en mettre d'autres, immédiatement, le même phénomène se reproduisit sur les nouveaux carreaux. Il rapporta

l'une de ces reproductions et la fit voir aux voyageurs au moment de s'embarquer sur le Rhin, du côté de Baden ; arrivé sur la rive d'Alsace, il voulut encore la faire voir, mais il n'y avait plus aucune trace de dessins ; ce qui fait dire en Alsace, que ce ne sera pas pour eux, cette fois ! On m'écrivit ces détails, et les craignant controversés, je demandai dans une lettre des renseignements en Bavière ; on m'envoya l'extrait de la *Post Zeitung* d'Augsbourg, que je vous envoie. Il vous sera facile de le faire traduire ; je ne suis pas assez bien portante pour cela. Ce matin même, une lettre de Strasbourg me dit qu'en en parle beaucoup, et que bien des personnes vont voir la chose. J'ai pensé que ce fait intéresserait votre Cercle, et que vous pourriez demander des explications. Je relis souvent la communication de l'Esprit d'Elie Sauvage : il semble nous promettre le retour à la patrie de nos chères provinces ! Qu'il en soit béni ! Cet Esprit est le seul qui en ait parlé, je crois. Adieu, mes chers messieurs, et soyez toujours assuré de ma fraternelle amitié. E. E. »

Notre correspondant, M. F., docteur de grand mérite et spirite éclairé, a bien voulu nous traduire l'article de la gazette nationale de la nouvelle Bavière, envoyé par Mme E. E. Il doit être intéressant pour les spirites de connaître l'opinion première des journalistes d'Allemagne ; mais il est regrettable que nous ne puissions pas toujours reproduire les charmantes lettres de notre aimable et spirituel traducteur, M. F...

« Heidelberg, 20 mars 1872.

La singulière apparition de croix et autres figures signifiant mort et destruction, qui s'est manifestée tout à coup sur des carreaux de vitres de plusieurs localités du district de Baden, rend compréhensible l'émotion qui s'est emparée de tous les rangs de la population, et il est tout naturel qu'on cherche à s'éclairer par les moyens les plus divers, sur les causes de cette mystérieuse affaire.

Des explications qui ont été données dans les feuilles publiques, il résulterait qu'il faudrait attribuer ces manifestations à des modifications imprimées à la matière vitrée par une manipulation particulière de cette dernière. Nous laisserons de côté, pour le moment, la question des causes et d'origine de ces apparitions, pour tâcher de rassembler pour nos lecteurs, tous les éclaircissements que les feuilles publiques et les communications verbales ont pu nous fournir à ce sujet.

On a écrit de Baden-Baden, du 15 de ce mois, à des feuilles de Karlsruhe : « Il y a quelques jours, une mission eut lieu à Eisenthal et à Neuweier. Peu après, apparurent, sur des carreaux de vitres de maisons appartenant à de bons catholiques, des croix, et au-dessous de ces croix on voyait des pistolets et des épées. »

L' *Indicateur*, feuille catholique, annonce : « Ici aussi, comme à Baden, Btühl, Steinbach, etc., on remarquait sur des carreaux de vitres de certains édifices une, deux ou trois croix de 8 à 10 c. de longueur, avec une largeur proportionnée, plus ou moins parfaites et d'une couleur un peu plus foncée que celle du verre. Ce sont des croix de cette nature que nous avons vues sur une maison de Karlsruhe. »

De Karlsruhe on a écrit à la N. B. L. Z. (abréviation dans le texte, signifiant : Gazette nationale de la nouvelle Bavière. C'est moins dur que le texte) : « A Baden, se propage le dire que ces jours-ci, des croix et entre autres, des têtes de morts, sont devenues subitement visibles à plusieurs fenêtres, notamment à celles du Gymnase. Cette chose y aurait fait un tel bruit, que la police a cru devoir se mêler de l'affaire, et que le commissaire compétent, pour calmer la surexcitation des esprits, a donné l'assurance qu'il ferait soumettre les fenêtres à un examen chimique. Nous ne connaissons pas encore les résultats de ces recherches. Par contre, une des vitres crucifères a été envoyée ici, où elle est l'objet des commentaires les plus divers. Les deux croix sur ou plutôt dans un carreau de vitre que nous avons vu, ne se trouvent pas à la surface, mais paraissent dans l'intérieur à peu près comme un souffle puissant ; elles sont de couleur foncée. Un homme, très digne de foi, qui, étant à Bühl, a examiné le phénomène avec soin, nous a dit : « Les croix n'étaient visibles qu'en regardant de l'extérieur vers l'intérieur de la chambre ; mais quand on regardait à travers la fenêtre, de l'intérieur vers l'extérieur, on ne les remarquait pas. On a détaché des carreaux portant des croix pour en mettre d'autres. Mais aussitôt les croix sont devenues visibles sur les carreaux nouveaux. »

Il faut qu'il y ait du vrai dans les récits de mes anciens compatriotes. Mais cette coïncidence de ces croix et autres figures aux fenêtres de zélés catholiques, sur celles d'un gymnase, peu après une mission ! Il pourrait y avoir aussi là un fait de photographie spontanée. Comme l'état actuel des sciences physiques ne donne pas la solution de ce problème, je la demanderai volontiers soit à l'Esprit Jobard, de François Arago ou autres savants Esprits. Le maître lui-même vous dirait bien s'il y a influence spirituelle ou mystification des hommes, sur ces carreaux de vitre de ma sainte Allemagne. Aussi, à l'oeuvre et de bonne foi !

Quant à mes bons Badois et Badoises, je les vois d'ici lever les bras en joignant les mains, criant au miracle : « 0 Jesus mein Gott ! Je vois aussi les révérends pères accourant, trottant, suant, exhortant à grands renforts de chapelets, de bésicles, de croix et de goupillons. »

Docteur F.

Remarque. Nous ne trouvons dans ce phénomène d'apparitions d'objets divers sur la matière vitrée qu'une confirmation du même fait relaté si souvent dans la Revue spirite ; les Esprits désincarnés assez avancés doivent, encore mieux que les incarnés, savoir manipuler les fluides. Tout nous vient de l'espace, et, dans le grand réservoir aérien, les invisibles puisent facilement les éléments nécessaires à l'incrustation dans une vitre, d'une image reproduisant la physionomie d'un être mort, comme à San Francisco, à Dijon, à Béthune, etc., etc. ou bien la figure d'images symboliques, semblables à celles dont nous insérons la relation. Ce fait se renouvelle fréquemment, et il entre dans la catégorie des reproductions fluidiques de photographie spirituelle.

Il ne s'agit plus ici, dans le verre, de modification de la part du fabricant, mais bien de modifications invisibles, par l'action d'agents invisibles et intelligents, qui reproduisent ce phénomène dans les quatre parties du monde. De prochaines études, recommandées à tous les groupes, nous permettront de donner d'autres explications avec faits à l'appui.

Une vision

Condamnée à 35 dollars

Nous lisons dans la Chronique de San Francisco, 15 janvier 1872 : la perte du beau navire le Continental, tout en surexcitant les esprits de notre ville, est devenu la preuve bien importante d'un fait spirite. Un médium et docteur très éclairé, américain de naissance, séjournant dans notre cité, eut la vision suivante : « la nuit, il vit s'approcher de son lit une femme à l'aspect très affligé ; surpris et effrayé, il se calma aussitôt et demanda à l'Esprit la cause de sa douleur ; la vieille dame écrivit sur le mur : que le navire en bois et à vapeur le Continental faisait naufrage, qu'un grand nombre de passagers enlevés par les vagues avaient disparu, que le naufrage avait lieu au cap Saint-Luc. »

Le lendemain, le médium, on ne peut plus agité, raconte à ses amis le phénomène de la nuit, et comme il ne demandait pas le secret, le fait se répandit comme une traînée de poudre dans San Francisco. Les habitants qui avaient à bord de ce navire soit des parents, soit des intérêts, furent extrêmement agités ; ils déclarèrent que le médium avait fait un conte. Les autorités, entraînées par l'opinion publique, furent obligées d'arrêter le docteur, et, comme distributeur de fausse nouvelle, de médium possédé du diable, ils le condamnèrent à une amende de 35 dollars.

Les spirites furent indignés, et, malgré leur protestation, les autorités exigèrent immédiatement le paiement des 35 dollars. Peu de jours après, on recevait par la voie (Di la Paz) la certitude du naufrage du Continental sur les récifs du cap Saint-Vincent.

Les spirites ayant ainsi la certitude que la vision du médium était vraie, ont demandé instamment, non seulement la restitution de l'amende, mais aussi le droit de venger le docteur voyant des railleries et du mépris dont on l'avait couvert. Le public de San Francisco attend avec intérêt le dénouement de cette affaire.

Dissertations spirites

Le Spiritisme à Rochefort-sur-Mer

Notre correspondant, M. B... de Rochefort, nous adresse la communication et les faits suivants, obtenus dans une réunion de la société spirite de cette ville, et à laquelle assistaient nos frères de l'île d'Oléron.

19 juillet 4871. Médium, M. N.

« Frères et soeurs, vous êtes témoins de la grande anarchie matérielle, tandis que je suis spectateur d'une colossale anarchie spirituelle. Si vos Esprits familiers ne viennent pas souvent vous visiter, c'est qu'ils sont retenus par des travaux d'une grande importance il s'agit ici et dans ce temps, du renouvellement de l'espèce humaine. L'anarchie matérielle se cramponne aux privilèges ; avide de pouvoir, elle ne souffre ni droit ni justice, elle ne tolère la liberté qu'en vue de la tranquillité de ses intérêts sordides ; aveugles aveugles ! Mais l'anarchie spirituelle a une importance beaucoup plus étendue, car le voile est levé ! Les Esprits enfants seuls l'ignorent, et vous tous qui savez, vous avez lu le décret de Dieu ; les temps sont donc arrivés et la séparation de l'ivraie et du bon grain va se faire, et c'est bien là la cause réelle de la grande révolution actuelle. Les êtres chargés de remords, les, serviteurs de la matière, ont été touchés au vif ; ils ont compris l'arrêt qui doit les bannir de cette patrie dont ils faisaient leur propriété depuis des centaines de siècles. Pauvres insensés, ils se révoltent contre le fort des forts, et n'ont plus qu'un seul moyen de se satisfaire, celui d'être plus coupables encore !

Dans notre pauvre patrie, vous avez été témoins des forfaits qui ont indigné tous les coeurs honnêtes. Eh bien, cela n'est rien en comparaison de la révolte insensée contre celui qui nous a donné l'existence, contre notre père, contre Dieu. Vous subissez l'influence de deux révolutions, l'une spirituelle, l'autre matérielle, et les frères qui appartiennent à ces deux ordres d'idées, vous font une guerre à outrance ; ceux qui vivent à l'état d'Esprit, ont connaissance, pour la plupart, de la transformation actuelle de la terre, et, sachant qu'ils en seront exclus s'ils ne font amende honorable, ils trouvent plus commode de se coaliser, pour former une majorité qui puisse peser dans la balance. Il est donc urgent que vous soyez éclairés sur cet important sujet.

Dieu ne nous donna que des lois équitables et éternelles, toujours les mêmes quant au but à atteindre, c'est-à-dire l'unité. Quand la majorité des habitants d'une planète, soit incarnés ou désincarnés, parvient à un certain degré d'avancement, aussitôt, le grand dispensateur les fait concourir à un état supérieur sur la même planète, qui elle-même avance alors dans la hiérarchie des mondes.

Sachez-le, si les Esprits pervers sont acharnés à détourner les incarnés des idées si justes et si consolantes du Spiritisme, ils sont encore bien plus empressés de s'imposer aux Esprits assez confiants pour les écouter ; en cela, ils imitent ces hommes politiques, qui, pour conduire les peuples à ne plus jouir de leur libre arbitre, les abusent impunément. Tous les frères partisans de la rénovation, sont au contraire dans la situation de tous les partisans ardents de la paix, qui ont profondément et philosophiquement étudié les effets des grands conflits actuels, pour remonter sagement à la source qui les a produits, par conséquent, aux causes premières dont ils dérivent logiquement.

D'un côté nous instruisons avec ardeur, tandis que de l'autre on cherche à empoisonner le breuvage salubre que nous vous préparons ! Frères spirites, redoublez de courage, malgré les hommes et les Esprits pervers, ne faut-il pas faire luire dans toute conscience humaine la lumière divine et toutes les vérités que nous révèlent les merveilles de l'architecte des mondes ?

Prêchez donc par l'exemple, et vous aurez alors l'éloquence suprême. Priez pour les rebelles, soyez charitables pour tous ; c'est le voeu commun des amis de l'erraticité.

Tout à vous dans l'amour fraternel,

Allan Kardec. »

Remarque. Puisse le groupe de Rochefort persévérer dans ses travaux, il aura non seulement l'appui

des bons guides, mais aussi l'assentiment moral de tous les spirites. Ce groupe est bien secondé dans ses études par son président M. B... qui nous envoie le récit des trois faits suivants :

«1° Un simple ouvrier spirite de ce groupe, complètement illettré, mais doué d'une grande volonté, d'une grande puissance fluïdique unie à une croyance bien ferme, à un profond amour pour son prochain, possède la faculté guérissante et l'intuition de ce qu'il faut pour soulager un malade, en portant la main sur la partie affectée ; une secousse électrique l'avertit que le mal est là. Remarque particulière, le médium, qui est chargeur de navires, pose sur l'endroit douloureux un petit caillou qui lui fut apporté dans une circonstance particulière ; depuis, il a la persuasion que cette pierre jouit d'une grande efficacité, et que magnétisée par les Esprits, elle aide à guérir les malades. Ce talisman jouit de la faculté donnée aux globules homœopathiques, par le docteur qui les baigne dans une dilution magnétiquement préparée. Le médium de Rochefort est un homme sain et vigoureux, ce caillou a ses molécules empreintes du fluide énergétique de ce travailleur rempli de grandes pensées morales, et, lorsqu'il le tient sur la partie affectée, il prie, et les amis invisibles se servent de cette nature privilégiée pour conduire les atomes fluidiques à travers son périsprit, puis à travers les molécules du caillou qui, devenu pile électrique puissante, transmet aux parties intimes du souffrant le remède souverain. Ce guérisseur sature sans cesse ce caillou avec son fluide d'homme bien portant et plein de santé ; aussi vient-il prendre à la source bienfaisante, sur une humble petite pierre, ce fluide régénérateur et bien préparé.

2° Communication spontanée d'un Esprit mort à l'île de Ré ; il exprime ses amers regrets, gémit pour avoir ruiné cinq cents petits créanciers, et pourtant n'a pas conscience de sa position ; comme il se nomme et prétend que sa famille est fort riche, les auditeurs l'engagent à obliger ses héritiers à faire la restitution, mais le fera-t-il ? Les renseignements pris après cette confidence étrange, en ont prouvé la triste réalité !

3° M. S..., receveur des douanes, nous avait demandé l'évocation de l'Esprit de Jeanneau, mort dans des circonstances singulières, et qui ne vint pas à l'appel qui lui fut fait. Mais, nous dit M. B., président de la société, le 6 septembre dernier, un Esprit qui signa : Valentin de Saint-Georges d'Oléron, nous répondit ne l'avoir pas rencontré dans l'erraticité, malgré ses appels réitérés, etc. La communication continua par un dialogue dont voici un extrait :

D. Combien y a-t-il de temps que vous êtes mort ?

R. Je ne m'en souviens pas. J'ai fait une maladie, je me suis endormi, et, en me réveillant, je fus bien surpris de me voir entouré de ceux que je croyais morts.

D. Avez-vous connu Jeanneau ?

R. Je l'ai connu enfant alors que j'étais homme.

D. Sans vous souvenir depuis quelle époque vous êtes dans le monde des Esprits, ne pourriez-vous pas nous dire l'âge que vous aviez lorsque vous y êtes entré ?

R. Je ne sais pas.

D. Quelle profession exerciez-vous sur la terre ?

R. J'étais pêcheur.

D. N'étiez-vous pas marin aussi, et n'avez-vous pas navigué pour l'État et le commerce ?

R. J'ai voyagé dans les colonies, et j'ai fait une campagne de quatre ans sur le navire de l'État la Reine-Blanche ; j'ai navigué au cabotage pendant quelques années, puis je me suis établi (marié), et me suis fait pêcheur. J'avais un petit bateau à moi.

D. Aviez-vous des enfants ?

R. Oui, un garçon et deux filles.

Voici maintenant un extrait de la lettre de M. S..., concernant cette communication. « La communication signée Valentin de Saint-Georges est vraie. Nous avons consulté, M. T., et moi, un vieillard de quatre-vingt-quatre ans qui conserve tous ses souvenirs : il se rappelle parfaitement ce Valentin qui a laissé sur la terre, a-t-il dit, deux filles et un garçon morts peu de temps après lui. Sa mort, croit-il, remonte à soixante ans. (Qu'on aille maintenant nier la vérité de nos communications

!) Ils étaient venus quatre de La Teste pour pêcher sur nos côtes : Valentin, Hugon, Marcot et un autre dont le nom est oublié ; il reste encore Hugon. Nous fûmes le voir à un kilomètre de Saint-Georges ; après lui avoir rappelé son jeune âge, ses compatriotes, il s'écria :

- Valentin, ah ! Oui, Valentin, Marcot, belle pêche.

Ce souvenir ranima ses forces morales.

- Oh! dit-il, si je pouvais marcher, je trouverais bien le poisson de ce temps-là.

J'ai fait lire cette communication, ajoute M. Sauvageot, à plusieurs personnes, et la confirmation de ce nom Valentin, les a fait réfléchir. » Le président de la société spirite de Rochefort, V. B.

L'Enfant humanité par l'Esprit de Milton

Sous ce titre, M. L. Adam, secrétaire du groupe spirite La Paix, à Liège (Belgique), nous envoie, au nom de M. Hasserez, président du groupe, la série de communications qui suivent : le médium, M. Bure, est illettré et n'a jamais, dans cette existence, entendu parler de Milton. Tout nous porte à croire que, pour produire médianimiquement ces pages inspirées, il faut que le médium, venu en expiation dans cette vie, soit un instrument admirablement préparé par de nombreuses réincarnations : il travaille manuellement et les peines corporelles ne l'empêchent pas de sacrifier ses soirées aux enseignements spirites.

A Liège, tous les groupes travaillent sérieusement, et, au nom de toutes les sociétés avec lesquelles nous sommes en rapports constants, nous présentons l'accolade fraternelle aux groupes : le Propagateur, président M. Pabry ; l'Espoir, président M. Jean Pirotte ; Au Consolateur, président M. H. Buntinx ; la Paix, président M. Hasserez ; la Concorde, président M. B. Buntinx ; la Charité, président M. Clossart ; le Progrès, président M. H. Pummers ; l'Aurore, président M. A. Werry.

16 janvier 1870

Soulevons un coin du voile qui s'étend sur le passé, et plongeons-y nos regards.

Quel spectacle grandiose se déroule à nos yeux, la nature encore vierge s'étale sous un ciel pur, car la main de l'homme n'a point passé par là. Les montagnes gigantesques et les arbres majestueux semblent se confondre dans un calme et immense sourire ; sous les vastes arceaux des forêts, tout semble jouir d'une paix profonde.

Un être s'avance, et devant lui tous les autres s'éloignent ; serait-il le maître, cet homme distrait qui semble étranger à tant de magnificences ? La tête penchée, il gravit une montagne qui domine la mer, sa pensée semble flotter et ses yeux cherchent l'inconnu. Mais l'ombre descend, le soleil, après sa course de l'orient à l'occident, lui cède son empire, et la fraîcheur de la nuit réveillant l'inconnu, il fuit à pas précipités et dans une angoisse et une terreur inexprimables, il regagne son gîte, se roule sur le sol en poussant des cris rauques et inarticulés !

Il est seul ! Dieu l'entend et a pitié de lui, il va lui donner une compagne, afin qu'il puisse croître et multiplier.

Et l'homme se transforme, moralement la mort ne l'étreint plus ; une étrange et nouvelle attraction lui fait porter ses regards sur un reflet inconnu qui brille dans l'obscurité. Se reconnaissant dans un regard ami, il ouvre ses bras à la compagne timide que Dieu lui donne.

Heureux désormais, il pourra sourire aux rayons d'or qui éclairent l'horizon, et, tenant sa compagne par la main, sous les effluves de l'astre du jour, son intelligence s'ouvrira aux choses de la vie.

Peu importent les dangers, la dent des fauves, les ronces et les épines de la route qui déchirent leur chair ; la compagne pudique se revêtira de feuillage, elle pansera les plaies du maître, sa douceur et ses prévenances feront naître l'attendrissement, l'homme instinctivement cherchera les choses utiles.

6 février 1870

... à son existence, et les jours s'écouleront heureux ; il semble que rien ne puisse manquer à leur bonheur. Leur amour grandit et pourtant des soupirs soulèvent leur poitrine, que peut-il donc leur manquer ? Soudain la femme fut prise d'un mal inconnu, elle se presse contre l'époux inquiet et

éperdu.

C'est la famille qui vient de naître... l'homme prit le petit être entre ses bras, et l'éleva vers le ciel pour le consacrer au bienfaiteur inconnu ! Mère ! Tu souris ! Sois heureuse et presse aussi avec amour sur ton sein ce fruit éternel, cet Enfant humanité ; que tes yeux s'ouvrent à l'avenir et à l'enchaînement de toutes choses.

L'enfant grandit, déjà il accompagne son père ; que voit-il donc ? Il sourit de pitié et son regard étrange est plein d'éclat... il s'impatiente et frappe du pied... et... le sol s'ouvre sous ses efforts, il en vient à fouiller les entrailles de la terre., voyez... il abat de grands arbres, il les jette sur la mer et en fait un esquif ; l'inconnu l'attire et pour maîtriser l'espace, sa voix et sa pensée sauront créer.

Plus tard il déplacera les montagnes pour détourner le cours des fleuves, il forcera les éléments à devenir des esclaves sous sa puissante main !... Le malheureux, il voudrait enfin emprisonner les rayons solaires. Mais que vois-je...., arrête-toi, où vas-tu étrange enfant qu'on nomme humanité ? Tu heurtes ton front contre la voûte céleste, et que serait-ce si les liens de la matière ne faisaient obstacle à ton Esprit, il n'y aurait plus de borne à tes élans. Réjouis-toi d'avance de l'émancipation complète de ton Esprit, car alors tu pourras non seulement parcourir la terre, sonder les profondeurs cachées des mers et les assises du globe, mais aussi, donnant un libre cours à ton vol, tu franchiras les espaces interplanétaires pour aller visiter les mondes inconnus, le domaine de l'Esprit n'ayant pas de limites...

25 septembre 1870

O enfant humanité, te voilà adolescent, presque un homme. Que j'aime ton calme, tu deviens sérieux, tu réfléchis ; quelle pensée t'agite ?... ton front s'illumine et ton Esprit plane... tes lèvres s'ouvrent pour parler le langage des anges ; tes doigts font vibrer la lyre, et, ravis, nous entendons de célestes harmonies ; tu prends le burin pour graver des faits mémorables et ta main, se promenant sur une toile, y retrace les grandes épopées de la nature... ; vas-tu chercher ton idéal dans les sphères éthérées ?...

Armé d'une plume, tu marques chacun de tes pas sur les pages historiques, c'est le memento de ta postérité s'augmentant d'âges en âges... Adolescent, un jour tu te complais dans ton oeuvre et tu t'admires ;... le farniente commence et tu ouvres complaisamment ton coeur à des ombres nommées : l'Envie, la Jalousie, le Mensonge, l'Adulation ! Elles te domineront désormais et ton sourire angélique deviendra railleur ; tu ne réponds plus, tu insultes, et si l'on redresse la tête, la rage te domine, un feu sombre emplît tes yeux, tes mains semblent vouloir se briser... La nuit commence dans ton intelligence... humanité adolescente, tu te saisis de la foudre et des éclairs, tu te modèles sur les éléments en fureur, baissant la tête, tu marches en avant, tel qu'un reptile gigantesque qui se roule et se déroule démesurément... désormais, vive le carnage et les obstacles brisés et rompus avec violence !... vive les milliers de cris de rage, de détresse, montant de la terre au ciel !... et tu te roules sur toi-même ! Meurtri, ensanglanté et dans l'affreuse nuit, et dans une dernière convulsion, s'agitent tes membres épars !...

Est-ce le glas de l'humanité ?... partout des vampires, des vautours, des chacals, des bêtes immondes attirées par le sang, se glissent et rôdent autour des corps informes !... ils se disputent cette lugubre proie... humanité, seras-tu leur pâture ?... grande enfant !... dans l'espace, une voix toute-puissante mais triste dit ces mots : Enfant humanité, où es-tu ? Où es-tu ?

Une lueur mystérieuse vint éclairer cette scène de désolation, et trois Esprits à figures célestes, se tenant par la main, se placèrent tristement près de l'enfant humanité., elles pleuraient et l'une d'elle, l'aînée, la Foi, releva la tête pour dire : « Il ne mourra pas. » Aussitôt, l'Espérance posa sa main sur le coeur de l'agonisant et, écoutant avec anxiété elle s'écria : « Je sens un reste de vie, son coeur bat !... » La plus jeune des trois soeurs, la Charité, accomplit aussitôt des miracles de dévouement : le pauvre égaré fut entouré de soins les plus tendres, et l'oeuvre eut un plein succès... Le moribond ouvrit les yeux,... ils étaient hagards...et... les arrêtant sur les trois soeurs, il crut voir une vision et les referma... Alors la Charité prenant la parole, lui dit, d'une voix douce et pénétrante qui l'émut

profondément : « Frère, prends courage, rien n'est perdu ! Dieu dans sa bonté nous envoie vers toi, prends-nous pour guide, et, animé par la Foi, secondé par l'Espérance, guidé par la Charité, tu nous regarderas comme de bonnes soeurs qui doivent te conduire dans le royaume de la paix, près de Dieu notre Père. »

Ainsi parla la Charité au nom de ses soeurs, et fidèles à leur mission, elles relevèrent l'infortuné pour le rendre à lui-même. (A suivre.)

Milton.

Bibliographie

*Rénovation, recueil de poésie par M. Milles Lomon*²

Depuis longtemps nous connaissons M. Charles Lomon, et la lecture des poésies que contient son beau livre *Rénovation*, nous a fait admirer le talent vigoureux de l'auteur et surtout l'énergie philosophique de son oeuvre ; chaque stance est une leçon ; en un mot, l'inspiration, le profond amour de la patrie et de l'humanité, un grand coeur et toujours des idées spirites très élevées, se retrouvent à chaque page de ce volume plein de grande et véritable poésie.

Des pièces de vers telles que : Rêves du soir ; En mer ; Homo ; Souvenir ; A mademoiselle H. P. ; Ddissa la signare ; Une coquille ; Chanson ; Le coffret ; La plaine de Se-i-lé ; Une larme ; etc. ; toutes écrites dans une note gracieuse, douce et aimante, et fleurs et perles de ce riche écrin, se marient à des inspirations plus fortement accentuées et pleines d'enseignements d'une haute valeur.

Nous croyons qu'il est utile, qu'il est de notre devoir, de recommander la lecture de *Rénovation* à tous les spirites, les belles pages qu'il contient offrant des parties aussi remarquables que : Le bronze ; Soumission ; Tentation ; L'ivresse ; Cauchemar ; La frégate ; O' Ben ; La lumière ; Réincarnation ; Satan ; Renovatio...

Nous ne saurions mieux faire que de reproduire ici, la profession de foi de M. Lomon, pièce de vers qui est à la première page de son beau et bon livre.

I

Profession de foi

Je déclare avant tout que je n'ai qu'une haine :
Celle de l'échafaud, du joug et de la chaîne.
J'abhorre le carcan, mais je plains le bourreau.
Épargner le geôlier en brisant le barreau,
Répandre à flots partout la lumière paisible,
Être le droit tranquille et la force invincible,
C'est l'oeuvre de demain, c'est l'espoir d'aujourd'hui.
Dans notre ciel funèbre une aube vague a lui,
Pâle rayon noyé dans les brumes, aurore
Dont notre Orient sombre à peine se colore.
Peu d'hommes ont tourné les yeux de ce côté.
J'ai dit: vers la justice et vers la vérité,
Vers la lumière pure, éclatante et vermeille,
J'irai droit devant moi, comme vole l'abeille.

Pour qui veut sur hier faire naître demain,
Dévier un instant, c'est perdre son chemin.
La route la plus courte est la seule assurée.

J'irai droit devant moi vers l'aurore sacrée,

² Prix : 2 francs pour Paris et 2 fr. 25 pour la province.

L'oeil fixé sur le but, au reste indifférent.
La ronce aux dards aigus, le rocher, le torrent,
Le brouillard qui vous perd dans ses replis énormes,
Toute la légion des obstacles difformes,
L'égoïsme au coeur sec et le doute railleur,
Tout ce qui ne veut pas que l'homme soit meilleur,
Qu'il rompe en se dressant tout le vieil équilibre,
Que l'enfant devienne homme et l'esclave homme libre,
Tout cet ensemble louche est faux de préjugés,
Noirs buissons épineux l'un dans l'autre engagés,
Se dresse sur ma route et m'attend au passage.

Je n'ai pas l'espérance et ce n'est pas l'usage
De franchir d'un seul bond tout cet entassement.
Le chaos se défend avec acharnement ;
L'ombre n'accepte pas la lumière, le doute.
Ne veut pas que l'on croie et qu'on suive sa route.
Que m'importe I où j'ai vu la vérité, j'irai.
Je briserai l'obstacle ou je m'y briserai.
A quoi bon aller seul vers l'horizon qui brille ?
Pour moi, le genre humain c'est la grande famille.
Je travaille pour tous et je cherche pour tous.
Les hommes sont cruels et les peuples sont fous,
Soit : je les aime ainsi. Leurs haines, leurs colères,
Ne peuvent m'empêcher de voir en eux des frères.
Malheureux, je les plains ; coupables et mauvais,
Je les plains davantage. Et c'est pourquoi je vais
Cherchant le bien, le vrai, le juste, l'espérance,
Le remède suprême à la vaste souffrance,
Le grand apaisement de l'immense douleur.
Le temps, cet éternel et rude travailleur,
Pousse vers l'inconnu les flots des multitudes ;
Tout change dans les moeurs et dans les habitudes,
J'espère un avenir meilleur que le présent.
Les révolutions emportent en passant
Toujours quelques lambeaux des antiques coutumes,
Le soleil lentement se dégage des brumes,
Le jour se fait.

Ce jour que nos fils pourront voir,
C'est le rayonnement splendide du devoir,
C'est la science ailée et brisant ses lisières,
C'est l'éclat radieux de toutes les lumières,
C'est l'homme clans sa force et sa virilité,
Comprenant le vrai sens du mot : Fraternité.
Ce jour se lèvera, car il est nécessaire
Qu'après tant d'ignorance, après tant de misère,
Tant de siècles passés dans l'abrutissement,
Notre monde ait enfin son éblouissement,
Et que des profondeurs où son esprit s'égare,

Une voix crie à l'homme : Éveille-toi, Lazare !

XIII

Aux hommes de bonne volonté

Pour notre oeuvre de paix, de travail et d'amour,
Nous nous sommes levés longtemps avant le jour.
A peine voyons-nous l'aurore,
Et déjà parmi nous plusieurs ont succombé.
Notre chef bien-aimé des premiers est tombé,
Et combien tomberont encore !
Tombés ? Non. Dans l'azur ils se sont envolés.
Leur labeur achevé, libres ils sont allés
Chercher plus haut leur récompense.
Le travail est ici, le salaire est ailleurs,
Sur des globes plus purs, dans des mondes meilleurs,
Pour celui qui souffre et qui pense.
Charles Lomon.

Avertissement utile à connaître

Des éditeurs étrangers ne connaissant pas les lois et les traités internationaux qui régissent les droits de propriété littéraire, veulent éditer les livres d'Allan Kardec, sans en avoir demandé la permission à qui de droit. Dernièrement un inconnu, un Espagnol, voulait obtenir la faculté de reproduction pour l'Espagne : nous l'avons refusée et pour cause !... Nous rappelons à tous les spirites, que la Société spirite barcelonaise, calle Basea, n° 30, à Barcelone, sous la direction de M. J.M. Fernandez, a seule le droit, pour l'Espagne, de traduire en espagnol le *Livre des Esprits* ; cette traduction révisée par nous est conforme à la lettre, elle seule est approuvée et recommandée par la Société anonyme, 7, rue de Lille, chargée de ne laisser porter aucune altération à l'oeuvre d' Allan Kardec.

Nous poursuivrons avec rigueur toute traduction autre, et surtout celle qui est annoncée par le supplément d'un journal intitulé : Roma y el Espiritismo. Cette annonce prévient le public qu'elle prépare une édition du *Spiritisme à sa plus simple expression*, notablement corrigée par son auteur Allan Kardec, depuis sa mort. De même on éditerait le *Qu'est-ce que le Spiritisme ?* augmenté de 64 pages. Et puis encore : *le Livre des Esprits* et *le Livre des Médioms*, au prix de 50 à 75 centimes. Nous demandons s'il est possible de vendre un livre de 445 pages à ce prix, puisque le papier seul d'un volume de ce format revient plus cher ?... il y a là une tendance qu'il est utile de signaler ; nous connaissons les auteurs de cette manoeuvre, et les rapports qu'ils ont avec une puissance qui veut dénaturer les ouvrages du maître. Que les spirites espagnols s'unissent à nous pour déjouer ces calculs peu honnêtes, en n'achetant que les livres traduits par la Société spirite barcelonaise. Si cet avertissement ne suffisait pas, nous poursuivrions avec rigueur. Prière aux journaux et aux spirites de l'Espagne de reproduire cette déclaration.

Portraits d'Allan Kardec

Nous avons des portraits d'Allan Kardec bien imparfaits ; la Société anonyme a chargé un artiste spécial, M. Saint-Edme, de rectifier, d'après une photographie, le cliché dont les épreuves étaient incomplètes. Nous avons adopté un magnifique spécimen qui rend les traits du Maître avec une vérité qui peut satisfaire nos souvenirs ; c'est la perfection unie à la réalité. Désormais, plus de doute à cet égard, grâce à l'artiste distingué qui a bien voulu nous seconder avec son talent.

Portrait-carte : 1 franc. Sur fond dégradé : 1 fr. Hauteur, 8 centimètres ; Portrait-album ; 2 francs. Sur fond dégradé : 2 fr. Hauteur, 14 centimètres. Grand portrait de 25 centimètres : 5 francs.

Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

Juin 1872

Les Esprits souffrants et les évocations médianimiques

Moraliser les esprits souffrants doit être aujourd'hui le mot d'ordre de tous les groupes ; de nombreux documents nous fournissent la preuve que cette mission doit recevoir son accomplissement. Les manifestations obtenues et minutieusement recueillies, nous font assister à une nouvelle phase de la moralisation des êtres attardés et inférieurs ; dans un avenir prochain, nous pouvons espérer des résultats généraux et imprévus, le caractère de simplicité dont les évocations sont empreintes permettant à tous les spirites l'appel des âmes égarées.

Lorsqu'un groupe est constitué, le cours normal de ses travaux bien défini, les facultés des assistants bien reconnues, il est une habitude que chaque président n'oublie jamais, celle de faire une prière pour les esprits souffrants ; la pensée commune, unanimement portée sur les témoins invisibles des travaux, veut leur rendre compréhensible la force spirituelle qui unit les incarnés et les désincarnés ; l'esprit protecteur du groupe est prié de conduire lui-même les amis dont l'âme est accessible aux bons conseils et à l'action de la prière, et, comme ce voeu unanime est souvent répété, les effluves bienfaisantes du périsprit des assistants, s'étendant bien au delà de l'espace circonscrit par les murs d'un lieu de réunion, attirent à elles les esprits les plus malheureux.

Noyés dans une ombre épaisse et ne sachant comment se dégager, ces pauvres esprits cherchent en vain une branche de salut ; pour eux, le fil conducteur de la pensée est insaisissable ; accablés par une force invisible, ils vivent au milieu des habitants de la terre qui les coudoient et les refoulent ; comme le Tantale de la fable, ils ont des soifs insensées, des appétits insatiables, des passions non satisfaites dans leur dernière existence.

Les vivants se promènent au milieu de ces multitudes de morts, sans entendre leurs plaintes, et le silence seul, répond à ces désirs manifestés avec une persistance continue : c'est bien là le supplice des aspirations inutiles, flammes ardentes activées par les voeux matériels de ces malheureux ; leur contact et leurs mouvements dans l'air respirable, vicent notre pensée et nos égoïstes préoccupations.

Notre périsprit, est une lueur bienfaisante qui vient les envelopper ; les ombres qui les étreignent s'illuminent, et alors ils peuvent entendre nos bonnes paroles et sentir leur salutaire influence, ils ne se savent plus abandonnés. Ils s'attachent à cette lueur, à ce lien fluide qui les attire, ils en suivent la trace pour pénétrer avec lui dans nos demeures ; pour eux, quel étonnement ! ils ont pu traverser la matière compacte, voir quelques personnes assises autour d'une table écrire des pensées de charité, d'amour et de fraternité, et s'assurer que chez les évocateurs, il y a foi ardente, désir bien formulé d'être utiles aux amis et frères invisibles ; aussi, le périsprit de ces croyants peut-il s'étendre, pour devenir cette lueur bienfaisante et attractive pleine d'espérance et de mystérieuses promesses.

Présentés par le guide du groupe, fortifiés par sa présence, les esprits souffrants peuvent répondre aux demandes des médiums ; ils donnent leur nom, font le récit de leur dernière existence, de cette vie corporelle dont ils n'ont pas su se dégager, puisque, habitants du monde invisible, ils sont encore les esclaves de leurs souvenirs et d'un périsprit lourd et confus.

Un échange de pensées utiles a lieu, quand ils sont interrogés avec ordre, précision et surtout avec beaucoup de tact toutes les réflexions simples et sensées, bien présentées, produisent un excellent résultat sur ces esprits malheureux ; c'est le bon germe semé dans un terrain préparé pour la fructification. Ces pauvres amis ! Comme ils sont étonnés de trouver de la bienveillance, de la bonté, de la douceur, chez des incarnés qui jadis les ont maltraités ; aussi les intentions parties du coeur vont-elles à bonne adresse : ce sont des molécules saines, spiritualisées par la pensée, venant se déposer sur le périsprit de l'être évoqué, pour y opérer un travail lent mais continu, propre à chasser progressivement les molécules matérielles et malfaisantes mises à leur portée.

Alors, un besoin irrésistible s'empare de l'Esprit souffrant : ne pouvant lui-même trouver sa voie, il demande une évocation, il désire un appel véhément ; il vient faire avec ses bienfaiteurs inattendus, ce consolant commerce d'idées, ce fortifiant échange des parties grossières de sa forme périspiritale, contre d'autres effluves généreuses et fraternelles ; chaque fois, il emporte un fardeau bien doux, il acquiert la volonté de mieux faire et comprend le pourquoi de ses nombreuses existences. Il veut savoir et revivre, pour se présenter avec dignité, devant les Esprits supérieurs dont la vue pénètre toutes les pensées secrètes.

Si les vivants donnent aux Esprits souffrants, ceux-ci doivent rendre le bienfait reçu, en faisant bénéficier de la lumière acquise d'autres êtres encore moins avancés : cette action continue est prouvée par toutes les évocations. Tout désincarné ayant reçu le remède spirituel raconte ses impressions, et une vague curiosité naît dans ces âmes sans activité ; l'appel des évocateurs est dès lors entendu par un nombre toujours croissant d'Esprits, qui se font inscrire, manifestent le désir de posséder la lumière et subissent cet entraînement, ce besoin absolu de progresser ; ce sont de grands enfants attardés ou égarés, auxquels il faut apprendre les premières notions de la vie.

La charité n'est pas un vain mot ; bien comprise, elle transformera non seulement nos sociétés malades et sans solidarité, mais elle allégera et détruira les souffrances inénarrables de colonies d'Esprits désincarnés dont la plainte perpétuelle, mélangée à l'air que nous respirons, nous poursuit même jusque dans notre sommeil ; dans cet état, notre esprit dégagé va se mêler selon ses aspirations, soit à des multitudes confuses dont il a les instincts, soit aux diverses gradations, des légions de l'erraticité, dont les périsprits épurés peuvent s'élever dans notre atmosphère, cula dépasser pour s'élancer dans les espaces interplanétaires. Là, nous puisons des impressions détestables ou des conseils pleins de justice ; nous voyons le spectacle de douleurs et de regrets cuisants, ou bien l'aspect consolant de désincarnés qui instruits, par les plus nobles travaux, s'élèvent vers un Dieu de miséricorde infinie.

Au réveil, notre mémoire nous laisse atterrés au souvenir d'un cauchemar sans nom et d'impressions fiévreuses, reflets de notre visite aux populations souffrantes ; parfois, nous conservons en nous le tableau de consolantes et douces physionomies, d'ascensions vertigineuses en des lieux inconnus et pleins de merveilles,

Les considérations qui précèdent, démontrent surabondamment aux spirites, combien il est utile de développer toutes les facultés médianimiques, seul moyen de nous mettre en rapport avec le monde invisible, mode divin, unique, pour transformer toutes nos pensées, tous nos rapports d'individu à individu, et même de peuple à peuple.

Dans le recueil des prières générales de *l'Évangile selon le Spiritisme*, nous lisons page 389 : « Dans les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai de mon Esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront ; vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards des songes. En ces jours-là, je répandrai de mon esprit sur mes serviteurs et mes servantes, et ils prophétiseront. » (Actes, ch. 11. y. 17-18.) Spirites, ces derniers temps sont venus, et la médiumnité, qui se révèle chez les personnes de tous âges et de toutes conditions, est la preuve que les esprits se manifestent aujourd'hui sur tous les points de la terre.

L'esprit de vérité a dicté les paroles suivantes placées comme préface de *l'Évangile selon le Spiritisme* : « Les grandes voix du ciel retentissent comme le son de la trompette, et les coeurs des anges s'assemblent. Hommes, nous vous convions au divin concert ; que vos mains saisissent la lyre ! Que vos voix s'unissent, et qu'en un hymne sacré, elles s'étendent et vibrent d'un bout de l'univers à l'autre, etc... »

Il est temps de méditer ces paroles sublimes ; les grandes voix du ciel sont représentées par les harmonies que l'Éternel déroule dans l'espace ; là, tout est accord et beauté, et la médiumnité va bientôt, au moyen des invisibles, nous mettre mieux en rapport avec ces mondes, où l'échelle de vie se développe par l'action simultanée de forces diverses. Le Spiritisme nous fait aborder ces saines et fortes études, et les amis invisibles nous engagent à interroger notre conscience, à dégager notre âme des funestes entraves qui s'opposent à sa libre et entière manifestation, afin qu'elle puisse

s'envoler vers les régions qu'illuminent les vérités immortelles.

Profitions des visions et des songes promis, que nos mains saisissent la lyre, pour répandre l'instruction progressive, morale et scientifique, aussi bien sur la terre que dans l'erraticité. Oui, Seigneur ! Répands ton esprit sur tes serviteurs et tes servantes ! Que l'émulation les anime et les soutienne ! Fais que leurs paroles et tous leurs actes soient en rapport avec les vérités révélées, afin qu'ils sachent apprécier ta justice distributive. Lorsque de nos âmes ne ressortiront que des pensées aimantes et fraternelles. Un hymne sacré s'étendra dans les mondes matériels et immatériels.

Alors, plus d'esclaves, de damnés, de possédés, ni d'obsédés ; nous chercherons tous, les éternelles harmonies, et nos morts n'iront plus vivre des siècles entiers dans l'inactivité des bas fonds de l'erraticité : nous aurons éclairé et vivifié leurs âmes, elles s'élèveront vers ces mondes sublimes qui combinent leurs nuances et leurs foyers électriques : les chœurs des anges s'assembleront pour les recevoir et les glorifier.

Jadis, vers rampants sur la terre, nous sommes devenus l'humanité, et nos conceptions grandies par les épreuves s'élançant dans l'incommensurable étendue; nous frissonnons devant l'infini, car les chiffres ne peuvent dénommer les sphères qui s'y succèdent. Com prenant notre nature et notre faiblesse devant ces grands spectacles, attirons à nous les âmes souffrantes, ajoutons-nous toutes ces forces immatérielles, qui, en un temps donné, nous aideront à briser définitivement les barreaux de notre prison terrestre.

Correspondance

Lettre d'un docteur homéopathe (Haute-Vienne)

« 22 avril 1872

Oui, vous avez raison, monsieur, du choc des idées jaillit la lumière. Je crois comme vous à la médiumnité guérissante, et je crois même que ce sera là la vraie médecine de l'avenir. Actuellement, son cercle est assez circonscrit, témoin l'un des guérisseurs les plus célèbres, qui n'a de pouvoir que contre les affections rhumatismales. Je crois aussi et fortement, avec la foi la plus inébranlable, à l'efficacité de la prière ; mais je suis convaincu aussi que sans médicaments ou avec des médicaments insignifiants, on peut guérir alors rien qu'avec l'aide de Dieu ou des bons Esprits, ses ministres.

La souveraine bonté veille sur nous ; mais, si la médiumnité guérissante est oblitérée, comme on en voit tant de cas, si Dieu, pour vous éprouver et vous forcer à vous humilier, vous refuse son concours, que deviendra le malade ? La bonté adorable qui gouverne toutes choses en ce monde, la Providence, ne vous laissera pas sans appui. Elle a créé dans les sciences des lois aussi immuables que le Créateur. Elle a dit qu'un médicament qui produit certains symptômes chez un homme en santé, le guérira à coup sûr chez un homme malade. Donc, quelle que soit la mauvaise disposition physique ou morale du médium guérisseur ; quelque raison qu'ait la prière, par l'indignité momentanée de celui qui prie et ne peut être entendu, la médecine n'empêchera pas de guérir, si le choix est bien fait.

Maintenant, oui, la foi ajoute beaucoup à l'efficacité du médicament ; la confiance en Dieu et en sa bonté donne une intuition toute particulière qui, dans bien des cas, fait à la fois trouver le remède bien approprié, ainsi que la dose voulue. Et je l'ai, je le dis en toute humilité, plus d'une fois éprouvé. Mais bien téméraire serait celui qui y compterait toujours pauvres humains, nous avons encore bien à faire, bien à étudier, pour que Dieu et les bons Esprits veuillent bien nous venir en aide à point nommé. Jusque-là, la question des guérisons médianimiques et intuitives, ne sera que le partage du petit, très petit nombre. Et, tant que notre monde n'aura pas fait des pas de géant dans la voie du désintéressement, de la charité et du progrès, nous serons obligés, médecins homœopathes, petits ou grands, de suivre strictement la loi des semblables.

C'est elle qui a permis à Hahnemann de faire des cures admirables ; c'est elle aussi qui, dans le petit coin de terre où je vis et où je suis aimé, m'a permis de guérir plusieurs phthisies pulmonaires, deux aveugles et un paralytique. Mais j'avoue aussi, et sans orgueil, que j'ai foi en ma médecine, que

j'aime Dieu ardemment, et que je ne me fais pas payer. Je vous dis mille choses gracieuses et fraternelles³. »

Docteur D.

Remarque. Nous sommes empiétement de l'avis de notre correspondant ; spirites, nous demandons à la science l'explication de la plupart des phénomènes, et nous n'avancions jamais un fait qui ne puisse recevoir sa sanction par une application scientifique. Loin de nier l'efficacité du remède matériel, nous affirmons qu'il est indispensable, puisqu'il est le véhicule fluïdique dont se servent tous les docteurs matérialistes ou spiritualistes, tous les magnétiseurs, magnétistes et guérisseurs de tous ordres. Tous les remèdes pharmaceutiques sont obtenus par la manipulation de minéraux ou de plantes auxquelles on demande une substance vraiment utile, en se basant sur l'action chimique de son principe. Ce principe, quel est-il, sinon celui qui appartient à un corps formé avec une ou plusieurs substances naturelles, douées de la faculté d'agir sur nos organes ; de changer leur état actuel en combattant les causes morbifiques ; de réprimer les mouvements pathologiques ; enfin, de ramener les fonctions de la vie à un ordre plus régulier, celui de la santé.

Ce principe subtil, la plante le puise à doses infinitésimales, soit dans la terre, mélange de tous les matériaux qui ont édifié notre sphère, soit dans l'air ambiant, ce réceptacle de tous les fluides vivifiants. L'homme qui se nourrit spécialement de végétaux, soit directement à l'état de légumes, soit à l'état d'albumine condensée dans la chair des animaux qui ont ruminé toutes les plantes de la prairie, ou mangé la graine et le fruit des arbustes, est un omnivore parfait, il est le résultat immédiat de tous les principes des trois règnes de la nature ; conséquemment, il porte avec lui et en lui toutes leurs substances nutritives, réparatrices, guérissantes ; mais, comme ici elles sont spiritualisées à un degré supérieur, le terrien doit être une véritable pile électrique, qui dégage constamment des ondes fluïdiques.

En un mot, nous nous demandons si l'instrument humain étant bien préparé, fonctionnant sans aucune altération, ne devient pas un laboratoire dont peut se dégager, sous l'action de la volonté, un pouvoir guérisseur de premier ordre. Consciemment ou inconsciemment, le premier docteur venu guérira en dictant un remède dont le principe peut aller à son adresse ; mais pour nous, spirites nous sommes sur la voie d'une vérité qui doit frapper tout homme exempt de préjugés ou d'intérêt personnel, c'est que le désir de guérir, uni à la connaissance intime de cette puissance jadis méprisée, le pouvoir spirituel, doit produire des résultats d'une bien autre importance. M. le docteur D..., dont nous approuvons la lettre si sage et si logique, aura la preuve, par ce qui précède, que tout en admettant la loi des semblables et toutes ses conséquences, qu'en ne répudiant aucun des moyens employés par la science médicale, nous sommes obligés de tenir compte des conclusions imposées par nos communes études. Les guérisons médianimiques et intuitives devant être, comme il le dit lui-même, dans un avenir prochain, et avec l'aide de la science, l'une des questions les plus importantes à résoudre.

Variétés

Une vision fluïdique au Huelgoat (Finistère).

Dans la revue de mars, page 84 ; nous parlions d'un jeune homme nommé Le Moal, qui voyait un fait quelques jours avant son accomplissement ; ainsi, il assistait un soir aux funérailles d'une personne bien portante, et qui, tombant malade peu après, fut inhumée dans la même semaine, avec le même appareil et les mêmes assistants vus précédemment par le visionnaire.

Aujourd'hui, dans le même village, c'est un boucher nommé Thiébault qui voit le soir, entre huit et neuf heures, au bord de l'étang et par un magnifique clair de lune, la reproduction du drame suivant : un mois avant cette époque, un habitant du Huelgoat avait conduit cheval et charrette au bord de l'étang ; le limonier pris d'une peur subite s'avança au beau milieu de l'eau ; les cris du jeune homme

³ A propos de la communication du docteur Demeure « Étude sur les fluides magnétiques ». Revue d'avril 1872.

qui ne savait pas nager, attirèrent quelques personnes et, entre autres, un Anglais qui avec un radeau voulut tenter le sauvetage ; vains efforts, on ne retira que deux cadavres.

Le bouclier Thiébault se trouva tout à coup en présence de ce spectacle ; le jeune homme noyé qu'il connaissait fort bien était en face de lui, il ne pouvait le nier, malgré son incrédulité en fait de revenants et même de l'existence de l'âme. Il eut peur, et la vision ayant disparu, il put enfin retrouver ses jambes après avoir été cloué sur place, et arriver au village, dans un bureau de tabac où il raconta ce fait en tremblant encore. Notre correspondant se trouvant là, le plaisanta sur cette apparition, mais le visionnaire ému et distrait, troublé au possible, jura devant Dieu qu'il disait la vérité.

Le lendemain, le boucher, qui avant cette vision n'allait jamais à l'église et ne croyait ni aux prières ni aux Esprits, faisait dire une messe pour le noyé. Cet homme est sans doute un médium voyant ; la surface unie de l'étang, doucement éclairée par la lune, était pour lui un vase immense reproduisant à ses yeux les phénomènes du verre d'eau ou des miroirs Pèrusini : pourquoi au Huelgoat, n'essayerait-on pas cette intéressante expérience de la médiumnité au verre d'eau, avec des visionnaires aussi parfaits que ceux dont nous venons de parler ? N'y aurait-il pas là, pour les habitants, l'explication simple et naturelle de tant de phénomènes réputés miraculeux ?...

Notre bienveillant correspondant nous fait part d'un troisième phénomène arrivé au même Huelgoat : « L'oncle d'une petite fille de sept à huit ans, mort comme soldat pendant la dernière guerre, lui apparut la semaine dernière vers le 20 avril ; l'enfant était chez elle, près du foyer, dans la pièce servant d'entrée, dont la porte ouverte donnait sur la rue. Tout à coup elle aperçut près de la table placée contre le mur presque à la porte, son oncle debout et vêtu en soldat, elle se sauva dans une autre pièce en criant : « Maman ! maman ! Viens voir mon oncle !... il est arrivé !... » La mère accourut bien vite, et, ne vit rien.

« Mais où est-il, ton oncle ? » répondit-elle. Comment ! Tu ne le vois pas ? Mais le voilà ! Là, près de la table !... » La mère ne voyait rien, et pourtant la petite fille continuait à voir. La mère a fait dire une messe pour son frère, l'oncle de la petite fille.

J'ai vu cette enfant, et lui ai parlé de sa vision ; à grand-peine, j'ai pu obtenir quelque chose, sa mère lui ayant défendu de parler de ce fait ; depuis cet événement la petite fille n'ose plus rester seule.

Ici, on cache autant qu'on le peut ces apparitions ; on suppose que ce sont des âmes punies ayant besoin de prières. Agréez, messieurs, etc.

Poésie

Après la mort. Le suicidé

L'air me manque, j'étouffe et je ne puis mourir.
Combien de temps ainsi me faudra-t-il souffrir ?
Quand verrai-je la fin des tourments que j'endure ?
Je cherchais le repos, j'ai trouvé la torture !
Les barbares ! Ils m'ont, dans leur empressement,
Trompés par l'apparence, enterré tout vivant !
Je voulais m'écrier, mais ma langue glacée
Se trouvait impuissante à servir ma pensée.
J'entendis, plein d'effroi, les derniers chants du deuil,
Et le bruit des cailloux roulant sur mon cercueil.

Le fossoyeur siffla, l'oeuvre étant consommée ;
A tout jamais, sur moi, la tombe fut fermée.
Et la mort ne vint point ; et déjà dans mes chairs
En putréfaction, je sens grouiller les vers.
Oh ! Que le temps est long lorsque le mal vous ronge !
Si tout cela n'était qu'un cauchemar, qu'un songe

Horrible, le produit d'un pénible sommeil
Qu'on voit se terminer par un joyeux réveil
Non, je n'en puis douter, je ne dors point, je veille.
Est-il une douleur à ma douleur pareille !
Un ver fouille mon coeur, un autre mon cerveau.
Accomplissez votre oeuvre, ouvriers du tombeau ;
Vous êtes mon unique et dernière espérance.
De vous seuls désormais j'attends ma délivrance.
Quand tout sera détruit, il faudra bien, ô mort,
Que tu m'ouvres enfin tes bras où tout s'endort.
Le néant ! Quel doux mot et quelle douce chose
Là, plus de soins jaloux, de tourments : on repose.

Mais un doute obstiné torture mon esprit.
Peut-être ont-ils raison ces hommes dont on rit ;
Peut-être suis-je mort, et mon âme enchaînée
A men corps qui pourrit, subit la destinée
Réservée à celui qui, dans son propre sein,
Plonge, pour fuir la vie, un poignard assassin.

Oui, c'est bien là le noeud de cet horrible drame,
Le corps seul fut atteint et ce qui vit, c'est l'âme.
A quoi sert de fermer les yeux à la clarté ?
Pourquoi me refuser à voir la vérité ?
Spirites, j'ai toujours dédaigné vos doctrines ;
Elles me paraissaient absurdes, enfantines.
J'avais tort, j'en conviens ; j'ai méconnu la loi.
Mon Dieu, si j'ai mal fait, pitié ! Pardonnez-moi !
Vous savez que pour moi l'épreuve était cruelle,
Que mon intention ne fut pas criminelle.
Pouvais-je vous braver, ne vous connaissant pas ?
Je n'avais qu'un seul but, en cherchant le trépas :
Fuir la douleur. Je souffre, et vous êtes mon père.
Hélas ! Mes yeux étaient fermés à la lumière.

Je le vois maintenant, je fus ce vil soldat
Qui fuit, jetant son arme au milieu du cons bat.
Mais, quand viendra le jour d'une lutte nouvelle,
A suivre votre loi vous me verrez fidèle.
Je veux mettre ma gloire à réparer mes torts.
Je vaincrai cette fois, par de vaillants efforts.
Vous, toujours accessible au repentir sincère,
O Dieu, je me repens, exaucez ma prière,
Brisez mes fers. Mais quoi ! J'ai quitté mon tombeau !
Je monte dans l'espace ! Oh que le monde est beau !
V. Tournier

Dissertations spirites

L'Enfant humanité par l'Esprit de Milton. Suite et fin.

Groupe de la paix à Liée, médium M. Bure. Voir la revue de mai 1872.

7 avril 1871. Les trois soeurs avaient disparu !... L'Enfant Humanité, resté seul et rendu à lui-même, devient soucieux ; ses lèvres se plissent et son coeur se gonfle, il soupire et de sa bouche s'échappent des plaintes amères : « Pourquoi cette volonté, dit-il, si continuellement il faut se heurter à des obstacles ?... Ne trouver que des entraves sur sa route !... Pourquoi ne suis-je pas l'oiseau qui s'élance dans l'air et salue l'aurore de ses chants joyeux ?... Pourquoi ne suis-je pas le lion qui secoue sa crinière en liberté, ou bien la brise parfumée qui se joue dans la feuillée, et la fleur qui recèle les perles de la rosée, et l'éclair fugitif qui sillonne l'espace ?... »

Il leva les yeux, et aperçut un vieillard au regard sévère qui, après l'avoir considéré, lui dit : « Jeune homme téméraire, tu es ce que tu dois être, et ne peux être autre chose !... Toutes les choses qui portent envie à ton âme timorée ne te valent point, puisqu'elles ont été faites pour toi. Ecoute-moi : en toi, toutes ces facultés et bien d'autres encore existent, car le but qui t'est assigné est grand et noble. Je vais donc te faire entrevoir ce que tu dois espérer. » Étendant la main, il le fixa, et l'Enfant Humanité, ne pouvant soutenir ce regard qui semblait traverser son être, baissa les yeux et s'affaissa sous le poids d'une profonde mélancolie : son corps, immobile comme une statue, laissait toute liberté à son esprit qui s'élançait dans l'espace !... Dans le lointain, il vit des figures radieuses, resplendissantes de bonheur et de félicité, comme aucun rêve même le plus idéal ne saurait les rendre en elles, il y avait majesté et magnanimité, réunies dans la grandeur spirituelle des trois soeurs dont nous avons parlé ; elles enlacèrent le nouveau venu sur la couronne resplendissante qui ornait leur tête, il reconnut des bijoux tels que l'Amour, la Justice, la Paix, la Science, L'Intelligence, enfin, tout ce qui fait le bonheur au sein du céleste séjour.

Il vit aussi un être que les paroles humaines ne sauraient définir, et qui réunissait tous les attributs de la science suprême et de l'amour universel ; cet être majestueux souriait en lui disant « Sois digne pour me posséder » et l'Enfant Humanité était confondu devant cette merveilleuse espérance.... Le vieillard, qui avait toujours les mains étendues vers lui, le toucha légèrement ; il tressaillit comme au contact d'une pile électrique, et ouvrant les yeux, il lui demandait : « Qui êtes-vous ? - Mon fils, répondit le vieillard, mon origine se perd dans la nuit des siècles, car je suis le Temps, je suis l'Éternité, celle que tu viens de voir est ta fiancée ; elle se nomme la Perfection ; rends-toi digne d'elle comme on te l'a dit. - Oh ! Mon père, comment y parvenir, moi, si faible et si petit !... Enseignez-moi, je vous en supplie ! - Vois-tu cette route qui s'étend devant toi, marche et sache hardiment la parcourir. - Mais, mon père, cette échelle se perd dans l'infini ; comment arriver, et quels moyens faut-il employer pour parvenir au faite ? - Écoute, enfant, n'as-tu pas pour toi le Temps, c'est-à-dire l'Éternité ?... Prends courage, et marche en avant... Fais un pas aujourd'hui, demain tu en feras un autre ; c'est ainsi que le bon travail. J'obéirai, ô mon conseiller ; j'arriverai, car je suis courageux et veux vaincre ma faiblesse... »

Il dit et avance ; mais, à peine pose-t-il le pied sur le premier échelon, qu'il se blesse, faiblit, et jette un cri perçant et douloureux !... Pourtant, armé de sa volonté, il reprend sa marche, et las enfin, il tombe comme anéanti !... « Pauvre et cher enfant, dit le vieillard, repose-toi, aujourd'hui tu as fait un pas, à demain le second !... Le repos, la nuit, la mortalité, la naissance ne sont qu'une seule et même chose?...

Ames meurtries, qui pleurez sur les douleurs et les déceptions de la vie, prenez courage ; retrempez-vous, car demain il faudra recommencer la lutte.

7 mai 1871. Observons-le. Il se réveille et dit : « Quelle nuit obscure !... Où suis-je ?... D'où suis-je donc venu ?... »

Et dans l'immensité, il aperçoit une étoile qui projette vers lui ses rayons lumineux par un phénomène dont il ne peut se rendre compte ; cette lueur semble éclairer le passé de l'Enfant Humanité. « Je me souviens et vois mon but, s'écrie-t-il... J'ai fait un pas !... (Puis, jetant un regard vers les époques écoulées)... Que de troubles et d'ignominies ! Quelle barbarie cruelle !... Et j'ai dû passer par toutes ces phases troublées !... Merci, ô mon Dieu ! J'ai fait un effort pour sortir de cet abîme où tout se prépare, et maintenant, arrière à toutes ces ombres obscures et malfaisantes qui rappellent les

gnomes, les lutins et les génies monstrueux !... Ah ! Vous me poursuivez de vos rires sarcastiques ! Eh bien ! Ma volonté vous brave, car je marcherai en avant avec fermeté !... » Il dit et s'avança résolument, guidé par la mystérieuse lumière de l'étoile qui faisait devant lui scintiller le mot vérité!... Il avança, et ses pas étaient plus légers, la route moins ardue ; les difficultés, jadis insurmontables, disparaissaient tour à tour ! Et pourtant, quoique l'anxiété ait disparu dans son âme, il doit se reposer !... Un rayon d'espérance illumine sa voie ; il doit reprendre sa marche...

Voyez-le !... ses pieds touchent à peine la terre, et ses pas n'ont plus une pénible allure... La joie l'envahit, et s'approchant de l'échelle pour la gravir, il s'aperçoit que les échelons se sont démesurément écartés !... Comment les atteindra-t-il ? Et pourtant il essaye avec persévérance, avec foi et volonté. Cette espérance produit des merveilles, et son corps matériel allégé spirituellement est emporté dans l'espace, pour effleurer et contempler les mondes radieux dont il soupçonnait à peine l'existence. Enfin, transformé et n'ayant plus rien de terrestre, il arrive !... Et la lumière éclatante, splendide, les harmonies suaves et enivrantes frappent tour à tour ses sens éthérés : « Voilà, s'écriait-il dans ses sublimes transports, voilà ce que l'oeil et l'oreille de l'homme n'ont vu ni entendu, ce dont sa pensée ne saurait ni rendre la manifestation merveilleuse, ni son idée imaginative, pourtant si téméraire, n'approcher que par de barbares et enfantines manifestations ! » Réveillé, il tomba la face contre cette terre que momentanément son Esprit avait abandonnée ; il remercia ce Dieu si grand, cette gloire du Martre des splendeurs célestes qui lui était révélée et, après avoir béni le Créateur, humilié tout son être devant tant de majesté, son bonheur fut si grand qu'il lui sembla n'avoir jamais rien fait pour le mériter.

Les trois bons guides, les trois soeurs le relevèrent, pour le conduire à sa fiancée la Perfection : celle-ci lui ouvrit les bras, et leur étreinte fut si durable, que les époux ne firent plus qu'un seul et même être... L'Infini dit alors à l'Enfant Humanité : « Fils de l'homme, mon fils, tu es arrivé au but qui de toute éternité te fut assigné : sois heureux et jouis éternellement du bonheur que tu as su conquérir. Tu dois à ton tour redescendre dans les bas-fonds où végètent les ignorants, afin de les aider à faire les premiers pas dans la voie spirituelle ; va, renais, et sois leur guide bienveillant : loin de moi, tu ne me quittes point, puisque tu vis en moi ; le bonheur acquis te suivra partout, car il est en toi, et tu ne le peux perdre. Désormais, la pitié que tu éprouveras n'aura pour ton Esprit rien de pénible, puisque le rayonnement de ton être sera toujours empreint de sublimes et éternelles satisfactions. Ce seront les divines étincelles qui échaufferont et éclaireront les désirs des malheureux ; tu dois faire naître l'espérance dans leurs âmes endolories .Va, mon fils, les heureux que tu auras fait augmenteront ton bonheur intime. »Voilà le passé et l'avenir de l'Enfant Humanité.

Milton.

Je viendrai puisque vous m'avez appelé.

Communication obtenue au 2^e groupe spirite de Béziers. Médium madame B...

« Quel bonheur pour moi d'être appelé par des compatriotes et surtout par des frères spirites ; oui, comme vous, j'ai pratiqué la doctrine, mais pour moi seul, mon ministère m'interdisant d'enseigner au peuple les moyens de communications donnés à tous. La crainte du ridicule et d'une interdiction m'a empêché de dire ma manière de penser ; de pareils obstacles n'eussent pas dû m'arrêter, mais la matière est si faible, qu'on se laisse entraîner par ce maudit respect humain.

Aujourd'hui je me repens, je le confesse, parce que je suis moins avancé que si j'avais eu le courage d'affronter le ridicule. Néanmoins, j'ai travaillé et laissé des preuves de ma croyance puisque, médium voyant, les Esprits m'ont assez favorisé pour s'entretenir avec moi et me donner des conseils que je tâchais de mettre en pratique.

Voulant obtenir mon avancement spirituel, j'ai du faire part de mes croyances à mes frères ; ils ne m'ont pas dit, c'est faux, mais bien ces paroles : « Gardez-vous bien d'en faire part à tout le monde, ils seraient assez simples pour se figurer qu'ils peuvent tous obtenir des communications ; cela n'appartient qu'aux personnes auxquelles la religion donne un pouvoir, Dieu leur a réservé ce don. »

Je fus assez simple pour les écouter, assez lâche pour ne pas faire retentir la vérité et dire à haute

voix : La vérité est là, Oui! Croyez aux Esprits gaz viennent vous éclairer !... Il faut donc que mes torts soient réparés ; si comme vivant je n'ai pas accompli ma tâche, je dois, comme Esprit désincarné, venir m'affirmer et dire dans la vérité : Croyez, ayez confiance, et vous vivrez.

Je viendrai, puisque vous m'avez appelé ; vous me verrez même et serai l'un de vos meilleurs amis, car malgré mes défaillances, mon repentir et mes erreurs bien reconnus m'ont fait obtenir le pardon du Dieu de miséricorde ; je ne suis pas un Esprit Souffrant. Maître suprême, tu pardones toujours à celui qui s'amende du fond de son cœur !... Adieu ! Pour ce soir, mes amis, à une autre réunion, et un autre sujet à traiter. »

A..., prêtre, décédé en 1871.

24 octobre 1871.

Requiescat in pace

4 août 1871. Médium M. C. B.

Vous qui venez d'assister aux funérailles d'un père, d'un frère, d'un ami, qu'avez-vous entendu ?

Qu'avez-vous dit ? Qu'avez-vous fait ?

Vous avez entendu le Requiescat ira pave, le Requiem œternum de l'Église.

Vous avez dit : Adieu, que la terre te soit légère !

Vous avez pleuré celui qui pour vous n'était plus.

Triple et déplorable erreur ! Car celui que la mort a séparé momentanément de vous n'était plus dans cette tombe entrouverte. Ce corps que vous avez enseveli n'était pas lui. Il ne reposera pas en paix. Cet être aimé n'est pas à jamais perdu.

Mais j'entends votre voix qui me crie : O vous qui daignez nous éclairer, vous dont les accents vont droit au cœur, vous qui consolez, parlez, parlez encore, car si vous dites vrai, la mort n'a plus de désespoir : l'avenir, c'est la vie ; la tombe n'est plus le dernier sommeil, mais un réveil suprême.

Écoutez, mes amis, si vous voulez que la lumière se fasse et que je vous donne l'espérance qui console.

Le corps matériel que vous rendez à la poussière a disparu à vos regards ; vous ne le retrouverez jamais ; la science vous apprend sa décomposition et vous montre les molécules employées par Dieu pour la formation de corps nouveaux et étrangers. Écoutez la science, elle dit vrai : « Laissez donc ce corps à sa destinée : outil brisé et devenu inutile, il doit périr ; mais songez à l'Être spirituel, le seul, le vrai, qui l'animait par sa présence. Cet Être immortel, comme celui qui l'a créé, ne meurt pas, ne rétrograde pas, ne peut même rester stationnaire ; son avenir, c'est le progrès normal et intellectuel. Il faut, entendez-le bien, il faut que par son travail, par son mérite, il se rapproche de plus en plus de la source dont il émane. »

Comprenez-vous maintenant pourquoi pour lui le repos est impossible et l'activité nécessaire et incessante ? Ne savez-vous pas par vous-même que l'Esprit ne peut rester inactif ? Et vous demanderiez pour le père, pour le frère, pour l'ami qui s'en va dans le repos éternel, une paix perpétuelle ? Mais ne voyez-vous pas que c'est vouloir le faire condamner à un horrible supplice, à une monotonie désespérante, à une douleur sans fin ?

Oh ! Vous qui aimez, détrompez-vous, priez pour que Dieu ne condamne pas le trépassé à une punition aussi terrible ; priez pour qu'il daigne au contraire l'accepter au nombre de ses travailleurs les plus humbles et les plus dévoués car la récompense des élus de Dieu, c'est la confiance du maître ; mériter ses faveurs, c'est obtenir ces grandes et belles missions qui font des messagers choisis les bienheureux du ciel.

Mes amis, n'allez pas croire que vous ne pourrez jamais parvenir à un degré de perfectionnement suffisant pour être jugés dignes d'une félicité si grande. Tous vous devez y arriver ; c'est une nécessité sublime. Travaillez donc à votre amélioration, et quand la heure viendra vous rendre à la vie réelle, ne dites pas adieu à ceux que vous laissez à leurs épreuves, ne demandez pas le repos pour vous, ne le souhaitez jamais aux autres car le repos serait la mort de l'Esprit, et votre destinée est de vivre et de travailler éternellement.

Au revoir, mon ami, mon frère, mon père ; oui, dites sincèrement et avec confiance : Au revoir, à celui qui s'éloigne car Dieu, qui aime tous ses enfants d'une affection immense, vous réunira certainement un jour à ceux qui sur la terre vous étaient unis par les liens du sang ou de l'amitié ! Puis vous retrouverez au delà de la tombe bien des Esprits chéris que vous avez perdus de vue et que vous ne connaissez plus, et tous ensemble, vous soutenant, vous aimant les uns les autres, vous monterez vers notre père commun qui nous attend dans les cieux infinis !

Lebrun.

Action intérieure du fluide vital sur l'organisation humaine

(Médiumnité au verre d'eau, par madame Boudin, de Genève.)

Nous recevons les deux communications suivantes, du médium bien connu des lecteurs de la Revue spirite ; nous n'ajouterons aucun commentaire à cette intéressante question si bien exposée par Goethe ; c'est une opinion personnelle de cet Esprit éminent.

« Dimanche, 3 mars 1872.

Je lis ces mots en caractères fluidiques : L'homme possède en lui un élément invisible qui est l'agent principal de son organisme, et qui se modifie et s'élève suivant le calme ou l'énergie des passions au service desquelles il l'emploie.

Après ces mots, je vois paraître une assemblée populaire, Goethe, mon Esprit familier, monte à la tribune et parle ainsi :

Le fluide vital est toujours resté invisible à l'œil observateur de la science, et c'est principalement au ralentissement de sa circulation que les maladies fiévreuses, les paralysies partielles doivent leur cause ; le fluide vital, est composé de l'ensemble des fluides invisibles que l'homme aspire par tous ses pores ; il se tamise, si je puis m'exprimer ainsi, en traversant la chair et l'organisme, et prend son mouvement régulier en atteignant le réservoir du sang et en entrant dans le torrent de sa circulation, il se masse près de cet endroit, se combine avec le fluide végétal qui provient de la nourriture, chauffe le sang, et, par une attraction irrésistible, attise et lance dans toutes les directions du corps, la vie et le mouvement. Ces fluides intérieurs peuvent produire les mêmes effets que le magnétisme humain, suivant les sensations violentes éprouvées par l'homme ; ainsi, la frayeur est une sensation non raisonnée qui trouble l'âme, et arrête momentanément la régularité du fluide vital ; dans ce cas, l'Esprit cherche à se dégager de sa prison corporelle, ce qui produit souvent l'évanouissement ou le délire et quelquefois la mort ; la colère donne aussi à l'homme un état mixte ; l'ivresse surcharge le fluide vital, et rompt l'équilibre qui doit exister avec le fluide végétal ; il amène un dégagement de l'Esprit qui est repoussé, pour ainsi dire, par le débordement du récipient des fluides.

La tempérance et la raison sont deux choses essentielles pour maintenir l'équilibre de la santé. La nourriture doit être saine et non recherchée par des raffinements de haut goût ou de douceur, qui, à la longue, deviennent nuisibles ; une nourriture lourde et mal apprêtée amène de graves désordres et occasionne des digestions pénibles : c'est alors un travail forcé pour la circulation du sang, qui ne peut donner assez de chaleur à l'estomac pour dissoudre les aliments ; il en résulte l'appauvrissement du fluide vital et le dédoublement du sang, le mécanisme ne fonctionne que par soubresauts, comme des rouages auxquels il manque l'huile pour les faire mouvoir : les maladies, de poitrine et de cœur naissent souvent de cette cause.

La propreté du corps est aussi très essentielle pour la santé, puisque, comme je vous l'ai dit plus haut, la chair tamise le fluide vital qui pénètre dans le corps de l'homme. Dans la tête, le fluide vital habite les cellules où sont, pour ainsi dire, scellées les fibres des sensations ; il s'y opère une sorte de triage par l'intelligence de l'homme. Comme dans le ciel vous voyez des nuages sombres et d'autres de tons différents, de même aussi, dans les différentes cellules qui contiennent les fluides, il y en a de plus clairs, de plus transparents, il y en a aussi de très foncés qui se trouvent dans les cellules les plus oubliées de l'intelligence, dans celles que la fibre des passions, bonnes ou mauvaises, laisse dans un état latent ; un artiste qui combine ses plans et cherche une idée nouvelle, enfin, celui que son art passionne à l'esprit constamment tendu vers l'objet de sa pensée, afin de la

faire éclore, et de là, résulte l'échange continu des fluides qui contiennent les cellules correspondantes de sa passion. L'homme dont l'intelligence est encore bien voilée, offre une différence extraordinaire dans les mouvements des fluides de la tête, et en tout semblables à ces eaux dormantes qui n'ont point d'issues pour circuler, pour s'échanger et s'épurer.

Le travail de l'intelligence est celui du progrès, une pensée en fait naître une autre ; c'est dans ces intelligences d'élite que sont nées la télégraphie, la création des voies ferrées, la navigation aérienne, la reproduction photographique. D'autres projets surprenants sont actuellement en germes dans les cerveaux d'hommes de génie. Sachez attendre ce laborieux travail qui doit s'épanouir sous les chauds rayons de l'instruction, du courage, et de l'abnégation. »

Goethe descend de la tribune et tout s'efface.

Dimanche 17 mars, 1872.

La même assemblée populaire se forme : Goethe prend place à la tribune. On me présente un enfant nouveau-né qui sert de sujet d'études, son corps devient transparent, ce qui permet de voir le travail intérieur. L'Esprit de cet enfant n'est pas dans son corps, il l'enveloppe extérieurement, il est dans un état mixte, parce que les organes ne sont pas préparés pour le recevoir ; la dose du fluide vital qu'il possède est très faible, car ce petit corps semble souffrir du frottement d'un mécanisme privé d'élasticité ; les cellules de la tête sont recouvertes d'un léger tissu. Goethe s'exprime ainsi :

« Le premier état de l'enfant incarné est une sorte d'engourdissement où l'intelligence et l'Esprit subissent un moment d'arrêt ; ce qui le fait bien souffrir, c'est un trouble général qui se produit encore lorsqu'il quitte son corps ; il faut qu'il façonne lui-même cette prison corporelle, il faut que son intelligence se place d'elle-même dans les faibles casiers de cette petite tête, arrangée comme une ruche par la nature. S'il ne vous reste aucun souvenir des premières années de votre vie, c'est que la mémoire est la dernière faculté de l'homme.

La première impression de l'enfant est de nourrir son corps ; la première personne qu'il connaît, c'est sa mère ; sa première sensation intelligente est la méchanceté. Suivons, si vous voulez bien, cette étude intéressante de la formation des organes qui facilitent le développement de l'Esprit, la pensée à se former, et les passions à lutter tour à tour jusqu'à ce que la raison ait choisi ! Le bien ou le mal.

Avez-vous observé quelquefois au printemps, ces brins d'herbes, ces jeunes plantes si frêles, si délicates, chez lesquelles la sève commence à opérer son action vivifiante, auquel il faut, pour combiner le travail, une terre humide et la chaleur du soleil ? Le développement de la plante s'opère progressivement pendant les premières périodes d'une saison tempérée, parce qu'un soleil trop brûlant la sécherait, elle ne peut absorber une aussi forte dose de chaleur avant son développement complet, et ne reçoit son parfum et ses vertus, que lorsqu'elle est assez nourrie, assez forte pour les contenir. Il en est de même de l'enfant. Son corps doit s'achever et se nourrir pour préparer la demeure de l'Esprit, ses sens étant vides lorsqu'il entre dans le monde ; ses yeux sont voilés et ses oreilles sourdes, sa bouche ne fait entendre que des vagissements, il reste indifférent aux caresses qu'on lui prodigue, sa main ne saisit rien, et ses pieds sont liés par la faiblesse ; il puise dans le sein de sa mère une nourriture saine, légère, et en même temps fortifiante, c'est un extrait du fluide végétal mélangé de fluide vital, transformé par une réaction du sang, et opéré par l'aspiration du petit être. A mesure que ce petit corps grandit et se développe, il lui faut une nourriture plus substantielle, et c'est seulement lorsque son estomac peut digérer quelques produits terrestres, qu'il fait son entrée dans la vie matérielle ; son Esprit le pénètre insensiblement et se dispose à faire mouvoir, d'une manière imparfaite, les premiers essais de cette mécanique intelligente. L'enfant commence à sourire, il connaît sa mère, sa main saisit des objets qu'il porte instinctivement à sa bouche (le discernement ne vient qu'avec la mémoire) ; son oeil suit les objets, son oreille s'ouvre aux paroles qu'on lui adresse, sa langue cherche à répéter les sons qui lui arrivent, ses pieds cherchent à suivre ce qui flatte sa vue, et déjà quelques caresses semblent répondre à celles qu'on lui prodigue.

L'enfant, après cette première période, se développe rapidement, tous les jours il donne des preuves

de son intelligence ; on voit éclore, tantôt une petite passion, telle que la colère, l'égoïsme, un peu plus tard, la jalousie et, s'il vous était donné de voir le travail que l'Esprit a opéré, vous seriez grandement surpris. »

Goethe s'arrête.

Je revois ce petit enfant : il a grandi, il a un an, puis deux ans, il marche, il est plein de force et de santé, son esprit est placé dans son corps et les cellules de la tête commencent à se développer. Goethe continue : « Malgré ce travail surprenant, l'Esprit est logé d'une manière bien imparfaite, il n'est pas encore parvenu à caser tout le bagage apporté pour son voyage terrestre, il y a une sorte de chaos, de pêle-mêle dans ses idées, dans ses pensées, dans ses actions ; il agit au hasard, il ne prévoit pas le danger et n'a pas même l'instinct de la conservation. Ce petit moi capricieux qui exige l'impossible, qui commande déjà avec autorité, a besoin d'une seconde nourriture ; ce nouvel aliment, la mère doit le donner avec une extrême prudence, car je veux parler de l'aliment intellectuel ; il faut seconder les facultés de l'enfant qui prendront alors doucement et sûrement leur place, et cela, sans secousses violentes, mais aussi sans faiblesses coupables. Voici l'âge où la mémoire vient graver dans ces jeunes cœurs les impressions de votre bonne ou de votre mauvaise direction. N'effrayez jamais les enfants pour les faire obéir : la frayeur, comme je vous l'ai déjà dit, dérange l'intelligence, affaiblit les organes ; montrez-leur le danger à une certaine distance, redressez leurs caprices par de douces réprimandes, aimez-les bien mais ne les gênez jamais ; aidez ces jeunes esprits à tempérer la fougue de leurs passions, bonnes ou mauvaises ; rien ne doit s'accomplir brusquement ; par la rudesse, il s'opère dans les intelligences, une sorte de récolte intérieure qui déborde, vous troublez le jugement et la raison de cette jeune âme qui fait fausse route, parce que tous les chemins lui semblent bons.

Dès la plus tendre enfance, il faut mettre un frein à ces imaginations vagabondes ; la sévérité et de brutales corrections ne feront pas courber ces petites volontés désordonnées : il faut les maîtriser par la patience et la raison. Plus tard, lorsque l'adolescence arrivera avec son cortège de pensées vagues, d'irrésolutions, à cet âge où le vice et la vertu luttent avec acharnement pour remporter la victoire sur ces esprits indécis et peu communicatifs, vous aurez acquis leur confiance et vous marcherez toujours devant eux comme de bons guides ; vous les préserverez aussi des dangers sans nombre qui se trouvent sur leurs pas, vous n'aurez laissé au hasard, ni à des mains mercenaires, le soin de leur première instruction morale et religieuse ; préservez-les du fanatisme, de l'ignorance, instruisez-les bien jeunes des devoirs de la solidarité, et vous aurez par la suite contribué à l'avancement de l'humanité, en laissant après vous des hommes animés d'une foi éclairée, propre à aider à la marche ascensionnelle de la science et du progrès. »

Goethe descend de la tribune, puis tout disparaît.

Sur la pratique des vertus domestiques

Groupe Chabert, à Béziers. 1er septembre 1871.

« Pratiquez les vertus domestiques, si vous voulez devenir non seulement de bons citoyens, mais encore les élus du Seigneur. Les liens de la famille prennent naissance dans le cœur même et se fortifient par leur durée au lieu de s'affaiblir.

Qu'y a-t-il du reste de plus beau et de plus touchant que l'amour entre les membres d'une même famille ? La pureté des sentiments qui les animent, assainit l'esprit et le rend plus propre à recevoir l'impression de tout ce qui est grand, noble et moral. La tendresse de la mère et la vigilance du père s'unissent de bonne heure pour fortifier leurs enfants, et les préparent à affronter avec courage les orages de la vie, mais ils s'efforcent toujours de les préserver de toute espèce de danger. C'est dans l'intimité de la vie de famille que la confiance se manifeste par ses côtés les plus doux ; c'est par leurs rapports continuels et inspirés par l'affection la plus sincère que les époux apprennent à s'estimer et à s'aimer. Aussi est-il rare de voir un mari de moeurs irréprochables et fidèle à ses engagements, devenir un mauvais citoyen. N'apporte-t-il pas au contraire, dans les affaires publiques, un reflet de ses vertus domestiques ? Gardez-vous surtout de confier le soin et le

gouvernement de vos affaires à des hommes qui ignorent les joies de la famille, qui, par calcul ou par profession, vivent en dehors de ces douces et fortifiantes impressions.

Si vous faisiez un pareil choix, si vous vous livriez à des êtres profondément égoïstes, durs de coeur et rebelles aux doux épanchements de la nature ! Comment pourraient-ils comprendre et satisfaire vos besoins, vos sentiments et vos intérêts les plus chers ?

Il faut donc chercher, au point de vue de votre propre bonheur et de la stabilité de vos institutions, à propager la pratique des vertus domestiques ; il faut façonner votre génération nouvelle à la douce influence de la vie de famille et lui rendre le foyer paternel attrayant, au lieu de la traîner à la remorque de vos vices et de la flétrir dans sa fleur. Vous suivrez donc mes conseils salutaires, et, malgré tous mes défauts, vous saurez, pour l'amour de vos enfants, les tenir à l'écart de la contagion et les éloigner de ces foyers de corruption qui n'ont fait que trop de victimes. »

Signé : Socrate.

Nécessité de l'instruction

Groupe Chabert, à Béziers.

« Depuis quelque temps, l'opinion publique est tournée vers la nécessité de répandre l'instruction dans toutes les classes de la société, surtout dans les plus humbles. Il est même question de la rendre gratuite et obligatoire, sans exception pour personne, et je suis de cet avis, malgré ce que peuvent dire certains esprits susceptibles et irritables, au sujet de la violence que l'on ferait subir à la volonté paternelle. Il est aujourd'hui clairement démontré que l'ignorance est une lèpre qui, imprudemment négligée, menace d'atteindre le coeur même de la nation. Vous avez acquis, du reste, la bien triste expérience des dangers que présente le manque d'instruction. Donc, les lumières sont aussi nécessaires à la vie intellectuelle que les rayons du soleil à la vie animale. Mais il ne suffit pas d'avoir l'idée de cette réforme si louable et si chère à votre coeur, il faut encore la mettre à exécution, et surtout ne pas perdre de temps. Vous êtes tous de cet avis que le peuple doit être instruit, afin que connaissant ses droits et ses devoirs, il agisse au moins dans les circonstances solennelles qui touchent à son bonheur, avec discernement et connaissance de cause, et qu'il sache aussi distinguer la vérité du mensonge dans les affaires multiples de la vie. Lorsque vous aurez obtenu cette loi, ne croyez pas encore avoir tout fait, et votre responsabilité n'en sera que plus grande. Le moyen étant trouvé, vous aurez de plus à l'exploiter et à lui faire produire les bons résultats que vous êtes en droit d'attendre. Pour cela, vous aurez besoin de bons livres, d'ouvrages spéciaux qui soient à la portée des élèves que vous voudrez former. Vous n'en manquez certainement pas, et je me plais ici à rendre hommage à ces savants obscurs qui ont consacré leurs veilles et leur santé à la large distribution des connaissances humaines. Mais je veux parler de certains livres qui sont ordinairement composés de formules trop abstraites, et conçus dans un esprit trop profond, car il faut avant tout mesurer exactement la nourriture spirituelle comme l'autre, selon le tempérament de l'écolier. Pour cela, vos hommes instruits de toutes les beautés de la science, des arts et de l'industrie, auront à se dévouer à l'oeuvre essentiellement moralisatrice que la France est sur le point d'entreprendre et que chacun, dans sa spécialité, résume en termes clairs, précis et aussi intéressants que possible, le fruit de ses travaux et de ses études. Présentez à l'enfant que vous avez mission d'instruire tout ce qu'il doit savoir, sous une forme attrayante ; donnez-lui de bonne heure le désir d'avancer, par la manière dont vous l'enseignerez, et surtout, mettez-le à même de ne pas s'égarer dans ce dédale de formules abstraites qui ne sont ouvertes et familières qu'à certains esprits d'élite. Dépouillez la science de toute espèce de sévérité et de pédanterie, pour la couvrir d'ajustements simples, modestes et charmants à la fois. C'est en la rajeunissant à propos, par une méthode de circonstance, c'est, en un mot, en la rendant accessible à tout le monde comme une bonne compagne, comme une tendre amie, comme une nourrice bienfaisante, et non pas comme une mère dure et sévère, ni comme une grande dame fière et hautaine, que vous parviendrez à rallier autour d'elle la nouvelle génération, qui, cette fois, on peut le dire sans être taxé de banalité, sera réellement l'espoir de la nouvelle France. » Signé : Barthélemy (l'abbé).

Réflexions d'un Esprit pendant la procession de la fête Dieu

Médium C.B.

« Père, pourquoi ne vas-tu pas aussi, toi, voir la procession qui défile ? Pourquoi, calme et tranquille, n'as-tu pas revêtu tes plus beaux habits pour aller assister à la belle cérémonie ? Ne vois-tu pas passer le paysan endimanché (c'est l'expression consacrée) qui va avec sa famille à la bénédiction ? N'as-tu pas vu les toilettes des grands jours, les costumes de fête ? Tout le monde va voir, et tu restes ; pourquoi restes-tu impassible devant cette manifestation de la multitude ? Pourquoi ? Je le sais, mais toi, ne le dis pas. Je lis dans ta pauvre âme attristée, je comprends les sentiments qui l'agitent, mais tais-toi, je t'en prie, car tu ne serais pas compris. Ton cœur se serre, il déborde et je vois qu'il te faut du courage pour garder le silence. Eh bien ! Je vais te dire ce que je lis dans ton cœur, tu souffres !...

Mais, console-toi ; le culte de Dieu que tu désires fera sa place au soleil et Celui que tu pries sera honoré comme il doit l'être en Esprit et en vérité. Tu entends la musique sonore, les chants des enfants, des femmes et des hommes, mais ces voix se perdent dans l'espace, car bien peu montent jusqu'à Dieu. Le spectacle est bon pour la terre, mais les Esprits détournent leurs têtes et plaignent les malheureux que la distraction satisfait plus que la prière. Le tambour résonne, est-ce à Dieu qu'il s'adresse ? Pitié ! Les hymnes latins se font entendre ; sont-ils compris de ceux qui les psalmodient ? Pitié ! Les spectateurs regardent : il y a des fleurs, des colonnes, des guirlandes, des broderies ; il y a du luxe, de l'or, des pierres précieuses, des emblèmes. Pitié ! Mais la prière, cette sainte émanation des âmes vraiment pieuses, je la cherche et je ne l'entends pas. Par instinct, par habitude on s'agenouille quand il est ordonné, mais prie-t-on ? Hélas ! Non. Dieu est absent des âmes ; tout est pour les yeux, rien pour le cœur. Pitié !

Ah ! Du haut des sphères éternelles, grand Dieu tout-puissant, pardonne à ceux que la superstition retient encore dans ses immenses filets, pardonne à ceux qui l'entretiennent et fais enfin luire à leurs yeux un rayon de la vérité ! Prie en silence, père, que le bruit de la fête ne trouble pas tes pensées qui s'adressent plus haut que les imagés qui obscurcissent le ciel ! Vois là haut, au-dessus de ces mondes, en ce moment invisibles à tes yeux de chair, les myriades d'êtres qui entonnent l'hymne éternel en l'honneur du Créateur, écoute les concerts d'harmonie céleste qui glorifient le suprême architecte. Réjouis-toi, car tu assistes au culte du vrai Dieu. Oublie en ce moment les murmures de la terre ! Que ton âme s'élève vers les cieux splendides, vers ces horizons inconnus de la foule, et là tu trouveras à satisfaire tes aspirations incomprises

Le silence se fait autour de toi le bruit ne se fait plus entendre les chants ont cessé. Ton Esprit a repris sa sérénité ; tu vas entendre dire : la cérémonie était belle. » Tais-toi, car ne l'oublie pas, tu parlerais et tu ne serais pas compris, mais souviens-toi que Dieu est Esprit, qu'il veut être adoré, aimé en Esprit et en vérité, et que ce qui vient de se passer n'est que pour le Dieu matérialisé et n'est pas fait pour toi. Au revoir, père, nous avons prié ensemble, car cette petite communication est une prière ; Dieu l'a entendue. Que la paix soit avec toi ! À bientôt ton fils qui t'aime et te protège. »
Ch. B.....

Les degrés du ciel. Le bon.

Médium le docteur Reignier. Suite.

« Il n'y a qu'un but à l'existence de l'homme, le bonheur. Ce but considéré jusqu'ici comme idéal est cependant réalisable, puisque nous sommes tous ici-bas soumis à la grande loi du progrès, et que le progrès a nécessairement un terme, qui est la perfection. Les qualités de l'Être des êtres sont donc les degrés de cette perfection vers laquelle nous devons nous diriger, et qui a pour effet de nous rapprocher assez de la divinité pour la comprendre.

Le Bon est un des degrés de cet admirable séjour, dont les hommes ont, de tous temps, reçu l'intuition, et qu'on trouve chanté dans toutes leurs oeuvres, sous des noms divers, se rapportant tous à la félicité dont on y jouit. Le Bon, c'est le type parfait de l'humanité ici-bas, c'est la

représentation exacte de l'homme dans son expression la plus pure, de l'homme harmonique. Les temps sont arrivés où cette qualité devra prendre chez vous son droit de cité, où tous, tant que vous êtes, petits et grands, devez vous ranger sous sa loi. Elle suppose un détachement presque complet du principe matériel, une première victoire sur les passions, dont l'ensemble forme l'antithèse du bon. Les passions, monopole apparent de l'humanité, ne sauraient être considérées comme un caractère inhérent à la nature de l'homme, mais bien comme des symptômes des maladies de l'âme, maladies essentiellement curables, dont le traitement est du domaine de la philosophie, et dont la disparition amène infailliblement le règne de la vertu, c'est-à-dire du bon. En examinant avec soin ce qu'on nomme improprement peut-être passion, on découvre pour chacune d'elles un sentiment, opposé, qui se trouve localisé, si on peut s'exprimer ainsi, dans le même point de l'organe cérébral, dont les résultats diffèrent complètement, et dont le développement dépend, dans la plupart des cas, d'une bonne direction imprimée aux facultés de l'enfant.

Il en est des qualités fondamentales comme de la lumière du soleil. Toutes émanent de Dieu : elles doivent éclairer tout l'univers, et c'est en raison de l'éloignement des mondes, qu'elles les pénètrent plus ou moins, et que leurs humanités présentent des types plus ou moins rapprochés de la perfection. Mais comme la loi du progrès, d'origine divine, est immuable, tous les mondes doivent s'assimiler un jour ces qualités, et ce serait blasphémer que d'avancer qu'il peut y avoir des êtres condamnés à la privation perpétuelle de la lumière divine. A vous maintenant, habitants de la terre, de réunir vos efforts pour arriver à la bonté, ce premier degré des demeures célestes ; à vous d'user de votre libre arbitre, pour commencer une guerre incessante et acharnée aux passions, ces taches imposées à vos âmes par la matière ; à vous de tenter l'extirpation de ce mal dont vous devez triompher tôt ou tard ; à vous surtout, âmes privilégiées, à qui Dieu a permis d'entrevoir la lumière, à vous de les répandre à pleines mains. Ne perdez pas de vue que c'est à votre charité qu'il appartient d'effacer les lignes de démarcations qui seules s'opposent au règne de la vertu, et par conséquent à l'établissement définitif du bon. »

Monguy, Esprit familial.

Le juste.

Médium le docteur Beignier.

« Le juste ne saurait être apprécié ici qu'au point de vue humanitaire, la justice absolue étant une qualité de l'Être des êtres, dont la conception est du domaine des Esprits supérieurs.

Portez les regards autour de vous, considérez les souffrances auxquelles sont en proie tous les habitants de votre terre d'épreuve, à quelque condition qu'ils appartiennent, et dites-moi si un tel tableau n'est pas fait pour vous donner une idée de la justice divine, en même temps qu'il vous suggère celle de miséricorde, seul moyen d'en adoucir les rigueurs ? Après avoir demandé à la nouvelle science la cause de cette inégalité nécessaire dans la condition des hommes, après avoir parcouru la longue liste des misères humaines, il vous reste un grand devoir à accomplir : celui de les soulager, en instruisant chacun de la cause et des épreuves qu'il subit, comme aussi des moyens qu'il possède d'en abrégier la durée. Or, nous vous l'avons dit bien souvent, vous arriverez à ces brillants résultats par l'instruction et la charité, ces deux magnifiques corollaires de la loi du Christ, qu'il faut vous hâter d'impatroniser chez vous, car nous ne saurions trop vous le répéter, les temps s'approchent où votre lobe doit se régénérer, et c'est alors qu'on verra s'accomplir cette parole de l'Évangile : à chacun selon ses oeuvres.

La justice est donc bien ici-bas l'exécution des lois immuables de la nature, lois qui vous ont été enseignées par le Messie, lois qui ont servi de bases à toutes les organisations des États, et dont le but n'a jamais été que votre propre bonheur. Donnez donc à chacun une instruction compatible avec son degré d'avancement moral, donnez à tous vos frères une idée juste de la série des êtres créés dont vous retrouverez la mention dans la religion de tous les peuples et quand vous aurez fait comprendre à chacun les devoirs que lui impose sa présence sur la terre et l'immense intérêt pour lui de les bien remplir, vous aurez établi chez vous le règne du juste, et partant de l'harmonie, but

final de la création.

Tels sont les éléments de ce dernier degré du ciel, de ce parvis lumineux du temple de l'Éternel, dont les assises sont faites de toutes les sciences unies entre elles par un ciment indestructible, la vertu. C'est là que l'Esprit acquiert une idée complète du mystère sublime de la Trinité, mythe qui renferme les éléments de toute perfection : Amour, Science, Loi, Bon, Beau, Juste. »

Monguy, Esprit familial.

Poésie

La loi de Dieu

Par mademoiselle L.A. Lieutaud, membre de la Société spirite de Rouen.

Seigneur Dieu tout-puissant dont l'immuable loi

Impose à l'univers ta volonté suprême

Pour nous, faibles mortels insondable problème,

O Divin Créateur, je m'incline vers toi.

Rien dans l'immensité ne déroge à ta loi ;

Dans l'espace infini, d'innombrables mondes

Comme l'infini insecte au sein des mers profondes,

Se transforment sans cesse et s'élèvent s'élever vers toi.

Suivant de ce progrès l'immuable loi,

Un jour, j'admurerai ta splendeur éternelle,

Puisque tu m'as donné la divine étincelle,

Qui dirige mon âme et l'attire vers toi.

Des sectes et des schismes dans le spiritisme

1er mai 1872, 7, rue de Lille, Paris. Médium Caron.

Comment les spirites pourront-ils remplir leur tâche, s'ils sont désunis, s'ils n'ont pas même de principes bien arrêtés, puisqu'ils en sont déjà aux sectes et aux schismes ? Cela importe moins qu'on pourrait le croire. Que ces écoles diverses aient un fonds commun ; qu'elles croient toutes aux communications des Esprits, à la réincarnation et à la pluralité des existences, à la loi du progrès indéfini, et par cela seul elles seront aptes à travailler avec fruit à la transformation morale du genre humain.

Il vaut même beaucoup mieux qu'il y ait une certaine variété dans les croyances accessoires, car alors chacun trouvera une école qui professera les principes qui lui paraissent les plus acceptables, et tel individu, incapable de faire un progrès plus grand, accomplira du moins celui qui consiste à répudier des croyances surannées pour d'autres plus rationnelles.

La liberté d'examen et de conscience fait partie du bagage spirite. Le Spiritisme enseigne que l'on ne doit croire que ce qui paraît conforme à la logique et à la raison. Comment donc espérer que, dans une société composée d'Esprits parvenus à tous les degrés de l'échelle morale et intellectuelle, une seule formule pourra être acceptée par tous ? Une telle prétention serait au plus haut point dénuée de logique et de raison. Il faut des croyances appropriées au degré d'avancement de chacun.

Le catholicisme, proclamant la nécessité de la foi aveugle et l'imposant au besoin avec le concours du bras séculier, a pu établir une formule unique. Le petit nombre l'acceptait parce qu'elle répondait précisément à son état moral. Le grand nombre l'acceptait par indifférence et par respect humain. Et les penseurs répandus çà et là dans la masse paraissaient l'accepter, par crainte, jusqu'au moment où l'on a proclamé la liberté de conscience. Une religion autoritaire peut seule produire un tel résultat. Mais une religion autoritaire est un non-sens pour tout homme qui réfléchit, puisque la religion n'a d'autre valeur que les sentiments qu'elle inspire.

Du moment que l'on reconnaît la légitimité de la liberté de conscience, et que l'on reconnaît également l'infinie variété de force, de capacité, de bonté, des Esprits incarnés en même temps sur la terre, il est logique de s'attendre à ce qui se produit constamment en pareil cas. Autour d'une vérité fondamentale qui finit par être acceptée par tous, parce qu'elle répond au degré d'avancement de la masse, il y a place pour une grande variété de doctrines particulières, qui tirent du fonds commun des conséquences conformes à leurs besoins moraux. Les conséquences logiques, rigoureuses, sont acceptées d'emblée par les plus avancés. Mais elles ne peuvent être comprises par les retardaires. Si l'on prétendait les y obliger, on se les aliénerait complètement, et on les riverait ainsi de la part de vérité qu'ils sont aptes à s'assimiler. C'est un grand bien pour eux de trouver dans une secte particulière ce qui répond à l'état de leur esprit : comme, dans l'ordre matériel, c'est un grand bien pour le pauvre de trouver à bon marché des produits de première nécessité, moins parfaits que ceux que le riche achète au poids de l'or, mais du moins suffisants pour un bon usage. Ne vous étonnez donc pas, ne vous affligez pas de voir se fonder plus d'une secte spirite. Efforcez-vous seulement de si bien mettre en lumière les grands principes fondamentaux du Spiritisme, que toutes finissent par les accepter. C'est là l'essentiel. Quant aux points accessoires, quant aux conséquences plus ou moins logiques à tirer du fonds commun, les erreurs ne seront jamais bien dangereuses. La variété d'opinions sur ces points secondaires ne causera pas plus de tort au Spiritisme, que la multiplicité des sectes n'en a causé au protestantisme.

Le Guide du médium.

Bibliographie

Edition espagnole du spiritisme à sa plus simple expression, abrégée, corrigée et augmentée, dit-on, par Allan Kardec, après sa mort.

Nous recevons un exemplaire du Spiritisme à sa plus simple expression, qu'une société a fait imprimer en espagnol, sans en avoir le droit, chez M. Salvador Maners, à Barcelone.

Il ne s'agit ici que d'un simple changement, ordonné, assure-t-on, par l'Esprit d'Allan Kardec mais si nous permettons aujourd'hui qu'on dénature un texte, demain on ne se gênera plus, notre tolérance sera regardée comme un assentiment et le tout sera tellement modifié, qu'on ne retrouvera plus la pensée du maître.

Le but de cette manoeuvre est une atteinte dangereuse à notre doctrine ; des personnes que nous pourrions nommer, et que la société spirite Barcelonaise a dû répudier, ne cachent pas leurs désirs, et dans une communication, ils indiquent leurs tendances en se mettant sous l'égide d'Allan Kardec, auquel ils font dire que sa doctrine n'est pas à lui, que ses ouvrages ne lui appartiennent pas ; en un mot, on peut tout modifier, ne rien respecter, et cela, pour lui faire plaisir, parce qu'il voit mieux et jouit de plus de clarté dans le monde des Esprits, etc. ; le tout signé Allan Kardec, avec un K ! Cette curieuse communication est placée en tête de la traduction fantaisiste du Spiritisme à sa plus simple expression. M. José de Fernandez est fondé de pouvoir, pour démontrer à ces malintentionnés qu'ils peuvent fort bien composer des ouvrages spirites et mieux faire qu'Allan Kardec, s'ils le peuvent, mais qu'ils n'ont le droit, ni de soustraire ni d'ajouter un seul mot à la traduction de ses oeuvres, ni même de les imprimer sans notre assentiment.

Voilà en texte espagnol et français, une altération du n° 20, page 18, de la brochure le Spiritisme à sa plus simple expression. Dans la traduction espagnole le même numéro d'ordre a été conservé.

20. — Siendo Dios soberanamente justo y bueno, no condena a sus criaturas, las ofrece entodos tiempos y estados medios para progresar y reparar et mal que hayan podido hacer. Dios yel hombre son et padre yel hijo. Si el hijo obra con bueno le tiene, siempre en la sauta mension de la moral y ciel goce : si el hijo es pèdigo no le niegra, la herencia para que en libèrrimo uso de su alvedrio vaya léjos hogar en busca de aparente felicidad en el infierno de las pasiones y vicios y sus ineludibles consecuencias. Dios abraza al hijo arrepentido y dispuesto trabajar para su mejoramiento y celebra con festin suregreso al bien. La duracion del sufrimiento dependé de la`tracianza del arrepentimiento ; mejora de costumbres y pagode las deudas contraidas segun las

leyes infalibles de moral y de justicia. Las penas serian eternas para el que no se causara del sufrimiento, no se arrepintiera ô ne se lenetrara del bien⁴.

20. — Dieu étant souverainement juste et bon ne condamne pas ses créatures (on a supprimé des chatiments perpétuels pour fautes temporaires...) Il leur offre en tous temps et conditions (conditions est ajouté dans le texte) les moyens de progresser et réparer le mal qu'ils ont pu faire (puis, supprimant le reste de la pensée émise par Allan Kardec dans le n° 20, ils ont composé ainsi le reste). Dieu et l'homme sont le père et le fils. Si le fils travaille honnêtement, il reste toujours dans la sainte voie de la morale et du bonheur ; si le fils est prodigue, il (Dieu) ne lui ôte pas pour cela l'héritage, afin que, dans l'usage de sa liberté, il aille, loin de son foyer, à la recherche d'une apparente félicité, dans l'enfer des passions, des vices et de leurs inévitables conséquences. Dieu embrasse le fils repentant et disposé à travailler à son amélioration, il célèbre par un festin son retour au bien. La durée de la souffrance dépend du temps employé pour se repentir, de l'amélioration des habitudes, du paiement des dettes contractées de par les lois infallibles de la morale et de la justice. Les peines seraient éternelles, pour celui qui ne se lasse ni du repentir ni de la souffrance, et ne se pénétrerait pas du bien.

Cette interpolation anodine, offre comme conséquence, l'enseignement explicite du droit du fils à la prodigalité, etc., etc., sauf à revenir à de meilleurs sentiments ; elle encourage la faute en promettant le pardon ; elle dit, mésez de tout, jusqu'au moment où fourbu, usé, de diable on se fait ermite ; elle ne prévient pas la faute, mais elle la tolère pour la punir. Allan Kardec n'a jamais soutenu de pareilles théories.

Nécrologie

Un grand nombre de spirites ont accompagné au cimetière Montmartre la dépouille mortelle de notre frère Fourtier; c'était un noble cœur, un homme de bons conseils, dont la parole et les actes étaient empreints de sagesse ; il a été enterré civilement selon sa dernière volonté. Ses amis ont prononcé des discours qui rappelaient à tous les assistants le courage de Fourtier que de longs mois de souffrances n'avaient pu abattre ; avec sa famille spirite, comme lui, il causait paisiblement de sa mort comme d'un phénomène prévu, naturel, et vivement attendu.

La dépouille mortelle de madame Maria Robyns, morte subitement le 22 mars 1872, a été accompagnée par bien des personnes qui se rappelaient sa bonté, sa foi spirite, sa grandeur d'âme : elle était femme intelligente et Esprit d'élite, Allan Kardec sut apprécier la haute valeur de sa faculté comme médium écrivain

Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

⁴ Este parrafo es tlado en comunicacion per Allan Kardek, en sustitucion del que habia.

Juillet 1872

Réfutation et critique du livre intitulé : une philosophie nouvelle par André Pezzani

Bolbec, le 26 mai 1872.

« Messieurs,

Le livre intitulé : *Une philosophie nouvelle* n'est que la reproduction, avec une préface beaucoup plus longue, des Bardes druidiques, synthèse philosophique au dix-neuvième siècle. Sauf la préface, c'est, non seulement le même livre, mais encore le même tirage qu'en 1815 ; on aura voulu le rafraîchir au moyen de ce nouveau titre et de cette nouvelle préface, car la mise en page est absolument et identiquement la même comme si le livre avait été cliché, et l'on trouve, à la première page du texte ancien, la même faute d'impression que voici : Synthèse philosophique au XVII^e siècle, au lieu de dix-neuvième siècle. Prévenez donc ceux de vos amis qui, comme moi, possèdent l'édition de 1865, afin qu'ils ne s'exposent pas à l'avoir en double, sous la foi du nouveau titre ; ils n'auraient, en effet, de nouveau que l'épigraphe et la préface.

A la fin de 1865, *l'Avenir*, journal spirite de cette époque, ayant reproduit dans ses colonnes des attaques formulées par M. Pezzani dans le livre les Bardes druidiques contre le Livre des Esprits, je répondis à ces attaques par une lettre du 23 novembre ; je n'y ai pas traité la question du critérium des communications spirites dans laquelle un de nos frères, M. le capitaine Fix, était intervenu, mais sur laquelle il n'avait pas dit tout ce qui devait être dit, car de nombreux passages des livres du Maître et de la Revue spirite, publiés avant les Bardes druidiques, établissent que les critiques de M. Pezzani portent tout à fait à faux.

Je regrette que la table analytique de la Revue n'ait pu être publiée, car chacun y trouvant, sous un même mot, toutes les pensées du maître sur une même matière, aurait un moyen très facile de réfuter bien des critiques de la même force, qui, toutes vaines qu'elles soient, peuvent amener cependant quelques doutes dans l'esprit de ceux qui se trouvent désarmés faute d'instruction suffisante, et qui n'ont ni le temps, ni assez de bonne volonté pour chercher des armes de défense dans les livres nombreux qui pourraient leur en fournir.

Dans sa nouvelle préface, l'auteur s'attaque à toutes les philosophies ; il se plaît à s'appuyer très souvent sur l'autorité de ses nombreux écrits antérieurs, prétend tout bouleverser dans le vocabulaire scientifique, invente de nombreux néologismes pour les appliquer à des idées qui, pour beaucoup de gens, n'éprouvent certes pas ce besoin, et enfin tend à tout ramener à la doctrine druidique, et, avec cela, il se rend le plus souvent fort peu intelligible or, quant à moi, je ne puis admettre les néologismes sans nécessité absolue, ainsi que l'a fait notre Maître, et je n'admets pas non plus que l'on détourne les termes anciens de leur signification vulgairement admise, parce que l'on s'expose dans ce cas à n'être pas compris, et je trouve cette manière de procéder trop prétentieuse. C'est vous dire que j'ai eu bien de la peine à me reconnaître dans certains passages de cette docte préface, qui ne sera guère à la portée des pauvres esprits vulgaires, que la clarté de la doctrine spirite a séduits.

M. Pezzani avait été, dans le principe, un des plus chauds défenseurs de la doctrine spirite⁵. Depuis, il a trouvé que le Spiritisme était trop vulgaire pour lui, et quand il a entrepris ses études sur la philosophie des Druides, ira été tellement épris de son sujet, qu'il s'est laissé aller à brûler ce qu'il avait adoré. Jean Reynaud avait traité le même sujet dans son beau livre intitulé *l'Esprit de la Gaule*, et il avait surtout le mérite de tout deviner, et d'exposer ses idées sur la philosophie avec une admirable clarté qui manque absolument à M. Pezzani, dont le livre est très fatigant à lire, ainsi que je le disais en 1865 et ainsi que l'auteur l'a presque reconnu lui-même, dans une courte réponse qu'il m'adressa dans *l'Avenir*. J'ai dit que Jean Reynaud avait tout deviné, et j'ai pour appui de mon assertion ce qui a été dit par M. Legouvé, de l'Académie française, dans une conférence sur son

⁵ Voir, dans la réédition de la *Pluralité des existences de l'ange*, le chapitre 9 du livre 3 ; voir aussi de nombreux articles signés de lui dans la *Vérité* de Lyon.

illustre ami. M. Pezzani, au contraire, n'a fait que commenter les Triades des Bardes, et il reconnaît lui-même qu'il n'a fait qu'abrégé les travaux de M. Adolphe Pictet ; il a donc été, là comme dans la Pluralité des existences, un simple compilateur, et c'est lui qui reproche au Livre des Esprits de n'avoir pas apporté aux hommes une seule idée nouvelle ! Mais, étrange contradiction, il fait un magnifique éloge du Livre des médiums et de imitation de l'Évangile qui ont été, comme le Livre des Esprits, inspirés et dictés en grande partie par ces médiocrités d'outre-tombe, vis-à-vis desquelles il se sent animé d'un si profond mépris.

Cette reproduction de l'oeuvre de 1865 sous un nouveau titre prouverait que le succès en a été très borné, et cela ne doit pas étonner, car peu de gens sont en état de comprendre M. Pezzani quand il expose ses idées personnelles. Je me souviens que lorsqu'il publiait à Lyon sa Tribune universelle, il se rendait si peu intelligible à ses lecteurs, qu'il lui arriva et qu'il inséra dans cette feuille une lettre de Louis Jourdan, du Siècle, qui le suppliait d'être moins obscur. Or, il me semble qu'un auteur doit avant tout tâcher de se faire comprendre sous peine de voir ses synthèses rester dans le magasin de l'éditeur, tandis que le Livre des Esprits, dicté par des médiocres, ainsi que les appelle M. Pezzani, malgré la médiocrité de ses renseignements, en est à sa 18^e édition, et que bientôt ses éditeurs seront dans la nécessité de faire un 19^e tirage, si je suis bien informé et, c'est aux spirites, que le livre de la Pluralité des existences de l'âme doit d'être arrivé à sa 4^e édition, car, comme moi, beaucoup d'entre eux en ont fait placer plusieurs exemplaires. Ce que je viens de dire ne m'empêche pas d'estimer à sa haute valeur cet excellent livre plein d'érudition et qui jette la plus vive lumière sur une des questions qui nous intéressent le plus reproche aux Esprits d'avoir varié d'opinion sur cette question ; mais les spirites savent très bien à quoi s'en tenir sur ces contradictions et sur les causes qui les ont produites. Le Maître leur a trop bien exposé les causes de cette différence dans le langage des communications, pour qu'ils ne sachent pas ce qu'ils doivent penser à cet égard et puis, l'unité se fait insensiblement, et aujourd'hui on serait fort en peine de trouver beaucoup de contradictions sur ce point de la doctrine ; au sujet duquel l'accord se fait dans les milieux les plus hostiles à l'idée de la réincarnation, que repoussaient des préjugés de race et de caste. Quelques rares exceptions ne peuvent infirmer l'accord universel qui s'établit sur cette question.

Notre auteur ne conteste pas la réalité des communications spirites, mais, comme je l'ai déjà dit, il soutient qu'elles sont entachées de vulgarité, et se contredit lui-même en faisant un magnifique éloge du Livre des médiums et de l'Imitation de l'Évangile qui, depuis 1865, a changé de titre pour prendre celui de l'Évangile selon le Spiritisme, car ces ouvrages ont été en grande partie dictés et, polir tout le reste, inspirés par les Esprits. Il attribue la médiocrité des communications à certaines influences qui entraveraient la transmission de la pensée de l'Esprit. Or, il n'a rien imaginé de neuf à ce sujet, car Allan Kardec a été le premier à signaler à ses disciples, en maintes occasions, dans ses écrits, ces difficultés dont il leur a expliqué les causes bien plus clairement que ne l'a fait M. Pezzani ; mais ces difficultés n'infirment en rien la réalité des communications.

M. Pezzani se joint à M. Figuier pour plaindre ceux que celui-ci appelle de bonnes gens s'imaginant pouvoir, à leur volonté et selon leur caprice, foire descendre sur la terre les Cimes des morts pour converser avec elles, tandis que cette faveur, suivant lui, serait réservée à certains hommes distingués, ses amis, hommes d'intelligence comme cet auteur lui-même ; mais nous autres, bonnes gens, nous ne pouvons admettre que Dieu réserve ce privilège pour ceux-là seuls qui en ont le moins besoin.

Pour le dire en passant, M. Louis Figuier se trompe grandement lorsqu'il dit que les spirites s'imaginent pouvoir, à volonté et selon leur caprice, faire descendre sur la terre les rimes des morts ; s'il avait daigné lire (mais cela eût compromis sa dignité) les ouvrages du Maître, il y aurait vu qu'il dit en termes formels à ses disciples, que les Esprits ne se rendent à l'appel qui leur est adressé que lorsque cela leur convient, et suivant le but que se proposent les évocateurs, parce qu'ils ont leur libre arbitre, et que tel qui prétendrait exiger qu'un Esprit se rendît à son appel serait puni de son outrecuidance par une bonne mystification, si ce n'était par une punition encore plus grave.

Les spirites savent donc à quoi s'en tenir sur les dangers d'une évocation téméraire ; ils savent de

plus qu'ils doivent faire subir à toutes les communications médianimiques le contrôle de la logique et de la raison que recommande M. Pezzani, et qu'Allan Kardec avait recommandé bien avant lui ; je reproduis ici les nombreux passages des écrits du Maître qui contiennent cette recommandation :

Revue spirite

1859, p. 222. On ne doit confiance aux doctrines des Esprits qu'autant qu'elles ne froissent ni la raison ni le bon sens.

Id., p. 232. Nécessité du contrôle des communications et exemple à l'appui de cette nécessité.

1860, p. 50. Après une communication signée Fourier, obtenue dans une séance de la Société parisienne des études spirites, le président dit, pour l'intelligence des auditeurs étrangers, que la Société n'accepte pas comme vrai tout ce qui vient des Esprits ; que c'est pour elle un sujet d'étude, et qu'elle accepte ce qu'il y a de bon, comme elle rejette ce qui est mauvais.

Ibid., p. 43. Il peut y avoir divergence d'idées entre des groupes sur quelques points de détail. Dans ce cas, il faut examiner la difficulté à l'aide du critérium infaillible de la logique, etc., etc.

Ibid., p. 304. Peu importe le nom de l'Esprit qui se communique ; celui qui mérite le plus de confiance est celui qui, sur tous les points, prouve sa supériorité... Que les médiums se gardent de trouver bon tout ce qu'ils obtiennent, que tout soit examiné et contrôlé.

Ibid., p. 308. Dans une de ses lettres, M. Jobard, de Bruxelles, émettait l'avis déjà exprimé par le Maître, ainsi que nous venons de le voir, que nous ne devons jamais, à l'égard des Esprits, faire abstraction de notre jugement.

Ibid., p. 312. M. Allan Kardec approuve la manière de juger des communications présentée par M. Jobard.

Ibid., p. 332. Nouvelle exhortation de M. Allan Kardec à ses auditeurs de se tenir en garde contre les faux systèmes que certains Esprits veulent essayer d'accréditer à l'aide de quelques belles maximes de morale, et de soumettre toutes les communications au contrôle de la logique et de la raison.

Ibid., p. 351. Communication d'un Esprit qui dit que le jugement, la compréhension, la réflexion, sont des facultés suffisantes pour distinguer les Esprits dans leurs communications.

Ibid., p. 219. Un Esprit, dans un tableau poétique de la déchéance, ayant paru s'écarter de la vérité, on lui adresse des objections. Il dit qu'il s'est laissé aller à son imagination, et il reconnaît son erreur ; il ajoute qu'il a eu tort, et que cela prouve l'utilité du contrôle sévère des communications.

Ibid., p. 220. Remarque tendant à prouver l'utilité de soumettre tout ce qui vient du monde invisible au contrôle de la logique (lire l'article jusqu'à la fin).

1861, p. 157. Un Esprit démontrant la nécessité du contrôle des communications par la concordance de la raison et par le caractère du signataire.

Ibid., p. 307. Invitation formulée par un autre Esprit, de soumettre toutes les communications au creuset de la raison et de la logique.

1862, p. 166. Il importe de s'exercer à discerner dans ces communications, le vrai du faux, ce qui est rationnel de ce qui est illogique, et les médiums doivent se résoudre à soumettre ce qu'ils obtiennent à ce contrôle.

En 1861, dans la 1^{ère} édition du Livre des médiums, à la 2^e partie, chapitre XXIV, sous le titre Identité des Esprits, Allan Kardec résumant tout ce qu'il a dit sur les meilleurs moyens de vérification et d'appréciation de l'identité et des communications, formule plusieurs propositions, dont la première est ainsi conçue : « Il n'y a pas d'autre critérium pour discerner la valeur des Esprits que le bon sens. »

Ainsi voilà qui est bien positif. Allan Kardec voulait que toutes les communications fussent appréciées à l'aide de la logique et de la raison, en un mot : du bon sens.

Néanmoins, en 1862, à la page 17 de la Revue, il disait « Les idées fausses tombent devant

l'expérience et l'inflexible logique. Le meilleur critérium, en cas de divergence, c'est la conformité de l'enseignement par différents Esprits, et transmis par des médiums complètement étrangers les uns aux autres. S'il est un moyen d'arriver à la vérité, c'est assurément par la concordance, autant que par la rationalité des communications, aidées des moyens que l'on a de constater la supériorité ou l'infériorité des Esprits.

Revue de 1864, p. 69. La raison, la logique, le jugement sont les premiers moyens que l'on a de contrôler, dont il faut faire usage, et dans beaucoup de cas cela suffit ; mais lorsqu'il s'agit de l'émission d'une idée nouvelle, il y aurait présomption à se croire infaillible dans l'appréciation des choses, et le contrôle universel est une garantie pour l'unité future de la doctrine.

Imitation de l'Évangile. Introduction, p. IX, de la l'édition, qui a paru en 1864 « Le premier contrôle est, sans contredit, celui de la raison auquel il faut soumettre sans exception tout ce qui vient des Esprits ; toute théorie en contradiction manifeste avec le bon sens, avec une logique rigoureuse, et avec les données positives que l'on possède, de quelque nom respectable qu'elle soit signée, doit être rejetée. Mais ce contrôle est incomplet dans beaucoup de cas, par suite de l'insuffisance de certaines personnes et de la tendance de beaucoup à prendre leur propre jugement pour unique arbitre de la vérité, etc. » Suit le conseil de recourir au contrôle universel des Esprits.

Voilà le grief de M. Pezzani, contre Allan Kardec, que néanmoins, il traite de logicien distingué. Mais ce logicien, tout distingué qu'il était, ne se croyait, pas assez apte, comme M. Pezzani, tout apprécier, dans les cas où une idée nouvelle, sur laquelle il n'existait aucune donnée, venait à se produire dans une communication. Il tenait à fonder l'unité de la doctrine ; il savait que les Esprits, surtout dans les premiers temps de leur enseignement, avaient été en contradiction sur un certain nombre de points, parce que l'essentiel pour eux étant de se faire accepter, de bien établir leur existence, leur nature et la possibilité de leurs communications avec les incarnés, ils n'eussent pas réussi en heurtant des préjugés, des croyances et même l'orgueil, les passions et les intérêts de ceux qui les interrogeaient.

Ainsi, aux États-Unis, où un blanc se serait révolté à la seule idée que son Esprit pouvait avoir animé jadis le corps d'un nègre, et qu'un nègre d'aujourd'hui pouvait être blanc plus tard, les Esprits devaient nier la réincarnation, sauf, plus tard, lorsqu'ils auraient bien acquis droit de cité, à dévoiler la vérité vraie. Cette divergence d'opinions sur cette question, qui était résolue autrement chez nous, n'avait pas empêché Allan Kardec d'adopter le dogme de la pluralité des existences successives, tant sur la terre que dans d'autres mondes, et il avait fait de même pour cent autres questions qu'il se croyait apte à juger.

Mais, je le répète, il ne se croyait pas apte à décider souverainement sur toutes choses, il était loin d'être absolu, et si d'autres pensaient autrement que lui, il ne tenait pas à les convaincre, attendant tout du temps et de la force de la vérité, qui sait toujours prévaloir sur l'erreur, c'est ce qu'il a dit et l'épelé maintes fois dans ses écrits. Jamais il n'a trouvé mauvais que l'on pense autrement que lui, jamais le sentiment de l'amour-propre, jamais la jalousie ne sont entrés dans son cœur. Il a toujours aidé de ses conseils et de ses lumières, tous ceux qui se sont adressés à lui, il a été trahi par quelques-uns, et jamais il n'a récriminé contre eux. Bien des gens auraient voulu l'exploiter il s'est tenu sur ses gardes et il s'est attiré des inimitiés ; cela se voit souvent ici-bas. Pour propager sa doctrine, il n'a pas eu recours à d'autres moyens que la valeur de sa doctrine elle-même, sans bruit et sans l'appui d'aucune organe de publicité, et l'on sait avec quelle rapidité elle a gagné du terrain ; a-t-on jamais vu un pareil succès ?

On a cependant employé bien des moyens pour en arrêter le développement. Les matérialistes et les spiritualistes de toutes les écoles, les journalistes de tous les formats ont fait chorus pour dénoncer sa fausseté et son ineptie, du haut de la chaire on l'a anathématisée et on l'a servie, en excitant le désir de la connaître pour pouvoir la juger soi-même.

Il serait bien difficile de rappeler tout ce qui a été dit contre Allan Kardec et le Spiritisme, et je ne l'essayerai pas ; mais il y a un fait que je ne veux pas taire : c'est que des spirites eux-mêmes qui avaient vécu auparavant dans l'intimité de M. Allan Kardec, et qui s'en étaient séparés parce qu'il

n'avait pas voulu assumer certaines responsabilités qui devaient leur incomber à eux-mêmes, ne pouvant l'attaquer de front, lui donnaient ainsi qu'à ses adeptes de petits coups d'épingles qui ne piquaient qu'eux-mêmes.

Ainsi, les Américains du Nord, grands amis de la liberté que les spirites chérissent tout autant, s'étaient indignés de ce que les spirites français donnaient à Allan Kardec, le titre de maître, ce qui, suivant eux, impliquait une idée de soumission. Ils ne savaient pas, sans doute, ceux qui écrivaient là-dessus de longues tartines, que l'on traduisait pour un journal qui publiait de fréquents articles de M. Pezzani, que le mot maître vient du latin magister, que Cicéron emploie dans le sens de précepteur, et qu'on dit maître d'école, un maître d'armes, etc., ce qui ne veut pas dire que ces maîtres soient propriétaires de leurs élèves.

M. Pezzani, dans les Bardes druidiques, reproche à Allan Kardec d'avoir accepté le contrôle universel des Esprits, il en fait un grief au Spiritisme. Or, Allan Kardec n'a fait de ce contrôle qu'un moyen auxiliaire, utile en certains cas, et ne s'est jamais départi du recours à la logique et à la raison comme critérium essentiel.

Je me suis demandé, cependant, comment il pouvait se faire qu'un philosophe rejetât, quand il s'agit des Esprits, ce que la philosophie trouve bon pour les hommes. Je me souviens que dans mon cours de philosophie, le professeur comptait, parmi les moyens de certitude, le consensus omnium (la classe se faisant alors en latin) mais il paraît que ce qui est bon pour les hommes, ne vaut rien quand il s'agit des Esprits. M. Pezzani nous apprend que les hommes, après leur mort, deviennent des médiocrités, et soutient que leurs communications sont alors toujours inférieures à ce qu'ils auraient pu donner de leur vivant, et cependant il trouve admirable l'imitation de l'Évangile dictée en grande partie par les Esprits. Explique cela qui pourra. Je m'y perds. Mais, hélas ! Que vais-je devenir, moi déjà si médiocre, si, comme le prétend M. Pezzani, les plus grands génies terrestres baissent lorsqu'ils ont passé de vie à trépas. Je vais donc être tout à fait crétinisé lorsque j'aurai quitté ma défroque charnelle. Hélas !

M. Pezzani croit qu'il suffit pour nous enseigner la morale, d'Esprits médiocres, parce qu'on ne donne pas des professeurs de rhétorique aux enfants pour leur apprendre à lire. Au reste, il considère comme dignes d'un souverain mépris les objections adressées au Spiritisme par les prétendus savants de toutes les sociétés ou académies officielles. Ce sont, ajoute-t-il, « les derniers de nos frères et les plus abrutis d'entre eux. Ce ne sont pas non plus les objections des Mirville et consorts qui, quoique meilleures que les premières et d'une supériorité incontestable, attribuent tous les phénomènes à un être fictif et absurde, au diable. » M. Pezzani ne trouve bonnes que ses objections, tirées de la médiocrité des communications, etc.

Jean Reynaud, dans l'Esprit de la Gaule, dit que dans la doctrine des druides, il manquait un principe essentiel : la charité. Par suite, cette doctrine avait développé jusqu'à l'exagération le sentiment de la personnalité (je cite de mémoire). Ce sentiment avait engendré l'orgueil et l'égoïsme, surtout chez les puissants qui, incapables de se soumettre à une autorité centrale, étaient restés isolés chacun dans le centre respectif qu'ils étaient parvenus à dominer, ainsi la Gaule était divisée en une infinité de petits États jaloux et indépendants les uns des autres qui, à cause de leurs divisions mêmes, ont rendu plus facile la domination de l'étranger. Or il ne m'a pas semblé que les triades que M. Pezzani reproduit sous nos yeux avec une si grande admiration, fassent grande mention de la charité. J'y vois bien l'amour de Dieu, mais cet amour a plutôt l'air de descendre sur ses créatures que de remonter de celles-ci à Dieu ou d'aller des unes aux autres. Or, en cela, je trouve la doctrine de nos médiocres instructeurs bien supérieure à celle des druides, car ils nous disent : Hors la charité point de salut.

M. Pezzani n'est pas content du mot périsprit, qu'il voudrait voir remplacé par le mot nephesch, tiré de la Genèse. Les purs Esprits du Spiritisme doivent céder la place aux hommes awéniques ; pour sa philosophie nouvelle, il lui faut des mots nouveaux, et je suis loin de les lui disputer ; ainsi il crée polyzoïsme, polypsychisme, etc., et avec tout cela cette philosophie n'est pas toujours exposée d'une manière très claire. Je serais donc tenté de lui renouveler le reproche de M. Louis Jourdan, que j'ai

cité plus haut, car le plus grand souci qu'un écrivain doit avoir, c'est d'être parfaitement accessible à l'intelligence de ses lecteurs, parmi lesquels il peut y en avoir beaucoup d'aussi médiocres que moi. Il doit surtout écrire pour le grand nombre, car si le petit nombre peut seul suivre sa pensée sans fatigue, comment pourra-t-il parvenir à répandre ses doctrines, en admettant qu'elles approchent beaucoup plus de la vérité absolue que celles qui sont maintenant admises ?

Il se pose comme réformateur universel. Dans sa Philosophie de l'avenir (1869), il avait dit aux matérialistes et aux spiritualistes leurs quatre vérités (dit-il), et il ajoute en note que ce livre a eu un grand succès, surtout à l'étranger, ce dont je n'ai jamais douté. Il voulait écrire en 1870 le Testament d'un philosophe. Je regrette qu'il n'ait pu le faire, je l'aurais lu pour ma part avec le plus grand intérêt, surtout s'il n'avait pas été au-dessus de mes faibles moyens.

Sa Philosophie nouvelle qui, dans la nouvelle édition (je ne dis pas édition) des Bardes druidiques, remplace l'ancienne préface, complète, dit-il, par des vues radicales et hardies ce qu'il avait dit sur la question de l'avenir de l'âme dans son livre sur la pluralité des existences de l'âme qui en est, ajoute-t-il, à sa cinquième édition. Or j'ai déjà écrit, sur la foi de l'extrait de leur catalogue que MM. Didier et Ce ont imprimé sur la couverture du volume, que l'édition actuellement en vente n'était que la quatrième, cela me dispense fort heureusement d'un *mea maxima culpa*.

M. Pezzani loue en termes chaleureux M. Louis Figuier d'avoir repris pour son compte la thèse soutenue par les grands Esprits ses précurseurs (à lui M. Pezzani), mais il ne lui laisse pas ignorer que ses opinions hardies sur les habitants dit soleil avaient été préparées par lui et par le R. P. Gratry. Or M. Louis Figuier n'avait pas besoin d'être rappelé à l'ordre, car il s'y était déjà, rappelé lui-même en reconnaissant dans la seconde édition de son livre, ce qu'il avait négligé de faire dans la première, qu'il avait largement puisé pour son Lendemain de la mort dans les écrits de MM. Pezzani et Camille Flammarion, sans dire toutefois où il avait pris le reste, ce que beaucoup savent sans qu'il le leur ait dit.

M. Pezzani pense, avec M. Louis Figuier, qu'on ne peut croire à l'identité des Esprits évoqués ; mais il ne va pas jusqu'à dire comme celui-ci que le Spiritisme est une expression plate et bourgeoise du préjugé populaire des revenants. Il trouve même qu'il a du bon, puisque après avoir dit reconnaître possibles et maintes fois récites les communications entre les vivants et les morts, entre notre monde et les autres mondes, il ajoute : Ce sont les opinions que nous nous sommes attachés de préférence à faire prévaloir dans les nombreux articles publiés par nous quand, pendant dix-huit ans d'oppression, nous cherchions un peu de liberté pour la pensée. Nous la trouvions dans les journaux et revues spirites où, l'on n'était jamais inquiété, et où nous avons pu répandre sans craindre des poursuites inutiles à braver, les semences du progrès, de condamnation contre les abus et les superstitions du passé, et tracer la voie de l'humanité future.

Il est bon d'inviter tous les spirites à prendre note de cet aveu qui leur montrera que notre auteur n'a jamais été spirite, mais qu'il a su tirer parti du Spiritisme pour faire circuler ses idées.

Je vous ai dit, de mémoire, que Jean Reynaud avait remarqué dans la doctrine des druides l'absence du principe de la charité, et qu'il en avait signalé les désastreuses conséquences. Comme je ne prétends pas être cru sur parole par tous les lecteurs de la Revue qui n'ont pas dans leurs mains l'Esprit de la Gaule, je viens mettre sous leurs yeux quelques passages de ce livre, relatifs à ce vice radical de la religion de nos aïeux. Je serais trop long si je citais tout ce qui pourrait les intéresser, je me contenterai de citer quelques fragments :

On lit au chap. 5 intitulé : De la décadence du druidisme, §1er, page 154 : « Comme aucun peuple de l'antiquité n'avait joui aussi amplement que les Gaulois du dogme de l'immortalité, aucun peuple ne devait éprouver aussi violemment l'excitation sans frein que ce dogme communique quand il n'est pas éclairé. Soldats prodigieux et détestables citoyens, etc. »

Page 155. « En contemplant l'infinité qui se révélait si magnifiquement en chacun d'eux, il leur était difficile de ne pas se complaire dans cette glorification égoïste, jusqu'à s'affranchir de toute subordination envers la société car, non seulement la religion ne les avait pas fait entrer dans le

divin secret de s'aimer dans autrui et de se rehausser en servant les autres, mais, devant la puissance qu'ils découvraient en eux, celle de l'Etat s'effaçait. Ils vivaient les uns à l'égard des autres, comme des potentats rivaux, de sorte qu'en définitive, faute d'être contenus par un développement suffisant de la charité, les belles croyances qui, dans l'ordre métaphysique, les élevaient si haut, n'aboutissaient dans l'ordre moral qu'à les rendre les plus intraitables des hommes. »

Jean Reynaud présente ensuite un tableau saisissant des divisions de la société gauloise et de leurs déplorable conséquences, et il ajoute, page 162 : « On ne peut cependant reprocher au druidisme de n'avoir pas visé à l'unité par un système. Mais ce n'est pas assez de proclamer l'unité par un système... Il n'y a au monde qu'une seule puissance qui soit capable de réaliser l'unité c'est la charité, par l'effet de laquelle tous les individus, animés d'une sympathie réciproque, vivent les uns dans les autres et ne font qu'un, etc. »

Maintenant, si M. Pezzani voulait combattre l'opinion que vient d'exprimer Jean Reynaud, et soutenir que le principe de la charité se trouve dans les triades, je lui dirais, avec l'illustre philosophe que je viens de citer, que ces triades, qui forment la base de sa synthèse philosophique du dix-neuvième siècle, originaires du pays de Galles, y ont été conservées par tradition orale jusqu'au moyen âge, où elles ont été livrées à l'écriture dans les parties les plus essentielles de cet héritage de nos ancêtres, avec certains reflets que la doctrine avait reçus du christianisme et que le druidisme avait subis malgré lui.

« Les développements contenus dans les triades, dit-il p. 311, sont si parfaitement en dehors du christianisme, que les émanations chrétiennes qui se sont glissées çà et là dans leur ensemble, se distinguent du fond primitif à première vue. Ces émanations, naïvement sorties de la conscience des bardes chrétiens, ont bien pu s'intercaler dans les interstices de la tradition, mais n'ont pu s'y fondre.... En partant de ce principe si connu, que le dogme de la charité en Dieu et dans l'homme est aussi spécial au christianisme que celui de la migration des âmes l'est à l'antique druidisme, un certain nombre de triades, dans lequel respire un esprit d'amour que n'a jamais connu la Gaule primitive, se trahissent immédiatement comme empreintes d'un caractère comparativement moderne, tandis que les autres, animées d'un tout autre souffle, laissent voir d'autant mieux le cachet de haute antiquité qui les distingue. »

On ne saurait douter du sentiment patriotique qui a porté Jean Reynaud à étudier avec sa profonde sagacité nos antiquités nationales ; on voit, en lisant son beau livre, qu'il était amoureux de son sujet. Il a tenu à rendre à nos ancêtres l'honneur qui leur est dû, mais il n'admire pas quand même, et il sait tirer de leurs exemples des leçons dont les descendants feraient bien de profiter en ce moment, surtout, où nous avons tant besoin d'union pour cicatriser les plaies de notre malheureux pays. Imitons-le, sachons reconnaître et admirer la sublimité de la philosophie de nos pères, et gardons-nous de nous renfermer exclusivement dans le rôle d'admirateurs à l'exemple de M. Pezzani qui base le salut de l'avenir sur la seule doctrine druidique.

Le Spiritisme a sa métaphysique ; mais c'est surtout par sa morale qu'il entend fonder et assurer le progrès, et notamment par l'application du principe de justice, d'amour et de charité. Cette morale est vulgaire, dit-on ; peu lui importe, s'il la croit bonne, il persiste à la présenter comme bonne parce qu'il la croit salutaire, sans s'inquiéter de l'opinion des savants qui prétendent l'écraser sous le poids de leurs sarcasmes et de leur dédain. Tant qu'ils n'auront pas donné mieux, ils tenteront en vain de le détruire.

M. Pezzani dit avoir pu écouter ses idées à la faveur de la liberté qu'on laissait aux journaux spirites sous un régime d'oppression ; pourrait-il nous dire ce que sont devenus la Vérité de Lyon et l'Avenir de Paris ? Nous les avons connus autrefois. Est-ce que les articles signés Philalèthes ne les auraient pas tués ? Et la Tribune universelle qui était entièrement son ouvrage n'aurait-elle pas succombé sous le poids de l'inintelligible prose de son rédacteur ? J'en appelle à l'écrivain qui a signé le délicieux petit livre intitulé : Les prières de Ludovic. Dans sa nouvelle préface (note de la page 2) il cite une série d'autres journaux et revues dans lesquels il dit avoir publié un grand nombre d'articles ; mais il ne dit pas si l'Empire avait aussi des raisons de les tolérer, ce qui semblerait démontrer que

M. Pezzani a voulu, sans en avoir l'air, commettre une petite perfidie à l'encontre du Spiritisme. Mais le Spiritisme sait se placer au-dessus de ces attaques qui retombent sur les agresseurs ; c'est pourquoi je n'en parlerai pas davantage. A vous de tout coeur,
Crouzet.

Correspondance

Discours des sorciers avec six avis en fait de sorcellerie et une instruction pour un iule en pareille matière par Henri Boguet Delanois, juge en la terre de Saint-Oyan-Joux, dite de Saint-Claude, au comté de Bourgogne, édité en mai 1607 par Pierre Rigaud, imprimeur en rue Mercière, au coing de rue Ferrandière, à l'horloge. A Lyon et par privilège du Roy Henry. 2^o édition.

Ce livre nous est adressé avec la lettre suivante par l'un de nos amis, M. M. de Paris.

Paris, 29 avril 1872.

« Messieurs,

Voici un livre fort curieux et rare que je viens d'acquérir. Discours sur les sorciers, etc. Je vous prie de le lire avec attention, et d'en faire une étude dont il puisse sortir un grand enseignement ; il y a là l'un des jalons de la science éternelle dont nous ne bégayons que les premiers mots.

Ces sorciers brûlés, ces juges élevant le bûcher à l'état d'élément politique, pour dominer les masses superstitieuses, tout ce fatras de jurisprudence et de fausse science, mérite bien une interrogation sérieuse ; les réponses obtenues donneront sans doute la solution de quelques pourquoi tant cherchés. D'un côté, la peine du talion remplissant là, comme en toute chose, son oeuvre fatale et prévue ; de l'autre, la masse des fluides moraux de cette époque si barbare, déterminant des besoins et des moyens de gouvernement monstrueux !...

Ce Henri Boguet, qui paraît avoir passé sa vie magistrale à constater les crimes imaginaires de sorcellerie, devrait être bien curieux à évoquer ; les enseignements donnés par les bons Esprits qui nous protègent et nous instruisent, seraient fort curieux à obtenir dans les assemblées de spirites et de médiums sincères et éclairés.

Ce travail ne pourrait-il pas s'appeler : Études sur les causes et les résultats des harmonies éternelles chez tous les peuples, selon le degré de leur avancement. »

Paris, 19 avril 1872.

Nous demandons à nos frères de toutes les sociétés et groupes spirites, de vouloir bien faire l'évocation du juge Henri Boguet Delanois ; nous serons reconnaissant à tous les présidents qui voudront bien nous envoyer les résultats obtenus, et pour faciliter cette tâche, nous allons reproduire textuellement deux actes d'accusation de ce jurisconsulte expert en l'art de chasser le diable.

Après une dédicace à S. A. S. Albert, archiduc d'Autriche et duc de Bourgogne ; une seconde à sa femme, S. A. S. Isabelle Clara Eugénia, infante d'Espagne et duchesse de Bourgogne, etc., tous les deux fermes partisans des terribles édits contre les sorciers ou personnes réputées telles. Le premier discours des sorciers commence ainsi :

« Louise Maillot, âgée de huit ans, est possédée, et par après déliurée et Françoise Sécretain, faite prisonnière, pour estre chargée de luy auoir baillé le mal.

1^o Louise Maillot aagée de huit ans, est rendue impotète de tous ses membres.

2^o Ses père et mère, ingêt à son maintien qu'elle est possédée, et la font exorciser eu l'église de M. S. Sauneur.

3^o Ou se découvrent cinq demons, et leur nôt : et par mesure moyen, Loyse monstre avec le doigt, celle qui l'auait possédée, scauoir, Françoise Sécretain, âgée de cinquante-huit ans.

4^o Loyse sur les prières, que ses père et mère font, déclare que deux de ses démons sont morts.

5^o Sur le matin elle se trouue plus mal que de coustume, et cependant ces démons sortent par sa bouche en forme de pelottes.

6^o Gomme Françoise rendit Loyse possédée par le moyen d'une crouste de pain qu'elle lui fit manger.

7° Et comme elle fut faicte prisonnière. »

Françoise Sécretain fut donc emprisonnée sur la dénonciation d'une petite fille dans le corps de laquelle l'exorciste reconnut cinq diables nommés loup, chat, chien, Joly, Griffon, qui partirent le lendemain par sa bouche, en forme de pelotes grosses comme le poing et rouges comme du feu. Le chat était noir ; les démons étant sortis « firent trois ou quatre tours à l'entour du feu et disparurent, et Loyse commença à se mieux porter. »

On mit au secret cette pauvre vieille femme : les menaces, les mauvais traitements, la privation de nourriture ne suffisant pas, elle fut mise à nu pour savoir si le diable ne l'avait pas marquée ; enfin, on lui coupa les cheveux. Tremblante, accablée, elle avoua tout ce qu'on voulut, entre autres, des choses attristantes et puérides que notre plume ne saurait décrire en termes reçus ; elle s'était donnée au diable, allait au sabbat à cheval sur un bâton blanc, battait l'eau pour faire tomber la grêle, se changeait en loup, etc...

L'acte d'accusation est bâti sur ces preuves accablantes, qui ont un grand mérite au point de vue de la sottise humaine. Le juge Boguet se montre fier de sa perspicacité et dit « qu'avec cet enfant, on a découuert une infinité d'autres sorciers; 2° que par cela s'est manifestée la gloire du Maître de l'univers, et qu'on peut dire avec le psalmiste : « C'est de la bouche des enfants et de ceux qui pendaient encore au tetin, que tu as parfaict ta loyange, à cause de tes ennemis, afin de ruiner l'homme ennemi et vindicatif. »

Puis il s'appuie sur saint Paul, Benedicti, Thymcus dans son traité des démoniaques, Luy del Rio dans ses recherches ou controverses magiques, et fait suivre ces autorités de la nomenclature d'une foule de malheureux et malheureuses, brillés pour de futiles dénonciations.

Exemple. Pour avoir donné à manger des noix, fait boire de l'eau, fourni des pommes ou du bœuf dans lequel était le diable ou bien, comme les juifs de Rome en 1554, pour avoir rendu quatre-vingts femmes ou filles possédées du démon, etc., etc., etc.

Saint Claude, selon le sieur Boguet, est mort en 650 ; il est, paraît-il, tellement favorisé des cieux, qu'il délivre les démoniaques et découvre les sorciers ; Dieu veut qu'il en soit ainsi, pour les faire partir de ce monde ; il permet pour ces damnés de justes supplices, car, s'ils possèdent plusieurs démons, ils sont obligés de les loger ; aussi, faut-il prier sur tout ce que l'on mange pour chasser des mets préparés toutes mauvaises influences. Saint Grégoire raconte qu'une religieuse avala le diable en mangeant une laitue, sur laquelle le signe de la croix n'avait pas été fait.

Quel tissu d'horribles choses n'a pas enfanté la sainte ignorance du moyen âge, en s'appuyant sur cette raison : « Que Dieu pour accroître davantage l'enfer des sorciers, permet qu'ils nuisent aux enfants et qu'ils les rendent démoniaques. » Et Spranyer, cité par le juge Boguet, raconte qu'une vieille sorcière fit mourir une jeune sorcière pour guérir un évêque que la jeune avait ensorcelé. Nider affirme qu'en Allemagne un ensorcelé s'adresse à une vieille sorcière, laquelle fond du plomb, jusqu'à ce que, par le ministère du diable, il ait pris la figure du maudit. La vieille demande au malade en quel endroit veut-il frapper le sorcier qui lui a donné le mal ; après désignation, elle frappe l'image à coups de couteau, afin que le sorcier soit atteint d'un même nombre de blessures mortelles. Nider ajoute « que les magiciens forgoient la figure d'un homme tout à neuf avec de l'air, comme un bon peintre ils donnent à ce visage telle couleur et la ressemblâce vôleue. »

La deuxième édition d'un volume de 500 pages est remplie de cette fausse érudition ; là s'étalent en grand les faits les plus étranges, réels ou légendaires ; l'histoire y est interprétée, dénaturée par des données absurdes ; la mythologie et le christianisme y sont gouvernés par le diable plus puissant que Dieu, et tout ce galimatias, pour prouver que Françoise Sécretain est coupable, que Clauda Jamprost, Jacques Boguet, Antoine Gandillou et une foule d'autres pauvres êtres « se sont laissez aller au diable pour leurs misères et pauvretéz. » Les malheureux ignorants, condamnés à être brûlés vifs, étaient incapables d'apprécier cette fantasmagorie d'accointances avec Satan, ce tentateur qui les faisait renoncer au carême et au baptême. Cette jurisprudence atroce, effrayante, ne reposait que sur des subtilités théologiques et casuistiques dignes de l'inquisition.

Nous allons citer un second fait, qui est à la page 109, chapitre XVIII : « Il y a quelque temps, dit le

juge Boguet, qu'un particulier du village d'Unau, au ressort d'Orgelet, amena sa femme en ce lieu, l'accusant d'estre sorcière, et disait qu'entre autres choses, qu'a certaine nuict d'un jeudy, comme ils étaient couchez ensemble, se donna garde, que sa femme ne bougeoit pas, n'y souffloit en aucune façon. Sur quoy il l'espoïnçonna, sans néantmoins qu'il la peust jamais faire esueiller, au moyen de quoy il fut touché de quelque frayeur, et a cette occasion il se voulut leuer, pour appeler ses voisins. Mais, quelque effort qu'il fit, il ne luy fut pas possible de sortir du lit, et luy sembloit estoit entrappé par les iambes, aussi en outre estoit-il là réduit, qu'il ne pouuait crier en façon que ce soit, et d'uneura en ceste sorte enuiron trois heures, et jusques à ce que le coq eust chanté : car la femme s'esuella en sursaut, respendant, sur l'interrogat qu'il luy fit, qu'elle estoit si lasse du travail, auoit eu le Jour précédent, qu'estât pressée du sommeil, elle n'auoit rien senti de ce qui luy auoit faict. Le mary adioustoit qu'alors il eut l'opinion que sa femme venoit du sabbat, d'autant mesme que désia auparauant il la soupçonnoit quelque peu, à raison du bestail qu'il estoit mort è quelques siens voisins, qu'elle auoit menacez.

Or, il y a de l'apparence grande que cette femme auoit esté en âme seulemêt : au sabbat pour les raisons suivantes :

I. Que reestase dont nous auons parlé, luy aduint la nuict du jeudy, qui est la nuict ordinaire du sabbat, comme nous dirons tan tost.

II. Que l'excuse qu'elle print, monstroit bien qu'il y auoit de la malice de son costé : car quel homme a on jamais yen si endormy d'un traual, et labeur précédent, que l'on n'ait peu l'esueiller ? Un sorcier Georges Gandillon s'excusoit de la même façon, lorsqu'on lui demanda pourquoy il ne s'esloit point esueiller, encore que l'on l'eus poussé fort rudement plusieurs fois.

III. Que le mary se sentoit entrappé par les iambes, sans pouuoir encore crier : car de là, il se recognoit assez ouuertement qu'il y auoit du sortilège.

IV. Que cette femme s'esueilla en sursaut, sur ce que le coq chanta. Parce que nous ferons voir ailleurs, que le sabbat, qui se tient de nuict, disnaroit tout aussi tost, que le coq vient à chanter.

V. Qu'après les menaces faictes à ses voisins, il leur estoit mort du bestail, ce qui la rendoit suspecte de sorcellerie.

VI. Que desja les parents, desquels elle estoit descendile, en estoict fort soupçonnez, de quoy attestoient les eschevins d'Ynau, qui assistoient le mary. »

Ces sept considérants remarquables firent brûler vive la malheureuse femme !... Un simple sommeil magnétique, somnambulique, une fatigue extraordinaire, un rêve, pouvaient faire condamner un coupable ! Ajoutons que les juges héritaient, en partie, des biens des sorciers condamnés au feu, et vous jugerez le dédale inextricable d'intérêts sordides et abjects qui enserraient les populations ignorantes et affolées.

Le Spiritisme, en donnant la raison de tous ces mystères, élève entre le présent et le passé une barrière désormais infranchissable ; là est la raison des attaques violentes dont il est l'objet dans certaines chaires.

Le fait suivant nous est envoyé par l'un de nos honorables correspondants, M. C..., maire à V... ; nos lecteurs trouveront dans cet événement, monstrueux et contemporain, la preuve que l'ignorance, tant préconisée par certains partis incorrigibles, existe encore parmi nous, au point de pousser à des actes dignes du moyen âge de pauvres intelligences attardées. Le Spiritisme demande la lumière, il exige la diffusion de l'instruction et de l'éducation des masses, afin de pouvoir les moraliser et les régénérer par un enseignement supérieur, enseignement qui doit chasser les miracles et les préjugés.

Éphémérides de la semaine

29 avril 1850. Une femme du village de Camalès, canton de Vic Bigorre, de moeurs douces et honnêtes, mère, de plusieurs enfants, était atteinte depuis quelque temps d'une affection chronique : elle l'attribuait à une cause surnaturelle ; aussi, au lieu de suivre les prescriptions de la médecine, en recherchait-elle la cause présumée par elle au moyen des oracles d'un prétendu devin en qui elle mettait sa confiance. Se croyant un jour en possession de ce grand secret, elle attira dans la soirée

chez elle, sous le prétexte d'une aumône qui devait lui être faite, une pauvre femme du nom de Jeanne Bédouret, vieille, laide, misérable, soignant de son mieux un vieillard infirme. Lorsque cette femme fut rendue dans la maison, on ferma la porte sur elle, et alors le mari et la femme se mirent en mesure de la contraindre de faire, par la toute puissance qu'ils lui supposaient, que la malade soit délivrée du mal qu'elle lui aurait donné en jetant un sort sur elle. Et la vieille de protester qu'elle n'a pu donner et ne peut, par conséquent, enlever le mal en question. On ne tient pas compte de ses protestations, de ses prières ; on la bâillonne, on chauffe le four devant elle et on la menace de l'y faire brûler. Les actes suivent de près les menaces, on introduit les jambes dans la bouche du four ardent, et, pendant que cette malheureuse est ainsi torturée, on la somme de nouveau de détruire le maléfice, la menaçant, si cela ne suffit pas, de la retourner du côté opposé ; on se dispose, en effet, à l'y jeter la tête la première, lorsque cette malheureuse, atteinte par la flamme, fait un effort désespéré qui la sauve et, par une inspiration soudaine, leur adresse ces paroles : « Vous me faites bien souffrir, mais vous serez brûlés à votre tour. » Cette menace de la prétendue sorcière produit sans doute son effet sur cet homme et cette femme, qui la laissent alors, et tout en la menaçant encore, la renvoient dans un état déplorable, sa figure couverte de plaies, ses pieds et ses jambes horriblement brûlés. Cette malheureuse femme a eu la force de se traîner jusqu'à Pujo auprès de ses parents qui, informés par son récit, prévirent la justice ; les coupables furent arrêtés, mais la vieille Bédouret mourut sept jours après, au milieu d'horribles souffrances.
Journal des Pyrénées, 4 mai 1872.

Appel aux Spirites

Madame Émilie Collignon, de Bordeaux, notre intelligente et infatigable soeur spirite, nous adresse deux communications de l'Esprit, de Jean, dit Bahutier, Esprit avancé qui la seconde dans ses généreux efforts pour répandre l'instruction dans les classes déshéritées, soit au moyen d'écoles pour les petites filles pauvres, soit par des cours d'adultes de femmes, à établir aux quatre points différents de la ville. Les spirites voudront répondre à ce pressant appel, il s'agit ici de remplir un des engagements sacrés contractés par les adeptes d'Allan Kardec.

Les demandes en nombre de l'ouvrage dont nous avons parlé sous le titre *Dieu, extraits des Esquisses contemporaines* (Revue de 1871, page 68), doivent être adressées à madame Collignon, rue Salisse, 12, à Bordeaux (Gironde).

23 mars, 1872.

«Laissez-moi profiter de l'autorisation qui m'en est donnée pour dire quelques mots au médium. Il ne faut pas balancer, l'heure est venue de mettre la cognée dans le vieil arbre qui, tel qu'il est, tombe en ruine, et qui, abattu, dégrossi, équarri, peut servir à soutenir le faite de l'édifice. Il est temps de concentrer tout vos efforts vers l'instruction populaire, cette source de paix et de prospérité que les aveugles volontaires seuls nient et repoussent.

Il est temps de former une vaste association destinée à suppléer le mauvais vouloir, à remplacer l'É.at qui reste en arrière, et à faire marcher en avant, en avant toujours, l'intelligence, la raison, la foi, la morale.

N'aie point de crainte, amie ; suis l'impulsion qui t'est donnée ; je ne te dirai pas : tu réussiras toujours ; mais je te dirai : Quand la pensée sera bonne, je te soutiendrai ; quand tu seras insuffisante, je t'inspirerai. Fais tous tes efforts pour pousser, dans ta sphère, au développement de l'instruction ; parle, dans ton milieu, sans cesse et toujours de la nécessité de l'instruction ; il n'y a pas de petits efforts dans la grande oeuvre de la rénovation : ce sont les atomes agglomérés qui produisent les mondes. Jean Bahutier.

Ne t'étonne pas de retrouver mon nom toutes les fois qu'on te pousse dans la voie de l'instruction populaire ; c'est mon oeuvre à moi. Tu ne sais pas quel supplice affreux est celui de mourir d'inanition de science : ce supplice, je l'ai enduré. Avant, dans une existence où je pouvais répandre la lumière à flots, employé toutes les ressources de mon intelligence pour épaissir les ténèbres dont

je profitais, j'ai dû, pour expier, recommencer dans un milieu réfractaire aux instincts, aux besoins de mon âme. Plein du désir de savoir, plein de soif d'apprendre, j'étais comme ces arbres débordant de sève, dont une main criminelle arrache, écrase, étouffe les bourgeons qui auraient produit des fleurs et des fruits en abondance, et qui ne laissent à leur place que des plaies par où cette sève généreuse s'échappe âcre et brûlante, desséchant la branche qui la contenait,

Le nom t'indique le milieu dans lequel j'ai vécu : homme de campagne, ayant passé la plus grande partie de ma vie dans un village où j'étouffais⁶. Je crus pouvoir m'épanouir dans les rues étroites et sales des villes d'alors (je te parle d'il y a environ deux cents ans), là encore j'ai trouvé la souffrance, car, même dans la modeste profession de bahutier que j'exerçais, l'ignorance et la routine enveloppaient d'entraves mes moindres essais pour en sortir. Ce que j'ai souffert, je le sens encore ; c'est pourquoi je serai toujours là où des efforts seront tentés pour éviter cette souffrance à d'autres Esprits. C'est pourquoi je te dis : ne te décourage pas, ris des moqueurs, brave la critique et marche droit devant toi dans le sentier du dévouement et du devoir. »

Jean dit Bahutier.

Appel aux spirites du monde

A vous tous, mes frères en croyance, amis dévoués de l'humanité, serviteurs infatigables du progrès, spirites enfin, je viens faire appel. Aidez-moi dans l'entreprise d'une oeuvre pour laquelle, sans vous, je serais impuissante ; qu'avec vous je pourrai, j'en suis sûre, mener à bonne fin. Au commencement de 1870, j'avais projeté de créer à Bordeaux une école pour les filles du pauvre, ces proies assurées du vice, poussées qu'elles y sont par la misère et souvent les mauvais exemples, les mauvais conseils. La guerre a étendu son voile de sang sur cette espérance ; mais aujourd'hui, plus que jamais, je voudrais la faire revivre, en faire une réalité. Je compte sur vous.

Je compte sur vous, parce que vous êtes spirites, parce que vous savez, vous, mieux que tous les autres, les devoirs que nous avons à remplir envers nos frères. Parce que vous savez, vous, que l'Esprit n'a pas de sexe, que celui qui revêt une enveloppe de femme est plus sujet à faillir, dans certaines conditions, non parce qu'il vaut moins, mais parce que cette enveloppe paralyse souvent son énergie ; parce que vous savez que c'est une obligation sévère pour nous de nous entraider pour sortir victorieux de la lutte.

A vous donc, je m'adresse. J'ai mis en vente, avant la guerre, une petite brochure dont le produit était nécessaire à l'installation de l'école. Une partie des exemplaires a été employée pour les besoins pressants de l'époque douloureuse que nous venons de passer. Le reste, je vous demande de le prendre. Qu'est-ce qu'un franc à donner, quand on pense que, nombreux comme nous le sommes, ce franc, multiplié par toutes nos bonnes volontés, pourra fournir à des enfants malheureux le pain de l'intelligence, en même temps que le pain du corps, le vêtement incorruptible de l'âme, la morale, en même temps que les chauds vêtements des membres.

Je compte donc sur vous, mes frères, non seulement pour cette année, mais pour celles qui suivront, et j'espère, si vous m'accordez votre concours, vous offrir, l'année prochaine, quelques communications prises dans les cahiers que notre vénéré Allan Kardec a lus et approuvés.

Pour éviter les frais de poste, les envois pourraient être centralisés chez les chefs de groupes, auxquels j'expédierais le nombre de brochures demandées. Une fois l'école en fonction (à la rentrée des classes, si les fonds sont suffisants), la Revue vous donnera, à la fin de chaque année, le résultat des travaux et l'emploi des sommes que je devrai à votre fraternel concours. Votre soeur en croyance, Emilie Collignon.

⁶ La première fois que cet Esprit s'est manifesté, c'est dans une réunion composée presque entièrement de paysans. Il s'y est représenté toutes les fois que j'y suis allée. Jean Bahutier s'est manifesté immédiatement après une évocation adressée à des Esprits supérieurs. Je me retire en remerciant les Esprits vénérés qui ont bien voulu m'autoriser à te parler.

La force physique

Traduction de la revue de Meurer par le docteur F.A.Y.

La presse anglaise et notre correspondance étrangère nous avaient mis à même d'apprécier ce que les savants anglais ont bien voulu nommer force psychique... Spiritement, ces phénomènes sont connus, et nous hésitions pour les insérer. Ces faits paraissant avoir une grande importance au point de vue du monde scientifique, nous donnons la traduction littérale de notre ami le docteur.

15 mai 1872.

L'article 3, de la partie populaire du numéro 2 de la revue allemande de Meurer, contient la traduction d'un article du journal anglais : *Journal of science*, juillet 1855, par la baronne Adelpa de Vay. L'auteur anglais de cet article décrit deux expériences faites à Londres il y a un an, par plusieurs savants fort connus. Je ne citerai pour le moment que le passage suivant de l'article en question et dont l'auteur est William Crookes F. R. S., savant chimiste de Londres : « Les phénomènes les plus remarquables qui se manifestent sous l'influence du sieur D. Home, se prêtent le plus facilement aux examens scientifiques et à la conviction, sont : 1° La modification de la pesanteur des corps ; 2° la production de sons sur un instrument, ordinairement un accordéon, à cause de sa qualité portative, sans intervention directe de la part des hommes, c'est-à-dire dans des conditions qui rendent le toucher du clavier impossible. »

Suit la description de l'appareil isolant le clavier du contact des expérimentateurs, les précautions prises pour éviter toute duperie, et enfin la production du phénomène des airs et des mélodies ravissantes qui se sont fait entendre dans cette expérience aussi concluante qu'intéressante. On passa ensuite à l'expérimentation du phénomène de la modification de la pesanteur sous l'influence d'une force nouvelle, émanant du système nerveux de l'homme, que ces messieurs ont convenus de nommer force psychique, et cette partie de la science, psychisme (Psychisnius) ; enfin les savants qui s'en occupent, psychicus (Psychicus) psychiker, car aucun de ces messieurs n'a songé à l'intervention d'une force étrangère à celle de l'homme.

L'appareil destiné à cette seconde expérience se composait d'une petite table en acajou dont une extrémité était posée à plat sur une lourde table de salle à manger, tandis que l'autre extrémité opposée de la petite table, était portée par une balance anglaise à ressorts, accrochée à un châssis supporté par un trépied. Cette balance était munie d'une aiguille sensible, pour marquer le maximum de la pesanteur. Lorsque M. Home dirigeait la pointe de ses doigts sur l'extrémité de la petite table reposant sur la balance, la table s'inclinait aussitôt et l'aiguille marquait 9 livres, tandis que le poids normal n'était que de 3 livres.

Enfin un monsieur dont le poids était de 140 livres monta sur la table, exerçant de fortes pressions avec ses pieds, à l'endroit où les doigts de M. Home touchaient à peine le bois, la pesanteur de la table ne se trouvait augmentée que d'une livre et demie... Ainsi le poids de 138 1/2 de cet homme se trouvait effacé.

Mais comme cet article a besoin d'être traduit d'un bout à l'autre pour offrir de l'intérêt au lecteur (8 pages d'impression), je me contenterai pour l'instant de vous en signaler les points les plus saillants ; et, comme je crois que vous attacherez plus d'importance à des faits qui sautent aux yeux de tout le monde qu'à des raisonnements dans le domaine philosophique, que vous avez faits, lus et imprimés tant de fois, je laisserai de côté les analyses concernant les livres et doctrines dont Meurer entretient ses lecteurs dans la partie scientifique et les annonces littéraires.

C'est bien dit, c'est logique, c'est profond, mais enfin ce sont des raisonnements. Je mentionnerai seulement que Meurer annonce entre autres que des avis lui sont parvenus de Pesth en Hongrie, qu'on y a obtenu des photographies représentant des Esprits ; elles sont très nettes, très complètes, très reconnaissables et surtout très connues. Il dit avoir aussi reçu avis que des photographies de cette nature ont été obtenues sur divers points de l'Amérique, il conseille beaucoup de prudence pour l'admission de ces faits d'une si haute importance ; il se propose de les discuter après un plus mûr examen de cette question.

Je vais terminer cette lettre par quelques mots concernant les précautions prises par les observateurs du fait de l'accordéon, jouant sans le contact de la main de l'homme. Ce fait est curieux et concluant : « L'accordéon choisi pour servir à cette expérience, était parfaitement inconnu à M. Home. Une cage à claire-voie sous forme de tambour, formée de deux cercles en bois de deux pieds de diamètre ; ces cercles étaient espacés l'un de l'autre par douze baguettes étroites posées verticalement. Cinquante aunes de fil de laiton étaient enroulées vingt-quatre fois autour du tambour à un pouce d'écartement l'un de l'autre, et solidement reliés entre eux par des fils formant ainsi des ouvertures de deux pouces de long sur un pouce de large. Cet appareil resté ouvert, haut et bas, occupait tout l'espace compris entre le sol et la table sous laquelle il était placé, de telle sorte qu'une main voulant s'introduire à plat était serrée entre l'appareil et la table, et qu'un pied ne pouvait passer dessous.

Ainsi disposé, et les examinateurs placés autour de la table, on retira l'appareil. Home y plaça l'accordéon, le tenant à l'une des extrémités avec le pouce et le médium de la main droite, le clavier dirigé vers le sol, tandis que l'un des observateurs ouvrait la clef de basse.

L'accordéon ainsi placé dans le tambour et suspendu aux deux doigts de M. Home, le tout fut poussé sous la table. La main de Home, pressée entre cette table et le tambour, était rendue immobile. Bientôt on vit l'accordéon se livrer à des évolutions singulières de droite et de gauche, se gonfler et se dégonfler pour le passage de l'air ; des sons se firent entendre, devenant de plus en plus harmonieux et se formant en mélodies ravissantes.

Deux messieurs étaient assis sous la table et constatèrent ce jeu harmonieux, tandis que les autres observateurs étaient placés à la droite et à la gauche de M. Home, dont une main était posée sur la table, tandis que deux doigts de l'autre main tenaient l'extrémité de l'instrument qui continuait à jouer dans le vide. Les pieds des voisins de M. Home étaient posés sur les siens pour en constater le moindre mouvement.

Mais l'étonnement fut bien plus grand parmi les assistants, quand M. Home retira tout à fait sa main pour abandonner l'accordéon lui-même. Alors on vit distinctement l'accordéon flottant dans le vide, se balancer de droite à gauche, en continuant de jouer ses plus belles mélodies.

Afin de voir si l'électricité aurait une influence sur l'appareil, l'accordéon et la production des sons, un fil de laiton communiquant à une machine électrique placée dans une pièce voisine, fut attaché au fil de laiton contournant le tambour dont nous avons parlé plus haut. Un courant de fluide électrique parcourut bientôt toute la machine, sans produire le moindre effet, et, l'accordéon toujours suspendu dans le vide, continuait à jouer comme auparavant.

Le célèbre physicien William Huggins, de la Société royale de Londres, M. Crookes, chimiste, membre de la Société royale d'Angleterre, M. Cox, autre savant, étaient parmi les cinq observateurs (tous savants distingués et fort connus), et tous sont demeurés d'accord que ce fait étrange ne laissait rien à désirer. »

Dissertations spirites

Les photographies fluidiques sur les carreaux de vitres en Allemagne

« 25 mai 1872

Amis et chers frères,

Je m'empresse de vous adresser une communication du Maître touchant les signes mystérieux observés en Allemagne. Voici l'évocation qui lui a été adressée par l'intermédiaire d'Irma, le 11 de ce mois.

Cher et très vénéré Maître,

Vous connaissez les faits singuliers et mystérieux qui se sont passés en Allemagne. Pour les superstitieux, ces croix et autres signes apparus subitement aux carreaux des fenêtres sont des présages de malheurs, pour les sceptiques, ce sont des artifices pour mystifier la crédulité des masses ignorantes pour les spirites qui acceptent la possibilité de la photographie sous l'influence des Esprits, ces phénomènes paraissent devoir être attribués à des causes étrangères aux incarnés.

Or, comme dans l'état actuel de la science il n'est pas possible de se prononcer d'une manière

certaine sur la cause, la nature et la signification de ces faits, nous vous prions, cher Maître, de nous donner une instruction sur la cause et la portée de ces signes, comme vous l'avez fait autrefois sur la valeur d'une communication obtenue à Vienne et signée Nicodemus.

Réponse. Qu'y a-t-il ? Toujours des arguments à définir, toujours des mystères ; il se manifeste par toute la terre des événements singuliers qui frappent les hommes et les arrêtent dans leurs orgueilleuses prétentions. Pour l'humanité l'heure est venue de cesser cette bizarre et singulière manière d'apprécier et d'envisager les choses. Les Esprits se manifestent généralement pour toute l'humanité. Ils veulent l'anéantissement des anciens préjugés, et annoncent la bienvenue de croyances nouvelles, mieux appropriées à vos tendances morales ; les Esprits dégagés de la matière et avides de progrès sont chargés d'y pourvoir et nous les dirigeons. Ils ont chacun leur mission.

En Allemagne, ces faits si extraordinaires pour les habitants sont cependant très simples, ce sont des agents invisibles, des Esprits qui viennent symboliser des faits qui se réaliseront plus tard. Que d'Esprits récemment partis de la terre par suite de l'horrible guerre qui vient de finir ! Ils étaient Français, ils étaient Allemands, ils étaient ennemis. Aujourd'hui ils sont frères, et l'Allemagne subira la pression de cette légion amie du progrès et de la vérité, ils s'imposeront comme s'imposent les lois simples et sages qui sont le salut des nations, ils viendront éclairer et instruire leur patrie. La foi illumine leurs âmes, ils veulent que la lumière divine éclaire les esprits de leurs frères et de leurs amis. Agents invisibles, photographes spirituels, ils trouvent dans l'espace les éléments nécessaires à l'impression de ces dessins fluidiques dans les carreaux de vitres. Donc, ô Allemagne ! Nation déjà tant éclairée, tes fils t'appellent, ils veulent répandre des éléments de fraternité, dont nous mesurons toute l'étendue et toute la force ; nous vous convions tous, peuples allemands, peuple français, peuples de toutes les puissances, nous vous présentons la coupe de l'alliance fraternelle ; ne soyez plus orgueilleux et courbez vos fronts sous le mouvement qui vous agite et vous fait croire. Tel est, mes frères, le résumé de ce qui va se passer ; c'est un orage terrible qui se prépare et les Esprits qui vous aiment, s'ingénient pour en arrêter les affligeants et terribles effets. Rien de miraculeux en Allemagne, ce sont des phénomènes spirites, c'est la science qui se révèle, car les aveugles ont besoin de lumière. Au revoir et à vous pour toujours,

Allan Kardec

Pour copie conforme : Docteur F. A. Y.

L'un de nos correspondants, un professeur chef de groupe, nous envoie de B..., le 26 mai 1872, dans une lettre très intéressante, la relation de dessins fluidiques gravés sur les vitres de la salle des séances et pendant la réunion. Ce sont comme en Allemagne, une croix avec deux sabres-poignards renversés ; une sorte de D, est placé entre les poignées des sabres, la croix porte un étendard aux trois couleurs. Ce phénomène s'est produit deux jours consécutifs, et les photographies fluidiques sont ineffaçables ; des caustiques tels que la potasse ne peuvent les altérer.

M. V... a mis dans sa lettre deux dessins représentant la grandeur exacte de la croix et des sabres-poignards. Ce phénomène s'était révélé en Allemagne sur la rive gauche du Rhin, puis dans l'Alsace, dans plus de cent villes et sur des milliers de vitres, le gouvernement a jugé à propos d'imposer silence, à ce sujet, à toutes les feuilles allemandes. Les Esprits nous apportent en France un spécimen indélébile de ces images, pour nous prouver que le fait est bien réel ; comme le dit M. V..., « ces dessins fluidiques, si corrects, semblent gravés par un silex diversement promené et cela, à plusieurs reprises visibles, sur une vitre de notre salle des séances.

Évocation d'Apollon Boltinn

Nous avons dernièrement annoncé la mort de notre frère en Spiritisme Apollon Boltinn; les lecteurs de la Revue doivent se rappeler l'ouvrage intitulé : *les Dogmes de l'Eglise du Christ expliqués par le Spiritisme*, livre intéressant dont Allan Kardec a fait un compte rendu en décembre 1866, page 389. Apollon Boltinn a mis dans ce volume de 257 pages, tout son talent d'homme érudit, de chercheur consciencieux, de spirite convaincu.

Demande. Vous avez sur la force morale établi une théorie psychologique très avancée ; pouvez-vous donner quelques explications sur ce mal moral qui laisse les âmes dans la stagnation ?

Réponse. La force morale est une loi universelle qu'on ne peut nier ; ceux qui l'appellent rêve imaginaire, appartiennent à un certain monde qui prétend être dans le mouvement, c'est-à-dire adorer la jouissance matérielle et t'intérêt personnel, arriver vite, en dépit des obstacles, à posséder assez pour obtenir tous les honneurs du monde officiel. Ainsi, avoir le sentiment de la dignité personnelle, avoir une conscience, c'est végéter, c'est être distancé par des amis qui s'amuse de votre candeur : premier obstacle à supprimer.

Suivre la ligne droite avec ses amis, avec sa famille, ne pas écraser celui qui s'oppose à votre marche en avant, c'est se refuser le droit à l'ambition, le pouvoir de posséder beaucoup d'or, c'est ne pas s'incliner devant le succès qui sauve toutes les apparences : deuxième obstacle à supprimer.

Ne pas être un Protée sans opinion, ne pas savoir opiner du bonnet ou ployer l'échine ; en un mot, avoir des convictions, c'est rester à l'arrière-plan : troisième obstacle à supprimer.

La société entière est atteinte de cette funeste contagion du mal moral, il y a engourdissement et stagnation d'idées ; le labeur, l'instruction, l'activité, le développement de la famille, l'organisation du travail sur le principe de la famille, peuvent seuls arrêter ces mauvaises influences.

Demande. La réincarnation, selon nous, doit être un puissant moyen pour annihiler le mal moral ; c'est là le point capital de l'œuvre d'Allan Kardec. Pourriez-vous, Esprit d'Apollon Boltinn, nous donner votre opinion à ce sujet ?

Réponse. La réincarnation est le mode choisi par Dieu pour l'élaboration du principe spirituel. Pour la rendre efficace, il ne faut pas commettre fautes sur fautes, nous envoyer ces générations d'âmes engourdies et inquiètes, ce monde d'Esprits souffrants qui se mêle au fluide ambiant de votre terre pour l'altérer ; ce contact vous apporte la corruption et le désordre. Aussi, les tendances de vos âmes, que de bons guides veulent diriger vers le bien spirituel, sont-elles détournées de leur but. Le mal moral ou la domination des Esprits matériels vous gouverne ; changez vos mœurs, vos lois, vos coutumes, aimez-vous, aidez-vous, et vous aurez un monde de désincarnés, modelé sur le vôtre.

Demande. Alors, vous préconisez celle opinion, que toute semence spirituelle se récolte dans l'erraticité ?

Réponse. Ce que vous avez semé se récolte aujourd'hui, vos luttes terribles en sont la preuve, et prochainement, entre le mal moral germe de décomposition corporelle et spirituelle, et la force morale source de progrès et de véritable grandeur, il y aura une lutte sans pareille, lutte telle, que vous ne sauriez en trouver de semblable dans votre histoire.

Demande. Pensez-vous, comme nous, que nos aspirations soient subordonnées à notre raison ?

Réponse. Oui, et vous êtes condamnables en vous laissant démoraliser par les désincarnés ; votre faiblesse attire les mauvaises influences comme les corps sans vie appellent les corbeaux et la peste ; le contraire est la vérité.

Demande. Possédez-vous la preuve certaine d'avoir été dans la vérité absolue, en préconisant la doctrine d'Allan Kardec ?

Réponse. S'unir, s'aimer, se consoler, être toujours un exemple fraternel, voilà le moyen, voilà le bon travail ; pour l'intelligenter, ce travail, j'ai trouvé dans la philosophie si rationnelle d'Allan Kardec, tous les éléments voulus unis à une logique sans pareille ; cette doctrine résout les redoutables problèmes de l'avenir, elle est en concordance non seulement avec la science, mais aussi avec nos aspirations ; elle nous donne la force morale. En préconisant le Spiritisme, j'ai fait mon devoir, et la preuve la plus évidente de sa réalité, c'est que je vis et me communique à ma chère fille Anna, à Janovo, Russie, et à vous, messieurs, 7, rue de Lille.

Demande. Vous ne sembliez pas dans votre communication à votre fille Anna, accepter la parenté de l'homme avec toutes les séries animales. Persistez-vous toujours dans la même opinion ?

Réponse. Non, messieurs, je suis à présent pour la succession des formes animales, depuis l'être rudimentaire jusqu'au vertébré supérieur ; l'homme, je le vois aujourd'hui, n'est pas une superfétation en dehors des lois de la nature ; dernier né de la création, il est le produit direct de

toutes les existences animales qui l'ont précédé, il bénéficie des efforts multiples d'innombrables générations. L'oeuvre de Dieu me paraît ainsi plus conséquente, plus logique mieux appropriée à, la grande loi de réincarnation, et des études subséquentes me sont promises. Nos préjugés tombent, ne sont-ils pas le voile qui recouvre l'éternelle vérité ? Apollon Boltinn⁷

Nécrologie

Une touchante cérémonie réunissait à Ville-d'Avray (Seine-et-Oise) plusieurs centaines de personnes accourues de points divers, pour répondre à l'appel de M. et madame Diot, dont on enterrait le sixième et dernier enfant, après une longue et terrible maladie.

Cette épreuve n'a pu briser la force morale du père et de la mère ; leurs expressions bienveillantes affirmaient aux nombreux visiteurs que la volonté avait vaincu la fatigue, que le spirite savait dominer l'appréhension des jours de solitude future.

Au cimetière, l'un de nos frères spirites a prononcé quelques paroles en présence de M. Diot, qui avait courageusement assisté à, l'inhumation ; un silence bienveillant accueillit l'orateur, et beaucoup, parmi les personnes présentes, ont regretté que le discours n'eût pas été plus affirmatif. Le respect dû aux croyances d'autrui avait imposé une sage et juste réserve.

« A Jules-Charles Diot

Nous venons confier à la terre la dépouille mortelle d'un fils bien-aimé et, parmi les assistants, il n'est pas un Esprit qui ne se soit demandé avec anxiété, pourquoi l'enfant unique d'amis bien chers avait dû abandonner la demeure paternelle !... Pourquoi cette jeûne et vive intelligence, cette consolation des vieux jours s'éloignait-elle avant les têtes blanches ? N'eût-il pas mieux valu pour Jules-Charles Diot qu'après avoir progressé en savoir et être devenu homme complet, il y eût en lui un défenseur de nos libertés, un citoyen courageux, moral et digne, un fils qui eût pieusement fermé les yeux de ses parents bien-aimés ?

Cette appréhension de l'inconnu, ce mal qui semble nous frapper en aveugle, est l'une de nos plus pénibles douleurs dans le cortège de nos incessantes épreuves. Demandez à M. Diot, demandez à madame Diot, à ces braves et dignes coeurs, à ces deux vaillantes natures courbées momentanément par une pénible séparation, pourquoi cette grande peine ne fait-elle que les effleurer ?

Ils savent que la mort, c'est la vie ; que la loi qui dépouille la nature pour la fleurir et la vêtir au printemps, est la même pour toutes les choses et les êtres ; Jules est vivant, son Esprit est monté plus haut que le nôtre. Il avait terminé une série d'épreuves, et s'il part laissant les pleurs et la peine dans la maison qu'il animait de sa joyeuse présence, il sait fort bien aujourd'hui, que la douleur grandit ceux qu'elle atteint le plus ; comme un fer rouge devenu acier par le contact de l'eau, l'Esprit humain ne se retrempe et n'apprend moralement à aimer ses frères, que sous les étreintes répétées et inattendues de la souffrance ; tout travail est un effort, une souffrance ; sous ses multiples formes, il est la sauvegarde des humanités ; la mort est un travail important.

Comme dans une prairie, le faucheur tranche l'herbe et la flore en prévision de l'hiver, de même, la mort, cette autre faucheuse, coupe et taille (dans les rangs pressés de la foule, ici le vieillard, là l'enfant. Vétille de cette loi constante des transformations de la vie, nous prouve que Dieu ne glane pas inintelligemment les âmes ; tout, choses et êtres, en vertu de déductions sublimes, devant obéir au progrès et à l'ascension continue, vers les mondes plus avancés que le nôtre.

Jules-Charles Diot, tu entends notre voix ; ta présence, ami bien cher, est aussi sûre pour nos yeux spirituels que le rayon de lumière envoyé chaque matin par notre soleil l'est pour nos yeux matériels ; viens nous enseigner le secret divin, donne-nous la résignation et l'amour, donne-nous la volonté, montre-nous que la mort ne doit pas nous faire pleurer, car la mort, c'est la vraie vie de l'Esprit. »

Nous annonçons aussi la mort de M. Binet, habitant de Paris, l'un de nos plus anciens frères en

⁷ Nous avons reçu la correspondance de mademoiselle Anna Boltinn.

Spiritisme ; c'était un vaillant et digne Esprit.

Le banquet anniversaire pour la revendication du droit des femmes, a eu lieu le dimanche 9 juin ; le compte rendu en sera fait dans la Revue prochaine.

Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

Août 1872

Réflexions inspirées par l'étude de diverses écoles philosophiques

Nécessité du spiritisme

L'école positiviste se borne à l'étude des phénomènes appréciables ; elle rejette comme inutiles toutes les origines et les causes finales ; elle croit en acceptant ce parti pris, être dans la voie du progrès. Cette école prétend aussi, que l'homme à l'état de virilité ne peut accepter que le connu ; que celui ou ceux qui s'arrêtent à la théologie, à la science qui traite de Dieu, sont des êtres à l'état d'enfance sociale.

Cela ne peut être vrai, puisque les facultés de l'homme sont harmoniques et collectives, et nous ne pouvons juger les facultés, d'après la nouvelle échelle des manifestations morales découvertes par Auguste Comte, ce serait leur appliquer une mesure qui ne peut leur convenir ; pour nous spiritistes, de grands savants, de grands esprits tels que Kepler, Humphry-Davy, Newton, Faraday, Humboldt, Allan Kardec, Jean Raynaud, etc..., ne sont pas restés de grands enfants, pour avoir pendant leur existence toujours été des hommes religieux ; mais il est des novateurs qui aiment à prendre la cognée pour abattre tout ce qui dépasse certaines limites ; qui veulent élaguer tous les mouvements en avant de l'Esprit humain sous le prétexte de liberté ; tels sont Auguste Comte et ses disciples. Les mathématiques ont fourni l'exactitude à ce hardi novateur, mais en faisant son oeuvre étroite, en ne lui permettant pas de couler dans une seule et même forme le cadre des sciences, ce chef d'école n'a pu opposer une barrière infranchissable à nos aspirations vers la conquête du domaine invisible.

Cette méthode positiviste et son emploi exclusif trouvent devant eux tant de choses complexes, qu'ils ne peuvent suivre longtemps des procédés rigoureux à l'absolu ; ils présentent des travaux très précis, très serrés, des observations trop déliées, et les chefs d'école de pays divers, tels que Stuart-Mill, Bain, Spencer, Taine, en sont arrivés à établir forcément et rigoureusement certaines définitions ou formules nouvelles, qui ne sont ni plus vraies ni plus claires que les anciennes tout en étant plus réalistes. Voici des exemples tirés du livre de M. Taine sur l'intelligence : « Les facultés sont la possibilité permanente de certains événements, sous certaines conditions et la nécessité permanente des mêmes événements, sous les mêmes conditions, plus une complémentaire, tous ces événements ayant pour caractère distinctifs d'apparaître comme internes. Le moi est une série d'événements et d'états successifs qui nous apparaissent comme intérieurs. »

Nous recommandons ces définitions si claires aux auteurs nébuleux, aux adorateurs des néologismes, à tous les incompréhensibles de notre époque. Nous préférons cette définition des vrais matérialistes : « La matière est tout ce qui est. » C'est brutal, mais franc ; au moins nous ne nous perdons plus ici dans un dédale de vaines et subtiles finesses, les conséquences en sont immédiates ; pour eux selon les prémices matérielles, s'épanouissent les phénomènes intellectuels ; dans les lobes ou divisions cérébrales, chacune de nos facultés ayant un casier spécial, selon les altérations des tissus organiques, l'intelligence se ferme, se diminue, pour atteindre le délire ou la folie, etc. Le nerf est le seul agent de la volonté, il agit sur toutes les fonctions. De ces faits immédiats, prétend le matérialiste, ressort l'idée d'une association, d'un dualisme manichéen (hérésie qui admet deux premiers principes), dans lequel la capacité du cerveau se proportionne au progrès de la civilisation, en marquant les différences sociales.

Nous répondrons à ces conclusions, que rien ne poussait la matière à l'unité et qu'il lui était indifférent de se morceler ou de s'additionner ; elle eût pu, comme les animaux primitifs ou animalcules, s'arranger d'appareil isolé, tandis que la vie organique est l'instrument nécessaire à l'intelligence, dont la tendance est d'avoir une machine plus parfaite pour ses manifestations. Si M. Broca a pu dire que la capacité cérébrale se proportionne au degré de la civilisation, si M. E. Lartet considère et mesure la longévité et l'énergie vitale selon le développement du cerveau, et cela d'après ses recherches sur le cerveau des animaux de l'époque tertiaire, c'est que, pour l'intelligence, l'unité est un besoin absolu et que ce moi qui se choisit une combinaison, impose ses exigences aux

éléments qui lui sont subordonnés.

L'équilibre est la propriété de la matière ; pas un atome n'est perdu sur la terre, malgré des transformations sans cesse renouvelées. Mais, l'idée naît, elle abonde, elle disparaît ; l'Esprit progresse, il aime la liberté, tandis que la matière toujours la même depuis les temps préhistoriques, permet les découvertes scientifiques de tous ordres, elle permet l'affirmation. Par la volonté, nous changeons, nous violons les combinaisons matérielles, nous faisons de l'arbitraire avec elle, et, les matérialistes invoqueraient-ils en vain les raisons inaperçues qui nous dirigent, il n'est pas moins vrai que la détermination d'un choix prouve une intelligence ; nous choisissons, nous hésitons, rien ne peut atténuer ce fait important.

On nous dira que cet insecte ailé qui butine sur chaque fleur est une résultante des forces de la nature ; mais, les lois capables de le former, prouvent autant que l'insecte lui-même, car il n'y a pas de hasard dans la nature. Le compositeur d'imprimerie, qui prendrait au hasard dans ses casiers, ne pourrait faire une page lisible, s'il n'avait préalablement placé un à un et avec méthode, les caractères qui se rapportent à l'idée à représenter.

Non, les hommes n'ont pu faire et ne feront jamais un papillon ; nul parmi eux n'osant réclamer cette création, il y a évidemment en dehors de la matière une pensée invisible, très intelligente et toute puissante l'action de Dieu, son intervention dans tout ce qui nous enserme, est une idée qui répugne à la science ; la notion du Dieu unique lui déplaît moins. Lorsque le Spiritisme repousse à priori le surnaturel, non seulement il défend la science, mais il vient affirmer que les règles primordiales sont toujours les mêmes, et que Dieu a créé la stabilité pour les forces mécaniques ou dynamiques qui régissent l'univers. Le Spiritisme affirme aussi que la matière est soumise au travail de l'intelligence, l'homme pouvant à son gré détruire une montagne, abattre une forêt, changer un cours d'eau, et que tous les êtres ses prédécesseurs, lui ont transmis leurs instincts et leur intelligence acquise, après avoir laissé sur la terre la trace d'un travail utile et raisonné. Le sable des mers n'est-il pas une preuve surabondante de l'oeuvre immense des petits êtres microscopiques qui l'ont formé exclusivement ? L'homme ne modifie-t-il pas les espèces animales et végétales, n'en augmente-t-il pas artificiellement la multiplication ; n'atteint-il pas les manifestations morales de la vie, en entrant dans son domaine ? Etc. Tous ces résultats nous prouvent cette vérité ; c'est que l'art, la poésie, la conception, l'empire si vaste du domaine moral, ne peuvent être les humbles sujets d'un organisme, et le Spiritisme a cent fois raison de venir nous prouver l'existence d'un monde immatériel, monde de l'erraticité, qui, selon Allan Kardec, contient aussi bien les humanités que le gland contient le chêne.

Nos savants ne jugent que d'après une vie humaine, tandis que Dieu a pour lui le temps ; ajoutons que le temps est une idée, car rien ne le rattache à la matière, qui, au contraire, se combine ou se désagrège ; les êtres organisés disparaissent, se succèdent, revivent, l'Esprit seul est comme le temps, une fois créé, il existe quand même, il est éternel.

Cette vérité est tellement évidente, que la science actuelle adopte une doctrine, celle de la continuité, c'est-à-dire celle où chaque être passe successivement par tous les états intermédiaires de la vie. Dans l'examen de toutes les activités qui coopèrent à la vie d'un globe, au nom de la science même, il faut reconnaître que l'homme a fait quelques pas sur l'immense échelle qui relie le plus petit des êtres à Dieu ; et, comme rien ne se fait par bonds ni éclats dans la nature, il faut savoir juger, non par le résultat d'une vie humaine, mais par une longue série d'existences occupant une époque millénaire. Si la continuité est l'évidente vérité dans le domaine matériel, comment se peut-il que, dans la série intelligente, série supérieure et précieuse, la continuité puisse ne pas exister et se déduire également à l'aide de formules rigoureuses ; le vide n'existe nulle part et rien ne nous permet de supposer que l'organisateur suprême en ait laissé un entre l'homme et lui, deux quantités, qui comparées entre elles, nous montrent qu'elles n'ont pas une commune mesure. Le Spiritisme nous prouve que ce vide apparent est habité par des intelligences plus ou moins avancées, jouissant de la liberté et d'une puissance relative, et précisément c'est parce que ces êtres sont intelligents, qu'ils savent et peuvent.

Si, d'autre part, nous considérons les méthodes artificielles avec lesquelles nous suppléons aux forces qui agissent en nous et autour de nous, nous leur reconnaissons une parenté avec la nature que nous avons prise pour modèle, et le petit univers dans lequel nous sommes placés est sans cesse modifié par une multitude d'intelligences indépendantes, qui s'exercent à divers travaux en brochant sur le canevas divin ; le vers à soie nourri dans un appartement, l'oiseau élevé en cage, ressemblent identiquement à ceux qui ont vécu dans la forêt, il en est de même pour la pisciculture, pour l'eau artificielle puisque l'on a simplement modifié, sans toucher aux lois générales.

Ces actes divers impliquent la liberté et, nous le savons, il n'y a pas de liberté sans intelligence ; naturellement, l'homme agit aussi ou bien ou mal, en vertu de son libre arbitre. Dieu lui-même n'eût pu supprimer le mal, puisqu'il est une des forces nécessaires au progrès et à la liberté, et qu'il eût été injuste de sa part de supprimer la liberté ; si les conséquences de la vie matérielle mettent l'homme, ce roi des êtres organisés, et l'intelligence, son plus bel apanage, à la merci de certaines circonstances, c'est que, dans les profondeurs de la vie organique, la mort naît avec la vie, elle est une des combinaisons divines qui créa le changement, comme régime de la machine vitale dont les dispositions ingénieuses présentent le principe accéléré d'une destruction lente et continue. Les espèces, les individus doivent passer, puisqu'ils n'ont pas les éléments nécessaires à la durée permanente et le plan primordial du grand organisateur étant que la matière organique dût servir de nourriture à tout le règne animal, inévitablement et pour obéir à ses vues pleines de sagesse, les espèces se sont dévorées et se dévorent entre elles.

Aussi l'homme se sent-il gêné dans cette étroite impasse ses sentiments intimes sont froissés par cette apparente contradiction d'un être aux instincts supérieurs, aux prises avec cet inconnu qui l'étreint ; en tout, il trouve une désolante inégalité ; s'il aime, ses affections sont atteintes par la mort, cette glaneuse qui semble insouciant ; il voit souffrir les siens, et ne peut les sauver de l'incompréhensible. C'est ainsi que l'homme voit disparaître tour à tour ce qui donne une signification à sa vie ; ses souffrances intimes, physiques ou morales sont affreuses, et c'est avec instance qu'il en demande la justification.

Allan Kardec est venu à l'heure voulue, pour donner une réponse logique à ces demandes pressantes, pour raviver l'espérance dans toutes les consciences timorées : il a justifié l'inconnu en le rendant accessible à tous les Esprits, et cela, sans mystères, avec les seules lois naturelles qui gouvernent notre double nature. La logique puissante du maître nous démontre qu'il n'est pas juste de toujours prêter à Dieu notre propre sagesse, chose grave avec laquelle on le fait intervenir dans tous nos actes, dans toutes nos mesquines combinaisons ; cette ingérence est sans doute grandement motivée, mais il ne faut pas plus nier sa présence, qu'il ne faut indifféremment mêler sa puissance à toutes choses. Dieu se manifeste par des faits, par eux nous nous éclairons si nous savons rejeter tous les préjugés et toutes les idées préconçues, ce qui doit nous engager à ne pas le regarder ni comme un être passif devant un état de choses normal, ni comme un être impassible et immanent (comme le disent les théologiens de l'acte qui demeure dans la personne qui agit, sans avoir d'effet en dehors), car l'homme n'est pas la dernière expression des êtres sensibles, le dernier terme des êtres intelligents. La simple logique, en dehors de l'enseignement général et concordant des Esprits, nous prouve qu'il faut un foyer plus ardent aux aspirations qui bouillonnent dans nos coeurs, aux sentiments nobles et élevés d'amour, de justice, de bonté, qui débordent de nos consciences.

Les religions ont rendu dans le passé des services signalés à l'humanité ; mais aujourd'hui, impuissantes à nous prouver l'existence et la grandeur de Dieu, autrement que par la foi et le mystère, elles ont découronné le Créateur, en ajournant sa justice à l'ère de l'éternité, elles ont voulu justifier l'inactivité divine, le repos et la béatitude éternelle. Ces données sont en contradiction flagrante, non seulement avec les découvertes scientifiques, mais aussi avec le Spiritisme qui prouve ces grandes vérités : le mouvement continu des âmes incarnées ou désincarnées ; leurs rapports constants par des échanges intelligents de pensées ; l'épuration constante des corps matériels, par l'incarnation des Esprits qui viennent à ce contact donner des forces extensives à leurs périsprits.

Si nous avons foi dans la justice de Dieu, ne devons-nous pas nous en rapporter à la doctrine qui nous fournit des explications rationnelles, à celle qui fait triompher la sagesse et la prévision infinie ? Qui répond à toutes les objections en ne laissant plus subsister le doute ? Le doute, cet amer breuvage qui empoisonne les meilleures intentions et fait de l'homme l'ennemi de l'homme. Il était donc utile de retracer à grands traits les bases sur lesquelles sont assises les diverses écoles ; notre correspondance, nos relations dans toutes les classes de la société, nous prouvent, en dehors de nos convictions personnelles, que les aspirations des hommes éclairés et intelligents se portent vers le Spiritisme. Les prévisions d'Allan Kardec, les promesses de nos guides, se réalisent.

Correspondance

Nous recevons de notre honorable correspondant, M. le docteur D. G., une lettre intéressante dont nous extrayons le passage suivant :

« Je prends la liberté de vous adresser deux études : 1° Quid divinum m'a été suggéré par la lettre du médecin homéopathe, lettre dont je partage toutes les idées ; mais en la relisant dans votre Revue de juin, page 165, il me semble que M. D... ne tient pas compte du Quid divinum. J'ai voulu traiter cette question avec les mêmes idées émises dans mon étude sur les hommes doubles, cherchant ainsi à me faire la preuve de la vérité, en l'appliquant à l'étude d'un autre fait spirite : la maladie, car tout est Spiritisme dans notre monde.

2° Les deux communications si remarquables de Goethe, page 117, Revue de juin, m'ont paru ne pas bien préciser la nature du fluide vital dont il parle. J'ai voulu aussi les étudier avec la même théorie, éclairée par les Degrés du ciel, même Revue de juin, page 120.

Je ne vous écris pas ces choses dans l'espoir que vous les publierez ; spirite isolé, je cherche à me rallier à la grande famille, vous envoyant mes pensées non dans un but de vanité, ni pour vous les imposer, ni pour influencer vos travaux. Je vous les envoie pour vous les montrer, vous en faire part ; dites-moi si je puis continuer dans cette voie, et si elles trouvent grâce devant vous, veuillez en faire part. Ne voyez donc que mon grand désir de me montrer à vous tel que je suis et de fraterniser. Je suis dans la même position dont parle Goethe, tel que ces eaux dormantes qui n'ont point d'issues pour circuler, s'échanger et s'épurer. Arrangez mes idées comme vous l'entendrez, en les mettant à la portée de tous. »

Nous publions in extenso les remarques sur les deux communications de Goethe ; le Quid divinum viendra postérieurement.

Remarques sur les deux communications de Goethe.

Goethe débute ainsi : « L'homme possède en lui un élément invisible, qui est l'agent principal de son organisme, et qui se modifie et s'élève, suivant le calme ou l'énergie des passions au service desquelles il l'emploie. »

On ne peut tout d'abord dire si cet élément invisible, agent principal de l'organisme, est inhérent à l'organisme ou à l'esprit incarné dans l'organisme. Néanmoins, en considérant que le calme ou l'énergie des passions au service duquel il l'emploie le font monter ou descendre, les sollicitations passionnelles étant particulièrement inhérentes à la chair, il semble que cet élément doit plutôt faire partie de l'esprit qui s'incarne. Il discute ensuite sur le fluide vital. Il ne dit pas si ce fluide vital est l'élément invisible dont il a parlé plus haut, mais il dit que le fluide vital est toujours resté invisible à l'oeil observateur de la science. Voyons si c'est le même.

Il définit le fluide vital « un composé de l'ensemble des fluides invisibles que l'homme aspire par tous les pores ; il se tamise, dit-il, en traversant la chair et l'organisme, et prend son mouvement régulier en atteignant le réservoir du sang et en entrant dans le torrent de la circulation, il se masse près de cet endroit ; il se combine avec le fluide végétal qui provient de la nourriture, échauffe le sang, et par une attraction irrésistible attire et lance dans toutes les directions du corps, la vie et le mouvement. »

A cette définition du fluide vital, on voit qu'il ne fait pas partie de l'organisme, puisqu'il pénètre de

dehors en dedans. On voit qu'il ne fait pas partie de l'esprit, puisque venu de dehors, il se mêle au sang, et se combine avec le fluide végétal qui provient de la nourriture. Ce ne peut donc être qu'un agent extérieur qui pénètre le corps suivant des lois physiques, et qui se combine au sang suivant des lois chimiques. Ce ne peut être que l'air ambiant de notre planète, avec tous les fluides dont il est saturé ; ce fluide vital est à l'organisme ce que la vapeur est à la locomotive. La locomotive sans la vapeur est un corps inerte, mais la vapeur n'est pas le mouvement, n'est pas la force, la puissance de traction, elle n'est pas la distance franchie, c'est un élément de la machine, voilà tout ; il en est de même du fluide vital ainsi défini, il n'est pas la vie.

Passons sur les conditions de tempérance et de propreté nécessaires à l'action du fluide vital, ce que personne ne contestera. L'importance de ses conditions, du reste, ne fait que me confirmer dans l'idée que ce fluide vital est l'air qui nous entoure. Mais plus loin il dit : « Dans la tête, le fluide vital habite les cellules où sont pour ainsi dire scellées les fibres des sensations ; il s'y opère une sorte de triage par l'intelligence de l'homme. »

Ici j'avoue que je ne comprends plus. Comment ce fluide vital qui pénètre dans le sang, se combine avec lui, répand la vie et quelle vie ? La vie végétative, la vie des cellules ; comment ce fluide-là peut-il habiter les cellules des sensations ? Je comprends qu'il y arrive avec le sang, qu'il les nourrisse ; mais qu'il y habite ? Non. Ou ce fluide vital n'est pas ce que nous avons cru, l'air ambiant, ou il n'habite pas les cellules de sensations en passant par le sang. Ce n'est pas le fluide vital, air ambiant, parce que l'intelligence ne peut y faire un choix, ce n'est que par les maladies qu'il produit qu'on est appelé plus tard à assainir l'air (épidémie, fièvres paludéennes, etc.).

Dès le début, nous avons observé que l'élément invisible qui est l'agent principal de l'organisme, devait plutôt faire partie de l'esprit. Alors je demande pourquoi Goethe se sert d'un même terme pour exprimer deux choses différentes ?

Examinons cet élément invisible comme faisant partie de l'esprit, et aidons-nous de la remarquable communication des Degrés du ciel, page 186, au milieu, Revue de juin, nous lisons ceci : « Les passions, monopole apparent de l'humanité, ne sauraient être considérées comme un caractère inhérent à la nature humaine, mais bien comme des symptômes des maladies de l'âme, maladies essentiellement curables, dont le traitement est du domaine de la philosophie, et dont la disparition amène infailliblement le règne de la vertu. »

Alors je comprends la nécessité pour l'intelligence de faire un choix, mais je ne vois pas la nécessité pour l'intelligence de faire passer son fluide par les pores, le tamiser à travers la chair, le mêler au sang, le combiner avec le fluide végétal qui vient de la nourriture, pour aller se localiser dans les cellules des sensations du cerveau et y faire un choix.

A moins que ce ne soit là, réellement, le passage du périsprit pour arriver au cerveau. Mais alors il faut distinguer l'action de l'air, fluide vital, déjà ainsi nommé par la science, de l'action du périsprit que la science n'a pas encore vu.

En distinguant ces deux actions, je n'ai plus d'objection à faire ; je vois même dans ce fait, l'explication de ces mots de la Genèse : le sang c'est l'âme, l'âme est dans le sang.

Il est même dès lors plus facile de comprendre ce qu'on appelle en médecine tempérament, caractère, les rapports du physique et du moral, car l'esprit doit donner par son périsprit ses qualités au sang, et l'on comprend mieux les effets terribles et subits de la peur, de la joie ou de la colère⁸. Alors on comprend cet élément invisible qui est l'agent principal de son organisation, et qui se modifie et s'élève suivant le calme ou l'énergie des passions au service desquelles il s'emploie.

En lisant cette phrase dans les Degrés du ciel (page 186), Revue de juin 1872 : « En examinant avec soin ce qu'on nomme improprement peut-être passion, on découvre pour chacune d'elles un sentiment opposé qui se trouve localisé, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans le même point de l'organe cérébral dont les résultats diffèrent complètement, et dont le développement dépend, dans la plupart

⁸ On comprend aussi l'effet des passes magnétiques lançant le fluide magnétique (qui n'est autre chose que le fluide périsprital), et le dirigeant à travers les vêtements, à travers la peau.

des cas, d'une bonne direction imprimée aux facultés de l'enfant⁹. »

On comprend dès lors cette phrase de Goethe : « Comme dans le ciel vous voyez des nuages sombres et d'autres de tons différents, de même aussi dans les différentes cellules qui contiennent les fluides, il y en a de plus clairs, de plus transparents, il y en a aussi de très foncés qui se trouvent dans les cellules les plus oubliées de l'intelligence¹⁰, dans celles que la fibre des passions bonnes ou mauvaises laisse dans un état latent ; un artiste qui combine ses plans et cherche une idée nouvelle, enfin celui que son art passionne, à l'esprit constamment tendu vers l'objet de sa pensée, afin de la faire éclore et de là, résulte l'échange continu des fluides que contiennent les cellules correspondantes de sa passion.

L'homme dont l'intelligence est encore bien voilée, offre une différence extraordinaire dans les mouvements des fluides de sa tête et en tout semblables à ces eaux dormantes qui n'ont point, d'issues pour circuler, pour s'échanger et s'épurer. Le travail de l'intelligence est celui du progrès. Une pensée en fait naître une autre (les Degrés du ciel), toutes émanent de Dieu, elles doivent éclairer l'univers, et c'est en raison de l'éloignement des mondes qu'elles les pénètrent plus ou moins. Mais comme la loi du progrès, d'origine divine, est immuable, tous les mondes doivent s'assimiler un jour ces qualités, et ce serait blasphémer que d'avancer qu'il peut y avoir des êtres condamnés à la privation perpétuelle de la lumière divine.

Que nous reste-t-il donc à faire ? Voyez la fin de la communication des Degrés : « A vous maintenant, habitants de la terre, à vous d'user de votre libre arbitre pour commencer une guerre incessante et acharnée aux passions, ces taches imposées à vos âmes par la matière, à vous de tenter l'extirpation de ce mal dont vous devez triompher tôt ou tard. A vous surtout, âmes privilégiées, à qui Dieu a permis d'entrevoir la lumière, à vous de les répandre à pleines mains. Ne perdons pas de vue, que c'est à notre charité qu'il appartient d'effacer les lignes de démarcation qui seules s'opposent au règne de la vertu. Tout ce que nous avons reçu, nous l'avons reçu gratuitement, donnons-le gratuitement. Voilà la vraie vie. »

Lettre de Mme Emilie Collignon

« Chers messieurs,

Je reçois à l'instant un billet de cent francs. L'anonyme qui veut bien prendre une si généreuse part à notre œuvre, me demande de vous accuser réception de l'envoi, ce que je m'empresse de faire, en vous priant d'exprimer toute ma reconnaissance à ce frère ou cette soeur en croyance.

Veillez aussi recevoir et faire agréer aux membres du comité directeur, mes remerciements pour la publicité que la Revue a donnée à notre projet d'école. Si nos frères le prennent à coeur, il réussira et j'en serai d'autant plus heureuse, que l'idée pourra prendre racine sur d'autres points.

Aimons-nous, soutenons-nous, faisons aux autres ce que nous voudrions que les autres fissent pour nous, et notre chère doctrine aura bientôt envahi et régénéré le monde ; nous aurons ainsi prêché d'exemple, seule manière efficace de faire des adeptes sérieux.

Adieu messieurs et frères, Émilie Collignon. »

⁹ Voyez-vous dans ces paroles la confirmation de ce que je vous ai dit : « Organe matériel, pensée faite chair, système nerveux grand sympathique, manifestant par l'instinct cette pensée faite chair, et transmettant la sensation à la moelle épinière, qui la transmet au cerveau et à la cellule correspondant à l'organe matériel, avec les fluides correspondant à sa passion. C'est ce fluide, que j'ai appelé fluide animal, qui, dès l'origine, est devenu périsprit, qui s'est fait intelligente en passant par tous les organismes, et en devenant ce que j'ai appelé fluide harmonique, sous l'influence du fluide divin ; il sert réellement à harmoniser l'âme avec le fluide animal, inhérent à chaque organisme.

¹⁰ N'est-ce pas là la peinture du fluide animal, fruit de l'organisme dont je vous ai parlé, de ce fluide animal que le périsprit, intelligenté par le fluide divin, doit transformer ; n'est-ce pas l'âme, avec son périsprit, qui remplit ici le rôle de l'artiste. N'est-ce pas là l'âme qui échange constamment son fluide, modifié par le fluide divine et qui modifie à son tour le fluide animal ?

Variétés

Un phénomène d'apport

Tiré des *Annali dello Spiritismo*.

« Très cher Filalète,

Je vous ai promis de vous tenir au courant des phénomènes spirites qui surgiraient à Florence, je tiens ma parole. Un de mes amis, M. P.L., spirite des plus convaincus, et personne universellement connue pour son honnêteté et son savoir, se trouvait un matin avec un officier de notre armée, jeune homme instruit et vaillant, qui s'est distingué par son courage dans toute la campagne d'Italie ; mais qui est matérialiste jusqu'à la moelle des os. Voici ce qu'il m'écrit.

« Dans notre conversation, divers arguments sur la vie future me furent opposés par l'officier, qui mettait en position toutes ses batteries, pour la nier résolument et en rire le plus possible ; quand il eut usé toutes ses munitions, je répondis :

- Mais comment peut-on être matérialiste, quand on a, comme à notre époque, les preuves les plus évidentes de la vie future ?

- C'est bien facile à dire, lui riposta l'officier.

- Je le soutiens, les preuves sont faites et très sagement.

- Mais par quel moyen, s'il vous plaît ?

- Avec le Spiritisme.

- Ceci est à voir. Quoi ! Vous croyez au Spiritisme ?

- Et précisément j'y crois, je soutiens que les preuves de la vie future sont faites.

- Je ne me serais pas attendu à cela ! Vous moquez-vous de moi ? Parlez-vous sérieusement ?

- Sans doute, je crois au Spiritisme et à toutes les manifestations.

- Au dix-neuvième siècle, vous croyez à cela ?

- Comme vous croyez à la chimie, en étudiant le Spiritisme, en faisant des expériences.

- Et vous avez fait de véritables expériences ?

- Sans aucun doute ; les expériences ont été tout particulièrement la cause de ma profonde conviction.

- J'aimerais bien, riposta l'officier avec un rire sardonique, assister à vos séances.

- C'est la chose la plus facile du monde.

- Et de quelle manière ?

Il faut vous faire admettre dans un cercle spirite.

- Savez-vous à qui il faut s'adresser ?

- Mais désirez-vous assister à quelques expériences ?

- Vous-même, n'avez-vous pas fait naître ce désir ?

- Serez-vous disposé ce soir à m'accompagner ?

- Bien volontiers.

- Très-bien, à sept heures trouvez-vous sur la place du Dôme.

L'officier fut ponctuel au rendez-vous, mon ami le conduisit de suite, comme il avait été convenu, dans la maison de M. X. Ce monsieur est un homme de soixante-dix ans, père d'une gentille et aimable jeune fille, bonne somnambule, très clairvoyante, en même temps médium écrivain mécanique, et médium à effets physiques. M. X. possède le don de magnétiseur, c'est un spirite très convaincu ; avec sa fille, il obtient des phénomènes surprenants, et ne fait pas de difficulté pour admettre chez lui les personnes de bonne foi ; il veut ainsi convaincre, avec des faits véritables, la plus grande partie des hommes qui les négligent de peur du ridicule.

Il accueillit, avec une courtoise affabilité M. P.L., dont il avait fait la connaissance depuis quelque temps, ainsi que l'officier qui l'avait accompagné. La réunion était composée de cinq personnes ; M. X., le maître de la maison ; sa fille la somnambule ; sa gouvernante, M. P. L. et l'officier matérialiste.

Dans le milieu de la salle était une table quadrangulaire très pesante, encore couverte de la nappe. Sous l'impression des mains, elle se leva de terre, ses quatre pieds étant d'une hauteur d'un demi-

mètre ; elle ondoyait, changeait de place, et redescendait doucement sur le carreau. Ce phénomène se renouvela plusieurs fois pendant la séance. Le tiroir de la table s'agitait vivement, il fallut employer la force pour avoir la tranquillité.

Après ces phénomènes, en un point de la table, on vit la nappe se soulever, comme si un petit doigt l'eût poussée de bas en haut. Bien observé, le nouveau phénomène était causé par un doigt, lequel semblait saillir de la table en se portant tantôt en un point, tantôt en un autre, avec une grande célérité. Le petit comité était impressionné par cette apparition imprévue, il observait en silence les évolutions du doigt mystérieux et moqueur, preste comme un éclair, qui semblait celui d'une main d'enfant, sous la couverture de la table, il gesticulait avec des mouvements rapides. L'officier, qui était le plus voisin du doigt, se sentit toucher, mais ne put le saisir ; peu après, une main lui palpa le pouls.

Les phénomènes obtenus dans cette soirée impressionnèrent beaucoup l'officier ; en prenant congé de M. X., il ne savait plus que penser, la réalité des choses vues ne pouvant être mise en doute.

Le lendemain, dans la soirée, M. X. se trouvant en famille et pensant aux phénomènes obtenus la veille, voulut connaître quelle pouvait être la main qui avait soulevé la nappe. Pour se satisfaire, il magnétisa sa fille et l'interrogea comme suit :

Demande. Pouvez-vous me dire quelle est la main qui, hier soir, a soulevé la nappe ?

Réponse. L'Esprit qui l'a soulevé est présent ici.

D. Comment s'appelle-t-il ?

R. Alexandre.

D. Quelle est la raison qui l'a engagé à se manifester ?

R. L'amour qu'il porte à son frère.

D. Mais quel est son frère ?

R. L'officier qui était ici hier soir.

D. Ce frère mort est-il l'aîné ou le cadet ?

R. Le cadet.

D. A quel âge est-il mort ?

R. A dix-huit ans.

D. Il aimait donc beaucoup son frère ?

R. Il l'aimait extrêmement ; il te prie de lui écrire que c'était lui qui le touchait en lui tâtant le pouls.

D. Je ne manquerai pas de le satisfaire.

Quand la somnambule fut réveillée, M. X. écrivit une lettre à l'officier pour lui raconter ce qu'il avait obtenu par l'intermédiaire de sa fille en état de somnambulisme. Ne sachant pas son adresse, il réfléchit néanmoins qu'il pouvait s'adresser à M. P.L. pour la lui faire parvenir. Tranquillisé, il allonge la main pour prendre la lettre et la mettre dans sa poche. Quelle surprise ! La lettre n'était plus là ! Elle avait mystérieusement disparu, les recherches les plus minutieuses furent inutiles.

Vers le milieu de la même nuit, l'officier rentra chez lui et se retira promptement dans sa chambre. En posant la bougie sur la table, il trouva une lettre à son adresse, et la prit pour savoir si elle ne venait pas de l'un de ses amis de Florence. Cette écriture était nouvelle pour lui. Au lieu de la décacheter et de la lire, il appela sa femme de service pour lui demander qui avait porté cette lettre.

R. Quelle lettre ? répondit-elle.

D. Celle que je tiens dans la main.

R. Quant à moi, je n'en ai pas reçu, monsieur.

D. Mais, si la lettre est sur la table, il faut bien que quelqu'un l'y ait mise ?

R. Je vous le répète, je n'en ai pas reçu.

D. Vous perdez la tête ! Vous êtes sortie et quelqu'un sera venu.

R. Personne, monsieur ; s'il fût venu quelqu'un, comme je ne suis pas sortie, je l'aurais bien vu !

L'officier ne fit plus d'interrogations ; il renvoya la bonne et décacheta la lettre. C'était précisément celle que M. X. lui avait écrite il y avait un instant. Son étonnement fut très grand, et il ne savait comment définir ce mystère ; dans la lettre, il y avait la photographie de M. et la preuve que son

frère Alexandre mort dans le temps, à l'âge de dix-huit ans, était venu réellement à Florence ! N'ayant confié cela à personne, M. X. ne pouvait pourtant pas le savoir. L'officier se décida, pour avoir l'explication de tous ces faits étranges, à aller le lendemain faire une visite à ce monsieur.

M. X., qui s'était couché tard, se leva de même le lendemain ; il tira vivement le cordon de la sonnette pour appeler son domestique, faire ouvrir les volets et savoir l'heure ; ce prélude terminé, le valet de chambre parti, il s'assit sur son lit pour se vêtir ; jugez de sa surprise en voyant sur le marbre de la table de nuit deux photographies, une petite et une grande ; les ayant prises et observées, il vit le portrait de l'officier et celui d'une autre personne qui lui ressemblait ; il interrogea toutes les personnes de sa maison, l'une après l'autre, sans pouvoir obtenir un éclaircissement quelconque.

M. X. très étonné, se vêtit, et à peine avait-il terminé, qu'on lui annonça la visite de l'officier. Il ordonna, avec feu, de le faire bien vite entrer, car sa curiosité était vivement surexcitée. Ils se racontèrent aussitôt ce qui leur était arrivé, et M. X. fut émerveillé, en voyant sa lettre vainement cherchée, entre les mains de son visiteur. Celui-ci fut non moins étonné, en se voyant présenter par son hôte, les deux photographies qu'il conservait précieusement sous clef dans une cassette. Il se demandait qui avait pu ainsi faire cet échange.

M. X. fit venir sa fille afin de voir clair dans ces phénomènes ; endormie, la somnambule répondit : - Que l'Esprit d'Alexandre, pour prouver son amour à son frère, avait porté la lettre dans sa chambre, comme aussi pour mieux prouver sa présence, il avait échangé les portraits respectifs des deux interlocuteurs.

Voilà, cher ami, la sincère exposition des phénomènes remarquables pouvant être attestés par plusieurs personnes honorables. Adieu, votre affectionné,

Rinaldo Dall'Argine. »

Florence, 31 août 1871.

Banquet du journal « l'Avenir des Femmes »

M. Rucher, rédacteur en chef du journal *l'Avenir des femmes*, l'auteur bien connu du remarquable ouvrage : *Lettres d'un libre penseur à un curé de village*, a réuni 1 50 personnes dans les salons du restaurateur Douix, au Palais-Royal.

M. Laboulaye, qui présidait le banquet, a démontré dans un discours le but et la tendance de la réunion. Après lui, les orateurs des deux sexes ont discuté à leur point de vue ; tous ont insisté sur cette donnée, qu'il y avait lieu de s'occuper du sort de la femme, pour amener un changement dans sa situation. L'historique de l'école professionnelle des filles a été faite en quelques mots par M. Charles Lemonnier. Racontées dans toute leur simplicité, les difficultés à surmonter pendant quinze ans de luttes contre de sourdes influences, ont vivement impressionné l'auditoire ; chacun se représentait madame Lemonnier, ce grand Esprit, cette volonté peu ordinaire, s'ingéniant pour fonder sa première école professionnelle : « Aujourd'hui, ajoute l'orateur, une société parfaitement organisée est à la tête du mouvement, plus de 500 jeunes filles suivent les cours de cinq écoles ayant un revenu de plus de 200000 francs, et une réserve de 80000 francs. (Applaudissements.) Je ne sais pour ma part, ce que valent les bénédictions de certains gens, mais ce que je sais bien, c'est que leurs malédictions ont fait tomber une pluie d'or dans la caisse de notre Société, pluie que nous répandons à flots dans l'intérêt de l'oeuvre qui nous réunit aujourd'hui. » (Vifs et chaleureux applaudissements.)

L'orateur a terminé en disant avec émotion que si madame Lemonnier n'était pas présente, nous le devons aux fatigues de la lutte qui ont abrégé son existence. M. Lemonnier a fait inconsciemment une erreur ; madame Lemonnier n'était pas absente, invisible, elle assistait à ces agapes fraternelles, pour jouir du fruit de son oeuvre qu'elle a inspirée et qu'elle inspire encore. Nous avons la certitude qu'elle a dicté à M. Lemonnier les paroles généreuses qu'il a prononcées.

L'émancipation future de la femme ne peut être entendue au point de vue de certains spécialistes qui, dans toutes les affaires publiques voudraient lui voir prendre une part militante, égale à celle de

l'homme. Nous rendant compte du rôle différent des deux sexes, nous désirons que la loi s'élargisse et ne soit plus exclusive ; nous croyons fermement que nos mères et nos compagnes, que celles dont nous sommes heureux d'accepter le contrôle en toutes choses, doivent avoir le droit de participer directement aux avantages attribuées à l'homme. Le rôle de mineure est un rôle ingrat, et les positions franches sont comme un vigoureux rayon de lumière dans un paysage.

Élevons progressivement le niveau intellectuel et moral de la foule ; que la vérité pénétrant toutes les consciences, chasse les préjugés et les erreurs séculaires ; alors, seulement, nous aurons vaincu cette résistance inerte, immobile du moyen âge, qui vient s'implanter dans nos lois et dans nos moeurs. Ici, le rôle du Spiritisme est tout tracé, il apprend aux adeptes que, par la réincarnation, cette loi universelle à laquelle rien n'échappe, la personnalité humaine s'implante tour à tour dans le corps de sexes divers, ce qui implique entre ces sexes une égalité parfaite, une similitude de sentiments que nul ne saurait nier, sans faire injure à nos mères, à nos femmes, à nos filles et à nos soeurs. M. Léon Bicher a terminé la séance en remerciant les assistants de leur bienveillant et actif concours¹¹.

Communication spontanée d'un Esprit à Boston (Etats-Unis d'Amérique) Identité de cet Esprit constatée à Kempton Souabe (Bavière)

Banner of Light du 6 avril 1872.

Nous recevons du docteur Hartmann, de la Nouvelle-Orléans, une lettre dont nous extrayons ce qui suit. Dans un numéro de votre *Banner*, publié il y a quelque temps, se trouve cette communication : « Voulez-vous avoir l'obligeance de dire pour moi, par la voie de votre journal, que E. H. Ullmann, de Chicago, désirerait converser avec ses amis et ses parents au sujet de sa vie terrestre ? J'étais banquier dans la ville de Chicago. J'ai perdu la vie par asphyxie, dans le dernier incendie. Bonjour, monsieur. E.H. Ullmann. »

Sans prêter attention à cette demande, mais bien pour d'autres faits contenus dans ce numéro, je renvoyai en compagnie de bien d'autres à mes parents qui résident en Allemagne. Récemment, je reçus de ma mère une réponse ; je prends la liberté de vous offrir un extrait de cette lettre écrite en allemand : « Il me serait impossible, dit ma mère, de vous décrire mon émotion en lisant votre *Banner of Light*. Vous vous rappelez sans doute ma demande d'il y a un an. Je vous priais de rechercher le domicile du nommé E. Hermann Ullmann, dont le frère est ici fonctionnaire public. Ce E.H. Ullmann était parti pour Chicago (Amérique), et ses parents, qui habitent la Bavière, étaient très soucieux sur son compte ; depuis longtemps ils n'avaient pas de nouvelles. En lisant le *Banner*, ils ont dans la communication, parfaitement reconnu leur parent, et il est très remarquable que cette feuille, publiée si loin de notre pays, soit tombée entre nos mains. Soyez assez bon pour chercher chez vous, un médium par lequel l'esprit d'E.H. Ullmann veuille se communiquer. N'oubliez pas, mon fils, d'en envoyer la relation à votre tendre mère. Kempten, Bavaria, 30 février 1872. »

D'après nos recherches dans la collection du *Banner of Light*, la communication dont il s'agit a été obtenue le 30 octobre 1871, et publiée dans le numéro du 6 janvier 1872.

Remarque. La société du *Banner of Light* a créé chez elle des réunions spirites qui ont lieu trois fois par semaine ; des médiums choisis font les évocations demandées, ou reçoivent spontanément les communications des Esprits ; le *Banner* les insère à tour de rôle, et comme dans le fait cité plus haut, à l'étranger on reconnaît souvent la véracité de la communication et l'identité de l'Esprit qui l'a dicté. En Amérique, les lecteurs du *Banner* qui ont demandé une évocation, retrouvent souvent la réponse dans les colonnes du journal hebdomadaire.

Le *Banner* est un grand journal de quatre pages, sur cinq colonnes, à texte fin et à lignes serrées ;

¹¹ M. Léon Richet., 4, rue des Deux-Gares, à Paris, reçoit les souscriptions pour le denier de la femme. Cette souscription a pour but d'étendre la propagation et l'action du journal l'Avenir des femmes et de préparer les réformes contenues dans son programme du numéro exceptionnel à 0 fr. 50, du 7 juillet 1872, où sont insérés in extenso les discours prononcés au banquet.

son immense publicité donne d'excellents résultats, aussi les deux tiers des habitants de l'Amérique du Nord sont spirites, les expériences de tous ordres se font sur la plus large échelle car les préjugés de la vieille Europe n'ont pas leur raison d'être, dans ce pays d'initiative, de savoir et de liberté. Le cercle du *Banner* est largement secondé par les spirites américains qui, voyant le but à atteindre, coopèrent par des dons volontaires à cette formidable publicité.

Photographies spirites

Par W. H. Mumler, 170, West springfield, street. A Boston (États-Unis).

« Messieurs les éditeurs,

Voici les détails relatifs aux deux photographies obtenues par madame J.H. Collant médium du cercle du *Banner*, auxquels je réunis d'autres preuves, très remarquables surtout pour les personnes qui les ont obtenues. Vos nombreux lecteurs y trouveront une preuve certaine d'une vie future.

Après dix années d'efforts et de vicissitudes, la photographie spirite arrive à l'adolescence ; bercée par l'ignorance et le scepticisme, elle a pu fuir la bigoterie protestante et les préjugés, elle existe pour donner la preuve la plus grande de la vie d'outre-tombe. Son grand tort fut peut-être de se présenter avant le temps ; des spiritualistes très convaincus des communications spirites, trouvaient ridicule la pensée que les Esprits puissent leur apparaître, ils traitèrent de fourbe le médium qui produisit ces phénomènes, et des personnages élevés, des lettrés en réputation qui n'avaient pas étudié la question, ne voulurent pas en appeler au médium, tant ils étaient prévenus. Dans toutes les parties du monde, depuis quinze ans, les apparitions des Esprits ont été constatées par des personnes à l'état normal ; les phénomènes divers, les Dawenport, les Eddys et récemment les faits de Moravia, etc., ne peuvent laisser douter de la possibilité de reproduire les traits des Esprits.

Le 6 juillet 1871, madame Conant vint me surprendre dans mon atelier, je me préparai immédiatement : à la première épreuve, rien de bien défini ne parut sur la glace, il y avait une empreinte grossière à la place du visage. La seconde tentative fut plus heureuse, la plaque couverte de collodion laissait distinguer : 1° la figure de madame Conant ; 2° au-dessus de la tête une main et un bras et dans la main une fleur ; pendant le développement l'autre bras et l'autre main apparurent et, enfin, des fleurs semblaient tomber des mains de l'Esprit autour de madame Conant qui en était enveloppée. La négative séchée, laissa voir la reproduction des trois phénomènes cités plus haut ; cette négative fut déclarée, par l'un des meilleurs photographes de Boston, la preuve la plus évidente des manifestations spirites sous une loupe puissante, il reconnut que les fleurs n'étaient pas peintes, mais bien naturelles, elles sont la preuve que ces fleurs ont été tenues en l'air par un pouvoir occulte.

Dans un autre essai, madame Conant est assise sur une chaise, la main appuyée sur une petite Indienne de ses amies, de son vivant nommée Washti ; l'indienne se voit de face, dans ses mains elle tient son arc et ses flèches ; pendant l'opération, madame Conant vit l'Esprit en tournant malgré elle la tête à droite, sa main dut presser une main tendue vers elle ; cette position imprévue, prise au moment où se retirait le couvercle du tube, fut reproduite y compris la petite Washi, la favorite du médium, et cela, dans l'espace de cinq secondes.

Le journal anglais *l'Eclectic* de juin 1871, page 764, raconte ce qui suit : « M. C. Warlez de Londres faisait quelques expériences ; il faisait passer dans un tube dans lequel il avait fait le vide apparent, un courant électrique qu'on distinguait à peine, tellement la lueur était faible ; ayant alors pris une photographie, trente minutes après, il se forma sur le négatif un très beau tableau. »

Le même fait peut s'appliquer au portrait de madame Conant et de la jeune indienne qui furent obtenus en cinq secondes. Il y a dix ans, en faisant la photographie de M. Alvan Adams, nous eûmes sur le négatif les traits d'un Esprit vu par un médium voyant avant l'opération. Ni M. A. Adams, ni moi, ne connaissions cet Esprit ; depuis le même fait s'est reproduit. Il faut bien, dans ce cas, croire à la médiumnité voyante.

Un gentleman dont je n'ai pas l'autorisation de publier le nom, que pourtant je puis nommer verbalement, vint poser il y a quelques semaines ; pendant que j'ajustais le foyer, je vis au-dessus de

la tête du gentleman, un dollar marqué ainsi \$. L'en ayant averti, il répondit : « Je sais ce que c'est. » En développant la négative, au lieu du dollar je trouvai les formes bien dessinées d'une jeune femme, placée debout derrière M. W. ; elle tenait dans sa main, placée au front, une lettre sur laquelle on lisait : Maria ! Le gentleman, très satisfait, posa de nouveau ; la même apparition du premier dollar contraria le jeune homme, mais au développement, le dollar était changé en monogramme ou chiffre formé par S et J ; dans la lettre S il y avait en petits caractères n, e, l, l, ce qui donnait J. Snell. M. W., enchanté, trouvait une preuve demandée, il avait obtenu par un médium de New-York une communication de son vieil ami James Snell, lui recommandant d'aller chez Munler, où il conduirait Maria. Je livrai les épreuves, et, rencontrai le gentleman trois semaines après ; il me déclara qu'après avoir évoqué son ami Snell par un autre médium que le premier, son ami avait signé son nom avec le même monogramme.

Voilà donc une preuve bien incontestable de l'immortalité de l'âme et de l'identité des Esprits.

Madame Sawyer, résidente de Boston, place Knéeland, vint dans mon atelier en juin dernier ; je ne l'avais jamais vue. Je lui avais fait prendre une pose ordinaire, mais elle désira se placer autrement ; elle éleva les bras comme si elle eût voulu soutenir quelque chose ; sa tête penchée en avant regardait vers la terre. En développant la négative, j'y remarquai la forme d'un homme qui posait un enfant dans les bras de madame Sawyer : c'était précisément ce qu'elle demandait mentalement. Son mari avant de mourir lui avait promis, s'il le pouvait, d'aller lui donner cette preuve de survivance de l'Esprit ; le père et l'enfant étaient exactement figurés tels qu'elle les avait connus. Cette dame est vivante, elle peut certifier ce fait.

L'été dernier, M. C. D. Pratt, n° 17, Kingston street, à Boston, vint avec sa fille pour se faire photographier, je fis deux épreuves ; sur la première vint une figure d'homme, sur la seconde, les traits d'une négresse. Cinq jours après, M. Pratt vint me voir pour me dire que la figure de l'homme ressemblait à son père, et la négresse à une fille de couleur qui a vécu dans sa famille, une nommée Edna. M. Pratt montrait les deux photographies dans un magasin, chez un ami ; un employé homme de couleur, entendant ce récit, déclara avoir eu une soeur qui avait vécu autrefois chez un M. Pratt ; en voyant la photographie il reconnut sa soeur Edna.

M. Mumler ajoute : « Je ne raconte ces faits ni par intérêt personnel, ni pour faire une réclame, mais bien parce que ce sont des faits réels et tangibles, propres à convaincre les sceptiques de la vérité de notre belle philosophie et de la certitude d'une vie future. Les desseins de Dieu doivent s'accomplir. » W. H. Mumler. Tiré du *Banner of Light* du 13 janvier 1872.

Poésie

Après la mort. Le tyran

Eh quoi ! J'existe encore, et pourtant sur ma couche,

Je me vois, sans vie, étendu.

Oui, c'est bien moi, mes yeux sont clos, froide est ma bouche.

O spectacle inouï, réveil inattendu !

Néant que j'invoquai, tu trompes mon attente,

Tu fuis celui qui crut en toi ;

Le rêve a disparu ; terrible, menaçante,

C'est la réalité qui se présente à moi.

A vivre condamné, quelle sera ma peine ?

Dans quels tourments le Dieu vengeur

Voudra-t-il me plonger pour assouvir sa haine,

Lui que j'ai constamment bafoué dans mon cœur ?

Mais qu'entends-je ? Que vois-je ?

Une immense cohue m'entoure de ses flots pressés.

Quels cris ! Quelles clameurs ! On me raille, on me hue,
Moi qui les voyais tous à me plaire empressés.

Moi dont on mendiait les faveurs, le sourire,
Que comme un Dieu l'on encensait.
On me méprise, moi qu'on chantait sur la lyre ;
On menace celui devant qui l'on tremblait.

Honneurs, pouvoir acquis au prix de tant de crimes,
Vous me quittez, et pour jamais !
O terreur ! Faible et nu, j'aperçois les victimes
Que, pour vous conserver, chaque jour j'immolais.

Ces morts marchent vers moi dans leurs sanglants suaires,
Les yeux farouches, pleins d'éclairs ;
Un pouvoir inconnu me livre à leurs colères,
En me tenant captif dans d'invisibles fers.

Et, suprême douleur ! Dans cette tourbe atroce,
Parmi ces dogues ameutés,
Au sarcasme poignant, à la rage féroce,
Je vois de vils flatteurs de mes faveurs comblés.

Pendant l'éternité durera ma souffrance !
L'éternité ! Quel mot affreux !
Pour des crimes d'un jour, l'implacable vengeance
De là-haut, à jamais poursuit le malheureux.

Pas de pitié pour moi, pas d'espoir ! Le délire
M'entraîne dans son tourbillon.
Dieu qu'un jour je niai, sois maudit, tyran pire
Que moi qui quelquefois ai connu le pardon.

Le ciel s'illumina d'une clarté soudaine ;
Un ange apparut, rayonnant.
Son aspect était doux, sa face était sereine ;
Il regardait l'esprit d'un oeil compatissant.

Espère, lui dit-il, Dieu par moi te l'ordonne :
Désespérer, c'est l'outrager.
Le repentir toujours le désarme ; il pardonne
A qui voit ses erreurs et veut s'en corriger.

Il ne se venge point : la vengeance l'offense.
Il est père, il n'est point bourreau.
Son amour éclairé ne voit dans la souffrance
Qu'un remède pour l'homme et non pas un fléau.

Tu fus ambitieux, cruel, impitoyable ;
Tu fus sans scrupule et sans frein.

La peine qui t'atteint était inévitable.
Une épreuve nouvelle un jour y mettra fin.

Le corps est un creuset ; il faut y redescendre
Jusqu'à ce que, purifiés,
Sur l'aile du devoir, notre aine puisse prendre,
Esprit vainqueur, son vol vers tes cieus enviés.

Telle est la loi pour tous, la loi que j'ai subie.
Par ma constance dans l'effort,
J'ai vaincu, tu vaincras ; ne blasphème point, prie :
Le blasphème affaiblit, la prière rend fort.

L'ange, à ces mots, se tait ; le tyran l'envisage,
Et pour lui, cruel souvenir
Dans l'envoya céleste, il reconnaît un sage
Qu'au temps de sa puissance, il avait fait mourir !
V. Tournier

Dissertations spirites

Les degrés du Ciel. (suite). Le parvis du temple

Le parvis du temple est ce point brillant qui marque la limite entre les mondes matériels et les mondes spirituels ! O splendeurs admirables de la demeure de l'Éternel ! O merveilles sans nombre qui se présentent aux regards de celui qui, s'appuyant sur une série d'existences bien remplies, vient frapper à la porte des célestes demeures.

Il règne dans ces mondes une température dont vous n'avez pas l'idée, la lumière y brille d'un éclat sans pareil. Mais ce qu'on y trouve de plus remarquable, c'est la représentation de toutes les vertus qui ont servi de marchepied pour y arriver, c'est la mission sublime réservée à tous ceux qui ont le bonheur d'y pénétrer. Esprits protecteurs des incarnés sur le monde d'épreuves, ils jouissent de l'ineffable bonheur d'accomplir des missions dont la charité la plus pure est l'unique mobile; toujours occupés à surveiller leurs protégés, ils cherchent à leur inculquer la foi en Dieu, base de toute morale, et à imprimer à chacun de leurs actes une direction en harmonie avec les règles de la plus sévère justice.

Quelquefois, ils ont à combattre l'Esprit du mal, quelquefois même ils succombent dans la lutte et voient avec désespoir leurs protégés s'écarter du droit chemin et accueillir avec faveur les conseils perfides de leur éternel antagoniste ; oh alors, se voilant la face, à l'exemple de Jésus, ils pleurent sur les iniquités des hommes, et se voient réduits à implorer de la miséricorde divine la grâce des coupables. Rappelez-vous, mes amis, telle grande figure de la Bible, qui peint l'homme aux prises avec la science du bien et du mal, parce que sur votre terre, comme sur tous les mondes d'épreuves, il est dans la destinée de l'espèce humaine d'avoir à lutter sans cesse. Oh ! Bienheureux alors celui qui, n'écoutant alors que la voix de sa conscience, suit la bonne route avec persévérance ; celui-là franchira sans peine les degrés du temple, et jouira du bonheur réservé aux élus ! Ainsi donc, vous qui concourez sur cette terre au même but, adoucir par votre charité mutuelle les épreuves que vous subissez, pénétrez-vous bien des vérités que nous vous apportons. Étudiez Dieu dans ses oeuvres, votre Esprit, en s'habituant à ce qui est boom, s'écartera soigneusement de la route du vice, où tout n'est que mensonge, et qui n'aboutit qu'à des ténèbres profondes. Il suivra, au contraire, le sentier parfois pénible et âpre de la vertu, parce que là seulement est le beau idéal, et parce qu'au terme de la route il trouvera la lumière.

Attachez-vous à être humains, c'est-à-dire à compatir aux douleurs de vos semblables, pour les guérir quelquefois, pour les soulager toujours ; vous aurez alors la bonté, et de cette qualité décou-

lera pour vous la nécessité d'être justes, c'est-à-dire sévères et impitoyables pour vos fautes, indulgents et miséricordieux pour celles de vos frères, auxquels vous prêcherez ainsi d'exemple, ce qui vous permettra de ramener au bercail bien des brebis égarées. Avec ces qualités, avec cette règle de conduite, ah ! Nous ne craignons pas de vous le dire au nom du Très Haut, vous arriverez sans peine aux parvis étincelants du temple de lumière !

L'harmonie

La grande loi des mondes, c'est l'harmonie, ou le consensus omnium. On la trouve dans le grand omnivers, où sous le nom de gravitation universelle elle régit la marche des globes. On la trouve également sur cette terre, où l'homme est la base de l'unité d'action. Elle est le point de départ de toutes les sciences humaines, et c'est en s'en faisant une juste idée, qu'on arrive sans peine à en tirer les déductions logiques qu'elles comportent, et qu'on ne risque pas de se fourvoyer dans un dédale inextricable, où ne manquent pas de s'engager tous ceux qui négligent de s'éclairer à leur véritable source, le spiritualisme. Cette harmonie sublime, vous la voyez exister partout dans les deux règnes. Pas le plus petit animal, en effet, qui ne vous présente un type de perfection, pas le plus mince végétal qui ne vous donne, par l'ensemble de ses fonctions, une idée de l'intervention divine. Eh bien ! Vous est-il donc si difficile de l'introduire dans la société, cette divine harmonie, et de la faire régner parmi vous ? Oui, direz-vous, parce que l'Esprit du mal domine toujours sur la terre, parce qu'il y répand continuellement et avec un redoublement de fureur aujourd'hui son souffle empesté ; parce que, sous le nom d'égoïsme, il a pénétré jusque dans la chaumière du pauvre, et que le grand principe de Satan, chacun poursuit, tend à remplacer à tous les échelons du corps social ces paroles du divin maître : Aimez-vous les uns les autres.

Ah qu'il est bien temps que toute la phalange des grands messagers divins entreprenne une croisade contre cette lèpre rongearante. Qu'il est bien temps que le serpent, une bonne fois terrassé, soit relégué dans les ténèbres de la gehenne, d'où il n'aurait jamais dû sortir. Ces temps sont proches, sans doute, mais nous avons besoin de tout votre concours pour impatroniser la morale que, depuis près de dix-neuf siècles, l'Esprit saint nous a donnée. Ce n'est que quand vous aurez, à force de bons exemples, amené chez vous la charité, et, par conséquent, éteint pour jamais l'esprit de haine engendré par la misère, ce n'est qu'à ce moment que, réunissant tous nos efforts, nous pourrons lutter avec avantage contre l'hydre des ténèbres et lui trancher d'un seul coup ses têtes venimeuses.

Aimez-vous donc pour cette sainte et dernière croisade ; entrez hardiment dans la lice, en opposant au méchant Esprit le bouclier d'une vertu inébranlable, et vous serez témoins de l'effroyable chute du démon, et, embouchant à votre tour la trompette sacrée, vous annoncerez, par vos chants les plus sublimes, le triomphe définitif de la vérité.

C'est à vous, spirites, qu'incombe cette grande et noble tâche ne perdez pas de vue un seul instant les immortels principes inscrits sur votre bannière : Instruction, Bienfaisance, et quand vous les aurez fait triompher définitivement, vous aurez assis sur des bases inébranlables les piliers du temple de l'Éternel.

Monguy, Esprit familier. Pour copie conforme : Dr Reignier¹²

Communications intuitives des Esprits incarnés

44 mars 1872. Médium, M. N.

Je veux vous appeler à réfléchir sur la nécessité qu'il y a pour les spirites de découvrir le secret au moyen duquel la communication entre incarnés peut se faire. Un avantage immense en résulterait pour le bien-être moral, pour tous les travaux de l'intelligence. Des groupes spirites pourraient par ce moyen, en vertu de la mise en contact de leur fluide individuel sympathique, se réunir et malgré, les distances travailler ensemble tous présents au même lieu par l'esprit. Des recherches sérieuses, je le sais, sont opérées ; mais il faudrait faire des essais sur une plus grande échelle.

¹² Voir la revue d'avril et de juin 1872.

Tous les médiums surtout qui communiquent avec les désincarnés par l'intuition, devraient s'entendre avec quelques personnes sérieuses avec lesquelles ils ont des rapports assez fréquents, pour continuer ensuite avec d'autres personnes un peu plus éloignées. A force d'essais, l'Esprit de l'homme pourrait traverser les distances les plus grandes et à l'instar des Esprits libres des incarnés, se transporter en un clin d'oeil sur n'importe quel point du globe, pour communiquer avec un autre Esprit incarné.

Je voudrais qu'il vous fût permis à vous comme à moi, de voir les immenses effets qui peuvent être obtenus par la communication intuitive des Esprits incarnés ; je ne puis que vous engager aux essais, parce que je sais que la réussite les couronne tôt ou tard. Je parle aux spirites en général.

Votre monde est appelé à progresser. Il y en a d'autres qui sont au-dessous de lui et qui n'attendent que le moment où le vôtre avancera, pour gravir en même temps quelques degrés dans l'élévation morale. Mais pour que vous acquériez cet avancement promis, il vous faut absolument découvrir et travailler, par le moyen que je vous indique ; faites-en votre profit. C'est dans les grands centres surtout que l'on peut pratiquer ces essais par ce que les médiums intuitifs sont plus communs. J'insiste sur cette forme par l'intuition, parce que ce moyen est bien plus sûr que le moyen mécanique, il suppose toujours plus de sympathie entre les Esprits correspondants.

En France ce moyen paraît praticable, mais de peuple à peuple il peut y avoir des difficultés, le langage par exemple.

R. Oh ! La pensée humaine, comme toute pensée n'a pas de langue ou mieux encore elle possède une langue universelle. Ne soyez pas inquiet de cela, je vous en réponds. Toute pensée, peut parfaitement être connue de n'importe quelle pensée du globe. L'interprétation, du moment que le moyeu réussit, ne peut être tronquée ni divisée ; elle ne peut être qu'une chez tous ceux qui la recevront. Je veux dire que la pensée adressée à plusieurs personnes éloignées et ne parlant même pas la même langue, sera toujours comprise dans le même sens. Il est vrai qu'il y aura toujours quelque différence dans les expressions ; cela ne dépendra pas de la pensée, mais bien de votre moyen conventionnel plus ou moins complet d'exprimer cette pensée. C'est tout ce que je veux vous dire.

Lebrun.

Bibliographie

Rapport sur une révolution inconnue par M. Renucci, capitaine en retraite. Mai 1872. Paris, Dentu, libraire-éditeur ; broch. gr. in-8 de 48 p. Prix : 55 c.

La Révolution inconnue est, selon M. Renucci, le Spiritisme. Pour bien établir sa thèse, il fait le bilan de l'état de la civilisation actuelle ; il établit, dans un tableau sommaire, et avec preuves à l'appui, la situation religieuse, philosophique et scientifique.

Selon l'auteur, « la religion chrétienne n'a plus l'empire des âmes et ne gouverne plus les consciences ; le scepticisme envahit même les croyants, et l'effluve morale du Christ... vient pour ainsi dire s'évanouir et mourir après dix-neuf siècles, dans un flot purulent de sentiments grossiers et d'avidités matérielles qui s'élève de cette même civilisation. » Il cite, page 32, un mandement de Mgr le cardinal Gousset, pour le carême de 1865, dans lequel le cardinal archevêque, pour vouloir trop prouver contre les spirites, vient tout simplement consolider le Spiritisme à l'aide d'arguments qui se retournent contre l'Église. Dans la situation philosophique, M. Renucci constate, au sujet de l'existence de Dieu et de l'âme, les conclusions auxquelles après deux mille ans de recherches, l'esprit humain a dû s'arrêter ; il cite Pythagore, Hegel, Kant, Paul Janet et Caro, et arrive à cette conclusion : « En résumé, la civilisation actuelle est caractérisée par une décadence philosophique et par une décadence religieuse des plus profondes. »

L'auteur s'arrête plus longuement à l'exposition de la situation scientifique ; il attaque la philosophie positive et la combat, il fait une charge à fond et sur Littré et sur Auguste Comte. Les communications spirites, enseignement donné par les Esprits désincarnés, et que M. Renucci nomme Esprits ultra mondains, ont servi, dit-il, à une foule de publications remarquables, entre autres à celles d'Allan Kardec et de Michel (de Figanière, Var).

Dans un résumé de 3 pages, il rend hommage à la doctrine spirite si rationnelle, dit-il, si complètement détachée du mysticisme et des faits surnaturels, qu'elle est toujours en accord avec les lois de la nature, sans jamais se mettre au-dessus d'elles ; il reconnaît que l'enseignement moral des livres d'Allan Kardec est pur, élevé, sans formalisme religieux, sans absurdités ; comme celui du Christ, il est dégagé de tout mystère.

Pour M. Renucci, tout en prétendant que cette révélation spirite doit nous ramener à l'unité et détruire les barrières morales entre les peuples, il affirme que le Spiritisme n'est qu'une oeuvre d'une portée transitoire, ne renfermant pas une vérité complète et absolue, mais seulement appropriée à notre état d'infériorité actuelle. (Nous ne croyons pas trop nous avancer, en disant que cette opinion n'est pas consacrée par la majorité des spirites.)

A son point de vue, il en est autrement de l'oeuvre de l'extatique Louis Michel qui, au lieu de baser sa théorie sur l'enseignement général des Esprits, ne reçoit ses inspirations que de l'Esprit de vérité. « C'est le plus grand monument qui existe dans les archives de l'humanité. Platon, Aristote, Descartes, Leibnitz, Kant, Hegel, ne sont que des Esprits de troisième ordre, relativement à l'Esprit qui se révèle dans cette oeuvre. Ces grands philosophes sont à cet Esprit, ce que des maîtres d'école de village sont à des professeurs de Sorbonne... Ce système ne peut être compris et apprécié que par des individus doués d'un vrai sens philosophique. »

Selon l'auteur tous les problèmes insolubles ou déclarés tels depuis deux mille ans par l'esprit humain, seraient résolus en principe dans le système vaste et compliqué de Michel, de Figanière : la Clef de la vie, etc...

Ajoutons que ces problèmes métaphysiques sont : Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que l'âme ? Qu'est-ce que la matière et le monde ? Quels sont les rapports de Dieu avec le monde ? Comment l'âme peut-elle avoir des rapports avec la matière ? Quelle est l'économie du tout et son unité organique et vivante, c'est-à-dire qu'est-ce que l'Être absolu¹³ ?

Hoolibuss, Histoire d'un autre monde, Révélation sur Mercure

Ces communications sur Mercure ont été données à un évocateur qui a voulu leur donner la publicité ; un médium typtologue auditif, très remarquable, un être passif, a donné chaque dictée dans l'espace de quinze à vingt minutes. Nous n'avons pas à établir ici si ces curieuses manifestations d'une intelligence invisible sont ou plus ou moins en rapport avec la science ; si Mercure est au point de vue des découvertes astronomiques, ou plus ou moins bien placé que la terre pour recevoir l'action des rayons solaires, et mieux disposé pour l'habitabilité. L'évocateur veut appliquer le produit de la vente de cette brochure à une oeuvre spirite, et ce sont des idées spirites qu'il cherche à répandre ; ces manifestations méritent toute notre sympathie.

Cette intéressante brochure de 65 pages est terminée par les considérations suivantes : « En résumé, la possibilité, bien démontrée, d'établir les rapports suivis avec le monde invisible, constitue pour l'humanité terrestre un pas énorme dans la voie du progrès. Les révélations, les enseignements qui nous viennent d'en haut sont destinés dans l'avenir à opérer sur la terre une rénovation complète.

Aussi affirmons-nous, et les exemples sont nombreux, qu'après un examen sérieux, tout homme intelligent, impartial, se rendra bien vite à l'évidence, et que, s'il est doué d'une certaine portée dans l'esprit, il ne tardera pas à reconnaître que cette lumière nouvelle nous apporte, comme conséquence logique, la solution de tous les problèmes sociaux, philosophiques et religieux¹⁴ » E. B.

¹³ La librairie spirite possède quelques-uns de ces ouvrages, qu'on ne trouve plus en librairie, 2 volumes in-12, 7 francs franco. Les lecteurs seront juges entre les deux doctrines ; quant à nous, simples ignorants, nous sommes pour la logique, la concision, la clarté du maître Allan Kardec, qui a dit, au sujet de l'oeuvre de Michel, la Figanière : « Système étrange de cosmogonie et de théogonie universelles, dicté en état d'extase. Ce livre, écrit au début des manifestations, coïncide, sur certains points, avec la doctrine spirite ; mais, sur le plus grand nombre, il est en contradiction avec les données de la science et l'enseignement général des Esprits. » (Voir, au surplus, l'appréciation du maître dans la Genèse selon le Spiritisme, ch. VIII, No 4 à 7.)

¹⁴ Se trouve à la librairie spirite, 7, rue de Lille. 1 fr. 25 franco.

Le *Messenger*, journal bi-mensuel, à Liège, Belgique¹⁵

Ce journal a paru le 1^{er} juillet 1872 ; nous avons lu avec intérêt les articles et les dissertations spirites contenus dans les deux premiers numéros, parce qu'ils sont inspirés par le noble désir de défendre notre doctrine bien aimée, avec les arguments rationnels donnés par le Maître et par nos guides invisibles. Nous présentons la bienvenue à ce nouvel et bon élément de propagation spirite.

Le programme suivant a été formulé et arrêté par l'association :

« 1° Propagande et instruction ; 2° Réunion générale des spirites de la province de Liège tous les trois mois. Séance d'étude, conférences, instructions ; 3° Réunion des délégués de tous les groupes une fois par mois, pour se concerter et travailler à la propagande ; 4° Une direction de cinq membres est nommée pour développer l'institution, pour mettre l'association en rapports suivis avec les groupes spirites du pays et de l'étranger, pour travailler à l'édition d'un journal spirite, enfin pour diriger le mouvement général dans notre province ; 5° Création d'une bibliothèque.»

Voilà une oeuvre que la société anonyme est heureuse de propager.

Petite correspondance.

Madame Adelina N. Comtesse Wd. Nous avons reçu votre lettre, mais non vos deux livres.

Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

¹⁵ La librairie spirite, 2, rue de Lille, fait les abonnements pour le *Messenger*.

Septembre 1872

De la philosophie spirite

Nécessité du spiritisme

Nous avons dit dans la Revue spirite du mois d'août 1872, page 230 : « Si nous avons foi dans la justice de Dieu, ne devons-nous pas nous en rapporter à la doctrine qui nous fournit des explications rationnelles, à celle qui fait triompher la sagesse et la prévision infinies, qui répond à toutes les objections en ne laissant plus subsister le doute ? etc. »

En effet, la doctrine spirite serait une science vide de sens, si elle se bornait à une pure spéculation ; mais au contraire, elle réproouve l'adoration du soi et les théories des intelligences orgueilleuses, elle écarte comme dangereuses les hypothèses plus ou moins ingénieuses d'une raison séduite par les vanités de la science ; elle affirme aussi que le philosophe croyant doit être ce sage qui se défie avec humilité de son esprit et sait écarter les vaines discussions, ce sage qui n'aborde chaque problème qu'avec des vues droites et une généreuse abnégation de sa personnalité.

Cette doctrine tend à la recherche de nos devoirs et de la vérité, elle nourrit l'âme de pensées fortes, elle la dégage du moi humain ; elle rend ainsi les affections plus pures, plus douces et plus simples ; nos sentiments étant plus élevés, peuvent mieux régler nos actions, nous fortifier contre les obstacles imprévus, nous soutenir dans nos peines et nous consoler dans nos revers. Cette philosophie tient en équilibre les mouvements de notre âme, et son utilité devient d'autant plus grande, que pour délivrer l'homme de tout ce qui peut discréditer une croyance, elle fait un appel constant à la science, force qui écarte les idées mesquines et étroites.

Si, dans toutes les religions, le Spiritisme trouve tant d'adeptes intelligents, c'est qu'il laisse pénétrer dans les coeurs, au milieu des joies ou des afflictions, une quiétude assez puissante pour en réprimer tous les excès.

Si la jeunesse apprenait à aimer cette philosophie, au lieu d'être nourrie de théories vaines qui pervertissent le sens moral et gâtent le coeur, elle aurait bientôt compris qu'on ne peut travailler au bonheur des hommes avec des principes faux, favorables aux tendances matérielles des natures corrompues ; la doctrine spirite, science qui mène à Dieu, leur apprendrait à s'aimer les uns les autres, à travailler au bonheur de leurs frères en épreuves, à donner une utilité véritable à leurs paroles et à leurs actions. L'enseignement actuel pour les jeunes élèves n'est pas la fidèle expression de la vérité, il ouvre une voie large semée de fleurs, mais aussi, parsemée d'écueils redoutables ; cette génération mal préparée voit trop souvent les mécomptes et la souffrance succéder aux jours de folie et d'abandon.

Qu'on ne vienne pas nous dire que les spirites ont horreur de la science, de la philosophie, qu'ils veulent ressusciter le miracle et les préjugés, car cette assertion est contraire à la vérité ; ce qu'ils ne peuvent accepter, c'est cette école frondeuse, superbe et téméraire, si pleine d'elle-même, qu'elle n'admet rien en dehors de la portée des sens ; qui, au seul mot de vie future, rit de pitié comme si la vie présente n'était qu'un beau jour de soleil, de fraîche rosée, de béatitude continue, comme si le soir de ce jour de soleil, sans compter les nuages noirs qui en troublent la sérénité, ne venait pas nous prouver le contraire.

Ce qui est vrai, c'est que l'âme ne peut être puissante et énergique sans posséder la vérité, sans être maîtresse de sa volonté, elle ne peut être capable de grandes choses que sous les conditions suivantes : gouverner ses désirs pour ne pas obscurcir les manifestations de l'esprit par la révolte des sens, surveiller son coeur et son imagination pour contenir les explosions injustes ; telle est la réalité que l'on ne peut s'empêcher d'admettre à moins que l'on ne soit, de parti pris, voué à l'erreur, si l'on ne veut à l'âge mûr rester dans la souffrance et l'inquiétude. Les regrets du passé ne procurent aucun soulagement pour l'avenir, ils ne laissent pour héritage que l'incertitude, la crainte, un vide immense dans le coeur ; lorsqu'on n'est plus jeune et qu'on n'a pas encore atteint la vieillesse, ces regrets se

changent en désillusions complètes et en dégoût de toutes choses.

Remarquons ceci : pour être incroyables, il nous suffit d'écouter les passions qui bouillonnent dans nos coeurs ; dans ce cas, le philosophe matérialiste ne peut-il pas considérer le devoir comme chose inutile et se croire débarrassé de toutes les entraves ? Comme conséquence, l'Esprit obtient peu d'élévation, il devient inattentif, l'instrument dont il se sert prête facilement l'oreille aux dires de la science dédaigneuse et sceptique, science dont la grande sagesse est l'art de nier Dieu à l'aide d'équivoques et d'affirmations spécieuses.

Pour tous ces désillusionnés qu'une froide indifférence laisse dans le doute, pour ces sophistes dont les négations ne peuvent arrêter un instant le cours des vérités éternelles, la mort ne peut être qu'une chose hideuse, épouvantable, une ressource affreuse contre tous les maux de la vie. Cependant la solution de ce problème qui nous attend tous à une heure déterminée, est une vérité annoncée par les grands penseurs, bien avant les manifestations qui caractérisent l'avènement du Spiritisme. Ajoutons que ces manifestations sont vieilles comme le monde ; comme toutes les vérités fondamentales, les conséquences philosophiques qui pouvaient en résulter, n'ont dû prendre une véritable consistance qu'au moment voulu pour leur affirmation en corps de doctrine.

La philosophie spirite nous enseigne qu'à la fin de la vie, une existence nouvelle attend tous les désincarnés ; cette vie de l'erraticité ne dépend pas d'un raisonnement, malgré toutes les dénégations, elle est ce qu'elle est ; dans ce cas si grave de la succession indéfinie des existences, nos méditations ont leur raison d'être et, croyons-le, celui qui nie et ne peut se rassurer lui-même, est de même impuissant à infirmer les faits suivants que l'étude de la nature enseigne avec sa logique inflexible : 1° celui de l'existence spirituelle en dehors de l'élément matériel ; 2° celui de successives réincarnations comme moyen admirable de progrès continu. Avec cette croyance, toutes les transformations sont explicables ; la réalité fait place à l'ombre, le mystère disparaît et l'homme marche d'un pas ferme, avec l'avantage et la consolation de ne plus avoir le doute dans l'âme, il vit en paix dans l'espérance ou pour mieux dire dans la certitude.

La vérité nous arrive ainsi de l'origine des choses, elle était due aux humanités passées, elle est due aux humanités présentes et futures ; la raison et l'étude du Spiritisme suffisent pour le dire à toutes les intelligences. Allan Kardec est venu nous affirmer ces vérités dans des pages immortelles et comme la raison seule les a dictées, de la lecture des ouvrages qu'il nous a laissés, ressort le devoir pour tous les adeptes convaincus, de propager la doctrine spirite, notre voix dût-elle être couverte par les clameurs passionnées, et notre libre arbitre entravé par les préjugés réunis contre l'ennemi qui vient les détruire.

Répétons à nos frères que, dans l'enseignement de la philosophie spirite, la raison n'est plus un instrument de doute et de négation, mais bien un aide tout-puissant pour l'affirmation ; ajoutons aussi que cet enseignement recommande le respect de toutes les opinions, dont il réserve la discussion libre et entière ; comme spirites, nous devons plaindre les égarés et ne les combattre qu'avec des preuves et un langage bienveillant et sympathique, en rapport avec notre doctrine dont le but est l'étude, la recherche de la vérité et la vulgarisation du divin principe de la charité.

Comme le Christ, le fondateur de la philosophie spirite pouvait dire qu'il n'était venu détruire ni la loi ni les prophètes, mais les accomplir, c'est-à-dire développer la morale et la raison par de nouvelles lumières plus en rapport avec les sentiments de liberté, de fraternité et de solidarité qui doivent dans l'avenir unir les familles et les peuples.

Correspondance

La folie du spiritisme

Province de Liège.

« Messieurs,

C'est toujours avec une bien vive impatience que j'attends vos revues mensuelles, et actuellement la fin de chaque mois m'apporte un nouveau plaisir. Mon unique idée est de m'instruire le plus possible dans cette nouvelle et belle science qu'on appelle le Spiritisme ; tout ce qui y est étranger

n'est plus pour ainsi dire que secondaire pour moi ; la vérité pure remplissant les écrits d'Allan Kardec , les lire c'est prendre à leur source la foi et l'espérance. J'étais matérialiste avant de connaître les premières notions de notre doctrine ; il me répugnait d'accepter une divinité qui puisse rendre malheureux pendant une éternité les trois quarts des êtres qu'elle avait créés. Cette croyance, dont on avait bercé ma jeunesse devint pour moi une monstruosité, et finalement je ne crus plus à rien. Le Livre des Esprits m'a changé complètement : la pluralité des existences fut pour moi la lumière ; je reconnus la justice de Dieu et son immense amour pour ses créatures.

Oui, messieurs, les spirites sincères sont heureux ; cette science divine m'a consolé dans mes peines, et, sans elle, je mènerais une vie triste et sans espoir. Le principal motif de ma lettre, si cela est possible, est de vous prier d'adresser une demande à notre bien-aimé Allan Kardec ou tout autre bienveillant Esprit, soit pour me guider dans les difficultés morales à venir, soit pour me dire si j'ai les facultés pour devenir médium, etc. Agréez, messieurs, l'expression de mon plus sincère dévouement, Votre frère en croyance,

P. J. L. »

La Revue spirite a souvent enregistré les bienfaits recueillis par les adeptes qui savent comprendre notre doctrine ; en insérant cette lettre prise parmi toutes les adhésions que reçoit journallement la Société anonyme, nous constatons encore une fois, pour appuyer le dire des calomnieux, que le Spiritisme est heureux de signaler les cas de folie, semblables à celui de notre honorable frère, M. P. J. L. Nous allons plus loin, nous désirons que cette bienfaisante affection morale soit pour tous les incarnés le seul cas morbide de l'avenir.

Une bonne propagande

C., 10 juin 1872.

Messieurs,

Avec la permission de l'auteur, je vous envoie dans cette lettre une petite pièce de vers. J'ai la satisfaction d'avoir initié au Spiritisme ce jeune homme de vingt ans ; obligé de travailler dès son jeune âge, il a tout simplement reçu l'éducation des enfants du peuple.

Je prévois aussi un autre bonheur, celui d'un nouveau venu parmi nous, jeune homme de dix-sept ans auquel je fais comprendre notre doctrine bien-aimée. Dans notre localité nous compterons alors quatre spirites, nombre qui va diminuer par la force des choses, notre poète nommé M. Francis Bonnefond devant être soldat, M. Auguste Pommerol et lui se joignent à moi, pour vous présenter un souvenir fraternel.

H. Coutant.

Eglise et prière

Voyez-vous ce grand bois, au pied de la montagne

Et le ruisseau brillant qui serpente au milieu ?

Là, je vais bien souvent admirer la campagne

Et faire de grand coeur une prière à Dieu.

C'est mon église, à moi ; elle vaut bien, je pense,

Tous ces petits autels ornés de falbalas,

Où je vois des mortels faire la révérence

Et murmurer des mots que je ne comprends pas.

Là je suis libre et seul ; je n'observe aucun rite

Je reste assis, debout, quelquefois à genoux,

Et aucun sacristain au visage hypocrite

Ne vient en câlinant me dire : C'est deux sous !

Là, tout parle de Dieu, tout chante sa puissance
Depuis la frêle fleur qui se mire dans l'eau
Jusqu'aux grands peupliers dont la cime balance,
Tout m'invite à chanter un cantique au Très-Haut !...

O Dieu de lumière
Puissant créateur,
Reçois la prière
Qui sort de mon coeur ;
Mon âme ravie
Déborde de vie
D'amour et d'ardeur !...
O plaisir intime,
Volupté sublime,
Chaste et pur bonheur !...

O toi, petite fleur délicate et coquette
Eclore ce matin pour embaumer ce lieu,
Dis-moi, qui a frisé ta blanche collerette ?
(La fleur): C'est le bon Dieu, c'est le bon Dieu.

Toi qui viens m'observer à travers le feuillage,
Charmant petit oiseau, au chant mélodieux,
Dis-moi, qui t'a donné un aussi doux langage ?
(L'oiseau) : C'est le bon Dieu, c'est le bon Dieu.

Et vous, astres brillants, mondes aussi, sans doute
Vous qui tournez sans cesse en vos cercles de feux,
Quel savant géomètre a tracé votre route ?
(Les mondes) : C'est Dieu, c'est Dieu.

Oui, c'est lui, l'Eternel, le Tout-Puissant, le Sage,
Celui en qui l'on peut mettre tout son amour
Sans craindre le refus, le mépris ou l'outrage,
Celui qu'on peut prier sans craindre qu'il soit sourd.

Pour le méchant qui meurt, c'est le terrible juge
Ou plutôt c'est le doute, incertain, plein d'effroi !...
Mais pour l'humble croyant c'est la paix, le refuge,
C'est celui qui a dit : Aimez-vous, c'est ma loi. »

Oh ! Je suis ravi d'allégresse,
Je voudrais exprimer ce que ressent mon coeur,
Je veux louer sa sagesse
Je veux avec le mande entonner un grand choeur.

Chantez, oiseaux,
Bruissez, feuillages,
Que les ruisseaux

Aux frais rivages,
Qui vont porter la vie aux champs ensemencés,
Fassent entendre au loin leurs glouglous cadencés.
Que tout s'anime
Dans ces lieux !
Qu'un chant sublime
Monte aux cieux !
Que notre voix se mêle à la grande harmonie
Qui chante au Tout-Puissant le cantique éternel.
Traversons cette voûte azurée, infinie,
Baignons notre âme dans le ciel !
Car c'est là sa seule patrie ;
Là est son vrai bonheur, sa seule liberté
Là, elle voit partout sa devise bénie :
Amour et immortalité.

Voilà, mon ami, les vers que je t'avais promis. Je ne sais si tu les trouveras bons, mais, pour moi, il me semble n'en avoir point fait encore de meilleurs. Je n'ai jamais eu non plus, autant de facilité, les vers se présentaient deux à deux comme des moutons dociles ; c'est que l'idée de Dieu est une force inspiratrice au plus haut degré ; il faudrait être de marbre pour ne pas sentir le parfum de poésie et le frisson d'enthousiasme que cette idée met dans le coeur de l'homme !
Francis Bonnefond.

Notre frère, M. H. Contant est l'un de ces spirites dévoués dont nous trouvons tant d'exemples parmi nous ; dans le seul but d'être utile à ses semblables, dans toutes les occasions il propage la bonne nouvelle ; cet humble, ce serviteur de la vérité, ne demande pas à être mis en vue, il n'espère pas d'autre rémunération que celle d'avoir accompli son devoir ; comme beaucoup de nos honorables frères, dont nous pourrions citer les noms, il lutte sans cesse, n'ayant sur les lèvres que des paroles de paix, d'amour et de pardon. Heureux soit-il, ce spirite qui compte beaucoup plus sur la portée des actions que sur la vanité et trop souvent l'orgueil des paroles.

Une semaine à Moravia

Manifestations des médiums M. Keeler et Miss Andrews. Traduit du *Banner of Light*, du 8 juin 1872.

« Partie d'Albany le 19 novembre 1871, j'arrivai en quelques heures à Moravia, département de Cajuga, État de New-York, où je désirais assister aux manifestations spirites obtenues par les médiums M. Keeler et miss Andrews ; j'ai passé sept jours à Moravia et vais relater ici les phénomènes remarquables dont j'ai été le témoin.

Le 19 novembre 1871, je me rendis à la séance donnée par les médiums ; ces derniers étaient assis parmi les visiteurs pendant tout le temps voulu pour les manifestations obtenues dans l'obscurité, et miss Andrews ne se rendit dans un cabinet attenant à la salle où nous étions, qu'au moment où, toute absence de clarté bien constatée, la lumière fut demandée par les Esprits. Nous étions parfaitement éclairés et la lumière des lampes était projetée sur une ouverture circulaire pratiquée dans la porte du cabinet obscur, à laquelle devaient se présenter les Esprits.

Pendant la séance obscure, nous fûmes arrosés par des gouttelettes d'eau semblables à celles que pourrait lancer un pinceau mouillé ; elles s'évaporaient rapidement ; puis nous vîmes apparaître une lumière semblable à celle d'une bougie placée à la hauteur du plafond, et qui fit le tour de la chambre ; une main touchait la figure des assistants ; quelques personnes furent appelées par leurs noms et les Esprits se furent connaître ; des visiteurs s'étant mis à chanter, trois voix d'Esprits s'unirent à eux, ce qui produisit un ensemble mélodieux.

Avec la salle parfaitement éclairée, nous vîmes un Esprit se disant le docteur Baker, il nous tint un langage sensé à l'aide d'un porte-voix. Un autre Esprit très éclairé et très intéressant, vint se déclarer le protecteur d'une dame présente à la séance, miss G. d'Utique. Son nom était Sukey Rosa, d'origine indienne, il se manifeste souvent aux séances de M. Keeler. Cet Esprit dit, en me désignant « Il y a là trois Esprits, deux hommes et une femme, bien désireux de se montrer à vous, mais ils ne le peuvent pas aujourd'hui. » Les Esprits nous demandèrent alors de laisser sortir le médium de son cabinet, et la séance fut levée.

Mardi, 21 novembre 1871. Les manifestations dans l'obscurité furent semblables à celles de la veille. A la lumière, les assistants aperçurent un Esprit dont le nom était John Brown, sa barbe et sa chevelure blanche encadraient sa physionomie ; en apparaissant à l'entrée du cabinet, il dit : « Amis, je suis content de vous voir ici, je vais vous dire quelques mots. Vous êtes venus Moravia pour voir des choses étranges ; mais, dans cinq mois, ces choses se verront dans d'autres endroits, et, dans cinq ans au plus, vous rencontrerez vos Esprits familiers sur les grandes routes ; ils viendront dans vos maisons et vous les reconnaîtrez sans hésitation et sans frayeur¹⁶. » Un gentleman le remercia pour ses bonnes intentions, et l'Esprit ajouta en souriant « Si vous vous êtes réjouis, lorsque le corps de John Brown, actuellement en poussière fut couché dans la tombe, c'est que vous n'avez pas compris John Brown quand il vous parlait. »

Deux bras, avec des manches serrées aux poignets par deux liens, les mains croisées et clans l'attitude de la prière, furent reconnus par miss G... d'Utique, pour être ceux de l'une de ses soeurs, une pauvre noyée trouvée à Rome, État de New-York. D'autres Esprits se présentèrent, un très petit nombre ne fut pas reconnu, et la séance du matin fut levée.

En descendant l'escalier, je rencontrai MM. N. W. et C. de Troy. Dans la séance obscure de l'après-midi, je vis avec mes compagnons, des lumières qui faisaient le tour de la chambre ; puis des chants supérieurs à ceux que nous avons déjà entendus, furent exécutés par les assistants et les invisibles, dont quelques-uns, mêlés aux incarnés, désiraient être connus. M. W. sentit une main frapper sur ses genoux ; une voix lui dit « N'importe Storms ! » M. W. comprit et remercia l'Esprit. Les Esprits demandèrent la lumière et un grand nombre se firent reconnaître de leurs amis ; une vieille dame, coiffée d'un chapeau, vêtue d'une robe de soie rayée, montra du doigt mademoiselle B., en disant : « Ne reconnaissez-vous pas votre grand-maman ? » Mademoiselle B., reconnut l'Esprit de sa grand-mère du côté paternel. Cinq minutes après, un homme se présenta, disant à mademoiselle B. : « Je suis le fils de cette vieille dame, votre oncle CC. , le frère de votre père. » Ces deux Esprits donnèrent leur nom en entier ; puis, apparurent deux bras couverts de manches blanches, brodées aux poignets, et enfin une main délicate, ayant à l'index une bague surmontée d'un diamant ; mais ni les bras, ni la main et la bague ne furent reconnus. La séance fut levée.

Mercredi, 22 novembre 1871. Nous nous rendîmes à la salle des séances à dix heures du matin ; comme les jours précédents, mêmes phénomènes dans l'obscurité, chants des Esprits avec de magnifiques voix d'hommes et de femmes. A la lumière, beaucoup d'Esprits furent reconnus, entre autres une femme qui appela Aima, une jeune fille placée au dernier rang des spectateurs ; celle-ci répondit : « Est-ce vous, Lettie?... » L'Esprit montra le piano en souriant, et Anna s'en approcha pour jouer un morceau bien gai ; aussitôt, un Esprit apparut à l'ouverture du cabinet en portant ses doigts sur les bords, Anna le reconnut pour l'un de ses amis, jeune professeur de musique ; peu après la séance fut levée.

Dans l'après-midi, nous revînmes au cercle, où la séance obscure n'offrit rien de nouveau ; mais, à la lumière, de nombreux Esprits se présentèrent à l'orifice et furent reconnus ; parmi eux une jeune

¹⁶ La prédiction de cinq mois s'est réalisée en mars et avril 1872, chez le docteur Slade à New-York, qui obtient les mêmes phénomènes. Nous prenons note de celle de cinq ans, et nous espérons voir des choses étonnantes, si Dieu nous prête vie.

femme appela fortement « Minervia ! » Une lady, qui entra à la séance pour la première fois répondit en pleurant : « Ma chère petite soeur ! » Puis elles causèrent longtemps ensemble. Une main et un bras apparaissant, madame H., de Boston (Massachusetts), demanda la figure de l'Esprit ; celui-ci parut et fut reconnu par madame X., pour l'Esprit de sa mère, cette dame était partie depuis un an pour l'Angleterre sans avoir donné de ses nouvelles ; elle avait une coiffure en mousseline brodée, surmontée d'une couronne, le tout s'attachant sous le menton ; cet Esprit demanda pardon à sa fille pour les iniquités qu'elle lui avait fait subir, ajoutant ces mots : « Vous étiez dans le vrai et moi dans l'erreur. » Elle lui pressa les mains et disparut. Madame X. nous raconta la persécution odieuse dont elle avait été l'objet de la part de sa mère par rapport à ses idées spirites. La séance fut levée.

Des personnes d'une contrée éloignée, arrivèrent avec une petite fille, médium voyant, qui, dit-on, dépeignait les Esprits. A la séance du soir, l'enfant décrit les traits d'un grand nombre d'Esprits invisibles pour les assistants. Elle me dit : « Il y a debout, près de vous, un jeune homme qui vous appelle sa mère ! Ne soyez pas contrariée de ne pas le voir, mais restez quelques jours encore, afin que lui et vos autres amis puissent vous donner des preuves certaines de leur existence ; vous pourrez les voir. » En conséquence, je retardai mon voyage.

Jeudi, 23 novembre 1871. Les manifestations du matin n'offrirent rien de particulier mais, dans l'après-midi, une société de trois dames et un monsieur demanda une séance particulière ; nous cédâmes la place, et à peine sortis dans la salle d'attente, nous entendîmes le piano. M. W. vint nous dire : « Les Esprits dansent. » Nous descendîmes au parloir à l'étage inférieur et au-dessous de la salle des séances, nous entendîmes danser la ronde, et enfin, une gigue ou danse sautée. La société des quatre personnes nous raconta qu'une fois les lumières éteintes, un Esprit avait dit à l'une d'elles de se mettre au piano, que celle-ci ayant joué un air de danse, les Esprits s'étaient mis à danser ; ce fut là la seule manifestation obtenue.

Vendredi, 24 novembre 1871. L'assemblée nombreuse a des manifestations intéressantes ; toucher de mains sur les joues et les bras, aspersion d'eau, chants dont l'exécution fut parfaite, lumières flottantes dont l'une se détacha du groupe pour parcourir avec rapidité la salle, en passant tout près de ma tête ; je la suivis avec attention, lorsqu'elle s'arrêta au-dessus de moi, je baissai les yeux, et j'entendis une voix ayant le timbre de celle d'un fils que j'avais perdu : « Mère ! mère » disait-elle, et ma main gauche était tendrement pressée par une autre main qui, ensuite, se plaça sur ma tête pour me caresser le front et battre des doigts sur les verres de mes lunettes, qu'elle m'ôta et me remit plusieurs fois. La lumière ayant été demandée, les manifestations cessèrent ; les lunettes ôtées et remises par mon fils étaient un cadeau fait par lui de son vivant, elles étaient en cristal fin, montées sur or, lui-même me les avait placées sur les yeux pour remplacer mes vieux verres.

A la lumière, je vis une figure dans l'ouverture, je tressaillis et demandai si l'Esprit était l'un des miens. Un autre gentleman demanda : « Est-ce l'Esprit de M. Shumwag ? » La figure vint en pleine lumière, parla au gentleman en secouant la tête, et se retourna vers moi en souriant ; c'était mon mari, ses lèvres remuaient, mais je n'entendais aucun son. Comme il s'en allait, je dis : « Ne partez pas, je veux vous voir encore ! » Il revint en effet, mais avec ma mère à son côté, elle souriait et me regardait tendrement. Dans la salle, les assistants remarquèrent, avec moi, qu'elle avait une coiffure très simple, se nouant sous le menton avec des brides en ruban satiné. Je la suppliai de se rapprocher de moi, mais elle fit un signe de tête négatif en souriant et disparut avec mon mari. Pourtant, à ma prière, ce dernier revint six fois, se rapprochant toujours plus de moi ; je vis une fossette à ses joues et un pli tout particulier au coin de ses yeux, qu'il avait de son vivant lorsqu'il riait.

Dans l'après-midi je revins, un grand nombre d'Esprits furent reconnus par les assistants. Une jeune dame inconnue s'était présentée sous le nom de madame Smith ; mais l'un des Esprits ayant appelé très haut : « Mary Brindle ! » la jeune dame lui répondit aussitôt, son incognito dévoilé était pour elle la preuve frappante de l'existence d'êtres intelligents ; elle reconnut l'Esprit pour être l'un de ses

cousins du détroit de Michigan. Une quantité d'autres Esprits ne furent pas reconnus.

Samedi, 25 novembre 1871. A la séance du matin, nous trouvâmes un gentleman étranger qui se méfiait du médium ; il offrit à ce dernier, madame Andrews, cinquante dollars pour s'asseoir dans le cabinet pendant la séance ; madame Andrews fut blessée de cette proposition outrageante pour sa réputation. Néanmoins elle voulut bien répondre, qu'elle accepterait, si une dame voulait s'adjoindre à ce personnage. Le gentleman entêté proposa même à M. Keeler de déposer 500 dollars qui lui seraient acquis, s'il parvenait à démontrer la supercherie. M. Keeler répondit qu'il était prêt à lui faciliter toutes les manifestations, il refusa son argent, lui affirmant qu'il offrait lui-même 500 dollars, si on pouvait prouver que les manifestations ne fussent pas le fait des Esprits.

La séance commença, et, plus qu'à l'ordinaire, les phénomènes habituels furent accentués. Au milieu de la séance, un Esprit parla d'une voix intelligible, et dit : « Georges, vous pouvez contrôler l'Esprit de votre père, selon la loi, plus facilement que vous ne pouvez contrôler le vôtre. » Puis, le silence se fit jusqu'à ce qu'un gentleman eut dit : « S'il y a quelqu'un qui s'appelle Georges, ici, pourquoi ne répond-il pas à l'Esprit ? » Il y, eut encore un moment de silence, et l'Esprit dit encore « Georges, vous pouvez mieux appuyer votre dos à l'endroit où vous êtes que lorsque vous serez étendu dans votre tombe. » Après ces paroles, les Esprits demandèrent la lumière. Le médium, madame Andrews, quitta aussitôt rassemblée pour se rendre dans le cabinet, mais il en sortit à reculons en s'écriant : « Qu'est-ce donc que cela ? » Une trappe avait été ouverte dans le cabinet ; le gentleman étranger qui avait commis cette action pour découvrir une supercherie, fut vivement désapprouvé ; le médium était indigné de voir suspecter son honnêteté, malgré les excuses du jeune homme, sa surexcitation était à son comble.

En se séparant de nous, le jeune homme nous avoua s'appeler Georges, il dit qu'il avait ressenti une vive douleur au dos, quand l'Esprit l'avait interpellé pour qu'il s'appuyât ; convaincu, il disait : « que personne autre que lui ne pouvait comprendre ce phénomène. » Avant de prendre le train, il écrivit au médium pour lui présenter ses regrets et sa sympathie.

Dimanche, 26 novembre 1871. Salle pleine d'étrangers, entre autres deux jeunes filles de Boston ; la plus jeune ne croyait pas aux manifestations, mais elle fut vraiment convaincue lorsqu'elle eut les joues et le front légèrement frappés par des mains invisibles, tandis qu'une voix l'appelait par son nom, en disant : « reconnaissez-vous pas votre frère D... ? » C'était son frère, mort depuis un an.

Le reste de la journée fut consacré à des séances particulières, données aux étrangers qui ne peuvent venir que le dimanche. Je partis le lundi 27 novembre, après un séjour agréable d'une semaine. Ce que j'ai éprouvé, vu et entendu, m'avait comblée de satisfaction, ce dont je remercie Dieu.

Signé : Mme Chester Packard. N° 83. Lancaster Street, à Albany, État de New-York.

Remarque. Pensant être agréables à nos lecteurs, nous n'avons pas hésité à insérer ces faits remarquables, qui, en dehors de la source honorable d'où nous les avons puisés, nous ont été affirmés par plusieurs spirites.

Esprit incarné reculant devant son épreuve

Bulletin de la dernière maladie de Marie. Note sur un Esprit réincarné depuis six ans et demi, qui depuis ce temps a cherché avec persistance à se rejeter dans l'erraticité, sans doute pour se soustraire de son épreuve, et qui paraît maintenant avoir renoncé à cette résolution.

7 mars 1872. La rougeole se déclare. Eruption pâle et peu accentuée (lettre du 8 mars).

8 et 9 mars. Même état. Très difficile à soigner. On a toutes les peines du monde à lui faire prendre un peu de lait ou de bouillon. Très fatiguée, sans être très abattue ; la plus grande difficulté est d'arriver à la nourrir suffisamment (lettre du 9).

10 et 11 mars. Le 10 au soir, fièvre violente. La rougeole tourne en bronchite. Le 11, fièvre et accablement. On lui met un vésicatoire dans le dos, elle est extrêmement faible. Ne prend que du lait, et encore a-t-on beaucoup de peine à la décider à le boire (lettre du 12).

13 et 14 mars. La bronchite a diminué. Mais ce qui est inquiétant, c'est sa faiblesse, jointe à sa répulsion pour tous les aliments. Elle ne veut plus voir le bouillon, et refuse souvent le lait d'ânesse. On a grand-peine à lui en faire boire quelques gorgées. Le 13, on est parvenu à lui faire boire un peu d'eau panée dans de la tisane de lichen. Le 14, elle a bu une tasse de thé dans lequel on avait délayé la moitié d'un jaune d'oeuf. Vers le soir elle a bu encore une demi-tasse. Elle boit un peu de tisane, et boirait volontiers de l'eau claire. Mais elle repousse tout ce qui est aliment. Si cela continue, elle s'épuisera complètement (lettre du 14).

15 et 16 mars. Elle va de plus en plus mal. Le 15, elle a une crise de vomissements, depuis elle n'a voulu prendre que quelques cuillerées d'eau seulement, qui provoquaient des efforts. Son estomac ne peut rien supporter. Ses parents perdent toute espérance. Le 16, elle est dans un état de somnolence presque constant, mais elle a toutes ses idées. Ce jour-là, elle a bu une cuillerée à café de lait (lettre du 16).

Le 17 mars à la réception de la lettre du 16, qui lui donnait ces fâcheuses nouvelles, l'oncle de la petite malade, spirite et médium, répondit au père (pour l'engager à essayer de l'homéopathie, ce à quoi il ne se décida pas de suite), une lettre qui lui fut dictée par un Esprit.

Il réfléchit ensuite aux particularités de la vie de sa nièce, et de sa maladie actuelle. Elle était d'un caractère difficile et énergique. Constamment elle refusait de manger, en santé comme en maladie, ce que l'on attribuait à une affection de l'estomac. On en était à se demander comment elle avait pu vivre six ans, en prenant si peu de nourriture. Ce refus d'aliments paraissait devenir encore plus énergique dans cette dernière maladie. L'oncle de la malade pensa donc que sa nièce était peut-être un Esprit qui cherchait à fuir une épreuve pénible, parce qu'il ne se sentait pas le courage de l'aborder avec la résignation nécessaire. Il consulta son guide, qui lui répondit : « Tu ne te trompes pas beaucoup, et peut-être pourrais-tu lui être utile en priant pour elle, non pas pour sa guérison, mais pour l'augmentation de sa force morale. Ta prière pourrait l'encourager, et si ce que tu supposes est vrai, pourrait lui donner la force de renoncer à son parti pris. Dans tous les cas, c'est la seule chose que tu puisses faire pour elle. »

Ce jour-là même, dimanche 17 mars, l'oncle de la malade commença de prier pour elle, vers les onze heures du matin, et continua de le faire deux ou trois fois chaque jour, mêlant à sa prière les exhortations et les raisonnements qui lui parurent les plus propres à déterminer cet Esprit à renoncer à son dessein, si effectivement ses prévisions étaient fondées.

17, 18, 19 et 20 mars. Toujours état des plus précaires. Samedi soir 16, sa mère lui a fait avaler quelques gouttes de lait, en profitant de l'état de torpeur où elle était par moments.

Le dimanche 17 mars et le lundi, elle a consenti à boire quelques cuillerées à café de lait. Le mercredi 19, elle en a bu la valeur de trois demi-cuillerées à bouche. Son estomac a eu l'air de se réveiller un peu. Elle a parlé de manger. Mais le soir elle a eu des quintes de toux, qui se sont renouvelées toute la nuit, et l'ont beaucoup fatiguée. Aussi, le 20, elle était moins bien ; sa toux l'a fait reculer (lettre du 20 mars).

21 et 22 mars. L'amélioration signalée les jours précédents paraît ne pas se soutenir. La petite malade prend si peu d'aliments qu'elle ne peut pas surmonter le mal. Elle s'affaiblit de plus en plus. Taches noirâtres sur la peau (lettre du 22 mars).

23, 24 et 26 mars. Le 23, apparition de nouvelles taches noirâtres. Mais par contre, elle s'est mise à manger et à digérer. Elle ne veut plus ni lait ni bouillon, mais elle mange du blanc de poulet bien imbibé de jus. On est plutôt obligé de la modérer que de la pousser. Elle crie la faim dès qu'il y a deux heures qu'elle n'a mangé. Le 23 on a appelé un médecin homéopathe (lettre du 25 mars).

La lettre du 25 mars, qui donnait ces nouvelles déjà moins mauvaises, parvint à l'oncle de la petite fille le 26 au matin. Ce même jour 26, à 5 heures du soir, après avoir consulté son guide, il évoqua l'Esprit de la malade, pensant que son état faciliterait son dégagement momentané. Il obtint la communication suivante qui paraît confirmer ses prévisions.

« 26 mars, quatre heures trois quarts après-midi. Merci, mon oncle, de vos bons soins. Ils sont inutiles désormais, car je ne suis plus désespérée. Vous m'avez ouvert les yeux, et convaincue que je

courais à ma perte. J'allais faillir gravement, presque avant d'être entrée dans la vie. C'est la vérité, je voulais me rejeter dans l'erraticité, ayant une répulsion invincible pour la nature de l'épreuve qui m'a été imposée, non pas comme expiation, car j'ai fini ma peine, mais comme réhabilitation. Je dois supporter ici-bas ce que j'ai fait souffrir à d'autres, et plutôt que de m'y soumettre (je l'avais accepté pourtant), je voulais me laisser mourir de faim. Il y a longtemps que je poursuis ce projet, et je l'aurais enfin mis à exécution, grâce à la maladie, si de bons Esprits ne vous avaient averti et poussé à prier pour moi.

Dieu a permis que mes yeux s'ouvrirent à temps, et je comprends maintenant où se trouve mon véritable intérêt. Il est d'ailleurs trop tard pour reculer, et je ne m'apercevais pas que j'allais commettre un suicide, dont j'aurais été sévèrement et longuement punie dans l'erraticité. Je compte sur la promesse que vous m'avez faite de m'aider dans mes épreuves. Vous le pourrez, puisque vous l'avez pu. J'étais décidée. Je poursuivais mon projet avec une résolution et une énergie aveugles. Pendant mon sommeil, j'agissais fluidiquement sur mon corps pour le désorganiser, et pendant la veille, je refusais toute nourriture, quand j'en avais la force. Heureusement que Dieu, dans sa bonté, a voulu que plus d'une fois la nature fût la plus forte, afin de me laisser le temps de réfléchir et de m'amender.

Oui, j'espère vivre, maintenant, et je fais autant d'efforts dans ce sens que j'en ai fait pour mourir. J'ai aussi peur d'une nouvelle punition dans l'erraticité, que j'avais peur d'une épreuve jugée nécessaire. Je veux, comme vous le dites, liquider mon passé, et m'ouvrir une voie libre vers l'avenir. Tant pis pour mon orgueil. Aussi j'espère que bientôt vous apprendrez ma convalescence. Priez, je vous le demande, pour seconder mes nouveaux efforts, et, si je succombe, priez plus que jamais et évoquez-moi.

D. Marie.

26, 27 et 28 mars. Marie continue, à manger avec appétit. Depuis trois jours elle fait huit repas dans les vingt-quatre heures. Les taches noirâtres paraissent s'effacer. Encore un peu de fièvre par moments et un peu d'albuminurie (lettre du 28).

Le médium reçut ensuite de son guide l'instruction suivante : « Rien ne te prouve que la communication reçue soit de ta nièce. Mais cependant, il y a dans tout ce qui est arrivé depuis quelque temps certaines coïncidences, qui, si elles se produisent jusqu'au bout, pourraient peut-être te donner une certitude. Une autre confirmation de l'action que tu as pu exercer sur sa guérison, sera la sympathie plus grande qu'elle te manifesterait peut-être à l'avenir. Si tout cela se confirme pour toi, tu trouveras dans ces faits les éléments d'une étude intéressante pour le Spiritisme.

Lorsqu'après un peu de mieux, Marie a été plus mal, le 21 et le 22 mars, c'était une rechute involontaire, sa résolution était déjà prise ; mais lorsqu'elle vivait de sa vie de relation, elle l'oubliait dans les premiers moments, et continuait ses mauvais errements. Du reste cela n'a duré que peu de jours. Elle comprend bien sa position maintenant, et voit que son orgueil avait imaginé un remède pire que le mal. Aussi je crois qu'elle persistera jusqu'au bout dans sa nouvelle résolution et avec l'énergie qu'elle met à tout ce qu'elle entreprend. Tu as raison de croire que ce n'est pas l'énergie de la volonté qui lui manque. »

Quelle est la conclusion dernière à tirer de tous ces faits et documents ? Evidemment on ne peut arriver à une certitude complète mais seulement à une probabilité plus ou moins grande.

Un incrédule ne verrait dans tout cela que des coïncidences plus ou moins bizarres ; un Spirite doit y voir autre chose. Il sait qu'il n'y a aucune impossibilité à ce qu'un Esprit, qui accepte, en s'incarnant, une épreuve pénible, en ait après coup des regrets, et qu'il cherche à fuir l'épreuve en se rejetant dans l'erraticité. Il peut, à l'état de dégagement, pendant le sommeil de son corps, former des résolutions énergiques, qu'il met ensuite à exécution au réveil, presque inconsciemment s'il est encore en bas âge. Il peut de plus agir sur son corps fluidiquement, pendant ces mêmes moments de dégagement, pour chercher à le détruire, ou à le désorganiser. Il n'y a donc rien d'impossible à ce que tel ait été le cas de la jeune Marie, et j'ajoute que la possibilité une fois admise, on doit, en face

des circonstances et coïncidences relevées au commencement de cette note, conclure à la probabilité. Caron.

Dissertations spirites

Assistance des Esprits souffrants

Médium M. N. 8 mai 1872.

L'Esprit familier. Un Esprit inconnu de vous se présente, accueillez-le.

« D. Au nom de Dieu tout-puissant, nous prions l'Esprit qui se présente de se manifester.

R. Je jure au nom de Dieu que je suis l'Esprit du soldat Praeiss. Je ne sais pas pourquoi j'erre toujours, je ne sais même pas ce que je cherche, si toutefois je cherche quelque chose. Une idée terrible me poursuit et me force à demander grâce mille fois le jour. Personne ne me pardonne et je suis toujours bouleversé.

D. L'Esprit a-t-il bien conscience de sa situation ?

R. Oh parfaitement. Je sais bien que je suis occis et que je ne compte plus au rôle de ceux que seuls vous nommez les vivants : pourtant je vis bien aussi, moi ! Triste existence, mais c'en est une, rien de plus certain.

D. Peut-être l'Esprit a-t-il dans sa dernière existence commis quelque faute qui entraîne après elle le remords et la douleur ?

R. Mon Dieu, j'ai profité de la victoire, les Français en auraient fait tout autant. En temps ordinaire, je n'aurais point agi de la sorte, mais vous savez, le soldat jeûne toujours de quelque chose, et s'il lui arrive de pouvoir se rassasier, il ne s'en fait jamais faute... J'ai commis une de ces actions qui, en temps ordinaire, sont punies de mort, ni plus ni moins ; mais, je l'ai dit, j'étais soldat, et ma croyance était qu'un soldat ne peut jamais trop faire de mal, puisqu'on ne l'arme que pour cela.

D. L'Esprit, nous avons tout lieu de le supposer, est un de ceux qui furent considérés comme les ennemis de la France. Peut-être a-t-il succombé dans la dernière guerre entre la France et la Prusse ? Le repentir est venu et il a été amené vers nous, Français, afin que nous puissions l'aider à se reconnaître et à se faire pardonner. Lui aurait-on dit où il venait et à qui il se présentait ?

R. Si on me l'a dit ? Et qui me l'aurait dit ?

D. Pour nous, l'Esprit a été inconsciemment dirigé vers nous, nous sommes prêts à lui être utiles, nous l'aiderons de nos conseils et de nos prières, et pour cela nous le prions de nous dire si nos prévisions sont justes, afin que nous puissions agir en toute connaissance de cause.

R. Oui, oui, dans la dernière guerre... Vous voulez tout savoir ? Eh bien ! Soit. J'étais marié, je faisais partie de la landwehr. J'ai laissé au pays deux enfants, garçon et fille. Tous nous pleurions en nous quittant, maudissant la guerre et les tyrans, je jurai même que je tuerais mes chefs ; mais bast ! Une fois parti, je fis comme les autres ; ma douleur fut noyée dans les caves françaises et à force d'orgies renouvelées toujours aux frais des vaincus, j'en vins à oublier peu à peu ma femme et mes enfants. Je ne parle pas des autres parents. Un jour une petite ville venait, je crois, d'être prise par nous (elle a été brûlée). Quelque temps après mon corps d'armée passait par là, on nous y fit faire halte au milieu

Nota. Ici l'arrivée d'une personne étrangère interrompt la séance, quand nous voulons continuer.

L'Esprit familier répond : L'Esprit est parti, il se retrouvera là très prochainement. Je n'en vois aucun autre.

9 mai 1872

Praeiss. De la stupeur et des malédictions de la foule. Chacun de nous se ruait dans les maisons, espérant y trouver quelque chose de ce qu'il désirait. La cave d'une maison bourgeoise, fouillée par moi, fut mise à sac. Ce premier appétit satisfait, je remontai. La maison était alors déserte, les habitants s'étaient cachés ou enfuis. Je courus d'un autre côté. Une porte était déjà enfoncée, j'entrai. Un pauvre vieillard était resté là à cause de sa faiblesse, et une jeune fille, sa petite-fille, je pense, le gardait, je me précipite sur elle, l'acte fut aggravé par le massacre du grand-père. Je lui ouvris le

ventre. La frayeur s'empara de moi. Je courus comme un fou, négligeant de suivre mes camarades, et resté par derrière, je fus assailli et assommé par une bande de paysans. Je perdis connaissance pour la retrouver je ne sais combien de temps après. Mais je fus bien vite convaincu que j'étais divisé. Après que se passa-t-il ? Je ne saurais trop le dire ; pourtant un sentiment pénible m'oppressait, et comme j'avais déjà éprouvé sur la terre de ces sortes de sentiments, je pensais que celui-là s'évanouirait peu à peu. Mais, au contraire, à mesure que je recouvrais ma lucidité, mon cauchemar augmentait et aujourd'hui il me torture. Comment se fait-il que je me trouve ici ? Je n'en sais rien. Quelle est la force qui me pousse sans cesse vers un but inconnu ? Plus que jamais aujourd'hui je maudis la guerre, car c'est elle qui enlève à l'homme les bons sentiments qu'il possède, et elle ne sait que faire germer en lui les plus épouvantables desseins. Si j'étais resté au sein de ma famille j'aurais été heureux, je crois même que j'étais un bon père de famille. Pitié pour moi !...

D. Nous comprenons maintenant la situation de l'Esprit et nous sympathisons à sa douleur. Qu'il sache bien que s'il est ici, c'est qu'il y a une intention, un but que nous pressentons et qui lui sera dévoilé plus tard. Toujours est-il que l'Esprit a besoin d'assistance, nous lui offrons le secours de nos prières ; veut-il l'accepter et se faire inscrire au nombre des Esprits souffrants sur lesquels nous appelons la miséricorde de Dieu ?

R. Merci, je ne peux refuser et vous me permettrez de revenir.

D. Nous verrons avec plaisir l'Esprit revenir vers nous ; sans aucun doute l'autorisation ne lui sera pas refusée par ceux qui nous dirigent ; nous le désirons d'autant plus que nous voulons détruire les sentiments d'inimitié, de haine ou de vengeance qui peuvent exister en lui ; nous chercherons à lui faire comprendre que, pour tous les hommes sincères et sérieux, il ne peut exister que des sentiments d'amour et de fraternité, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, afin que dans l'avenir cette guerre qu'il maudit et dont il comprend les conséquences terribles, ne puisse plus revivre entre les enfants de Dieu, notre père commun.

R. Je veux connaître et étudier ces sentiments.

D. Nous ne pouvons que féliciter l'Esprit de ces bonnes dispositions, et le prier d'y persévérer.

R. Merci, au revoir.

L'Esprit familier. J'ai cru utile de laisser cet Esprit continuer ce matin ce qu'il avait commencé hier et qu'il n'avait pu achever.

15 mai 1872.

Praeiss. C'est drôle, cela, comment se fait-il qu'au lieu d'errer et de traîner la galère en mon pays, je suis en France, dans ce pays que je voudrais oublier ? Il faut croire que j'y suis forcé ! Je n'ai même pas le bonheur de pouvoir aller près de ceux que j'aime là-bas... Mais, c'est un supplice ! Vous m'avez promis, ou du moins je vous ai promis, moi, d'étudier certaines choses au moyen de vos conseils, mais, je vous en prie, dites-moi si je serai longtemps retenu dans ce pays que je voudrais ne plus voir ?

D. Le séjour de l'Esprit en France, son éloignement de ceux qu'il aime sont, selon nous, la punition infligée : la faute commise en France doit sans doute y être réparée par le repentir et l'expiation. Puis, la présence de l'Esprit près de nous à pour but probable de faire disparaître les sentiments de haine ou de vengeance qui ont pu germer en son coeur et de les remplacer par des sentiments de fraternité, car dans l'avenir, tout ce qui tend à diviser les hommes doit être anéanti pour faire place aux idées qui doivent les réunir et les confondre tous dans un même peuple, l'humanité terrestre.

R. Je vous comprends, mais je n'ai point de haine, je ne le dois pas.

D. Cela est possible, mais il n'est pas moins vrai que l'Esprit a considéré tout Français comme un ennemi et cependant, en réalité ce n'est qu'un frère, souvent un ami qui ne demanderait pas mieux que de lui tendre la main.

R. Certainement en temps de guerre, alors oui, il est bien mon ennemi ? Et d'ailleurs comment ne le serait-il pas d'après tout ce que l'on nous dit de lui avant et pendant la campagne ? Mais je vous

assure qu'aussitôt la guerre finie j'aurais embrassé un Français de bon coeur, sans rancune. Croyez-le, l'amour de la patrie n'est pas inconnu en Prusse, peut-être moins qu'en France.

D. Nous comprenons ce sentiment, mais au-dessus de l'amour du pays il faut aujourd'hui mettre l'amour de l'humanité ; il faut considérer tous les hommes indistinctement et à quelque nationalité qu'ils appartiennent, comme des frères, des amis, et les confondre dans un même sentiment d'affection. Lorsque ces idées auront prévalu les peuples se donneront la main et oublieront ces haines et ces inimitiés qui les divisent encore. Alors seulement ils pourront jouir des bienfaits de la paix et du progrès solidaire.

R. Simple soldat, n'étant point habitué à raisonner, mais à obéir, je trouve vos raisons bien fortes pour moi, cependant je ne crains pas la rigueur des officiers ; à vous parler franchement, j'hésite à réfléchir à tout cela ; je me dis : Pauvre fou, tu vas maudire la guerre maintenant, envoyer tes chefs à tous les diables, et si tu étais sous leur domination tu ferais encore la courbette devant eux sans oser proférer la moindre réplique ; tu redeviendrais machine ! Est-il donc utile de chercher de quel côté est le tort ou le bon droit ?

D. Certainement.

R. Puisque si j'étais à même de redevenir ce que j'étais, j'obéirais encore, le plus sot n'est-il pas le meilleur soldat ?

D. Si Dieu vous a donné, comme à tous les hommes, la conscience et la raison, c'est pour vous en servir et vous seriez coupable si vous ne consultiez jamais ces deux guides. Il faut aujourd'hui réfléchir, chercher le bien, abandonner le mal, et c'est peut-être parce que vous n'avez pas consulté et écouté ces voix intérieures que vous avez fait ce qui aujourd'hui est la cause de vos souffrances. Priez Dieu qu'il vous éclaire et, grâce au secours qui vous viendra d'en haut, vous pourrez obtenir pardon et miséricorde.

R. Il doit résulter quelque chose de nouveau pour moi de ces discussions que vous avez la bonté de supporter, je vous en remercie. Le pauvre Praeiss a été coupable, c'est vrai, eh bien tâchez de le rendre meilleur, il vous le demande et reviendra souvent, peut-être très souvent, s'il le peut.

D. Du courage, priez afin d'aller un jour revoir, consoler et inspirer de bonnes pensées à ceux que vous aimez.

R. Au revoir et merci.

29 mai 1872.

Praeiss. Nous avons dans mon pays une de ces expressions qui sont familières à chaque contrée, elle veut dire à peu près cela : bonheur allèche. Je veux dire qu'après m'être bien trouvé dans votre compagnie, j'ai désiré ardemment en jouir encore le moment permis pour moi, paraît-il, était venu puisque je suis arrivé ici sans avertissement préalable. Mais je sais si peu de chose, moi, et je désire tant en apprendre que j'ai hâte de vous entendre ; rien de ce que vous pourrez me dire ne sera perdu ; je ramasserai les moindres miettes que j'emporterai. Vous le voyez, je suis sincère et résolu.

D. L'Esprit a-t-il réfléchi à ce que je lui disais lors de notre dernière entrevue ? Se souvient-il ? Je prétendais que l'amour de l'humanité devait l'emporter sur l'amour de la patrie, c'est-à-dire que le sentiment de la fraternité universelle devait prendre la place du sentiment égoïste des nationalités, car le but divin étant le progrès, il faut nécessairement que les idées qui y tendent, obtiennent une prépondérance indispensable et inévitable.

R. Cette corde est la plus sensible pour moi. Certainement je comprends tout ce qu'il y a d'absurde dans ces différences entre peuples, illusions mensongères entretenues par quelques ambitieux. Oui, je le comprends parfaitement, les hommes sont des frères et devraient se considérer comme une même famille ; tout en blâmant ces différences créées par l'orgueil ou la jalousie des maîtres, je suis toujours partisan malgré moi de la diversité des nations, parce que ce sentiment intime aiguillonne mon amour-propre. Que la Prusse est grande et forte aujourd'hui ! Il y a vraiment de la gloire à se dire Prussien ! Et puis comment voulez-vous que chez nous l'on ne possède pas au plus haut degré cet amour de la patrie qui consiste (il faut vous le dire) à montrer du doigt la nation qui tend à égaler

ou à surpasser la nôtre. Dès le plus bas âge ce sentiment est identifié aux premières leçons élémentaires ; peu à peu il grandit avec cette instruction et enfin on obtient de nous l'obéissance la plus absolue en chatouillant toujours ce même orgueil de la patrie. Je veux en arriver à conclure qu'il sera bien difficile, sinon impossible, de modifier les idées patriotiques poussées à l'extrême dans le pays qui fut le mien et je crains bien que la guerre de 1870 n'ait prochainement une seconde édition.

D. Ces sentiments d'orgueil doivent disparaître, car l'égoïsme et l'orgueil sont l'apanage des âmes arriérées, et le perfectionnement humain doit les engloutir. Avec eux seront anéanties les idées de haine, de vengeance, d'inimitié qui ne sont plus de notre époque et puis les incarnations nouvelles nécessitées par ces grandes migrations, causées par la guerre et les autres fléaux, aideront encore au progrès, puisqu'elles pourront bouleverser les majorités et répandre dans les pays les plus réfractaires les idées nouvelles de solidarité et de fraternité. Nos prisonniers sont peut-être destinés à vous donner la lumière, et vous-mêmes, pauvres victimes, vous venez près de nous, chercher des consolations et des conseils qui doivent modifier vos pensées ? Est-il invraisemblable que tels soient les desseins de Dieu ?

R. Oh ! Il faudra que je songe encore à cela ; ce sont des idées nouvelles pour moi et en admettant qu'elles soient vraies (chose que je ne regrette pas puisque j'ai confiance en vous) je dois néanmoins songer à leur utilité et, à leur moyen pratique. Dans tous les cas recevez mes sincères remerciements, et croyez-le bien, je réfléchirai sérieusement à ces données.

D. L'Esprit doit savoir que notre but n'est pas égoïste ; nous voulons bien convaincre, mais par le raisonnement, car pour nous l'avenir est clair et certain, toute la question gît dans la rapidité des moyens pour assurer à l'homme un bonheur vrai dans le plus bref délai possible. Nous désirons donc avoir des auxiliaires et l'Esprit lui-même pourra nous en servir si nous sommes assez heureux pour lui faire partager notre manière de voir. En travaillant tous ainsi de nation à nation, un jour viendra où toutes seront confondues dans un même sentiment d'amour et de fraternité solidaire. C'est le résultat tant désiré qu'il faut atteindre, quelques efforts qu'il faille faire pour l'obtenir.

R. Vous avez raison, je pourrai vous être utile dans la propagation de ces idées philanthropiques ; mais permettez-moi d'étudier un peu, je le ferai sérieusement.

D. Ce n'est que par l'étude en effet que vous pourrez acquérir une conviction raisonnée, et c'est là ce que nous désirons.

R. Soyez récompensés pour le bien que vous m'avez fait ! Au revoir. »

La pauvre charité

Paris, 7, rue de Lille. Médium, madame de G.

1^{er} mars 4872.

« Pauvres Esprits qui cherchez la science et ne vous occupez point de votre avancement moral ! Oubliez-vous donc que la bannière sous laquelle doit marcher tout véritable spirite porte ces mots écrits : Hors la charité point de salut et lequel de vous est, je ne dirai pas le moins charitable, mais comprend seulement ce que c'est que la charité ! La charité revêt toutes les formes, on la trouve en tout et dans toutes les positions humaines ; elle peut se révéler à ceux qui la cherchent, veulent la connaître et l'exercer. La charité, mais elle est dans un regard, dans un mot ! Ce n'est point seulement pour vous qu'est réservé le bonheur d'être charitables envers vos frères ; le pauvre dans son infortune peut souvent la comprendre et l'exercer mieux que vous.

Écoutez-moi avant de chercher à pénétrer dans tous les degrés de la charité (et il y en a beaucoup), arrêtons-nous un instant au premier, au plus infime, à celui qu'on exerce le moins ; je vais vous le faire connaître ! C'est de ne point faire supporter aux autres la moindre peine, c'est-à-dire dans votre intérieur, soit avec vos supérieurs, soit avec vos subordonnés, votre femme si vous êtes époux, vos enfants, si Dieu vous en a donnés, que jamais un mécontentement particulier, une déception, un froissement quelconque, ne vous occasionnent la moindre mauvaise humeur dont ils puissent souffrir ; cachez vos peines, vos inquiétudes, ou, au moins, réservez-les pour vous seul, et n'en

faites pas retomber le poids sur ceux qui en sont innocents ! Enfin gardez-vous, gardez-vous bien d'affliger sans sujet ! Cela vous semble bien peu de chose, pourtant, c'est beaucoup plus que vous ne le pensez. Plus tard, je continuerai à vous parler de cette pauvre charité que vous négligez tant. »
Elie

Les devoirs qu'impose le spiritisme

Paris, 7 rue de Lille. Médium, madame de G.

« Chers frères, nous vous avons souvent parlé des devoirs que nous impose la croyance au Spiritisme. Le premier devoir vous le connaissez, c'est la charité ! Occupons-nous-en un peu aujourd'hui, si vous le voulez bien.

Un mot auparavant : le Spiritisme à son aurore, comme tout ce qui est bien et beau, compta beaucoup d'admirateurs, mais encore plus de détracteurs ! Chacun se pressait pour assister aux séances de notre cher frère, chef de notre doctrine si consolante ; en est-il de même aujourd'hui ? Non, et nous devons vous féliciter, car l'ivraie s'est volontairement séparée du bon grain ; la théorie avait réussi, mais la pratique a manqué, c'est-à-dire que beaucoup ont été spirites en paroles et non en actions. La charité était la véritable pierre de touche de la doctrine ; elle a manqué chez plusieurs d'entre vous. Voilà pourquoi vos rangs se sont éclaircis. O vous qui l'aimez, qui tenez à la connaître dans ses plus petits détails, et surtout à bien la pratiquer, écoutez-moi, je vais vous apprendre, non, je vais vous donner quelques conseils fraternels sur l'indulgence envers les autres et envers soi-même.

Ne jugez jamais avec sévérité les fautes des autres. Ce qui vous paraît être un crime épouvantable n'est quelquefois qu'un égarement matériel ou bien une terrible expiation. Connaissez-vous vos existences précédentes ? Non, en bien, croyez-le, tout s'enchaîne ; ne blâmez donc pas trop ce dont vous ignorez le but et la cause. Sachez-le bien, chez le grand criminel, chez l'être qui vous paraît le plus dénaturé, il y a toujours un point lumineux, une étincelle divine émanant du grand foyer de lumière, il y a un reflet de la grandeur et de la bonté de Dieu. Donc, le coupable est accessible au bien, puisqu'il y est sensible par un point quelconque. Plaiguez son égarement... Oh ! Plaiguez-le bien ; mort, ne le maudissez pas, car l'heure du repentir et de la régénération sonnera bientôt pour lui. Ceci est le deuxième degré dans la charité. »

Un ami, Élie.

L'ascension

Médiumné par le verre d'eau. Genève, 22 mai 1870. Médium, madame Bourdin.

Je vois le magnifique tableau qui représente les derniers moments passés sur la terre par le Christ. Il gravit une colline avec ses apôtres. La tristesse de leurs visages semble être le pronostic de cette séparation tant redoutée. Le Christ les console, il leur promet encore de leur envoyer l'Esprit Saint, pour les affermir dans la foi et leur révéler les choses cachées jusqu'à ce jour sur l'avenir des âmes.

Il les exhorte, pour qu'ils puissent accomplir dignement leur mission terrestre, et agir avec simplicité, humilité, charité. Tous les dons qui vous seront accordés, leur dit-il, viendront de Dieu, et ces vertus ne peuvent être acquises que par un détachement complet des biens matériels ; s'il en était autrement, l'orgueil viendrait alors prendre possession de vos coeurs, il repousserait toute communication avec le ciel. Cette instruction parut en lettres fluidiques au-dessus de la tête des apôtres.

Le Christ, en parlant ainsi, a ce corps semi-matériel qui laisse en outre supposer la possession d'un corps charnel. Arrivés au sommet de la montagne, les apôtres entourent le maître, il étend les mains pour les bénir. Dans les scènes diverses où l'on me montre le Christ lorsqu'il bénit, je remarque que tous ses gestes sont un mouvement magnétique dirigé avec une puissance de volonté énergique ; en effet, dans ce moment, l'Esprit des apôtres sort pour ainsi dire de leurs corps pour les envelopper extérieurement, ce phénomène les rend médiums voyants.

Le Christ se recueille un instant ; il contemple le ciel, et comme si un élan d'amour l'eût attiré, il se dégage de cette seconde enveloppe. Cet Esprit n'a plus de liens matériels capables de le retenir ; ne

pouvant plus habiter la terre, il s'élève dans les couches atmosphériques et, les dépassant, revient sur les sphères dont la nature convient à celle de son Esprit. Je le suis longtemps dans son ascension et, à mesure qu'il s'élève, les bons Esprits se réunissent et forment une escorte pour l'accompagner bien haut. Je vois avec un profond respect la douce joie et l'expression de candeur répandues sur le visage de cet Esprit ; il conserve son attitude simple, modeste, malgré son triomphe et le degré supérieur de perfection auquel il est parvenu. Ce n'est plus ni le conquérant, ni le triomphateur vulgaire, à la tête haute et remplie d'orgueil, non, il rentre dans sa patrie avec la conviction d'avoir bien accompli sa tâche.

Les apôtres le suivent des yeux avec une joie mêlée de tristesse, ils lui parlent toujours et s'expriment ainsi : « Maître, tu nous laisses seuls sur cette terre ! Nous devons léguer à l'humanité, à tous sans exception, cette loi d'amour et de charité que tu nous as enseignée, mais nous sommes si faibles et si ignorants ! Nous pourrions faillir étant livrés à nos propres forces. Pour éclairer les obscurités de nos âmes, tu as promis la lumière de l'Esprit-Saint ; nous avons foi en ta parole, maître, car nous devons avec elle braver toutes les difficultés qui nous attendent, en confessant la sublime doctrine du Christ devant le monde entier. » Puis ils descendent tristement la colline ; une colombe leur apparaît, elle tient un écrit qu'elle laisse tomber près de moi. Je lis ces mots : prochainement la pentecôte.

La pentecôte (suite).

(5 juin 1870.)

Mon guide me fait suivre un chemin à quelque distance de Jérusalem ; nous arrivons dans la chambre haute où les disciples s'assemblaient ordinairement ; ils sont en prière et appellent de tous leurs vœux la réalisation de la promesse du maître. Mon guide me fait sortir de la salle : je vois dans l'espace un groupe d'Esprits qui s'abaissent sur la terre ; je reconnais la phalange qui escortait Jésus le jour de son ascension. Lorsqu'ils sont à peu près à la hauteur des nuages, il se forme une petite sphère ou reposoir qui leur sert de point d'arrêt et de ralliement. Là, le Christ les instruit de leur mission, ils doivent pour la première fois donner aux mortels une grande manifestation et des communications extra-terrestres touchant les choses spirituelles.

Aussitôt il se fit dans les airs un grand bruit, imitant le choc de deux éléments contraires, et le groupe continue sa descente, en laissant sur son passage une traînée lumineuse d'où sortent des crépitations électriques. Ils entrent dans la chambre, en y pénétrant insensiblement ; je rentre de nouveau avec mon guide, et vois les apôtres sous le coup d'une vive émotion, ils se trouvent tout à coup dans un milieu ambiant si contraire à leur nature, qu'ils semblent perdre leur libre arbitre. Les Esprits s'emparent de leurs corps, et leur effroi, leur trouble, reproduits sur leurs traits, font bientôt place à une expression de courage et de force, car l'intelligence, la sagesse et la science divines se sont incarnées en eux ; transformés subitement, ils sortent de leur assemblée. Au dehors, le bruit produit dans les airs avait attiré une grande foule ; les apôtres parlent alors différentes langues, ils instruisent le peuple étonné et dans l'admiration de tout ce qu'il voit et entend.

Je vois paraître de l'écriture et je lis : « L'Esprit est formé de l'essence des fluides purs ; la charité est un Esprit Saint ; celui qui guérit les malades, distribue un fluide sain ; celui qui console les affligés, donne la force de supporter l'adversité ; instruire ses frères avec humilité et simplicité, partager ce que Dieu donne en biens matériels pour soulager les frères dont la misère est grande, donner des paroles de paix au milieu des agitations orgueilleuses des terriens, enfin, ramener le pécheur dans la bonne voie, c'est posséder le Saint-Esprit, et ceux-là seuls sont dignes de cette sublime visite.

Si le Christ a dit à ses apôtres : Je vous donne le Saint-Esprit et donnez-le vous-mêmes à ceux que vous instruisez, c'est qu'en effet, le bien se communique ; un simple enfant peut communiquer l'Esprit-Saint, en produisant une caresse à un vieillard abandonné ; c'est pour cela que le Christ dit : - Tout pouvoir vous a été donné dans le ciel et sur la terre, demandez et vous recevrez afin que votre joie soit parfaite.

Après cette grande manifestation publique, les Esprits remontent dans l'espace, et les apôtres reprennent possession de leurs sens, Ces médiums sont remplis de foi et de courage, ils remercient Dieu et s'entendent ensuite pour se disperser.

Je vois dans un second tableau la mission que remplissent les apôtres ; ils vont de villes en villes avec la persuasion constante d'être assistés ; ils se souviennent de cette parole du maître : « vous ne préoccupez pas de ce que vous devez dire, les paroles vous seront inspirées au moment où vous devrez parler. » En effet, je vois un apôtre donner une instruction en pleine place publique, et là, calme, plein de foi, il laisse grouper autour de lui ceux qui veulent l'entendre : je remarque au-dessus de lui un Esprit qui l'assiste et le suit, lorsque le moment de parler est venu, l'apôtre tressaille, car l'invisible s'empare de ses sens et s'exprime par sa bouche.

Dans un autre endroit, un autre inspiré s'approche d'un groupe de malades qui l'attendaient et, près d'eux, il est extérieurement enveloppé du fluide spirituel, de telle série que ce nuage lui fait éprouver un frisson indiquant la présence de l'Esprit : l'apôtre touche plusieurs malades, ils sont guéris instantanément ; le fluide bienfaisant a pénétré dans leurs corps et l'apôtre est dégagé. Quelques malades n'obtiennent pas de guérison, le fluide bienfaisant n'a pu les atteindre et je vois paraître ces mots : « Épreuve non encore achevée. »

Je vois de nouveau les apôtres reprendre leur état naturel, et les Esprits s'éloigner d'eux momentanément. Ainsi devait se continuer sur la terre ce christianisme simple, libéral, à la portée de tous, et que pourtant par orgueil on a transformé en doctrine incompréhensible ; voilà la seule cause du manque de communications des Esprits jusqu'à ce jour. Mais le Christ a voulu de nouveau descendre vers la terre, et, suivi par la phalange sacrée des Esprits, il dit encore : « Cherchez sur la terre les humbles et les ignorants, vous leur révélez, comme autrefois aux apôtres, l'amour, la charité, la solidarité. » C'est ainsi que le Spiritisme a pris naissance parmi nous.

Poésie spirite

Les filles du ciel. Foi

Opprimé sous le joug de la vile matière,
Et suivant au hasard la route devant moi,
Du Seigneur trop longtemps j'ai méconnu la loi.
Mais aujourd'hui le ciel exauçant ma prière,
A mes regards charmés fait briller la lumière
Et descendre en mon coeur un rayon de la foi !
De l'immense univers confessant le grand Roi,
Mon âme vers son Dieu s'élance tout entière !
Après avoir douté, je reconnais enfin
Que le feu qui m'anime est un souffle divin ;
Et, tel ce ver obscur dormant sous la feuillée
En brillant papillon va paraître à nos yeux,
Ainsi de sa torpeur notre âme réveillée
Bientôt prendra son vol vers l'empire des cieux !

Espérance

Vous qu'un trop lourd destin accable de ses coups,
Qui voyez le bonheur, mais sans pouvoir l'atteindre,
Du sort qui vous poursuit gardez-vous de vous plaindre,
Et des heureux du jour ne soyez pas jaloux.
Tôt ou tard, vous savez, la mort nous frappe tous :
La justice de Dieu que seule il vous faut craindre
Saura bien distinguer qui n'a su se contraindre.
Il faut vous résigner, le ciel est avec vous ;

Vous le verrez bientôt, dans votre humble chaumière
Au milieu des rayons d'une pâle lumière
Une femme viendra, messagère des cieux
Charmante vision dont la douce influence
Calmera vos tourments, car la fée aux doux yeux,
L'ange consolateur, se nomme... l'Espérance !

Charité

Aimons notre prochain, tous les hommes sont frères.
Si pour les éprouver Dieu les fit malheureux,
Si nous voyons souvent des pleurs mouiller les yeux,
On rencontre parfois des douleurs bien amères ;
Hâtons-nous, mes amis, soulageons ces misères,
Suivons de Jésus-Christ l'exemple précieux,
Si nous voulons un jour être admis dans les cieux.
Les plaisirs d'ici-bas sont tous bien éphémères ;
Mais, de celui qui manque, être le bienfaiteur,
Du malheureux qui souffre alléger la douleur,
Voilà, croyez-le bien, le vrai but de la vie ;
C'est l'ordre qu'en mourant le Sauveur a dicté,
Quand du sein des tourments d'une lente agonie
Il jette à ses bourreaux ce seul mot... Charité !

Liberté

Toi qui des plus grands coeurs as causé le martyre
Et que sur tous les tons le poète a chanté,
Reine de notre monde, ô sainte liberté !
Comment pour t'honorer faut-il monter ma lyre ?
Es-tu ce bien si cher après lequel soupire
Le pauvre prisonnier que la fatalité
Retient dans les cachots ? Contre la royauté
Es-tu cet ennemi qui sans cesse conspire ?
Ou n'es-tu pas plutôt ce don venu du ciel
Et qu'apporte en naissant le plus humble mortel ?
Le libre arbitre enfin, ce brillant apanage
Qui fait l'homme ici-bas le roi de l'univers,
Et de l'esprit du mal l'aide à briser les fers
Pour sortir triomphant du plus triste esclavage !

Egalité

O vous que la fortune a comblés de faveurs,
Qui faites de votre or un pompeux étalage,
Plutôt que d'abuser de ce bel héritage
Et de vous endormir au milieu des douceurs,
A ceux que le destin accable de rigueurs
Accordez votre appui, car Dieu veut qu'on soulage
Tous ceux dont la misère est l'unique partage ;
La mission du riche est de sécher les pleurs !
Car demain riche et pauvre, au même cimetière,
Dormiront côte à côte en leur couche de pierre ;

Et, quand viendra pour tous le jour si redouté
Qu'on verra l'orgueilleux jeté dans les abîmes,
Et le pauvre élevé sur les plus hautes cimes,
Alors on comprendra ce qu'est l'Égalité !

Fraternité

C'était dans la montagne au bord d'un frais ruisseau :
Au milieu des prés verts et non loin du bocage
S'étaient au soleil les maisons d'un village ;
De l'église plus loin, le gothique vaisseau
Se détachait du ciel comme un brillant joyau.
Là, d'un bonheur parfait la séduisante image
S'offrit à nos regards : le plus léger nuage
Jamais n'avait troublé les fêtes du hameau,
Et quand je demandai qu'on voulût bien m'apprendre
La raison d'un bonheur impossible à comprendre
Je m'éveillai soudain... mais dans l'obscurité,
Je pus saisir encore un rayon de lumière
Laissant voir sur le temple incrusté dans la pierre
En caractères d'or, le mot... Fraternité !

Dr Reignier

Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

Octobre 1872

Nouveautés magnétiques

Tel est le titre d'un article que nous traduisons, il est extrait du journal *La Salute*, gazette magnétique scientifique de Bologne (Italie), 1er août 1872.

Voici le texte : « Nous trouvons dans le journal *La Bilancia di fume* un fait bien étrange ayant trait à l'étude du magnétisme animal, dont les progrès sont liés intimement à l'étude de la vie humaine. Moribond magnétisé. Le cadavre magnétisé de Poë n'est plus une fable, si nous devons ajouter foi aux phénomènes suivants rapportés par un journal péruvien (Amérique du Sud).

Le docteur J. de C. Hordos, de Lima, célèbre magnétiseur, a voulu lui-même faire l'expérience suivante : Maintenir la vie chez un moribond avec l'aide du magnétisme, afin que cet état, anormal puisse, en servant à la guérison du magnétisé, indiquer un nouveau moyen de thérapeutique, pour d'autres cas où le remède ne pourrait vaincre la cause de la maladie.

La seconde partie de son programme semble ne pas avoir été remplie, si nous nous en rapportons aux dernières nouvelles ; pourtant, de cette expérience, il résulte que le corps humain, pendant le sommeil magnétique, ne subit aucune influence ni du régime, ni des soins auxquels il est soumis ; il serait, néanmoins, parfaitement démontré que la vitalité se tient dans le statu quo.

Les expériences successives faites sur trois moribonds par le docteur Hordos ont donné les résultats suivants : Le premier moribond, avant d'être complètement sous la puissance du sommeil magnétique, expira pendant les premières passes ; le second fut parfaitement magnétisé et dormit huit jours. Après ce temps le docteur l'ayant dégagé il expira immédiatement. Le troisième sujet est encore sous l'influence du sommeil depuis le 23 juin ; son état pathologique n'a pas changé et, sur sa demande, il lui est donné toutes les heures une cuillerée de lait de chèvre, il exige une autre cuillerée d'eau distillée toutes les deux heures. Tous les médecins de Lima et de Callao sont venus et viennent encore tous les jours étudier ce phénomène spécial qu'ils appellent : « Une merveille de la science »

Une merveille de la science ! Le mot est bientôt dit ; comme si marcher, voir, parler, toucher, entendre, penser, vivre enfin, n'étaient pas des merveilles constantes qui rendent hommage à l'oeuvre de la création. En vérité, ne dirait-on pas que le magnétisme est chose nouvelle ? Mais tous les spirites savent qu'il est une émanation du fluide cosmique universel, que ce côté si attrayant de l'étude des fluides spirituels est un des éléments dans lequel les Esprits incarnés et désincarnés, puisent les matériaux nécessaires à leurs manifestations. Les mortels sont, baignés dans ce milieu que la matière ne saurait apprécier, que les sens charnels ne peuvent percevoir par la vue et l'ouïe, mais ils se servent de ce véhicule mêlé aux autres fluides pour agir et produire l'énonciation de la pensée ; tel est l'enseignement général du Maître et de nos guides spirituels.

Si les magnétiseurs ne peuvent voir cette substance, du moins, par la volonté et la pensée, ils savent lui imprimer une direction ; ils attirent cette force, ils en combinent les parties, pour en former une propriété essentielle et la diriger sur une personne et sur l'organe affecté ; ils peuvent modifier cette propriété, la machine humaine étant un creuset merveilleux dans lequel s'élaborent toutes les forces spirituelles inhérentes à la terre. Un chimiste n'agit pas autrement dans la manipulation des gaz, il les associe en des combinaisons multiples et suivant certaines lois.

Les spirites savent aussi qu'à l'état de dégagement, l'Esprit possède cette puissance attractive sur le fluide universel dans une proportion bien supérieure à celle de l'homme ; la pensée, l'intention, lui suffisent pour opérer la transformation des phénomènes fluidiques ; c'est ainsi qu'il peut apparaître aux incarnés, avec les traits et les vêtements distinctifs de ses diverses incarnations. La production de ce phénomène est bien caractérisée dans l'article, force psychique de la Revue spirite de juillet 1872, page 215 ; dans ces exemples, l'action fluidique agissait sur l'accordéon du médium, M. Home, puis elle détruisait la pesanteur d'un corps, de manière à ne laisser à un solide de soixante-dix kilos, qu'un poids d'un kilo et demi.

M. Willams Crookes, savant chimiste de Londres, membre de la société royale d'Angleterre, était l'un des témoins de ces faits ; il en a fait la relation dans le journal of science de 1872, et malgré les résistances de la science officielle, il a défendu courageusement son opinion dans un petit volume. Devant une réunion nombreuse, le même M. Crookes nous a affirmé avoir constaté, dans plusieurs expériences, la formation de boules fluidiques se plaçant d'elles-mêmes dans sa main ; de même il a vu se composer fluidiquement des bras et des mains, et c'est cet ensemble de phénomènes naturels pour les spirites, qu'une réunion de savants anglais a considéré comme étant la preuve irrécusable d'une force nouvelle ; ces messieurs étudient actuellement la force psychique, qu'ils croient avoir découverte, et que depuis bien des années Allan Kardec a parfaitement définie.

Quant au docteur Hordos, ce qu'il expérimente à Lima, au point de vue d'une curiosité matérialiste, se produit partout sur une vaste échelle, et nous avons vu obtenir des résultats plus importants, sur des moribonds abandonnés de leurs docteurs, par des moyens à la portée de toutes les bonnes volontés, la prière et le magnétisme.

Dans les guérisons obtenues ainsi, il est évident que si les fluides des guérisseurs sont imprégnés de la pensée des Esprits, ils doivent en recevoir les qualités plus ou moins pures ; ils seront viciés, si les Esprits qui font un échange sont mauvais, tandis que si les correspondants possèdent un état moral avancé, les fluides, ces véhicules actifs, agiront efficacement. N'oublions pas que l'Esprit incarné conserve les attributions spéciales qu'il avait dans l'erraticité ; comme il vit autant par l'esprit que par le corps, son périsprit joue un rôle influent dans les cas de guérisons, attendu que, à l'état de veille ou de sommeil, il possède les qualités propres à former autour de lui une atmosphère fluidique plus efficace ; lié intimement au corps, il le met d'une manière immédiate, en rapport avec les Esprits désincarnés dont il s'assimile les fluides spirituels par une action directe.

Le périsprit peut ainsi, à l'aide du magnétisme, donner à la volonté une action d'autant plus étendue, qu'elle émane d'une pensée énergique, libre, dont les effluves sont alors plus salutaires. Il se produit toujours un désordre physique chez le souffrant, si la permanence de ces effluves provient d'une source mauvaise.

Le moral se ressentant de l'effet physique produit sur le corps par la pensée, on guérira plus vite et mieux, avec un désir bienveillant, dépouillé de tout intérêt personnel, que par le remède lui-même ; ce phénomène physiologique est une vérité spirite qui reçoit sa consécration, de ce que la pensée est une émission fluidique spirituelle. Pour compléter la portée de cet axiome, ajoutons que cette émission fluidique perdant sa force par une action trop prolongée, le sommeil devient pour l'homme une nécessité providentielle de premier ordre ; c'est lui qui permet à l'Esprit ses voyages quotidiens dans l'erraticité, pour y puiser les forces morales, que lui fait perdre le rayonnement du périsprit agissant sous les ordres de la pensée ; c'est aussi pour renouveler leurs forces morales, que les médiums de tous ordres cherchent les réunions où règnent la sympathie et l'homogénéité d'action.

Donnons à notre enveloppe fluidique une résistance en accord avec les qualités de notre âme, nous pourrons ainsi opposer une barrière infranchissable aux mauvais fluides, nous aurons éloigné toutes les influences pernicieuses.

Avec l'emploi du magnétisme, les praticiens habiles obtiendraient des résultats inattendus, ils éloigneraient de leur âme les déceptions pénibles et continuelles ; ils donneraient un peu moins de mixtures et un peu plus de cette force vitale insaisissable, force périspritale qui mettra dans le domaine de la thérapeutique future des puissances telles que la volonté, la prière et le magnétisme.

Depuis Mesmer, nous pourrions citer par milliers, les docteurs que la science magnétique a vivement préoccupés. Les spirites qui s'intéressent à l'histoire de cette science, doivent se rappeler les lettres du docteur Frappart, écrites en 1840, au sujet du magnétisme, à MM. Arago, Broussais, Bouillaud, Donné, Bazile, etc., etc. Dans ces pages pleines de sens, l'auteur, un savant convaincu, repoussait dans un langage clair et précis les insinuations et les allégations de MM. Gerdi, Gaultier et Bailli, de l'École de médecine. Broussais, ce célèbre professeur qui, s'il eût vécu plus longtemps, eût été l'un des plus fermes propagateurs du remède infinitésimal et du magnétisme, avait pour élève et ami le docteur Frappart qui, dans l'une de ses brochures restées célèbres, disait : « Le

magnétisme est un fait sérieux qu'il faut livrer à notre science, sous « peine de lèse-humanité ; quant à ses partisans, quels qu'ils soient, ils ne sont rien dans la question... parce que les hommes passent avec l'erreur, le mensonge et la passion, et qu'au fond des choses, c'est la vérité seule qui reste. »

Depuis le 22 août 1840, date où furent écrites ces réflexions, les académiciens ennemis du magnétisme ont disparu, et malgré de vieilles rancunes d'écoles, cette loi s'implante dans nos habitudes, elle est mise à la portée de tous par des hommes dont la science fait autorité. En écrivant sur cette matière, ces praticiens ont pensé que, malgré les préjugés, se dévouer à cette chose essentielle, la santé publique, était indispensable dans un temps où des sommités médicales osent avancer « que la médecine est l'art de bercer le malade d'un chimérique espoir¹⁷.

Cette génération doit connaître la vérité, et l'heure est venue pour les hommes de coeur, d'abandonner la routine et de seconder l'inefficacité de la thérapeutique en usage, par d'autres agents dont la vertu ne puisse être mise en doute. »

Le Livre des Esprits fut, à son apparition, froidement accueilli par la science officielle ; par système, elle laissait à de nombreux journaux qui ne connaissaient pas un mot de la question, le droit de critiquer injustement cet ouvrage, dont les théories, si elles étaient justifiées, devaient modifier toutes les idées reçues sur la physiologie et la psychologie, et anéantir en même temps le miracle et le mystère. Malgré ces attaques, peu honorables pour la plupart, et auxquelles il ne fut jamais répondu, la nature et la propriété des fluides si bien définies par le maître, reçoivent tous les jours une sanction nouvelle ; il est donc utile d'insérer dans la Revue les découvertes et les expériences scientifiques dans le genre de celles de M. Hordos et de M. Ziegler (dont la relation va suivre) ; elles prouveront aux lecteurs non spirites, la mission importante du savant qui a posé les bases de notre doctrine ; elles diront à la conscience de tous, qu'en nous ouvrant les domaines sans limites de l'erraticité, et nous faisant concevoir dans le fluide universel ce monde des Esprits où se retrouvent nos morts aimés, Allan Kardec fut un apôtre de la vérité et un bienfaiteur de l'humanité.

Du fluide animal

En insérant la note de M. Ziegler, nous avons pensé qu'il était utile pour les spirites, de voir un homme de science démontrer que le simple contact, même indirect d'un être vivant, avec des substances animales et végétales inertes, suffit pour leur communiquer à son détriment, des propriétés qui appartiennent exclusivement à l'état vital, fait qui donne la preuve de l'existence des fluides périspritaux.

Extrait du Bulletin hebdomadaire de l'association scientifique de France, 7 juillet 1872, numéro 244, page 238. Note de N. Ziegler.

« Les cils des feuilles des Droséras indigènes, exsudent à leurs extrémités, comme on le sait, une gouttelette de glu à laquelle se prennent les insectes. Chaque fois qu'un insecte est pris, les cils extérieurs se replient, couvrent l'insecte, comme feraient les doigts crispés d'une main, et ne se redressent qu'au bout de quelques jours pour suinter une nouvelle glu et guetter une nouvelle proie.

En étudiant ces intéressantes plantes, j'ai remarqué que toutes les substances albuminoïdes animales, qu'on a préalablement tenues pendant une minute entre les doigts, acquièrent la propriété de faire contracter les cils des Droséras. J'ai constaté aussi que les mêmes substances, quand elles n'ont pas été mises préalablement en contact avec un animal vivant, n'exercent aucune action visible sur les cils des susdites plantes.

Cette observation prouve que le simple contact des doigts communique aux substances animales inertes une propriété physique qu'elles ne possédaient pas, ou qu'elles ne possédaient plus.

Ces mêmes substances animales, ainsi préparées, perdent cette singulière propriété dès qu'on les humecte à plusieurs reprises avec de l'eau distillée, et qu'on les sèche chaque fois au bain-marie. C'est ainsi qu'il convient de préparer toutes les substances qui doivent servir dans ces expériences. La contraction des cils n'est pas provoquée par la chaleur animale, que les doigts ont pu communi-

¹⁷ *L'Allopathie et l'Homéopathie jugées par les médecins*, par A. Guyard. Paris, 1860.

quer aux substances animales, car les cils se contractent de la même manière, lorsqu'on a laissé refroidir la substance avant de la déposer sur une feuille.

La transpiration des doigts n'est pour rien non plus dans le phénomène, car cette curieuse propriété peut être communiquée aux substances animales à travers du papier ciré fin, et en ne maniant ces substances qu'avec des instruments en acier. Enfin, il n'y a aucun inconvénient à entourer ces substances d'une couche de cire, pour mettre la plante à l'abri de l'action chimique des matières solubles, que les substances animales pourraient contenir.

Un animal vivant communiquant, par simple contact, de nouvelles propriétés physiques d'un corps inerte ; il était important de s'assurer si, en exagérant cette transmission de propriétés, on n'arriverait pas à observer quelques changements dans l'état vital de l'animal. Des lapins ont été enfermés dans des cages légères en bois ; ces cages étaient assez étroites pour que leurs parois fussent constamment en contact avec le poil des lapins, soit d'un côté soit de l'autre, et les parois de la cage étaient flanquées extérieurement de sachets en toile ou en papier, renfermant par chaque cage deux kilogrammes de sérum desséché (albumine de sang). D'autres lapins ont été renfermés dans des cages exactement semblables, mais non garnies d'albumine. La nourriture se composait par vingt-quatre heures, de vingt-cinq grammes d'avoine mondée et de feuilles de chou à discrétion.

Au bout de quelques jours, les lapins soumis au contact de l'albumine sont devenus diabétiques à un haut degré ; quoique sans sucre, l'urée était rendue en quantité normale, mais les pertes en phosphate ammoniaco-magnésien étaient très grandes, et ces lapins ont dépéri et perdu de leur poids. Les lapins qui n'étaient pas en contact avec l'albumine sont restés dans leur état normal, et ont même un peu augmenté en poids.

Il était intéressant de s'assurer si l'avidité de la Droséra pour les insectes était insatiable, et de rechercher ce qu'elle deviendrait si l'on exagérait sur elle le contact d'un animal vivant ou le contact de matière animale inerte, modifiée par un contact d'animal vivant.

Des Droséras ont été placées, avec une petite motte de terre et suffisamment d'eau, dans des capsules légères en platine. Les capsules ont été déposées chacune sur une poignée d'albumine de sang qu'on avait eu soin de tenir pendant une demi-heure dans la main. Au bout de vingt-quatre heures, toutes ces Droséras sont devenues complètement insensibles aux insectes et aux corps organiques animaux, modifiés par un contact vivant.

Les propriétés de ces plantes sont devenues inverses, et, chose merveilleuse, leurs cils se contractèrent alors sous l'influence de matières organiques qui avaient été d'abord mises en contact, pendant quelques minutes, avec des paquets en papier à double ou triple enveloppe, renfermant du sulfate de quinine. Des matières organiques influencées de cette manière purement physique, par le sulfate de quinine, ne produisent aucune action contractile sur les cils des Droséras dans leur état normal.

Une de ces plantes, dont les propriétés physiques ont été renversées par l'influence de l'albumine, de la manière qu'il vient d'être dit ci-dessus, peut être ramenée à son état normal, en la déposant, pendant vingt-quatre heures, avec la capsule en platine, sur un paquet de sulfate de quinine.

Il faut user de ce moyen chaque fois que, par une cause quelconque, les feuilles sont devenues insensibles aux insectes. Dans tous les cas, la contraction des cils est toujours lente, elle ne commence à être visible qu'au bout d'un quart d'heure, et n'est souvent complète qu'au bout de quelques heures. Parmi les matières végétales, il n'y a que les graines qui soient impressionnables par un contact animal. On peut donc répéter les expériences ci-dessus indiquées, en remplaçant les matières albuminoïdes animales par des graines végétales. »

Réflexions intuitives de Marc Baptiste

Sur la note de M. Ziégler.

Tout se tient dans la nature, et il serait bien difficile de dire où commence l'intelligence. Après l'avoir déniée aux animaux, on bien été forcé de la reconnaître dans quelques-uns d'entre eux en présence de leurs actes raisonnés. L'acte de la Droséra dont il s'agit dans cette étude, est-il un acte

instinctif ou intelligent ? Il est l'un et l'autre, suivant le point de vue auquel on se place. Physiquement, c'est de l'instinct, c'est le mouvement machinal de l'être pour se procurer la nourriture appropriée à ses besoins matériels. Mais tout se renferme-t-il là, et n'y a-t-il pas autre chose dans la plante que les tissus qui se désorganiseront lorsqu'aura disparu la puissance de vitalité qui l'anime ? Évidemment il y a autre chose. Pourquoi cette échelle non discontinue partant des plantes qui touchent au minéral jusqu'à celles qui nous occupent ? La Droséra, est au lichen ce que l'animal est au zoophyte. Tout est transformation dans la nature, et le plus haut individu d'un règne cherche sa nourriture dans le règne supérieur, matériellement, jusqu'à l'homme. La Droséra et la Dionée dévorent des insectes, l'homme sauvage, qu'on pourrait considérer comme l'animal le plus haut, se repaît de notre chair quand nous lui tombons sous la main. On dirait que tous ces êtres qui paraissent inconscients, sont poussés par une pensée unique monter toujours et acquérir les droits au degré supérieur, en s'assimilant corporellement les êtres qui occupent ce degré. Ne dirait-on pas qu'il y a là une loi irrésistible ? Pourquoi les plantes mourraient-elles tout entières s'il existe en elles un principe individuel en dehors de la matière brute et la mettant en action ? La Droséra exsude par ses cils la glu à laquelle doit se prendre l'insecte ; l'insecte pris, elle les contracte et ne les rouvre que lorsqu'elle a fini son repas et que le besoin de nourriture se fait de nouveau sentir.

On peut dire à la rigueur que c'est là de l'instinct, mais c'est un instinct déjà fort développé, eu égard à celui qu'on observe chez les plantes des degrés inférieurs à celui-là. Puis cette propension à s'attaquer pour sa nourriture aux individus du règne supérieur, ne dit-elle rien à l'intelligence humaine ? Ne lui donne-t-elle pas à réfléchir sur sa propre origine ? Pourquoi le développement intellectuel dans l'être ne suivrait-il pas ou ne précéderait-il pas les transformations corporelles ? Le Spiritisme a fait entrevoir sur ce sujet des clartés jusqu'ici inconnues. Quoi de plus conforme à la justice éternelle, que de voir l'être prendre son point de départ aux degrés les plus infimes de la nature, pour monter, monter toujours, selon ses mérites, jusqu'au point le plus élevé, s'il existe, de l'intelligence et de la moralité (pour la créature bien entendu) ? Si l'homme était imbu de ces idées, comme il deviendrait aimant et charitable ! Comme il s'enlacerait avec bonheur dans les liens de la solidarité universelle ! En admettant une chaîne extra-matérielle entre tous les êtres de la création, la seule qui par sa continuité réelle relie entre eux les chaînons matériels qui, malgré la parenté qui les unit, seraient divisés à un certain degré.

A l'acte instinctif de la Droséra se joint un acte intelligent, celui de chercher à atteindre un règne et un degré supérieur, elle obéit à la loi qui veut que pour monter, on se nourrisse des êtres supérieurs ; ne lui obéissons-nous pas aussi dans l'ordre intellectuel et moral, en nous nourrissant des pensées de nos maîtres en science et en moralité ? Il y a transformation, mais c'est toujours la même loi. Sur la limite du monde inférieur et du monde supérieur, des deux états, corporel et spirituel, nous demandons notre nourriture corporelle aux règnes inférieurs dont nous assurons ainsi l'avancement intellectuel, mais notre viatique intellectuel et moral, nous le cherchons dans ce monde invisible à nos yeux corporels, mais très visible pour notre intelligence qu'il nourrit sans cesse ; ceci nous donne la raison des faits que la science constate sans les expliquer, et nous fait connaître cette puissance d'action produite par le seul contact de la main ou d'un être vivant. Pourquoi la Droséra contracte-t-elle ses cils, au contact des substances albuminoïdes animales qu'on a préalablement tenues pendant une minute entre les doigts, tandis qu'elle reste insensible au contact des mêmes substances que la main n'a pas touchées ? Le savant expérimentateur n'attribue cette propriété des substances ainsi préparées, ni à la chaleur animale, ni à la transpiration des doigts, ni à aucun principe constaté par la science. Cependant il y a quelque chose, car il n'y a pas d'effet sans cause, et ici l'effet ne saurait être révoqué en doute. Que serait-ce ? Sinon le fluide de l'homme ou de l'animal, émané du corps semi-matériel ou invisible de l'un ou de l'autre, car ce quelque chose, non encore dénommé par la science, doit avoir aussi une source. Le Spiritisme nous enseigne que ce fluide obéit à la volonté. L'auteur de l'article nous dit que cette propriété de contraction sur les cils de la Droséra, disparaît quand on humecte ces substances à plusieurs reprises avec de l'eau distillée, et qu'on les sèche chaque fois au bain-marie. Si l'on essayait par la volonté, de retenir le fluide dans

ces substances malgré les lavages réitérés, que résulterait-il ? Qu'arriverait-il de même si, au lieu d'agir par le contact afin de donner aux substances albuminoïdes cette propriété, on agissait simplement par la volonté pendant un temps assez long, et de même pour la détruire, sans avoir recours à l'eau distillée? Si l'expérience réussissait, non seulement on aurait scientifiquement démontré l'existence du fluide, mais aussi l'action directe de la volonté humaine sur cet agent que la science n'a pas encore classé. N'y a-t-il pas là tout un inonde de fécondes découvertes ? Ces expériences ne sont pas indignes de nos maîtres dans les sciences, et s'ils consentaient à s'en occuper, ils ne tarderaient pas à constater la puissance de la volonté sur les matières dont ils se servent pour faire contracter les cils de la Droséra. Une fois le phénomène bien constaté, les conséquences se tireraient d'elles-mêmes. Le contact de la main donne aux graines végétales la même propriété qu'à l'albumine animale, il les animalise pour ainsi dire. En semant des graines ainsi préparées, ne pourrait-on pas parvenir à constater une différence entre leurs produits et ceux des graines non soumises à un contact assez long ? Ce serait la preuve de l'action magnétique de l'homme sur les semences, partant sur la production. Cette question dont l'importance n'a pas besoin d'être démontrée, s'impose à tous ceux qui ont souci du présent et de l'avenir de l'humanité. Le cultivateur, obligé d'avoir recours à des procédés magnétiques pour maintenir sa production au niveau général, se verrait dans la nécessité de s'instruire et surtout de faire instruire ses enfants. Son intérêt le lui commanderait alors, car la voix de l'intérêt se fait presque toujours écouter. Un pas de plus, et la science nous prouvera l'influence prépondérante de la moralité sur les choses de la terre, mais n'allons pas si vite. Contentons-nous pour le moment, qu'on veuille bien faire un essai de semaille avec des graines préparées par le contact humain. La chose est trop simple et peut avoir de trop grands résultats, pour que nos savants refusent de faire droit à notre humble requête. Une expérience réussie par eux et proclamée par leurs voix autorisées, aurait évidemment pour la production générale du sol de magnifiques conséquences.

Moyen pratique à la portée de tous, d'augmenter d'une manière notable la production du sol

Tous les savants vous diront que si les fumiers produisent sur le sol un effet fertilisant, c'est qu'ils contiennent des gaz propres à la nourriture des plantes. Cela est vrai ; aussi, par le moyen de la chimie, est-on parvenu à composer des engrais qui, dans une certaine mesure, peuvent remplacer le fumier de ferme. Une chose sur laquelle on est d'accord aussi, c'est que tous ces gaz restent dans l'air en quantités prodigieuses, et que, si l'on possédait des instruments capables de les concentrer dans le sol, on arriverait à produire des récoltes fabuleuses. Eh bien ! Cet instrument merveilleux existe, et chacun de nous l'a en son pouvoir. C'est le corps que Dieu nous a donné pour remplir, pendant notre passage sur la terre, la mission qui nous est imposée, car nous avons chacun la nôtre, et à la sortie nous aurons à rendre compte de la manière dont nous l'aurons accomplie. La science établira plus tard comment, à l'aide de nos organes, nous décomposons et recomposons les fluides. Les discussions seront longues, et, en attendant, la misère continuerait à peser de tout son poids sur nos malheureuses populations. C'est donc aux masses que nous nous adressons avec une entière bonne foi, bien assuré que nos paroles ne seront pas perdues.

Il existe dans l'air atmosphérique des fluides en masses incommensurables. Ces fluides obéissent à la volonté, c'est-à-dire que chacun de nous peut s'en approprier une partie, et la diriger où il veut. Si nous nous unissons tous dans ce but, nous exercerons sur eux une influence immense. Ce sont eux qui, sous le nom de fluide électrique, viennent ravager nos récoltes, tuer nos bestiaux et nous-mêmes. Si nous leur donnons une autre destination en les conduisant dans le sol ou dans les tissus des plantes, non seulement nous nous assurons de magnifiques récoltes, mais encore nous parvenons à empêcher les orages et les gelées qui pourraient nous les enlever. C'est ainsi que l'eau, abandonnée à elle-même, cause des ravages épouvantables, tandis que, convenablement endiguée ou canalisée, elle sert à l'irrigation rationnelle des terres et augmente leur fertilité. C'est le Spiritisme qui nous a fait connaître cette puissance de l'Esprit humain, sur les fluides qui sont appelés à faire

produire à la terre des fruits de qualité supérieure, et dans une abondance qui ne laissera place à la misère pour personne. Ce sera l'égalité dans l'abondance.

Mais ce résultat, il faut savoir le mériter. Quand on veut faire une chose en commun, il faut être d'accord sur le but et sur les moyens. Le but, c'est l'abondance pour tous sans toucher à la richesse de personne, Il n'y a que les gens malintentionnés qui pourraient se montrer hostiles à ce but, qui sera atteint malgré eux. Le moyen, c'est l'accomplissement de la loi divine, c'est-à-dire l'amour des hommes entre eux, la fraternité humaine avant pour base indestructible l'appui de notre Père commun, et l'immortalité de nos âmes, qui nous fait tous heureux et frères dans l'éternité. L'amour de Dieu et du prochain, voilà ce qui donne la plus grande puissance sur les fluides, c'est ce qui explique les choses prodigieuses dont parle l'Évangile. L'homme haineux n'aura jamais sur eux qu'un très mince pouvoir. Soyons donc frères, si nous voulons obtenir ce magnifique résultat d'une fertilité inconnue jusqu'ici.

Ceci intéresse tout le monde, autant et plus peut-être l'habitant des villes que le travailleur des champs. On n'a pas besoin de se déplacer pour s'unir d'intention à cette action féconde qui doit chasser la misère de la chaumière et de l'atelier, à cette prière du coeur qui ne coûte rien, et qui seule est entendue du Maître des choses. Car, notez bien qu'on ne vous dit pas : « Faites prier », mais bien : « Priez vous-même dans un élan de votre pensée, dans une union du coeur avec ceux qui poursuivent la régénération matérielle du monde. » Soyons doux, humbles et laborieux, et toutes les conquêtes qui semblent nous fuir à mesure que nous avançons, seront définitivement à nous. « Bienheureux les doux, a dit Jésus, car ils posséderont la terre. » Qu'importe qu'on ne la possède pas, si les fruits qu'elle porte sont assez abondants pour être accessibles à tous.

Le moyen existe et nous l'indiquons. Quel est celui qui refuserait, en vue de ce bien si ardemment désiré, d'étouffer dans son coeur les restes de haine qu'il peut encore contenir ? Pardonnons à ceux qui nous ont offensés, traitons en amis ceux qui nous ont fait du mal, et les fluides malfaisants qui nous menacent sans cesse de leurs ravages deviendront, à l'aide de notre volonté, soumis aux lois éternelles, la source d'innombrables bienfaits.

Cultivateurs, en suivant le sillon que vos bêtes tracent péniblement, songez que l'homme engraisse la terre par la volonté. On dit que les moutons ont les pieds d'or, et que l'endroit où ils ont passé se ressent longtemps de leur passage. Si les moutons ont les pieds d'or, que sera-ce des pieds de l'homme ? Recueillez-vous dans votre travail, et songez que vos pensées fécondent la terre ; que Dieu vous l'a donnée pour que vous la fassiez produire autant par votre ardent désir, qui est une prière, que par la force de vos bras et par le labeur de vos animaux. Longtemps encore vous serez obligés d'avoir recours à ces moyens pénibles pour retourner le sol nourricier ; mais, dès aujourd'hui, vous pouvez l'engraisser par votre volonté unie dans l'amour fraternel de tous les hommes. Les pensées silencieuses qui s'échappent de votre cerveau ne sont point des choses vaines. Si elles sont bonnes, elles assainissent l'air ; si elles sont mauvaises, elles l'empoisonnent.

C'est donc vous qui faites respirer à vos plantes un air pur ou un air empoisonné. Il n'y a de bonnes pensées que les pensées charitables, les autres sont un poison pour tous et pour toutes choses. Les pensées de haine sont un fluide qui appelle le fluide malfaisant qui vous apporte les orages et les épidémies. La science ne tardera pas à le prouver.

Vous pouvez ne pas croire tout d'abord à ces choses. C'est même tout naturel pour le plus grand nombre. Mais que coûte-t-il d'essayer ? Abjurez toute haine; nous avons un Dieu d'amour dont les intarissables trésors sont donnés à ceux qui savent aimer. Essayez, habitants des villes et des campagnes, essayez, et si vous êtes de bonne foi dans vos essais, si vos voeux ne sont mêlés d'aucun alliage impur, la récolte prochaine sera supérieure à la récolte actuelle et ainsi de suite. Alors aura réellement commencé la véritable revanche.

Cultivateurs, ne négligez aucun des moyens pratiques que vous connaissez, mais ajoutez-y celui-ci, et dans quelques années, le monde entier possédera un pouvoir de fructification inconnu jusqu'à ce jour. Ne vous renfermez pas dans votre intérêt personnel. En demandant pour vous, demandez pour le voisin, sans cela vous empoisonnerez l'air qui nourrit vos plantes, et vos plantes s'étioleront. Il est

temps que tout le monde sache que prospérité et fraternité sont une même chose.
Marc Baptiste.

Variétés

Les Pierres de Montrouge

Montrouge, 26 juin 1872.

« Obsession affirmée par trois personnes dignes de foi », telle est l'en-tête de la lettre suivante, adressée à la société anonyme par MM. Niolet (Jacques), 16, rue d'Alleray ; Cochard, 62, rue des Bergers ; Niolet aîné, 50, rue d'Alleray ; tous les trois habitants de Paris-Vaugirard.

M. Guenot (Crime), jardinier, âgé de 43 ans, demeurant à Montrouge, Grande-Rue, 61, est, pour nous trois, obsédé par de mauvais Esprits, sauf à nous rétracter s'il était prouvé le contraire.

Voici les faits. Depuis le mois de janvier 1872, des pierres ont été lancées dans le jardin de ce dernier ; à partir du mois de février, les projectiles arrivaient à toutes les heures du jour et de la nuit ; quand il nous a été permis de constater ces phénomènes, nous étions au 23 juin dernier.

Toutes les cloches et les châssis en verre ont été brisés par ces pierres ; M. Guénot a servi onze fois de point de mire ; son fils aîné, âgé de 16 ans, semblait être le but des projectiles qui l'ont frappé vingt-sept fois ; il a reçu au front six blessures qui, chaque fois, ont couvert sa figure de sang. Dimanche, 24 juin, à cinq heures du matin, ce jeune homme recevait, pour la dernière fois, un caillou qui lui fendait la tempe. La porte de la cave a été brisée ; une feuille de vin a été défoncée ; une autre qui était entamée fut vidée par l'enlèvement de la canette. A la même époque, les harnais du cheval furent coupés en morceaux.

Plusieurs lettres anonymes ont été déposées sous les portes ; elles contiennent des menaces dans un langage grossier, pour ne pas dire ordurier ; elles expliquent ponctuellement la succession des faits jusqu'à ce jour, et donnent le détail d'exploits futurs : « Tu as fait poser des sonnettes aux deux grandes portes de l'hangar, disent-elles, la dernière fois, nous y sommes pas rentrés, mais nous avons rentré par le petit débarras de derrière l'hangar, mais nous avons pas pu ôter la planche ; je me rappelle que, en nous en sauvant, nous étions pressés, nous avons oublié notre barre de fer. Nous sommes payés pour le faire ces tours là, etc. » Suivent le nom de trois autorités de Montrouge qui auraient fourni 8500 francs pour ennuyer M. Guenot. Ces lettres affirmaient, que si l'on parvenait à tuer le cheval et son maître, une récompense de 2500 francs était promise ; le tout est agrémenté de locutions triviales et inconvenantes.

Voilà, messieurs, la substance des faits accomplis depuis six mois, car il serait trop long d'énumérer toutes les circonstances ; tous les voisins ont vu voler en plein jour, les pierres et les bouteilles vides qui venaient du côté de la rue par trois points divers.

Au nom de l'obsédé, au nom de l'obsesseur, nous venons vous demander si ces faits sont vraiment de l'ordre spirite ? Si, comme nous le pensons, vous donnez raison à nos déductions, c'est-à-dire à celle d'une obsession bien caractérisée ; veuillez nous conseiller en nous indiquant un moyen d'évocation. Nous venons au nom de notre doctrine, au nom de l'humanité, vous prier d'être notre guide dans cette question délicate et si sérieuse. Nous vous garderons une bien sincère reconnaissance. » Suivent les signatures.

Le samedi 29 juin, nous avons reçu la visite de ces trois anciens et honorables spirites qui ont bien voulu, avant de s'adresser à nous, constater sérieusement les phénomènes, ce dont nous ne saurions trop les remercier au nom de tous les adeptes.

Ayant pris rendez-vous avec eux, nous étions réunis chez M. Guénot le 1^{er} juillet dernier à une heure de l'après-midi. Ce jardinier, homme considéré dans sa localité comme un grand travailleur, comme un honnête homme, s'est mis complètement à notre disposition en nous facilitant toutes les investigations possibles. Le jardin est un grand parallélogramme rectangle de trois cents mètres de long sur deux cents de large ; la maison se trouve au levant, au côté droit et sur la rue ; elle est séparée de toutes les habitations voisines, elle est élevée de quinze mètres au-dessus du sol. De l'autre côté de la rue, en face de la maison, résident des rentiers respectables ; à côté, il y a une vaste

cour qui est une dépendance d'une administration des boues de la ville de Paris ; de nombreux tombereaux y sont installés, à chaque tombereau est attaché un conducteur ; derrière ces maisons s'étendent de vastes cultures maraîchères. Les pierres venaient continuellement du côté de l'administration des boues comme aussi du côté de la maison occupée par des rentiers. A l'est du jardin, il y a un pensionnat de jeunes filles ; à l'ouest sont d'autres jardins.

M. Edme Guénot, très étonné de l'étrange agression dont il était l'objet, avait averti le commissaire de police de Montrouge et Vanves, qui vint faire une sérieuse inspection quelques jours après les premiers apports de pierres. Depuis, la police fit de sévères recherches ; elle arrêta même quatre charretiers de l'administration des boues pour les soumettre à divers interrogatoires. Mais après quatre jours passés au dépôt central, ils furent mis en liberté ; les agents voyaient en plein jour tomber les pierres, au nombre de 16, sans pouvoir deviner leur point de départ ; ils étaient pourtant échelonnés sur un espace de trois cents mètres, de manière à se rendre compte de la trajectoire faite par les projectiles ; des masses telles que des bouteilles entières, au verre très épais, des cailloux pesant parfois un kilogramme, partis d'on ne sait où, tombaient invariablement sur les cloches et les châssis du jardinier, qu'ils ont brisés empiètement ; quelques-uns ont cassé des vitres du pensionnat voisin ; d'autres étaient projetés avec tant de force, qu'ils ont laissé une trace dans un mur, semblable au choc d'un biscaïen, et pour arriver à ce point, il fallait la force voulue pour franchir un espace de trois cents mètres, résultat impossible à obtenir selon nous.

Nulle force humaine ne pouvant obtenir ce résultat, il fallait supposer un mécanisme d'une puissance énorme obéissant à un mouvement de balistique ; cet instrument n'a pas été trouvé, et puis, comment supposer des malintentionnés capables de jeter des pierres la nuit et le jour, pendant cinq mois, dans le seul but de tourmenter un voisin ? Ce phénomène de méchanceté ne serait-il pas lui-même plus curieux que celui de l'apport des projectiles ?

Il faut aussi considérer que les apports ont eu lieu lorsque les agents étaient postés à diverses distances, en plein jour, lorsqu'il eût été impossible de placer et déplacer une baliste ou toute autre machine, après avoir pris le temps de calculer le jet des projectiles qui sont venus mathématiquement, pour ainsi dire, briser un à un les cloches et les châssis ; le jardin est clos par des murs hauts de quatre à cinq mètres, et tous les objets brisés se trouvent derrière la maison qui est élevée de quinze mètres, comme nous l'avons dit plus haut.

M. Cuénot fils n'a jamais été blessé par des pierres de un kilo ou par des bouteilles ; s'il a été atteint vingt-sept fois par des projectiles, il est juste de dire que ce sont de petits cailloux ou des plâtras qu'une main intelligente semble choisir, puisque les six blessures reçues au front eussent été mortelles, si les objets qui les produisaient eussent été du poids de 250 à 500 grammes. Une fois seulement il s'est présenté ce fait particulier : le fils aîné portait trois cloches en verre, les dernières restées intactes, pour les mettre à l'abri, lorsqu'un galet d'un fort volume vint les mettre en miettes sans le blesser lui-même.

Les harnais ont été tailladés sans être enlevés du piton solide auquel ils sont pendus ; la police ayant remarqué que les traits des chevaux, épais de deux centimètres, avaient dû être coupés avec un instrument tranchant d'une grande puissance, puisque le cuir semblait avoir été séparé par un seul coup très net, voulut essayer avec divers moyens d'obtenir une incision aussi franche, mais ce fut en vain ; il fallut appuyer les traits sur un billot, et les diverses sections ont toujours offert un cisaillement qui indiquait un effort répété ; il fallait donc un être pourvu de muscles dépassant les forces humaines, pour avoir pu ainsi les trancher à la hauteur où ils étaient placés, à sept pieds du sol environ.

La porte de la cave brisée deux fois et les barriques pleines de vin défoncées sembleraient le fait de mauvais plaisants qui s'ingénieraient pour tourmenter M. Edme Guénot ; on a trouvé dans la rue une échelle adossée au petit débarras de derrière l'hangar (selon le dire des lettres anonymes) et une moitié de mauvaises pincettes ployée en deux ; mais cette fausse barre de fer, à laquelle un homme peut avec les deux mains donner une courbure exagérée, n'est qu'une mauvaise plaisanterie faite par des loustics du pays, ou par d'autres personnes ayant eu à souffrir des suspicions survenues à la

suite des plaintes et des recherches de l'autorité ; pour s'introduire dans une propriété, pour enlever les portes et des planches, de véritables malfaiteurs eussent employé un levier en fer afin d'opérer de fortes pesées, tandis qu'ici nous retrouvons une barrette grosse comme le petit doigt d'un enfant.

Lire attentivement les lettres anonymes, c'est y trouver la pensée méchante de tourmenter un homme éprouvé, dont la tête était en feu, dont la famille était atterrée ; le langage en est forcé, le naturel fait défaut à cette orthographe fantaisiste. Devant ces lettres ridicules et ces apports constants de projectiles, en plein jour, constatés par les agents, le commissaire ne sait plus que penser d'une affaire si difficile et surtout si mystérieuse.

M. Edme Cuénot ayant porté sa plainte à la préfecture de police et au parquet, de nouvelles recherches toujours infructueuses furent faites par des hommes experts ; des agents de la police de sûreté firent divers essais, pour lancer des pierres et des bouteilles semblables à celles qui avaient été projetées, sans pouvoir leur faire atteindre la même distance. Des procès-verbaux, auxquels furent réunies les constatations du docteur, ont été rassemblés et remis au parquet qui, des lors, jugea sans doute à propos de ne plus s'occuper de cette affaire.

Le jardinier Cuénot et toute sa famille passaient les nuits à tour de rôle avec des armes chargées, ils se sentaient abandonnés et auraient voulu anéantir leurs insaisissables ennemis ; une partie du terrain resta sans culture, le courage faisait défaut à ces rudes travailleurs, le père se sentait tourner à la folie. C'est à cette époque de surexcitation extrême pour ces braves gens, que MM. Cochard, Niolet aîné et jeune, ayant appris ces faits, soupçonnèrent leur provenance ; de là, leur visite et la nôtre.

Il y avait selon notre commune opinion, un fait d'apport et d'obsession bien caractérisé dont le père et le fils semblaient le but, à l'exclusion des autres membres de la famille. Nous expliquâmes notre pensée à M. Cuénot, à sa femme et ses enfants qui, malgré leur étonnement, durent accepter nos conclusions, puisque les prières de l'église qu'ils avaient invoquées, n'avaient produit comme toutes les autres recherches qu'un résultat négatif. Nous avons conseillé la prière en commun chaque soir à neuf heures, et tout spécialement recommandé qu'il ne fût pas oublié de pardonner aux Esprits venus pour troubler la quiétude de la maison ; de leur demander pardon pour les offenses dont ils auraient été le but de la part des obsédés dans de précédentes existences, de les remercier pour les épreuves auxquelles ils les avaient soumis, et aussi, pour l'enseignement qui en résultait pour la famille.

Nous avons dit à M. Cuénot : « Chaque soir, divers groupes ou sociétés spirites s'uniront à vous, à la même heure, pour prier et amener les Esprits obsesseurs à ne plus vous tourmenter, ils les évoqueront afin de les éclairer ; s'ils persistaient dans leur action invisible, nous chercherions, nous emploierions tous les moyens pour les forcer à abandonner leurs victimes. Priez, pardonnez et dormez en paix, reprenez vos travaux comme par le passé, avons-nous ajouté, et nous en sommes certains, vous n'aurez plus chez vous les phénomènes qui vous ont tant effrayé et surexcité. »

Les évocations faites par divers médiums ont toutes affirmé que ces phénomènes d'apports étaient le fait d'Esprits qui, dans de précédentes existences, ont eu gravement à se plaindre de la famille Cuénot ; en agissant comme ils l'ont fait, ils croyaient remplir leur devoir et satisfaire à une juste vengeance. Les prières communes, les conseils amis et fraternels reçus tous les jours, le pardon des offenses offert par l'obsédé, ont été pour prouver aux Esprits souffrants qu'ils avaient à suivre une voie plus grande et plus généreuse que si, dans la leçon salutaire qu'ils venaient de donner, ils avaient prévenu leurs ennemis personnels pour leur enseigner de grandes vérités, il y avait aussi un avertissement sérieux pour la localité populeuse de Montrouge et pour les Esprits obsesseurs eux-mêmes, Dieu et nos guides sachant dans toutes les circonstances, faire servir un fait matériel à l'accomplissement de résultats moraux très importants. C'est ainsi que tout s'enchaîne dans la vie, l'homme habitué à réfléchir, et surtout les spirites studieux qui auront bien compris la généralité des causes et des effets indiqués par la doctrine, sauront trouver des déductions importantes dans l'étude du phénomène le plus vulgaire, puisque dans la création rien n'est inutile.

Depuis la visite de MM. Cochard, Niolet aîné et jeune, M. Cuénot a vu cesser l'apport des

projectiles ; aujourd'hui il serait difficile de reconnaître dans cet homme robuste, solide, à l'oeil franc, à la figure ouverte, qui dort en paix et travaille gaiement, celui qui, avant le 26 juin 1872, était toujours aux aguets, soucieux, mécontent, sans sommeil ni courage, les traits amaigris, les yeux hagards, avec une expression qui parfois frisait la folie, celui qui sans cesse prononçait d'affreux jurons contre ces ennemis acharnés, insaisissables, et n'avait à la bouche que des paroles de malédiction et de mort. Le Spiritisme a passé à Montrouge, Grande Rue, 61 ; prière, le pardon, l'amour pour les incarnés et les désincarnés ont changé l'aspect de cet intérieur désolé, la mère, le père et les enfants respirent la joie, et la satisfaction intime.

Nous avons aussi fait une remarque bien importante que voici : à notre première visite dans le jardin, tous les produits étaient rachitiques, étiolés, maladifs ; les plantes, ne recevant que de mauvais fluides, avaient pris la physionomie des propriétaires ; les préoccupations des jardiniers ayant altéré leur fluide vital, des émanations de mauvaise nature se sont échangées entre les végétaux et l'homme. A notre deuxième visite, tout semblait déjà grandement modifié, mais dans le courant du mois d'août, date de notre dernière entrevue avec la famille de M. Guénot, nous avons pu constater l'état florissant des carrés du vaste jardin, tout y avait pris de la vigueur et un air de fête, on sentait que les soins et l'activité avaient présidé au travail ; ainsi, les plantes saturées du fluide vital de l'homme satisfait, à la conscience tranquille, s'étaient transformées sous cette force invisible. Cette action sérieuse de l'homme sur le végétal et réciproquement, est une vérité bien grande devinée par de grands savants, mais réputée problématique ; aujourd'hui, de nombreuses expériences viennent confirmer cette vérité : le magnétisme et le spiritisme sont appelés à lui donner une sanction éclatante.

Tel est le résultat obtenu par la communauté de pensées, cette force collective dont le Maître sut nous apprendre l'efficacité et la toute puissance ; le fait Guénot appartient à une série de phénomènes annoncés, qui doivent précéder des manifestations importantes et générales.

Un curieux phénomène à Edimbourg (Écosse)

Le *The Edimburg* du 4 mai 1872, raconte que dans le magasin de M. Nicol, pharmacien, il y a plusieurs peintures qui offrent un grand intérêt ; elles ont été obtenues par un médium, à l'état extatique, et sont des oeuvres d'art. Ce phénomène s'est produit ainsi : le médium Home ayant donné quelques séances à Edimbourg, et quelques gentlemen sceptiques y ayant assisté, formèrent après le départ de M. Home une société ayant deux séances par semaine, M. le docteur Page, M. Nicol, M. Peters, MM. Crave, M. Nelson, photographe, M. Mylne, etc., en faisaient partie, les expériences tentées ne donnèrent rien de décisif.

En lisant les journaux spiritualistes, ils surent qu'il y avait à Glasgow, un ouvrier menuisier devenu médium peintre très remarquable, sans avoir appris le dessin ; qu'à l'état d'extase, il obtenait d'excellentes peintures à l'huile, étant guidé par des peintres éminents tels que Jean Stein et Ruysdael. Pour avoir une certitude à ce sujet, le cercle envoya à Glasgow MM. le docteur Page, Nicol et Mylne, pour se mettre en rapport avec M. D. ce dernier était absent à leur arrivée ; à son retour, le médium donna une séance qui surprit grandement MM. Page et Mylne. M. Nicol était absent.

Revenu à Edimbourg, M. Nicol mit en doute le rapport de ses compagnons de voyage ; il repartit pour Glasgow et fut tellement frappé des facultés médianimiques de M. D., qu'il l'invita à le suivre.

Dans la séance qui fut organisée au cercle, on plaça au milieu de la salle un chevalet sur lequel fut assujetti une toile pour peinture. Le médium s'assit, réclamant le plus profond silence pour ne pas empêcher la manifestation ; dix minutes après, il semblait endormi. Quand il se mit debout, son regard était changé, sa physionomie plus intelligente, il serrait la main à de nombreux personnages invisibles ; ses yeux étaient fermés, excepté quand il parlait, alors ses prunelles tournaient rapidement en cercle, et l'on ne voyait que le blanc de ses yeux.

Il se baissa, ramassa un journal dans lequel étaient un grand nombre de pinceaux, une boîte à couleurs et une palette ; choisissant les pinceaux dont il voulait faire usage, il appuyait leurs brosses

sur l'ongle du pouce, selon l'habitude du peintre ; puis il posa des couleurs sur la palette, changea le chevalet de place, prit un crayon et fit rapidement une esquisse sans aucune méthode.

Le gaz fut éteint deux fois, et pourtant le travail semblait plus rapide dans l'obscurité ; il fut constaté que le médium dessinait les yeux fermés. L'esquisse terminée, M. D. prit la palette et se mit à peindre avec une grande vitesse, sans ordre, et au bout de trente minutes, il produisit une vue parfaite du lac Achray. M. D. produisit aussi des physionomies d'Esprits sans se servir de ses mains, et cela dans l'obscurité la plus complète. Pour ce phénomène, le médium fut séparé de la boîte à couleurs placée à l'autre extrémité d'une longue table ; plusieurs personnes furent assises entre lui et les couleurs, ce qui rendit impossible le toucher de la boîte qui les contenait.

Le médium tira de sa poche un certain nombre de cartes ; après les avoir frottées et trouvées convenables pour l'opération, il en choisit une de petite dimension préparée pour une peinture à l'huile ; M. D. dormait, la carte choisie fut préalablement marquée au clos, et placée très loin de la boîte aux couleurs et des pinceaux.

La lumière fut éteinte et, au bout de cinq minutes, on entendit un bruit semblable à celui produit par un fil d'archal que l'on promènerait sur une feuille de papier, puis un autre imitant la chute d'un pinceau sur la table ; en la retournant à la lumière, on vit sur la face de la carte une peinture encore toute humide. Quelques doutes sur la réalité du phénomène ayant été exprimés, il fut renouvelé ; la lumière éteinte et, toutes les précautions prises, on entendit le bruit d'un crayon tombant sur la table. On examina la nouvelle carte, sur laquelle on trouva deux sujets parfaitement dessinés ; l'un était le portrait très fidèlement reproduit de M. Hugh Miller ; l'autre, l'ébauche d'une petite fille.

Le médium était en extase depuis trois heures ; réveillé, il fut fort étonné à la vue de ces peintures et dessins, cet étonnement n'avait rien de simulé. Il déclara avoir vu quelque part, à la vitrine d'un magasin, l'original de l'un des sujets qu'il avait peints. Nous rapportons sans commentaires les faits ci-dessus ; ajoutons seulement, que les personnes nommées plus haut n'étaient, pas plus que nous, initiées au Spiritisme. Nous sommes certains de n'avoir rien négligé pour nous assurer de la réalité des faits que nous racontons ; tous les témoins de ces phénomènes, peuvent certifier qu'ils sont l'expression de la plus scrupuleuse et exacte vérité.

The Edimburg.

Séance chez le docteur Slade

Traduit et extrait du Banner of Light, du 1^{er} juin 1872.

« Messieurs,

Je lis avec un grand intérêt les discussions pour ou contre la réalité de la faculté médianimique du docteur Slade Henry. Je vais vous raconter les phénomènes divers obtenus chez ce médium, pendant les trois séances qu'il a bien voulu me donner. Il y a un an, je fis un premier voyage à New-York pour aller voir le docteur ; avant mon départ, j'avais consulté un excellent médium voyant et auditif, de Hion-Ville où je réside ; l'Esprit d'une dame de ma connaissance me dit par le médium : « J'irai chez le docteur Slade, si je le puis, j'écrirai sur son ardoise. » Je pris copie de cette communication.

Assis à la fameuse table en noyer dont on a tant parlé, le docteur plaça un petit bout de crayon sur une ardoise en me priant de lui aider à la tenir sous la table ; nous entendîmes bientôt le bruit du crayon, et trois petits coups secs indiquèrent que la communication était terminée. En retirant l'ardoise, nous trouvâmes des paroles écrites, portant la signature de mon frère mort depuis quelques années.

Le docteur dit alors, en montrant une chaise placée à six pieds de nous : « Je vois votre frère assis » La chaise se mit en mouvement, agitée avec rapidité d'arrière en avant ; je fus moi-même enlevé sur mon siège, et transporté entre la table et le canapé par une force invisible, mais bien grande. Je demandai à l'Esprit de mon frère s'il voulait prendre la chaise par un pied, la renverser sur le parquet, puis la relever ; après trois coups frappés comme affirmative, la chaise s'étendit doucement et se redressa de même. Je n'avais jamais vu le docteur, il ne connaissait ni moi ni mon nom, et les manifestations avaient lieu en plein jour.

Le docteur m'ayant redonné l'ardoise, après l'avoir mise sous le panneau de la table avec ma main gauche, je maintenais les deux mains du docteur avec ma main droite. En retirant l'ardoise après quelques instants, je lisais les mêmes mots, placés dans le même ordre, de la communication obtenue par le médium de ma localité.

Les manifestations furent complétées par le jeu d'un accordéon placé loin de tout objet, par la suspension des tables dans le vide, par le mouvement et le transport des meubles sous l'action de la volonté, etc, ces phénomènes ont été trop souvent décrits pour en répéter la narration.

Il y a cinq mois, devant revenir à New-York, comme la première fois, j'interrogeai l'Esprit, dont je transcrivis la réponse et la promesse. Un ami me suivit chez le docteur Slade ; ce dernier étant indisposé, nous allâmes chez un médium écrivain, M. Mansfield mon ami ayant obtenu des réponses satisfaisantes, le médium vint près de moi, me toucha le bout des doigts et récita la communication reçue à Hion, et cela, mot à mot ! Je sortis aussitôt la communication de mon portefeuille, et M. Mansfield s'écria « Mais, c'est la copie de ce que je viens de dire ! » Lui ayant dit que ces paroles devaient, selon la promesse de l'Esprit, être écrites sur l'ardoise du docteur Slade, il ajouta : « Votre ami me l'a dit à l'oreille. »

Le mois dernier j'avais lu un article du *Sun*, dans lequel le reporter attaquait vivement le docteur Slade ; devant aller à New-York et désirant voir le docteur pour obtenir des manifestations de tangibilité, je consultai mon médium voyant et auditif ; l'Esprit familier promit, s'il le pouvait, de m'apparaître chez le docteur avec une rose blanche placée dans ses cheveux, et cela, dans le cas où il ne pourrait être entièrement visible.

Le docteur, quoique très occupé, voulut bien me consacrer une heure prise sur son sommeil, ne sachant pas néanmoins, si sa grande fatigue lui permettrait la réussite. Présent à l'heure indiquée, je trouvai une corde tendue d'un bout de la salle au milieu d'une porte à deux battants, placée à l'autre extrémité ; elle soutenait un rideau en batiste noire de quatre pieds carrés, percé d'un trou au centre. Après avoir minutieusement exploré la chambre, les murs, les armoires, le gaz fut baissé, de manière à laisser voir distinctement tous les tableaux. Le docteur Slade s'étant placé à la table, la batiste s'agita sous un jet de lumière qui couvrait sa surface ; du trou percé dans ce rideau se projetait un flot lumineux, ce flot s'étant graduellement condensé prit la forme d'une main ; un second jet de lumière phosphorescente, mais plus petit, se changea en une très belle main de femme, et enfin un troisième et beaucoup plus grand, prit peu à peu l'apparence d'une délicieuse tête féminine qui se balançait doucement de côté et d'autre ; je voyais tantôt le profil, tantôt le derrière de cette tête.

Cette tête après avoir parue et disparue, resta parfaitement immobile. Alors, le docteur, dégageant l'une de ses mains, la gauche, de ma main droite, releva subitement un côté de la tenture en batiste ; je ne vis rien derrière, mais à peine fut-elle retombée qu'un jet de lumière brilla subitement, et une main, après s'être dessinée devant le rideau, fit le tour de la salle, se plaça sur ma tête, qu'elle illuminait ; j'étais averti de sa présence par son rayonnement. La main se posa ensuite entre la table et moi, elle était moins phosphorescente, mais d'une irréprochable beauté, se retournant doucement comme pour être examinée enfin, elle s'étendit sur ma main droite, en la pressant des deux côtés ; le bout des doigts s'appuyait sur la bague que j'avais au médium ; après l'avoir fait quelques passes gracieuses sur ma main, elle disparut.

Au toucher, cette main était chaude, la sensation était celle d'une main vivante ; elle avait une bague étrange, remarquable et très visible. Enfin, une main pesante, invisible, pressa mon corps en remuant mes vêtements ; elle froissait mes papiers, prenait ma montre pour la mettre dans ma main droite et celle du docteur ; après l'avoir élevée jusqu'à mon front, et cela sans support visible, elle la posa sur la table. Pendant toute la séance, excepté l'instant où le docteur a soulevé la toile, j'ai tenu les deux mains du médium ; la lumière était assez vive, et aucun objet n'eût pu être mis en mouvement dans la salle sans être aperçu immédiatement. Le docteur se leva, ralluma tout à fait le gaz, se rassit et s'écria : « Owasso ! Viens ici ! » Un léger tressaillement l'agita des pieds à la tête, puis il tomba en extase. L'Esprit d'Owasso répondit alors par sa voix : « Ugh ! Aide-moi ! La petite

femme blanche a voulu vous apporter la rose blanche promise, elle n'a pu le faire ! Je suis obligé de m'en aller. » Après un léger tressaillement semblable au premier, le docteur reprit son état normal et leva la séance ; il ignorait la promesse qui m'avait été faite à Hion.

Hion, Etat de New-York, le 9 mai 1872.

E. W. H.

Remarque. Les mêmes phénomènes sont obtenus par plusieurs autres personnes ; entre autres, par madame Hollis, 971, avenue Portland, à New-York et madame Craig, rue Jefferson, à Louisville, Kentucky. Cette dernière est aussi médium extatique.

Dissertations spirites

Soulagement des Esprits souffrants

13 septembre 1870. Médium M. N.

Demande à l'Esprit familier : Est-il quelque autre Esprit près de nous qui veuille se manifester ?

R. Je vois un Esprit malheureux ; il souffre, vous pouvez l'évoquer.

D. Esprit souffrant, qui que vous soyez, que pouvons-nous faire pour vous ?

R. Oh ! Je souffre... je souffre, d'autant plus que personne ne me console... J'ai soif, toujours soif... Je suis dans l'eau à barboter... Je veux boire, mais c'est du vin qu'il me faut. C'est moi Baptiste Moreau... on n'a pas voulu me conduire à l'Église avant de m'enterrer : donc, je suis mort et j'ai soif... Il y a pourtant plusieurs années que ce supplice dure, on m'a fait espérer que cela devait finir, mais je ne l'entrevois pas cette fin ; il faut me résigner, me dit-on toujours. Parbleu ! Il est facile de donner de pareils conseils, quand on est au milieu du bonheur et que l'on ne manque de rien. Moi je manque de tout, que faire ?

D. L'Esprit n'a qu'un moyen d'alléger ses souffrances : il faut qu'il accepte avec résignation cette épreuve, qu'il prie Dieu de lui pardonner ses fautes, et surtout ce défaut qui a fait le malheur de sa dernière existence.

R. Comment voulez-vous que je puisse prier, tandis que mon corps souffre ? Donnez-moi à boire, d'abord !... Je bois et j'ai soif. Oh ! Je suis malheureux, allez ! Je suis dans l'eau renversé à plat ventre, ma bouche est à moitié ouverte, je crie ou plutôt je veux crier au secours, l'eau me rentre à pleines gorgées. Ah ! Je vous en prie, venez me retirer ?

D. Nous vous le répétons, le seul moyen de vous retirer de là est de prier Dieu de vous soulager ; nous prions avec vous.

R. Eh bien ! Priez donc pour moi ! Si vous pensez que cela me fera du bien, j'y consens. J'ai un peu de confiance en vous.

D. Vous voyez bien que vos souffrances sont morales, que vous êtes mort à la terre et qu'il vous faut lever les yeux vers le Ciel.

R. Pourquoi alors n'avoir pas cherché à me soulager pendant mon vivant ?

D. Dieu est bon, priez-le, et il vous pardonnera.

R. Dieu, j'ai toujours cru en lui... mais vous avez raison, je suis un peu plus à l'aise. Est-ce moi ou vous qui avez parlé de Dieu ?

D. Allons, du courage, de la résignation et vous serez soulagé.

R. Je suis malheureusement forcé de me retirer, mais je vous en supplie, ne m'abandonnez pas et appelez-moi d'autres fois ?

D. Soyez tranquille, nous vous évoquerons et vous viendrez.

R. Oui, mais je ne viendrai pas quand je voudrai, je vous remercie... Priez pour moi... J'ai la certitude que vos conseils sont bons et je sais même maintenant que je pourrai venir avec vous... Je crois que je souffre déjà moins. Oh ! Retenez-moi !... je m'en vais... adieu.

L'Esprit familier. L'Esprit Baptiste a été jusque-là bien malheureux, vous avez pu lui faire entrevoir une lueur d'espoir, vous avez bien fait. Vous le voyez, il souffre déjà moins qu'au commencement de son apparition, il vous a du reste été envoyé dans ce but. Priez pour lui.

14 septembre 1870.

L'Esprit familier. Il est à côté de vous plusieurs Esprits mauvais ; il était temps que j'arrive pour les éloigner, ne les craignez plus maintenant. Ce sont eux qui jusqu'à présent s'étaient, pour ainsi dire, emparés du pauvre Baptiste ; à force de le railler, ils avaient fini par lui faire croire qu'il se ferait moquer de lui s'il se laissait aller au repentir, et ce pauvre crédule a toujours préféré leurs conseils à ceux des Esprits bons. Vous l'avez sauvé, je ne pense pas qu'il se laisse maintenant aller de nouveau. Si vous pouviez les moraliser ! Je vous avertirai s'ils se présentent, en attendant, moquez-vous d'eux.

M. le curé M. Par la permission de Dieu, mes amis, l'ange gardien du médium me cède la place. Je suis content de vous, car vous avez réussi à faire ce que je n'ai pu jusque là. Vous avez beaucoup soulagé ce pauvre Baptiste. Il vous a dit la vérité en vous disant qu'il souffrait. Oui, j'ai refusé de l'enterrer, mais, mes amis je n'ai fait qu'obéir à un devoir impérieux. Cela ne l'a reculé ni avancé. Que voulez-vous ! Il est resté avec toutes les imperfections qu'il avait sur la terre, J'ai même depuis été envoyé vers lui, il n'a fait que se moquer de moi en me demandant de l'argent pour boire. Oh ! Ne riez pas de ce malheureux, ne cessez pas de le moraliser, je vous en saurai gré.

Le médium écrit alors lentement. Je vous remercie, ô mon Dieu ; je commence à croire que vous êtes bon. Vous savez que j'ai toujours cru en vous ; mais, hélas ! Pauvre abandonné que j'étais sur la terre, je vous ai oublié. Je souffre moins depuis que des frères compatissants sont venus à mon secours. Éloignez de, moi tous ces camarades qui blasphèment contre vous. Pitié, mon Dieu ! Détachez-moi complètement de ce qui m'attache à la terre où je n'ai fait que passer pour la souiller et me perdre. Et vous qui êtes mes véritables frères, ne cessez pas de prier pour moi ; j'ai encore besoin de secours, je vous remercie mille fois, priez toujours pour le pauvre Baptiste.

D. à l'Esprit familier. Est-ce bien Baptiste qui a dicté cette prière qui nous paraît au-dessus de sa position ?

R. C'est une prière que, sur ses instances, l'Esprit du curé M... a formulée, et il s'y est associé.

18 septembre 1870.

L'Esprit Baptiste a bien voulu encore venir à vous aujourd'hui, mais cela ne lui a pas été permis. Il sent que les grâces que vous avez obtenues pour lui l'ont soulagé ; mais pour qu'il en profite, il faut qu'il en éprouve le besoin, et pour cela, elles ne doivent pas lui être prodiguées avec effusion. Il doit être privé quelques jours ; ce sera la cause d'un désir plus ferme encore.

L'Esprit familier.

21 septembre 1870.

Pourquoi vous faites-vous tant prier pour me consoler ? Si je puis venir près de vous, ce n'est qu'avec la permission de Dieu, soyez-en sûr. Du reste, c'est vous qui m'avez évoqué la première fois ; sans vous je serais encore où j'étais, ou du moins où je croyais être, dans l'eau à barboter. Vous m'avez secouru, soulagé par vos prières. Je viens vous remercier aujourd'hui sans crainte de vous importuner. Vous n'avez fait que me retirer de l'abîme, mais vous m'avez laissé sur le bord ; j'ai encore le supplice de la peur sous les yeux. Je me reconnais pourtant un peu, je suis bien sûr que j'ai (sic) tombé dans l'eau, que j'étais ivre, passion qui m'a rendu bien malheureux ; mais il est une chose qui doit vous faire plaisir, c'est de voir que j'ai écouté vos conseils. Vous m'avez parlé de Dieu ; ce nom seul me fit trembler, me causa de la joie, non ; un peu de bien-être et beaucoup de chagrin. Je me rappelle qu'il y en avait à côté de moi qui me disaient que j'étais fou de vous écouter ; cependant je sentais qu'en vous écoutant je souffrais moins. Je vous ai répondu même que vous auriez mieux fait de me secourir de mon vivant, c'est une réplique railleuse qui m'avait été lancée, je vous l'ai renvoyée. Je laisse ces tristes souvenirs de mes souffrances intolérables pour vous remercier de nouveau, tout en vous priant de me continuer vos prières, je ne suis pas ingrat. Baptiste.

L'Esprit familier. La communication que vous venez de recevoir est bien de Baptiste. C'est lui-

même qui l'a dictée. Vous devez voir que pour avoir obtenu une pareille faveur, il faut qu'il ait fait preuve d'une grande bonne volonté. (A suivre).

Action directe de Dieu, Remède de bonnes femmes.

Paris, 26 janvier 1872. 7, rue de Lille. Médium, M. Caron.

« Lorsque les hommes parurent pour la première fois sur la terre, Dieu chargea une pléiade d'Esprits avancés de veiller sur eux et de pourvoir à tous leurs besoins. Ils étaient bien faibles au point de vue intellectuel ; ils étaient bien peu aptes à se suffire à eux-mêmes, car les fortes lisières par lesquelles Dieu guide les Esprits inconscients de l'animalité, s'étaient bien relâchées : cela était naturel, puisque ces Etres allaient jouir de leur libre arbitre, et subir une responsabilité nouvelle pour eux. Ceci mérite explication. L'Etre, tant qu'il reste dans l'animalité, ne jouit que d'une liberté entièrement restreinte. Pour toutes les actions principales de sa vie, il est soumis à l'instinct dont il ne peut jamais s'affranchir, sauf de bien rares exceptions. Or, l'instinct n'est autre chose que l'action directe de Dieu, qui force par une pression fluïdique puissante, ses créatures, encore incapables de se diriger par elles-mêmes à marcher dans la route qui leur a été assignée par la sagesse suprême. Dieu les guide comme la mère guide et soutient son nourrisson, avec des lisières. Mais quand l'Esprit, après avoir parcouru la série animale, fait enfin une apparition dans les rangs inférieurs de l'humanité, sa situation n'est plus la même ; l'instinct ne le presse plus avec une puissance irrésistible ; il a déjà un certain degré de liberté, il peut faillir ; il peut, par imprudence et ineptie, courir matériellement à sa perte, à la destruction de son corps. Or, cela ne doit pas être, tant que son épreuve terrestre n'est pas finie. Pour le soustraire à tant de dangers, Dieu a donné à chacun un guide spirituel plus avancé que lui, qui, par ses conseils intuitifs lui fournit les moyens de se soustraire aux dangers, que lui fait courir son inexpérience. Ces guides inspirent à ces hommes primitifs les premières idées religieuses, les premiers préceptes de morale, les premières notions de la divinité. Tout cela est bien grossier encore, mais approprié à la grossièreté du sujet. La matière non plus n'est pas laissée sans secours ; le corps participe à la sollicitude divine, et, en attendant que les sciences viennent éclairer les nouveaux habitants de la terre, leurs guides leur ont fait connaître quelques remèdes simples, mais efficaces, et que les productions spontanées de la nature mettent partout à leur portée. Ce sont les remèdes primitifs qui se sont transmis par tradition d'âge en âge, et que l'on appelle aujourd'hui par dérision les remèdes de bonnes femmes.

Certains de ces remèdes, ceux qui ont l'origine que je viens de faire connaître, sont restés excellents, et même de nos jours la pharmacie moderne ne les a pas égalés ; la plupart des médecins diplômés les tiennent pourtant en grand mépris, avec ceux qui en ont reçu le dépôt. Mais bien souvent, dans ce mépris, perce une certaine jalousie, et ils ne peuvent pardonner à des ignorants, de guérir quelques maladies avec plus de certitude qu'eux-mêmes, les savants, les docteurs de la Faculté.

Pourtant, on ne les voit pas chercher à pénétrer la cause de la vertu de ces remèdes, ils font profession de les ignorer ; ils repoussent la possibilité de soulager leurs semblables, dans certains cas où bien souvent ils sont impuissants eux-mêmes. Tels sont les effets de l'orgueil humain. Plaignez ceux qui en sont atteints, mais ne craignez plus les remèdes de bonnes femmes ; ce sont les remèdes indiqués aux hommes par les messagers directs de Dieu. »

Morel Lavallée.

Poésie

Après la mort. Le pharisien.

Le corps est comme un mur derrière lequel, l'âme

Se dérobe à l'oeil scrutateur.

Tartufe, grâce à lui, tranquille ourdit sa trame,

Et tend son piège à la candeur.

C'est un masque riant, sur un visage sombre,

Sur la pâleur, c'est le carmin.
C'est le buisson fleuri qui cache dans son ombre
Le noir serpent et son venin.

De la virginité, c'est la blanche couronne,
De l'impudique ornant le front ;
Le mirage trompeur qui dans les cieux rayonne
Et t'égare au désert profond.

C'est du pharisien le triomphe et la joie ;
Triomphe, hélas ! De peu d'instant,
Que la mort vient troubler bientôt et qu'elle noie
Dans le flot des regrets cuisants.

Car, ô pharisien, la mort c'est la lumière
Pénétrant les replis obscurs,
Et dévoilant ainsi, de l'âme qu'elle éclaire,
Les défauts, les vices impurs.

Tu vis enveloppé d'ombres et de mystères ;
Comme on trompe l'homme, tu crois
Que l'on peut tromper Dieu. De ton erreur grossière,
Tu sentiras un jour le poids.

Tu prétends acheter les cieux comme on achète
Un hôtel, un parc, un jardin.
Tu caresses le prêtre et poursuis le prophète
Comme on poursuit un assassin.

C'est que le prêtre a l'art de calmer les scrupules
Des pécheurs riches, bien pratiquants,
Il possède pour eux d'efficaces formules,
De commodes équivalents.

Tout ce qui peut enfin t'exempter de la peine
De lutter contre les penchants
Qui t'entraînent au mal, comme l'orchestre entraîne
Dans un bal, les couples dansants.

Te voilà donc absous par notre sainte Église,
Muni de tous ses sacrements,
Et sûr, par ce moyen, de voir ton âme admise
Parmi les anges triomphants.

Mais le prophète a dit, de sa voix inspirée :
« L'âme que le vice alourdit,
Soupirante, rampera, loin du ciel empyrée.
Dans les bas fonds et dans la nuit.

«Nul ne peut s'élever aux sphères éternelles

Où Dieu réside avec ses saints,
« S'il n'épure son coeur et ne conquiert les ailes
D'azur et d'or des Séraphins.

Le prophète a dit vrai : quand un jour l'heure sonne,
L'Esprit sorti de sa prison,
Croît monter, il descend, il se trouble, il s'étonne,
Son regard sonde l'horizon.

Il n'aperçoit qu'Esprits aux étranges allures,
Aux sinistres ricanements ;
N'exprimant dans les traits de leurs sombres figures
Que cyniques contentements.

Du nom de bienheureux, de saint on le salue,
Tous le raillent amèrement :
Gloire au triomphateur dit la noire cohue,
« Du ciel il sera l'ornement !

Gloire à qui sut gagner par d'habiles pratiques,
Sans rien refuser à ses sens,
La palme réservée aux martyrs héroïques,
« Aux rudes lutteurs, aux vaillants.

« Gloire au vil sycophante, au trafiquant, au fourbe
A l'extérieur affecté,
Qui des plus vils plaisirs, se vautrant dans la bourbe,
Prit de grands airs d'austérité !

Nous fûmes, il est vrai, coupables, mais sincères ;
« Arrière, hypocrite honteux !
Fuis loin de nous, descends dans de plus basses sphères,
« Ton aspect nous est odieux.

Tu nous trompas longtemps, mais dans ton âme noire,
Nous pouvons lire maintenant.
« Va, tes efforts sont vains, tu ne feras point croire
Que l'on te frappe injustement. »

Et le pharisien s'agite, se démène,
Désolé de ne pouvoir plus
Cacher à tous les yeux, de son coeur la gangrène,
Sous le fard des fausses vertus.

Il accuse le prêtre et l'Église et Dieu même.
Trompeur, il cherche à se tromper.
Mais de la conscience alors la voix suprême
Se réveille pour l'accabler.

Il voudrait l'étouffer, plus puissante, elle tonne.

Contre elle tout combat est vain,
Car c'est la voix de Dieu.
Plein d'horreur, il frissonne,
Le coupable pharisien.

Pendant ce temps, l'encens emplit la basilique,
L'orgue pleure sur son cercueil ;
Un prêtre bien payé, fait son panégyrique
Devant un auditoire en deuil.
V. Tournier

Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

Novembre 1872

Du temps

« Le temps est une goutte d'eau qui tombe des nuages dans la mer et dont la descente est mesurée. Le temps n'est qu'une mesure relative de la succession des choses transitoires ; l'éternité n'est susceptible d'aucune mesure au point de vue de la durée ; pour elle, il n'y a ni commencement ni fin, tout est présent pour elle. Si des siècles de siècles sont moins qu'une seconde par rapport à l'éternité, qu'est-ce que la durée de la vie humaine ? » (La Genèse selon le Spiritisme.)

Le rapide écoulement du temps est une des leçons de la vie, et l'homme qui ne le comprend pas, reste sans consolation devant les liens qui se brisent, et les affections qui ne résistent parfois ni au temps ni à la vieillesse ; il voit tout s'évanouir, même l'espérance, s'il ne possède en lui une force capable de le faire lutter contre la tristesse et l'amertume que lui apporte chaque pas dans l'existence.

Notre marche vers un mystérieux avenir, cet inconnu qui nous attire pour ne jamais nous laisser revenir en arrière, a toujours été pour la généralité des humains, le sujet d'une préoccupation bien naturelle qui atteint directement le cœur et l'intelligence ; aussi le temps nous accable-t-il par sa durée, lorsque nous ne savons pas l'employer ; sa fuite nous attriste et sa rapidité nous effraye. Au dire de Lamennais, dans ses Essais sur l'indifférence, « arrivés au terme de la vie, une force invincible et intérieure nous attire vers un avenir plus étendu que celui du temps, puisque la rapidité actuelle de nos jours ne suffit pas au sens intime ni à la conscience de l'homme. »

Le temps est semblable à l'espace. « C'est un mot défini par lui-même, on s'en fait une juste idée en établissant sa relation avec tout infini. » (Genèse selon le Spiritisme.)

Le temps, c'est l'artère qui bat sa mesure par secondes, la pensée qui se succède, le jour qui fuit ; c'est le point imperceptible entrevu ; ce sont les tableaux mobiles des paysages qui se succèdent sous les yeux des voyageurs emportés par la locomotive. Pour l'individu, le temps est la succession des mouvements de son cœur et la somme de leur totalité ; le néant, c'est ce qui le précède, et l'éternité, ce qui le suit ; à son égard, en réalité, le temps n'existe pas, et malgré les douleurs qu'il lui laisse, il le regarde comme une fantasmagorie amusante qui tient en suspension son Esprit ; et pourtant les images fugitives qu'il lui présente le conduisent bientôt au seuil de la tombe, et là tout occupé du temps, la vie lui paraît semblable à cette vapeur légère que chaque matin, le soleil soulève à son apparition pour la, faire disparaître aussitôt.

Pressés par le flot des générations qui monte sans cesse, quelques années suffisent pour nous conduire à l'âge viril, et, avant d'avoir terminé la durée de nos épreuves, nous sommes devenus presque des étrangers sur cette terre. Insouciant et dédaigneuse, pleine d'avenir et d'espérance, la jeunesse gravit lestement les degrés de l'existence impatiente, elle cherche à briser le joug paternel, parce qu'en elle il y a plénitude de vie, et que, pour ses forces nouvelles, il faut une large place au soleil ; tel est le mobile de ces ardeurs naissantes qui dédaignent les vieillards et osent leur dire : Qui êtes-vous, que prétendez-vous, voyageurs dont les pas tremblants ne sont plus en accord avec les agitations de la terre ? Aussi, sont-ils traités comme des inconnus, parce qu'ils n'ont pas été les compagnons de leurs jeux, et ne peuvent avoir l'activité et l'ardeur dont ces jeunes hommes sont possédés. Si l'homme âgé parle de son temps, des efforts accomplis, des progrès faits alors dans l'industrie, les arts et les sciences, des évolutions humanitaires auxquelles il assista, de tous ces événements qui furent sa vie, qui remplissent ses souvenirs et préparèrent un plus heureux avenir, il n'excitera qu'un sourire de condescendance, car pour la génération nouvelle, ce sont là de vieilles histoires, des contes bleus bons à entendre une fois, elle n'aura plus que de la commisération pour le vieux conteur, elle le fuira si cette évocation du passé se renouvelle.

Cela est naturel, nos enfants vivent dans le présent et l'actualité doit être leur histoire ; aussi, les grands parents, même quand ils les vénèrent, ne leur semblent qu'une nouvelle édition des patriarches bibliques ; ils s'attachent au temps présent comme à une réalité durable, et nous, accablés par

les ans, nous calculons les dures leçons de l'expérience, en pensant aux rêves trop vite évanouis et aux souvenirs si doux à notre coeur ! Le temps écoulé, semblable à un cours d'eau, ne remonte pas vers sa source.

Sachons enseigner certaines vérités à cette jeunesse insouciante, ne cessons pas de lui répéter que chaque seconde enlève une parcelle à la durée de la vie ; que le front sans rides, et la vigueur sont des biens passagers, auxquels un travail sérieux et des études continues viennent donner une valeur. Apprenons-lui la valeur de l'instant actuel, qui cesse d'être au moment où notre pensée s'y arrête comme chose présente, car, dans sa réalité, le temps est, et tout aussitôt, il n'est plus.

Celui qui n'a pas de croyance, qui ne sait s'armer pour ce voyage terrestre si agité, dans lequel, à chaque seconde tout prend fin, tout prend commencement, celui-là meurt dans l'épouvante de l'inconnu, ce tyran qui emporte individus et choses, événements et années ; le passage de vie à trépas, devient pour son intelligence et sa conscience, le cauchemar représenté par l'idée terrible du vide et de l'imprévu.

Le temps, ce mystère qui semblait voiler toutes nos investigations quand elles s'appuyaient sur la foi absolue et sans contrôle, s'éclaircit et devient compréhensible ; la limite relative du temps a sa raison d'être, quand on a sérieusement étudié le Spiritisme et su apprécier les conséquences admirables de la loi de la réincarnation, loi générale et providentielle à laquelle les esprits éclairés rendront toujours hommage.

Avant l'enseignement de la doctrine spirite, bien des intelligences ont voulu expliquer les évolutions du temps ; ainsi la science a démontré les effets et les causes des révolutions de notre globe, elle a dit en vertu de quelles lois elles se sont accomplies, mais elle n'a pu donner le pourquoi de ce résultat merveilleux, et satisfaire la curiosité bien légitime de nos âmes qu'elle a laissées aux prises avec le temps. La poésie, dans ses riants tableaux, a comparé entre elles les années et les fleurs, car elles s'effeuillent de même. La physiologie a prouvé la loi constante des phénomènes suivants : la force physique croît et décroît ; la santé s'altère, les goûts changent, les idées perdent leur fraîcheur ; l'intelligence qui s'affaiblit, rend le vouloir moins ferme, et l'homme en peu d'années n'est ainsi plus le même, mille changements s'étant opérés dans sa courte existence. La philosophie, de son côté, après avoir fait l'analyse de nos sentiments, apposé plusieurs vérités que voici : 1° Des organes le coeur est chez nous le dernier qui s'affaisse; 2° avec le temps, dans le cours de la vie, l'égoïsme s'empare peu à peu de nos sentiments ; 3° l'homme, expansif dans la jeunesse, devient, à de rares exceptions, taciturne dans la vieillesse ; 4° enfin, elle constate que cette mystérieuse évolution de toutes choses en nous et autour de nous, a de quoi surprendre la pensée humaine ; mais la philosophie n'a pu jusqu'à ce jour expliquer le pourquoi de ces faits.

Les religions ont voulu à leur tour prendre corps à corps ces phénomènes divers ; elles ont prétendu mieux les définir et n'ont donné que de vagues appréciations ; lorsque la raison demande avec instance à résoudre le problème de cette nécessité absolue de changements progressifs, des hommes éminents, tels que l'abbé Poisson, dans son livre la raison et la science, répondent : « La foi en ceci est d'un grand secours ; elle apprend plus que la science qui démontre seulement les effets et les causes ; elle fait connaître le « motif de ce grand et intéressant travail du temps. Sans la foi, l'instabilité des choses, effet du temps, est incompréhensible, et elle est effroyable pour la pensée humaine ; car c'est une destruction continue, c'est la mort selon la belle pensée de Cicéron dans ses Tusculanes : *Hoec quidem vita mors est.* Sans la foi, le temps s'écoule et tout s'évanouit, car il doit y avoir quelque chose au delà de la vie, la raison l'indique et si la science a le pouvoir de fouiller la tombe de l'homme, elle ne peut aller plus avant, elle est à sa limite et à celle où commence la foi. »

Ces réflexions, ces recherches qui ne satisfont personne, avaient besoin d'être éclairées par un Esprit vaillant ; cette mission importante a été l'oeuvre du fondateur de la philosophie spirite. Le Maître savait que les idées de religion et de morale, comme le prouve Francisque Bouvet¹⁸ « erraient éparses à la surface et dans les profondeurs du monde intelligent, comme autant d'émanations du

¹⁸ *Jésus-Christ et sa doctrine*, par Francisque Bouvet. Prix : 3 fr. 25 franco.

principe suprême, embryons divins s'incarnant et se personnifiant çà et là de temps à autres et destinés en se rapprochant, d'après la loi naturelle de croissance, de concrétion et d'unité, à former en définitive, un dogme universel et une cosmogonie conforme à la conscience universelle et aux besoins de l'humanité. »

Oui, Allan Kardec a prouvé qu'il existait une force spontanée et progressive de l'Esprit humain, résulte de la morale naturelle et de la nécessité sociale, devant donner une issue à la civilisation ; qu'après avoir erré d'autels en autels, depuis les mythes ébauchés par la métaphysique des Védas, elle avait passé successivement par la Perse, l'Égypte, la Chaldée, la Judée et la Grèce, jusqu'au christianisme actuel. Cette force, les passions de l'homme l'ont en vain dénaturée ou abaissée à l'usage des intérêts sacerdotaux. Aujourd'hui, le temps l'a mûrie ; les embryons sacrés qui, dans le principe, ont pu réagir sur l'état primitif de la barbarie et entreprendre sous des personnifications inspirées, la constitution définitive et la direction des sociétés, ces embryons ont été réunis par un grand logicien dans le Livre des Esprits, pour ceux qui ont compris sa doctrine, Allan Kardec a continué la grande oeuvre du temps. Désormais, le vieillard, à l'aide de ces vérités nécessaires, pourra courageusement et sans regrets envisager la mort, ce commencement naturel d'une autre existence; les jeunes gens, élevés dans les principes si logiques, si bien définis du Spiritisme, principes en accord avec la raison et la science, deviendront les observateurs fidèles de cette doctrine ; ils honoreront tout ce qui est respectable et seront, ainsi, prêts à surmonter les épreuves de la vie. Oui, disons-le bien haut, la régénération de l'humanité ne peut avoir lieu que par la sage observation de la philosophie spirite, loi primordiale qui est le résultat et le travail du temps.

Variétés

Une loi contre le Spiritisme

Nous lisons dans la *Revista Espiritista* de Barcelone, de juillet dernier : « Notre doctrine est sérieusement persécutée à Guayaquil, République de l'Équateur ; les livres, brochures et revues qui s'occupent de Spiritisme, sont saisis pour être brûlés en place publique ; les adeptes sont, dans ce cas, prévenus du délit de contrebande et poursuivis, ils s'expatrient pour échapper à ces odieuses persécutions, dont le but bien défini est d'arrêter les progrès continuels du Spiritisme. Le gouvernement, à l'instigation du clergé romain (clero romano), n'a pas hésité à faire une loi spéciale contre notre doctrine.

A ce sujet, voici ce que contient la lettre de notre correspondant de Guayaquil : « Au mois de décembre dernier, je vous écrivis pour vous supplier de vouloir bien suspendre l'envoi de la *Revista Espiritista*, attendu que notre gouvernement avait décrété la saisie de cette publication périodique et de tout autre imprimé qui ne serait pas conforme aux enseignements de l'Église romaine. Je crois que ma correspondance ne vous est pas parvenue, préalablement on l'aura saisie à Guayaquil comme aussi on a confisqué toutes les revues que vous avez envoyées à partir du mois de janvier ; l'autorité les a fait brûler en place publique, et les personnes à qui elles ont été adressées, seront jugées comme des contrebandiers. Je vous réitère mes instances, de ne me servir ni m'envoyer aucune brochure ou livre spirite par la poste ou la douane, non seulement le tout serait saisi par l'autorité, mais je serais aussi poursuivi pour ce grave délit. Par suite de cette persécution rigoureuse, faite au nom du gouvernement et du clergé, nous sommes tous sur le qui-vive ; nos risques sont tellement grands, qu'à l'exemple de beaucoup de nos frères, je serai peut-être obligé de quitter ce pays pour aller m'établir au Pérou, afin d'échapper ainsi à des vengeances dignes de l'inquisition. Veuillez donc sérieusement, à ce qu'il ne nous soit adressé aucun imprimé de cette nature ; je vous le répète, ces imprimés seront brûlés, et nous serions, en vertu d'une loi nouvelle et spéciale, jugés comme criminels. »

Remarque. Si dans la République de l'Équateur, notre croyance est proscrite en vertu de lois draconiennes, nous avons la satisfaction d'annoncer la création de nouveaux organes chez les peuples limitrophes ; M. Justo de Espadas nous écrit au nom de la rédaction de la Revue spirite de

Montevideo, pour se mettre, dit-il : « en rapport avec nous, et cimenter, entre tous les adeptes de la doctrine, cette union morale qui les fera tous coopérer à l'oeuvre commune. » Dans l'Amérique du Sud, toutes les Républiques n'obéissent pas à des influences fâcheuses, puisqu'à Montevideo, nos frères ne sont plus des suspects, et peuvent librement défendre leurs croyances. Nous nous empressons de présenter le désir suivant de nos frères de Montevideo : La Revista Espiritista periodico de estudios psicologicos, demande à échanger la feuille éditée par la société spirite-montevidéenne, avec toutes les publications spirites du monde.

Nous le constatons avec joie, le mouvement spirite s'accroît ; malgré les persécutions, les autodafés, tous les hommes libres, professant le culte de la vérité, tendent à se ranger sous la vaillante bannière du Maître ; tous les fondateurs sérieux d'une Revue spirite prennent comme point de ralliement le drapeau de la réincarnation et la rénovation sociale dont il annonce l'avènement définitif ; les forces humaines sont impuissantes pour arrêter ce mouvement.

Lors de l'autodafé spirite sur l'une des places de Barcelone, les journaux catholiques chantaient victoire, ils présentaient leurs félicitations à cet évêque, qui allumait lui-même le brasier élevé en vertu de son seul titre de prélat romain. Comme cet acte, digne des plus beaux temps de l'inquisition, s'exécutait sur les ouvrages spirites tant conspués, les profonds politiques de certains journaux, tels que le Siècle, inséraient les plaisanteries suivantes : « En tout cas, ce n'est pas nous qui nous amuserions à faire tourner les tables en Espagne », sans s'occuper du fait qui eût dû les intéresser, celui de la violation du droit en général. Ces vaines récriminations n'ont pu empêcher la création de feuilles spirites dans toutes les grandes villes d'Espagne.

La majorité du peuple libre des États-Unis est spirite ; cette croyance qui émancipe l'Esprit en le dégagant de la matière, sera bientôt acceptée par tous les peuples américains, et surtout par la République de l'Equateur, chez laquelle les abus séculaires et les lois ne sont plus en accord avec la forme de gouvernement, et qui édicte une loi d'État pour arrêter cette philosophie nommée le Spiritisme, cette puissance que ses contempteurs ont appelée niaiserie et rêve creux !

L'Esprit humain possède une tendance naturelle et supérieure, la curiosité ; pour voiler cette tendance, il faudrait démolir par fragments les sens dont l'homme est doué, c'est-à-dire détruire l'oeuvre de la création. Dans le cas contraire, si le gouvernement de Guayaquil veut bien laisser à ses sujets, la vue, l'ouïe, etc., etc., ne doit-il pas supprimer sa bible et conséquemment, ce mythe gracieux de la pomme offerte au premier homme, mythe grossièrement travesti pour des causes mystiques ? Ne doit-il pas emprisonner les citoyens dans les frontières de la République et s'opposer à tous les échanges, avec les peuples voisins infectés du virus spirite ? Ne pourrait-il aussi effacer la loi de la survivance de l'Esprit à la mort du corps, et empêcher toutes les communications avec les invisibles.

Les autodafés de Barcelone, d'Alicante, de Guayaquil, les index romains, ne peuvent enrayer les vues divines : l'homme s'agite, Dieu le mène, en vertu des lois immuables qui règlent l'harmonie de l'univers. Une coterie, dans un État sans lendemain, comme celui de l'Équateur, est donc un nonsens ; le décret de saisie est une monstruosité, un enfant non viable né de l'erreur et de la superstition, il nous rappelle les décisions savantes et infaillibles, prises au nom de l'Éternel par les juges de Galilée, des cardinaux, ces lumières de l'Église qui n'ont pu empêcher la terre de graviter mathématiquement autour du soleil. Bénissons les décisions antspirites et arbitraires, les peuples chez lesquels elles sont édictées font un pas en avant dans la voie du progrès ; pour la génération qui les subit, c'est une épreuve, une expiation choisie, les supporter patiemment, c'est bien semer, pour laisser récolter les nouvelles incarnations.

Frères qui vous exilez volontairement pour fuir une odieuse persécution, les spirites d'Europe vous envoient l'expression de leur sympathie ; leurs vœux et leurs pensées vous suivent en tous lieux, vos joies et vos peines ne peuvent laisser indifférente cette légion nombreuse et convaincue dont le coeur bat à l'unisson du vôtre. Croyez-le, dans les pérégrinations que de pénibles, mais utiles circonstances vous imposent, vous serez soutenus par des prières fraternelles.

Le Spiritisme à Mexico

Les lecteurs de la Revue spirite savent qu'à Mexico nous avons de nombreux prosélytes ; la société spirite de cette ville a toujours eu de bonnes relations avec le fondateur de la doctrine, et pour continuer cet échange fraternel de bons procédés, elle nous adresse le 1er et le 15 de chaque mois, la *Ilustracion espirita*, revue bimensuelle qui fait honneur à la direction entière. Nous remercions cette direction de la lettre sympathique qu'elle nous adresse, en lui présentant nos vœux bien sincères pour la prospérité du nouvel organe spirite qu'elle vient de fonder.

Nous avons traduit de cette Revue, et nous insérons textuellement, un compte rendu des ouvrages d'Allan Kardec, écrit de main de maître par M. Eleuthéros. Numéro 2 du 1er mars 1872.

« Le Spiritisme embrasse toutes les connaissances humaines ; sa doctrine est, pour ainsi dire, le résultat de toutes les vérités révélées à la raison de l'homme par la science et la philosophie, vérités longtemps réputées pour de simples hypothèses et dont les preuves nous sont aujourd'hui fournies par les relations établies entre le monde visible et le monde invisible. Entre les divers ouvrages d'Allan Kardec, il est impossible de déterminer quel est le meilleur, le plus important et le plus utile à l'humanité.

Le Livre des Esprits est la Bible sacrée de la nouvelle révélation ; Le Livre des Médioms guide, d'une façon sûre, l'Esprit incarné à travers toutes les difficultés et les dangers de la pratique du Spiritisme ; Qu'est-ce que le Spiritisme ? Est un résumé succinct, un manuel inappréciable, dans lequel se trouvent condensés et réfutés, tous les arguments que les diverses religions et écoles philosophiques ont tenté d'opposer à la sublime doctrine qui a pris pour devise ces mots : Hors la charité point de salut ; Le Ciel et l'Enfer combat victorieusement toutes les erreurs mêlées au christianisme par la théologie ; il démontre que l'éternité des peines est une absurdité ; que le ciel n'est pas un lieu de délices pour les oisifs ; que le repentir n'est jamais inutile ; enfin, il énumère tous les mérites que l'Esprit doit acquérir pour arriver à l'essence de la pureté, qui est Dieu, et jouir éternellement en accomplissant sa haute mission de progrès et de justice dans l'univers infini.

L'Évangile selon le Spiritisme est une source d'eau très limpide, dans laquelle le Christianisme a reversé sa beauté, sa morale et toute sa douceur. Ce livre n'est sujet ni à des interprétations dogmatiques, ni à des supercheries historiques. En effet, il importait peu à Jésus d'être reconnu comme Dieu, pourvu que l'humanité pratiquât, de coeur, les divins préceptes de sa loi ? Par cela même, dans cet ouvrage, phare qui doit illuminer la conscience du croyant, il n'est rien que les hommes puissent réfuter comme contraire à la vérité historique, à la raison et au libre examen. On pourra être catholique, protestant, grec ou simplement spiritualiste, mais pour être chrétien, l'important n'est pas de s'arrêter à la discussion des principes, mais bien à la stricte observance de la morale. Le christianisme est sans doute appelé à régénérer le monde ; mais que l'on essaie d'introduire dans le sein des religions asiatiques telle ou telle croyance professant des principes identiques, on la verra aussitôt repoussée comme fausse et le résultat salutaire sera alors perdu. Mais si, au contraire, vous tentez d'inculquer à des peuples nouveaux le Spiritisme pur qui est essentiellement chrétien, tirés du sommeil léthargique dans lequel leurs éléments de progrès étaient restés plongés, par suite de l'insuffisance de Boudha, de Confucius ou de Mahomet, ces peuples se grouperont autour de la bannière de la croix, proscrivant les vaines formules et reconnaissant que l'unique autel de l'Être suprême est le coeur purifié par la vertu ; son seul temple, l'espace ; son hymne, l'harmonie de la création révélée par la pensée spirituelle ; l'amour son encens, et l'humanité de tous les astres son sacerdoce.

Enfin, l'ouvrage d'Allan Kardec, qui captive le plus par sa transcendance, son langage, sa logique et son érudition, est celui qui a pour titre : la Genèse, les Miracles et les Prédications, selon le Spiritisme. Dans la première partie, l'auteur démontre l'accord qui existe entre les lois qui régissent toutes les oeuvres du Créateur et les découvertes de l'astronomie, de la géologie et de la paléontologie. La nature se voit débarrassée de ce caractère étrange que les traditions des peuples primitifs lui imprimèrent avec le sceau de leur rudesse ; les humains connaissent aujourd'hui la terre qu'ils habitent, les forces qui agissent sur elle et en elle depuis sa naissance ; ils agrandissent sans

cesse le cercle de leurs connaissances scientifiques, les élevant jusqu'au vol éternel des nébuleuses que le souffle du Seigneur sème dans l'espace comme une poussière féconde. Ce livre n'est pas seulement consacré à l'apologie de la raison et au travail investigateur des générations ; car dans ces pages sublimes, l'admiration de Dieu laisse des traces éblouissantes ; en marchant dans la voie de la vérité en s'inclinant devant les merveilles de la création, le Maître laisse toujours prédominer les idées chrétiennes de fraternité, de charité et de liberté ! Après chaque phrase, il faut noter l'éternel recueillement que tant de prodiges imposent à l'intelligence de l'homme ; chaque pas que l'on fait sur ces gradins titaniques nous porte à élever notre âme de l'infime matière jusqu'au Ciel éthéré, et la conscience de notre petitesse nous crie sans cesse : A genoux, orgueil humain ! Humilie-toi, arrogant impie ! Et les astres poursuivent leur marche en chantant les strophes de l'immortel poème de la Divinité.

Dans la seconde partie de cet ouvrage, Allan Kardec s'applique à démontrer, à l'aide du raisonnement, et de l'authenticité de faits récents dont l'explication n'a pu être donnée que par le Spiritisme seul, que les miracles de l'Évangile, qu'ils aient eu lieu ou non, tels que la tradition nous les transmet, entrent dans la catégorie des phénomènes parfaitement naturels, dont la cause doit se rechercher : 1° parmi les agents physiques qui font partie de la création, tels que l'électricité, la lumière, la chaleur et le magnétisme animal ; 2° parmi les fluides invisibles, impondérables dont disposent les Esprits, soit pour aider les mondes, dans l'incubation de toutes leurs périodes progressives, soit pour produire certaines manifestations qui, aux yeux des masses ignorantes, passent pour des prodiges dérogeant aux lois de la création. Jésus, sans entrer dans aucune considération sur son origine divine ou humaine, ce qui ne ferait rien à la chose, était, sans doute, un Esprit éminemment élevé, et doué par Dieu, au suprême degré de toutes les aptitudes médianimiques dont les hommes, aujourd'hui comme toujours, ont joui dans une faible proportion ; cet Esprit, lorsqu'il viendra de nouveau illuminer la terre, ne se réincarnera que dans une nature aussi pure que celle du Nazaréen. De cette façon, il reste prouvé que jamais l'auteur de toutes choses n'a établi de lois qui puissent être violées à chaque instant ; on a vu de tous temps ce que l'on nomme des miracles, c'est-à-dire des phénomènes qui, aujourd'hui sont amplement expliqués par la science ; mais il faut accorder à des hommes vraiment vertueux la faculté d'employer ces lois peu connues ou plutôt ignorées, afin de produire des faits qui, au lieu de faire nier la toute puissance de Dieu, amènent au contraire les hommes à rechercher les causes qui doivent le faire progresser.

Quant aux prédictions, les peuples de tous les temps ont eu leurs magiciens, voyants ou prophètes, oracles ou sibylles, dont quelques-uns ont été plus exacts que les autres dans leurs prophéties ; mais ce fait, qu'explique parfaitement le Spiritisme, avec la même logique et la même précision qu'il explique les problèmes moraux et métaphysiques les plus abstraits, se voit, de nos jours, reproduit à chaque instant, étant données certaines conditions pathologiques que nous désignons sous le nom de somnambulisme spontané ou magnétique, et devant lequel sont toujours venues se briser les plus scrupuleuses combinaisons du matérialisme. Nous ne parlons ici que de phénomènes généralement connus ; mais nous pourrions alléguer en faveur de ce que nous avançons, une foule de cas qui se présentent dans les pratiques spirites ; tel est le résumé succinct que nous avons fait des œuvres d'Allan Kardec pour servir d'introduction au chapitre Uranographie générale, que nous nous proposons de traduire, de l'ouvrage la Genèse selon le Spiritisme, avec l'intention d'être utile aux lecteurs de l'Illustration. »

Eleutheros

Peintures d'outre-tombe

La Revue britannique nous révèle une curieuse exposition de tableaux posthumes ; en voici la traduction : « Si vous venez à Londres, écrit le correspondant de la Revue, n'oubliez pas de faire une visite à M. Charles Swan, jeune médium, demeurant chez son oncle, M. James Wilson, quincaillier, Market square. Ce spirite reçoit toutes les nuits une société variée d'Esprits du monde ancien et du monde moderne, ayant appartenu à presque toutes les professions pendant leur vie sur

notre planète, philosophes et guerriers, musiciens et dentistes, mais peintres surtout, qui s'appelaient Van Dyck, Ruysdael, Hogarth, Turner-Eastlake. Ces artistes daignent guider eux-mêmes avec leurs mains invicibles la main visible du jeune Charles, et lui faire tracer des esquisses, des portraits, des paysages, des tableaux à figures, fac-simile des oeuvres qu'ils continuent de peindre eux-mêmes dans leurs ateliers des demeures célestes, où ils ne cessent d'exercer leur art. N'est-ce pas là une galerie merveilleuse, digne de l'attention d'un amateur ?... »

D'après *l'Human Nature*, un des huit recueils périodiques du Spiritisme britannique, On peut voir opérer Charles Swan, et voici comment l'atteste un des témoins oculaires : « A neuf heures du soir, le médium artiste met son costume d'atelier et s'assoit devant un chevalet, renversant sa tête sur un traversin placé au dossier de sa chaise ; M. Wilson lui impose simplement les mains sur l'occiput, et il suffit de quelques passes pour le rendre inconscient.

Quelques-unes de ces peintures sont réellement frappantes et attestent une grande puissance de conception, quoique l'exécution laisse quelque chose à désirer. Cette restriction prouverait que la main du médium ne se laisse pas toujours docilement guider par la main des grands artistes défunts. Quelques-unes des toiles de cette galerie intéresseraient vivement M. Figuiet et les auteurs qui prétendent avoir deviné quelles transformations nous subissons le lendemain de la mort, et qui nous ont transportés dans l'atmosphère du soleil, de la lune, de Jupiter, de Mars, de Vénus, de Mercure, de Saturne, etc... »

Le Nord du 25 mai 1872. Pour copie conforme : M. W. de S.

Correspondance

Séances spirites à Chicago et à New-York

Notre ami E. Bloche, dont nous avons déjà, entretenu nos lecteurs dans la Revue de février 1872, au sujet de la photographie d'Esprit qu'il avait si heureusement obtenue à Boston lors de sa visite à M. Annuler, nous a adressé trois lettres dont les extraits suivants viennent confirmer la réalité des faits médianimiques insérés dans nos deux précédents numéros sous les titres Une semaine à Moravia et une séance chez le Dr Slade.

Il ne s'agit plus ici du témoignage de personnes qui nous soient étrangères, ni de relations extraites des journaux de Boston, mais bien de l'affirmation de trois Français pouvant parler de visu et de audita, et parmi lesquels est notre ami, E. Bloche lui-même ; les autres, deux frères ses amis intimes. Nos lecteurs verront par ces remarquables extraits, que les circonstances qui ont provoqué ces manifestations intéressaient les trois personnes qui en ont été témoins, elles avaient en ce qui concerne notre ami, une cause trop douloureuse pour laisser place au moindre doute dans la pensée des gens même les plus prévenus, sinon les plus sceptiques. Nos lecteurs y verront également, ainsi que nous l'avons déjà dit, que ces manifestations sont données, par les Esprits, à des médiums résidant aux points les plus opposés, de l'autre côté de l'Atlantique.

0..., le 12 avril 1872.

« Bien chers amis,

Votre bonne lettre du 20 juillet contenait la photographie que vous savez. Cette jolie petite tête, pour moi, représente la France que je ne reverrai probablement plus, car il me serait impossible de vivre éloigné de la tombe où reposent les restes de ma compagne chérie. Qui viendrait cultiver les fleurs que j'y ai semées ? Elle serait bientôt cachée par les mauvaises herbes, si je n'étais plus là pour les arracher. Oh ! Non. Il me semblerait que je l'abandonne seule, délaissée sur une terre étrangère où elle a bien voulu me suivre ; je ne dois donc pas l'abandonner ; je resterai près d'elle et si je retournais habiter la France, c'est que j'aurais les moyens d'y faire transporter ses restes. Je sais bien que cette idée n'est pas très spirite, et que je ne dois considérer ce corps qui se réduit en poussière, que comme un vêtement usé, mais je suis encore sous l'influence de la matière, et je sens que je serais malheureux si j'agissais autrement.

D'après les quelques mots obtenus par madame X., ma pauvre amie n'était pas encore dégagée au moment de son évocation ; cela m'étonne, car sans comprendre toute la portée de la doctrine, elle en savait assez pour ne pas être aussi longtemps dans le trouble ; d'autant plus qu'elle a eu le pressentiment de sa mort. Elle me disait encore la veille de mourir : « Aujourd'hui j'ai rêvé d'enterrement, l'on dit que c'est signe de mariage ; c'est sans doute ton mariage, car je sens que je n'ai pas longtemps à vivre. »

Ah ! J'étais bien loin de m'attendre à cette cruelle séparation ; mais ne craignez rien, je suis spirite ! J'aurai donc le courage de supporter cette nouvelle épreuve, la plus terrible de toutes, car je dois l'avoir méritée. Je ne vous dirai pas de prier pour elle, car je ne doute pas que vous l'ayez déjà fait ; il paraît que je ne prie pas bien ou que Dieu ne veut pas m'exaucer, puisque mes prières ont été impuissantes à la tirer du trouble ; je n'en prierai pas moins du mieux que je pourrai, elle finira peut-être par m'entendre. Aussitôt que ma garde-robe sera un peu remontée, j'irai à New-York chez le docteur Slade ; croyez bien que je ne regarderai pas à dix dollars, s'il le faut, pour avoir le bonheur de la voir et de l'entendre.

En attendant, je vous envoie sous une autre enveloppe une lettre que je viens de recevoir de Chicago ; elle m'est adressée par deux jeunes Alsaciens qui sont venus de France avec nous sur Belvetia, et qui ont aussi passé l'hiver à H. Ils se nomment Albert K. et Edouard L. Ils sont à Chicago depuis le mois d'avril. Cet hiver, je les ai initiés au Spiritisme ; en leur écrivant dernièrement, je les priai d'aller à la séance de madame Maud E. Lord, d'abord pour se convaincre et pour me donner des détails sur les faits qui s'y passaient. Cette lettre est très intéressante, et l'on peut ajouter foi aux paroles d'Edouard L., il est incapable de mentir. Si vous croyez qu'elle mérite d'être publiée, je vous prie de ne mettre que les prénoms et la première lettre du nom de famille, car leurs parents habitent l'Alsace, et ces lignes pourraient quelquefois tomber sous leurs yeux ; peut-être cela ne ferait-il rien, mais je n'ai pas le temps de leur demander avis à ce sujet.

Votre tout dévoué, E. Bloche. »

Chicago, 30 juillet 1872.

« Cher ami,

Je m'empresse de vous écrire pour vous donner cette fois de meilleures nouvelles des New Spirit Rooms de Chicago. Quand j'ai reçu la lettre dans laquelle vous m'en parliez, j'étais encore chez le jardinier fleuriste et j'habitais hors des limites de la ville, dans l'endroit nommé Hyde park, c'est-à-dire à environ huit milles de West Madison street. J'y suis allé, néanmoins, le premier dimanche et en arrivant au n° 341, j'ai trouvé le rez-de-chaussée occupé par un magasin d'instruments de musique, et le seul étage au-dessus avait des tableaux de marchand de confection, sur la porte d'entrée du couloir, une simple bande de papier, sur laquelle était écrit tout simplement : « Madame Jorgensen. » Rien de plus ni de moins. Malgré cela je serais entré pour m'informer, mais le mépris pour le Spiritisme que m'ont témoigné les quelques Anglais et Américains, zélés protestants auxquels, par hasard, j'en avais parlé, m'en empêcha et je m'en allai tout ennuyé. Le dimanche suivant, j'achetai un Banner of Light, dans lequel je lus sous l'article : New Spirit Booms que Mrs. Jorgensen, Mrs. Maud E. Lord, etc., etc. résidaient au n° 341 W. Madison street, et pouvaient être consultées, on invitait tous les médiums à y venir ; mais il n'y avait rien de clairement expliqué, ni de précis ; ce que cela m'apprenait, c'était la signification du nom que j'avais lu le dimanche précédent, de Mrs. Jorgensen. Diverses circonstances m'empêchèrent d'y aller ce jour-là et les dimanches suivants ; enfin n'étant plus éloigné que de deux milles de W. Madison street, dimanche dernier je me suis donc dirigé vers le n° 341, je suis entré et j'ai demandé Mrs Jorgensen ; elle est venue me parler et m'a invité à venir mardi à la séance de Mrs Lord. Elle m'a remis un prospectus sur lequel il était dit : que Mrs Lord donnait des séances trois fois la semaine, les mardi, jeudi et samedi au prix de 1 dollar (5 fr.) par gentleman et un demi-dollar par lady. J'y suis donc allé mardi à 8 heures du soir ; il y avait environ, trente personnes.

On disposa les chaises en rond, une pour chaque assistant, et au centre du cercle, une pour Mrs

Lord. Chacun s'assit et l'on rapprocha des chaises le plus près possible l'une de l'autre, puis chaque assistant prit de sa main gauche la main droite du voisin, pour établir le courant magnétique. Mrs Lord nous dit que la chaleur, qui était grande ce soir-là, nuisait au résultat de la séance et exprima son regret qu'il y eût si peu de ladies (deux contre vingt gentlemen), ce qui n'était pas favorable non plus. Les lumières furent emportés, les portes fermées, nous étions dans les ténèbres les plus épaisses. La première chose que l'on entendit, fut le bruit produit par des mains qui en frappant dans celles de Mrs Lord, imitaient quatre ou six mains frappant presque à la fois ; puis l'on sentit comme un vent produit par des éventails ; un des assistants dit que sa main était pressée par celle d'un Esprit et tous, à tour de rôle, se sentaient touchés à la main, aux genoux, au visage ; mes mains et mes genoux étaient frappés par des mains véritables. Mrs Lord dit qu'elle voyait un petit garçon qui allait de l'un à l'autre et l'on entendit distinctement une voix qui disait : - Papa.

Tout le monde l'entendit très distinctement. Puis Mrs Lord dit qu'elle voyait derrière mon voisin de gauche un marin, un homme grand et fort, qui semblait avoir été noyé. Celui-ci répondit qu'il avait eu pour ami un marin qui s'était noyé il y avait deux ans, et qui ressemblait parfaitement à la description qu'en donnait Mrs Lord ; l'Esprit vint le caresser au visage et à la barbe, et moi, je sentis sa main frapper sur ma main gauche avec force et bruit. Les manifestations continuèrent toujours ; Mrs Lord engagea les assistants à chanter, et une guitare appuyée contre le genou d'une dame, fut soulevée et se mit à jouer d'elle-même tout le temps qu'on chantait et même un peu plus longtemps, puis elle s'enleva en l'air, et fit, à moitié, le tour du cercle en frappant deux ou trois personnes à la tête ; je la sentis passer devant ma tête qu'elle effleurait, mais elle avait touché assez fortement celle de mon voisin. Les mêmes phénomènes se continuèrent ; Mrs Lord vit ensuite un jeune homme qui se tenait devant mon voisin, et on entendit encore très distinctement une voix qui disait : - Speak Brother.

La personne placée après mon voisin de droite fut, pour ainsi dire, assaillie ; les Esprits frappaient au visage, à la joue, serraient à la poitrine à tel point ce pauvre homme qu'il tremblait et grelottait, aussi demanda-t-il la permission de sortir du cercle, ce qui lui fut accordé ; il dit qu'il était trop médium pour rester dans le cercle et qu'il voyait des Esprits, mais indistinctement.

Mrs Lord me dit qu'elle voyait derrière moi, « a lady of fair complexion with brown hair (une jeune femme de physionomie agréable avec une chevelure de couleur brune.) Ami Bloche, je pensai que, peut-être, c'était votre chère femme ; ayant demandé si je pouvais la questionner, le médium me répondit qu'elle ne la voyait que comme une ombre fugitive, et que cela ne se pouvait en ce moment.

A neuf heures et demie, on rompit le cercle et on nous montra une cellule d'environ 1 mètre 20 centimètres de largeur sur 0 mètre 80 centimètres de hauteur ; nous frappâmes sur les murs pour nous assurer qu'il n'y avait pas de porte cachée ; j'ai relevé le tapis et examiné le plancher, les murs et le plafond, sans voir aucun indice de trappe ou de cachette. Dans la porte de la cellule, il y a un trou rectangulaire d'environ 0 mètre 40 centimètres de haut sur 0 mètre 30 centimètres de large, derrière lequel pend un rideau en coton, fendu dans sa longueur, mais dont les parties se recouvrent. Alors, deux des assistants, deux hommes, ont lié Mrs Lord avec une longue corde, les mains derrière le dos. Ces deux personnes assistaient pour la première fois à la séance ; l'une d'elles dit qu'elle avait fait, exprès, quarante milles pour cela. La chambre où nous étions était éclairée de telle façon que le trou rectangulaire dont j'ai parlé plus haut, fût un peu dans l'ombre. Aussitôt que le médium, Mrs Lord fut entrée dans la cellule les mains attachées derrière le dos, de petites mains soulevèrent le rideau et se montrèrent, et la voix de l'enfant qu'on avait déjà entendue dit deux fois : Papa. Puis d'autres mains se présentèrent encore. Parfois le rideau semblait s'ouvrir un peu, d'autres fois il me semblait que les mains passaient au travers de l'étoffe ; enfin, on entendit le bruit de la corde qui était longue, tomber des mains de Mrs Lord, un Esprit passa sa main à travers le rideau et la jeta tout enroulée au milieu de la chambre, et simultanément, Mrs Lord sortit de la cellule, elle avait les mains libres.

Elle fut encore liée par devant, et, à peine fut-elle entrée dans la cellule, qu'une main écarta les

rideaux et jeta dans la chambre un morceau de la corde coupée, puis quelques minutes après, Mrs Lord frappa à la porte et sortit les mains liées sur le dos ; il y avait bien une dizaine de noeuds, tous quadruples ou sextuples, la personne la plus adroite n'aurait jamais pu faire cela elle-même, et tout le temps que ceci a eu lieu, des mains se sont montrées au rideau.

Quand elle entra pour la troisième fois, elle avait les mains non liées, et, il s'est présenté une figure, mais tellement fugitive, qu'on ne pouvait que l'entrevoir ; on demanda alors à l'Esprit de se montrer plus longtemps s'il le pouvait, ce qu'il a encore fait quatre ou cinq fois, et assez longtemps chaque fois, tout le monde le voyait nettement ; à l'une de ses apparitions, en se retirant, il s'est incliné ; il me semblait venir moitié à travers le rideau, moitié par le rideau entr'ouvert. Personne ne le connaissait ; le mari de Mrs Lord nous dit que cet Esprit venait à toutes les séances, et qu'il leur parlait aussi dans la nuit, ne pouvant comprendre son langage, il a pensé que ce devait être du français. Cet Esprit avait la tête un peu chauve et une moustache ; il m'a paru ressembler beaucoup à Allan Kardec ; à ce moment, je n'avais pas le temps de raisonner ; j'étais tout yeux et tout oreilles. Mais depuis, en réfléchissant, je ne puis m'empêcher de penser, que j'ai vu la même physionomie sur une carte portrait d'Allan Kardec.

En entrant cette troisième fois sans avoir les mains liées, Mrs Lord avait pris un bouquet de fleurs et une sonnette ; le bouquet fut rompu, les fleurs furent jetées par des mains et par le trou, en même temps la sonnette se fit entendre. Lorsque Mrs Lord sortit cette dernière fois, elle avait les mains fortement liées avec son mouchoir de poche.

La séance fut terminée à dix heures trois quarts, Mrs Lord me parut très fatiguée.

Je pense que mardi prochain j'y retournerai ainsi qu'Albert. Je dirai alors que je crois connaître l'Esprit qui s'est montré. Peut-être, aussi, aurons-nous des communications de notre chère défunte.

Vos amis alsaciens,

Édouard L., Albert K. Chicago (Illinois,) East Adams street, 131. »

Chicago, le 28 août 1872.

« Cher ami,

« Mardi dernier, Albert et moi avons de nouveau visité les Spirit Booms dans W. Madison street. Le cercle était mieux composé que la dernière fois. Les dames et les messieurs alternaient assis en rond. Lorsque le cercle fut fermé ; Mrs Lord appuya une guitare aux genoux d'Albert. La soirée était encore excessivement chaude. La scène de la guitare fut la même qu'à la dernière séance. Puis les Esprits sont venus toucher les mains des uns, les genoux des autres.

On entendit la voix d'un Esprit, qu'une dame reconnut pour celle de son père. La voix dit ces mots : My Dauyther ! sawful nice. (Ma fille ! c'est imposant et beau.) » La dame eut le bonheur d'échanger encore deux ou trois phrases avec lui.

Mrs Lord voyait des Esprits se tenir près de la majeure partie des assistants qui, pour la plupart, les reconnurent d'après le signalement qui leur en fut donné, mais peu ont eu le plaisir de pouvoir leur parler. La guitare, appuyée aux genoux d'Albert, s'est mise à jouer mais très faiblement, elle donnait des sons très vagues, comme une personne qui ne saurait pas jouer et qui passerait les doigts sur les cordes pour faire venir des sons doux et faibles ; tout en jouant, la guitare s'est levée en l'air et s'est placée sur la tête d'Albert en le frappant à plusieurs reprises, puis elle est venue se poser sur la mienne, en s'élevant et se laissant retomber tout doucement sur ma tête, est allée et venue plusieurs fois d'Albert à moi et réciproquement, se plaçant alternativement sur nos épaules droites en me bourdonnant dans l'oreille, puis elle s'est reposée à terre,

Mrs Lord me dit qu'elle voyait devant moi : « A little lady of very fair complexion with black liais, who seeks per busband » (une petite dame d'une physionomie très agréable, avec une chevelure noire, qui cherche son mari). Je lui demandai d'autres renseignements, et si c'était une dame française ? Elle répondit : Oui, c'est une Française encore jeune et qui cherche son mari. Seulement, je ne sais pas comment elle pouvait comprendre tout cela rien qu'en la regardant, car ni les autres ni moi n'avons entendu parler. En ce moment, j'eus le sentiment que votre chère femme était devant

moi ; elle me serra la main droite dans la sienne et me caressa les joues et le front ; je suis tout sûr que c'était elle, bien que je ne l'aie pas vue. Malheureusement je n'ai pu arriver à converser avec elle. Quand j'ai senti que l'on me serrait la main, j'ai demandé : « Qui êtes-vous, vous qui venez vers moi ? Est-ce vous, madame Bloche, qui êtes venue me serrer la main ? » Je fis encore plusieurs autres questions, mais je n'ai pas eu de réponse.

Mrs Lord me dit encore que devant moi se tenait une vieille dame du peuple « old rough lady » avec des cheveux blancs ; d'après la description qu'elle m'en fit, j'ai reconnu que c'était ma grand-mère qui est morte lorsque j'avais treize ans et qui m'aimait beaucoup, étant son unique petit-fils ; je lui ai parlé en alsacien, mais sans obtenir de réponse.

Quand Mrs Lord est entrée dans la cellule, personne n'ayant voulu la lier, elle a emporté la corde avec elle, et quand elle a demandé à ressortir, elle était si fortement attachée, qu'on eut la plus grande peine à la délier. Il s'est présenté beaucoup de bras et de mains ; puis la scène du bouquet et de la sonnette s'est renouvelée et fut exécutée comme je l'ai déjà dit.

Enfin nous vîmes deux figures : la première était celle que dernièrement je croyais être Allan Kardec, je m'étais trompé et ce n'était pas lui. Ni l'une ni l'autre ne furent reconnues par les assistants, ce qui m'étonne, parce que ce soir-là, quatre ou cinq personnes avaient eu le bonheur de parler avec leurs parents ou amis. Je suis bien convaincu, aujourd'hui, de l'existence du monde invisible et suis bien persuadé que c'est votre chère femme et ma chère grand-mère qui se sont manifestées à moi à la séance spirite.

Vos amis alsaciens,

Édouard L., Albert K. » (A continuer.)

Remarque. Nous regrettons que l'étendue de ces documents ne nous permette pas de les insérer en entier dans le présent numéro. La Revue de décembre contiendra l'intéressante séance de notre ami Bloche chez le docteur Stade ; les extraits ci-dessus ont été puisés textuellement sur les originaux des lettres adressées à M. Bloche par ses deux amis alsaciens, lettres que celui-ci nous a renvoyées pour que nous puissions en affirmer l'authenticité.

Dissertations spirites

Soulagement des Esprits souffrants (suite).

5 octobre 1870. Médium M. N.

L'Esprit familial. L'Esprit Baptiste demande à vous voir.

D. Qu'il soit le bienvenu avec la permission de Dieu.

Baptiste. Mes chers maîtres, oh ! Je souffre encore, mais bien moins que je n'ai souffert. Je ne suis plus sur le bord de l'abîme où je croyais être toujours. Je voudrais bien vous dire où je suis, mais moi qui ne fus qu'un être grossier, presque matériel, je pourrai difficilement me faire comprendre. Je crois que je suis sur une bonne pente et je le crois, d'abord parce que je souffre infiniment moins, ensuite parce que je puis prier. Oh ! C'est une bien douce consolation que la prière ! Si, au lieu de m'enivrer sur votre terre qui est aussi la mienne, j'avais donné quelques instants à la prière, je crois bien que je serais arrivé à me corriger de ce vilain défaut qui m'a fait oublier Dieu. Je me suis rangé au nombre des animaux. Croyez-vous que je n'ai pas subi ma peine en proportion de la gravité de ma faute ? Oh ! Si... trois, peut-être quatre ou cinq ans de torture, et si je ne vous avais pas rencontrés, elles dureraient sans doute aussi intolérables qu'autrefois. Enfin, je suis retiré et bien retiré. Savez-vous comment je souffre maintenant ? Je ne souffre plus corporellement, je souffre intérieurement. J'ai un bourreau au-dedans de moi qui me reproche toujours ma brutale passion. Quelqu'un ou quelque chose me dit, non, me fait sentir qu'il faut que je prie et que je demande pardon. Il n'y a que par ce moyen que j'arrive à diminuer mes souffrances que ce monstre intérieur me fait endurer. Mais par vos prières et avec l'aide de Dieu, j'espère vaincre cet ennemi comme j'ai vaincu les autres que j'ai laissés derrière moi. Je sens qu'il faut que je me retire. Baptiste qui vous remercie.

D. Nous prions l'Esprit Baptiste de ne plus nous appeler à l'avenir que ses frères et ses amis.
L' Esprit familier. L'Esprit Baptiste vous considère comme supérieurs à lui, c'est pourquoi il vous prend pour tels et vous donne ce titre. C'est chez lui le sentiment profond de la reconnaissance ; il est très sincère, ne l'oubliez pas et priez pour lui.

D. Est-il près de nous quelque autre Esprit souffrant qui veuille se communiquer ?

P. Il y a bien des anciens camarades de Baptiste, mais leur temps n'est pas venu. Vous les aurez pourtant plus tard. C'est vous qui serez chargés du soin de les moraliser, mais c'est à Baptiste qu'est réservée la tâche d'aller les chercher, et, comme vous le voyez, il n'est pas encore assez avancé pour cela. Il peut pourtant arriver que quelqu'un d'entre eux veuille ouvrir les yeux et revenir sur son passé ; quand cela sera, vous le saurez.

5 novembre 1870.

Baptiste. Pas moins, ils se décident à venir, j'en suis bien aise. Pourvu que vous ayez plus d'autorité que moi près d'eux, ils ne veulent pas me croire, ils m'appellent un converti. Pauvre Baptiste, me disent-ils, es-tu capable et digne de nous convertir ? Ils sont trois ensemble. Converti, je l'admets, oui, je suis bien converti, car j'ai en horreur la sale passion de boire qui a été la cause de mes malheurs et de ma mort. Je vous suis bien reconnaissant et je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu. Je vous en conjure, parlez-leur directement.

D. Veuillez, puisqu'ils sont trois, nous dire leurs noms afin que nous puissions plus facilement les interpeller ?

Un Esprit. Dire nos noms, toi, non, nous te le défendons.

Baptiste. — Eh bien ! Dites-le, vous.

Un Esprit. Oui, et je n'ai pas honte. Moi, je me nomme Philippe. J'ai pourtant un neveu qui est prêtre, peut-être curé, pourquoi ne m'appelle-t-il pas, lui ?

D. Philippe Prisset ? Philippe. Sans doute.

D. Avez-vous bien conscience de voire mort ?

Philippe. Oui.

D. C'est moi qui suis allé retirer votre cadavre de l'étang de la B. où vous vous étiez noyé.

Philippe. Je ne me souviens pas de vous.

D. Baptiste vous a amené près de nous afin que nous tâchions d'appeler votre attention sur votre triste position, et de vous faire entrevoir que vous ne pouvez y rester sans craindre de plus grandes souffrances.

Philippe. Tiens, tiens, tiens, que dites-vous de cela, camarades, Baptiste n'est pas si sot, il nous y a amenés.

D. Il a bien fait, car son intention est bonne et vous devez lui en savoir gré.

Philippe. Turlututu, rengaine, donne à boire aux girons.

D. Laissez ce langage et tâchez de comprendre que puisque vous avez quitté la terre, vous devez maintenant songer à votre avenir.

Philippe. J'ai quitté la terre, parbleu, je le sais bien ; n'ayant pas beaucoup d'argent pour boire du vin, j'ai bu de l'eau. Oh ! Il ne m'a pas fallu un grand temps pour quitter la terre. On m'a dit que j'avais fait une vilaine mort, vous dites que vous m'avez vu, je n'étais donc pas beau ?

D. Cela est vrai : votre corps était ballonné, votre figure enflée et violette. Mais, mon ami, vous devez souffrir actuellement, et il ne vous est pas possible de rester dans une pareille situation. Réfléchissez donc et tâchez de nous comprendre, nous pouvons vous aider.

Philippe. Vous dites que je souffre, je ne suis pas en paradis... Eh bien ! Je suis avec le paradis, hein, parle donc, toi ?

Un autre Esprit. Tu n'es qu'un gros blagueur, tu as l'air de tourner tout au ridicule ; moi, je commence à me fatiguer de cette vie. Je me nomme Paradis. Je me suis jeté à l'eau dans la S.... J'étais ce qu'on appelle un mauvais sujet ; j'ai laissé ma famille dans la douleur et la honte. Ris-en si tu veux, mais cela me fait du bien de divulguer ce que j'étais sur la terre. Oh ! Parlez, vous autres,

vous n'avez pas l'air de plaisanter. Je n'aime pas ce sourire ironique avec lequel tu me regardes. Parlez !

D. Nous voyons, mon ami, que vous comprenez mieux nos intentions que votre camarade. Déjà cette triste vie vous fatigue. Suivez l'exemple de Baptiste. Il a profité de nos conseils et il s'en trouve bien. Plusieurs fois déjà il est revenu vers nous, nous faire part de son amélioration ; il n'a pas été ingrat et il veut même maintenant vous amener à faire comme lui, écoutez-le.

Paradis. Alors, c'est bien vrai qu'il se trouve mieux ; jusque- là, nous croyions que c'était un air qu'il se donnait.

D. Non, c'est la vérité ; si votre intention est sérieuse, quittez votre compagnie habituelle.

Paradis. On devrait nous séparer.

D. C'est à vous à les quitter et à ne plus écouter leurs conseils qui ne peuvent vous être utiles ; laissez-les et n'allez plus avec eux.

Paradis. Ils disent déjà que je suis un lâche et un mauvais camarade, Baptiste seul est de mon côté.

D. Laissez-les dire, ne vous préoccupez pas de leurs injures, et n'écoutez plus que votre bon camarade Baptiste, vous ne pourrez qu'y gagner, je vous engage à réfléchir à tout ce que vous venez d'entendre et vous verrez qui a raison.

Paradis. Dites-leur adieu, si vous voulez, mais je leur dis au revoir et je les prie même de demander la permission pour moi de revenir les trouver. Qui que vous soyez, je vous remercie...

D. Quand vous reviendrez, j'espère que vous aurez persévéré dans les sentiments que vous venez de manifester, et que la réflexion vous aura amené dans la bonne voie.

Baptiste. Il n'a rien entendu de ce que vous venez de lui dire, ils sont partis. Il y a longtemps que je leur dis de faire ce que vous m'avez enseigné. Je vais continuer mes exhortations. J'y tiens et cela me soulage, leurs sarcasmes ne me font pas grand mal.

D. Pouvez-vous nous dire le nom du troisième que vous avez amené et qui n'a pas parlé ?

Baptiste. Je n'en ai ni l'ordre ni la permission.

D. Je pense que vous devez vous attacher plus particulièrement à moraliser Paradis : il se rendra plus facilement, et peut-être les autres suivront-ils ensuite son exemple.

Baptiste. Ce n'est pas moi qui suis chargé de régler cela.

D. Nous vous donnons cet avis, continuez votre tâche et cherchez à les amener tous.

Baptiste. Je suivrai vos avis.

D. Et vous, Baptiste, comment vous trouvez-vous actuellement ?

Baptiste. Oh ! Moi, je ne suis pas encore bien heureux, mais je suis content de souffrir, car je le mérite. Il me semble que je devrai cette fois me rappeler ma punition. Je n'endure plus cette soif intolérable. Je ne crains plus de tomber, car je suis complètement retiré de l'endroit dangereux où je me croyais placer. Je voudrais bien rester encore, mais je m'éloigne involontairement. Voyez mon regard qui implore votre pitié, priez pour moi.

(A suivre.)

De la télégraphie humaine

(Voir les numéros de mars et avril 1872.)

« J'espère que nos efforts fluidiques renouvelés à plusieurs reprises dans la journée, ne seront pas sans fruit pour l'accomplissement du travail que nous poursuivons ensemble, la télégraphie humaine. En effet, ces tentatives réitérées avec toute l'énergie de la volonté, contribueront puissamment, ce me semble, à allonger de chaque côté, le lien fluidique qui finira par unir nos deux périsprits.

Je ne sais si je me trompe : mais voici de quelle manière, à mon sens, doit s'opérer le travail fluidique, appelé à juste titre, d'assimilation périspiritale. Il y a dans les profondeurs de l'atmosphère céleste, des molécules de fluides spirituels, isolées et perdues au milieu de la masse des gaz et des fluides matériels ; il m'a été dit qu'elles provenaient du rayonnement périspiritale des Esprits supérieurs. L'action fluidique consiste à dégager ces molécules des éléments matériels qui les retiennent,

et à les joindre à notre périsprit, en les rendant à la circulation fluidique ; la volonté est l'instrument de cette opération.

Par la volonté, nous mettons notre fluide en mouvement et nous lui communiquons une sorte de vibration moléculaire. Ce mouvement a pour effet d'attirer les molécules inertes qui, en raison de leur affinité, vont se confondre dans le fluide périsprital ; il se produit, si je puis employer cette grossière comparaison, un résultat analogue à celui de l'aimantation, qui communique à un morceau de fer la vertu d'attirer la limaille. Il ne faut pas s'étonner si le travail fluidique ainsi expliqué et compris, marche avec une lenteur capable de décourager les expérimentateurs qu'une volonté inébranlable, que la certitude de la réussite finale n'animent pas.

Plusieurs causes peuvent contribuer à retarder notre marche vers le but que nous poursuivons : le premier, et le plus grand obstacle, consiste dans l'innombrable multitude de pensées égoïstes, qui, en raison du peu d'avancement moral de ses habitants, s'échappent de la terre, formant une atmosphère méphitique aussi nuisible à l'âme, que l'était au corps des premiers animaux, l'acide carbonique des anciennes périodes géologiques.

Si tous les hommes n'avaient que de bonnes pensées et des aspirations charitables, le fluide universel serait composé de molécules homogènes d'une parfaite pureté, et l'assimilation s'opérerait presque instantanément, sans aucun effort de notre part, et en vertu de la seule loi des affinités. Malheureusement, il n'en est pas encore ainsi ; nous devons avec l'aide de notre volonté, faire subir au fluide cosmique, une sorte de trituration qui le rende plus facilement assimilable. Comme nos organes agissent sur la matière qu'ils transforment pour alimenter le corps, de même, la volonté agit sur les fluides, pour renouveler et agrandir notre périsprit. De ce travail de chimie spirituelle, résulte un dégagement des molécules les plus pures qui, sollicitées par la loi des affinités, s'unissent au périsprit pour vivre de sa vie, obéir comme lui à la volonté, et communiquer une nouvelle puissance à cet instrument merveilleux..

On comprend que le travail de transformation du fluide cosmique, s'opèrera avec d'autant plus de facilité et de rapidité, qu'un plus grand nombre de volontés énergiques y concourent ; plus la masse des périsprits groupés ensemble, dans le même but, sera grande, et plus leur puissance d'attraction moléculaire ira en augmentant. C'est une loi analogue à celle découverte par le grand Newton sur la gravitation des corps célestes, en vertu de laquelle ils s'attirent en raison directe des cubes de leur volume. Voilà, en vérité, une théorie qui me semble découler naturellement de cette parole du Maître : « L'union fait la force. »

C'est ainsi que s'explique l'intérêt immense qu'a notre société, de voir augmenter ses adhérents incarnés et désincarnés pour mieux atteindre le but qu'elle se propose, Tâchons de faire mentalement de fréquents appels à nos frères de bonne volonté, et soyons persuadés que si nos intentions sont pures, elles se répercuteront indéfiniment, et que les bons Esprits nous assisteront, dans cette propagande qui a pour objectif le progrès universel. Songeons qu'en persistant avec opiniâtreté dans nos essais de télégraphie humaine, nous travaillons au bien général ; comme les efforts de tous les incarnés concourent au bien de chaque individualité, nous aurons fait une application raisonnée de la grande loi de solidarité, à laquelle il nous faut toujours revenir, pour expliquer l'homme et lui faire comprendre ses véritables intérêts.

Des considérations qui précèdent, nous devons induire que, lorsque nous aurons été assez heureux pour établir un courant fluidique entre nos âmes, alors seulement, nous pourrons correspondre librement et instantanément, en d'autres termes, quand, à l'aide de la volonté, nos périsprits seront parvenus à s'agrandir des molécules ambiantes similaires et à se combiner entre eux, de manière à ne former qu'un seul fluide homogène, alors, l'impulsion moléculaire imprimée à ce fluide par l'une de nos âmes, sera immédiatement ressentie par l'autre.

Maintenant, après avoir compris le mécanisme de l'action fluidique, il convient, au point de vue pratique, d'avoir fréquemment notre pensée tendue vers ce but. Un éclair de volonté souvent répété, tient constamment notre fluide en mouvement et entretient à l'état permanent, sa puissance d'attraction sur les fluides similaires. Le travail se fera ainsi presque à notre insu, et il arrivera un

moment où nous serons agréablement surpris, en constatant notre succès.

Lisez et méditez avec toute l'attention dont vous êtes capables, les deux communications que vous avez bien voulu me transmettre, toutes les deux signées : « Allan Kardec. » Celle qui traite de l'agriculture spirite, doit particulièrement vous frapper, par les profondes vérités qu'elle met en évidence, comme aussi, par le jet de lumière dont elle éclairera votre esprit ; toute personne qui s'est occupée d'agriculture, n'aura pas de peine à reconnaître combien ces aperçus sont justes, et leurs explications satisfaisantes.

Par moi-même, j'ai pu constater dans mon expérience agricole de douze ans, combien le Maître a raison lorsqu'il dit : « Un homme qui possède un petit coin de terre, apportant à le faire produire, tous ses soins et toute son intelligence, fait plus par la pensée que par le travail matériel et les engrais ordinaire. »

J'ai vu très souvent de petits cultivateurs acheter des lopins de terre aride, dont les grands propriétaires n'eussent voulu à aucun prix, les cultiver avec ardeur et persévérance, et arriver à des résultats hors de proportion avec les engrais dont ils pouvaient disposer. Ne nous est-il pas arrivé d'avoir des coins de terre que nous tenions à fertiliser malgré la nature réfractaire du sol. Nous apportons les soins les plus vigilants à l'exécution du travail matériel, nous y étions à chaque instant, et la pièce de terre, objet de cette sollicitude, produisait plus qu'une autre ayant reçu le même engrais, mais sans avoir reçu nos soins quotidiens et vigilants.

Voilà une autre remarque, à l'appui de cette vérité : les pièces de terre auprès desquelles nous passons souvent en en faisant le tour, sont généralement plus fertiles, cela je l'ai constaté. On pourrait répondre à cela (tous les raisonnements ayant le pour et le contre), que nous choisissons instinctivement pour nos promenades, les points qui, par leur abondance de végétation, flattent le plus notre vue et notre amour-propre d'agriculteur. Mais, essayons de passer quelque temps sur les parties les moins productives, en projetant sur la terre notre fluide magnétique, et nous pourrions ainsi, si elles deviennent fertiles, noter un résultat hors de contestation.

Autre remarque : les champs voisins des habitations humaines, donnent les meilleures récoltes, quand on a soin de les garantir des ravages des animaux de basse-cour. Il résulte de ces observations, que la présence et le contact fluidique de l'homme, sont pour beaucoup dans la production de la terre ; comme le dit le Maître : « Savoir diriger cette puissance par notre volonté et celle de nos frères, c'est avec ce concours commun obtenir des résultats merveilleux » ; cette belle communication m'a suggéré les réflexions suivantes, complément naturel de mes données précédentes, concernant l'action fluidique des Esprits incarnés ou désincarnés sur les plantes.

Nous savons que le fluide cosmique est composé de deux principes, l'un matériel et l'autre spirituel, mélangés à l'état de molécules de natures diverses se neutralisant mutuellement si je puis m'exprimer, c'est le chaos dont parlent les théogonies anciennes. Par l'action fluidique, nous décomposons ce fluide, pour nous assimiler les molécules qui ont de l'affinité avec notre périsprit ; s'il est pur, nous attirons à nous les molécules les plus pures ; s'il est encore matériel, ce sont les atomes les plus matériels qu'il absorbe. Cette loi est constante et capitale, elle est déduite de la Genèse au chapitre des fluides. Lorsque le périsprit s'est assimilé les molécules les plus pures, il rejette les plus grossières ; comme dans l'acte de respiration, nous rejetons le carbone pour garder l'oxygène. Ces molécules reviennent à la masse, mais par la volonté, nous pouvons en les expulsant, leur donner une direction (car nous savons que les fluides obéissent à la volonté) ; nous pouvons les diriger vers les corps matériels où elles sont attirées naturellement en vertu de la loi des affinités ; absorbées par les plantes, ces matières leur serviront d'engrais, puisqu'elles sont de même nature que celles puisées dans le sol. Le principe spirituel, comme je le disais, hâte le mouvement vital, et les molécules entrent dans la circulation matérielle. Je comprends ainsi la pensée du Maître, à propos de cas particulier : La pensée se traduit en acte matériel. »

Il ne faut pas oublier que le résultat de ce travail est rigoureusement proportionné au degré d'avancement moral. En effet, si notre périsprit est composé d'éléments grossiers, il retient à lui, tous les principes matériels qui pourraient être favorables au développement des plantes et des

animaux. Admirons la sagesse de cette loi, elle nous dit : débarrassez-vous d'un principe inutile, même nuisible, pour en faire un présent fructueux, aux êtres de la création moins avancés que vous. Inutile d'ajouter que le concours d'un nombre illimité de volontés, possède une force incalculable, pour rejeter vers la surface de la terre les molécules les plus grossières, après en avoir séparé le principe spirituel. C'est la richesse fluidique dont parle Allan Kardec, mise ainsi, entièrement, à la disposition de chacun des associés, surtout s'ils ne savent en user qu'en vue de faire le bien. »
DE M.

Poésie spirite

A un Esprit qui vient de quitter la terre. Poésie tirée de *Rénovation*, par Charles Lomon¹⁹.

Vous voilà libre, ami ! Votre âme frémissante
Quitte les profondeurs de nos créations.
Vous venez de briser cette chaîne pesante
Qui vous liait au sol des expiations.

Vos amis, en pleurant près d'un peu de matière,
Se disent : « Il est mort !
On va le transporter dans le froid cimetière
Où pour jamais l'on dort ;

Nous ne le verrons plus. Adieu, l'ami qu'on pleure !
Demain c'est notre tour, c'est le sien aujourd'hui.
Chacun de nous s'en va, triste, quand sonne l'heure.
Il se couche, il n'est plus ! Tout est fini pour lui. »

Mais moi je viens vous dire : « Ami, c'est peu de chose
Ce que l'on perd ainsi ;
Et le voile formé par une tombe close
Est bien vite éclairci.

Votre corps, il est vrai, va rester sous sa pierre,
Jusqu'à ce que la vie aux vastes tourbillons
L'ait repris et mêlé, pour en faire à la terre
Des herbes et des fleurs, à des flots de rayons.

Vous l'avez jeté là, comme un manteau qui tombe
Et que nous oublions.
Vous avez pour jamais fait présent à la tombe
De ce tas de haillons.

Mais vous, dans votre force et dans votre énergie,
Vous, dans votre pensée et votre volonté,
Secouez un instant de lourde léthargie !
Et, sortant de la nuit, rentrez dans la clarté !

Vous avez devant vous l'infini de l'espace,
En vous, l'éternité ;
Oubliez ce qui fuit, oubliez ce qui passe,

¹⁹ Se trouve à la Librairie spirite, 7, rue de Lille. Prix : franco, 2 fr. 25.

Devant l'immensité.

Pendant que tout nous dit : « Il est bon que tu meures, »
Vous entrez, délivré, dans un milieu clément.
Vous allez visiter ces lointaines demeures
Que nous apercevons dans notre firmament.

Vous allez retrouver vos amis de ce monde,
Que vous aviez pleurés,
Comme vous enfouis dans la fosse profonde,
Comme vous délivrés.

Et, pendant qu'ici-bas, sur la terre où l'on souffre,
Quelque vieillard, peut-être, en menant votre deuil,
Se penche sur le fossé et, comme au bord d'un gouffre,
Croit sentir le vertige horrible du cercueil,

Pendant qu'une famille entière pleure et prie,
Implorant à genoux
La clémence du Ciel pour cette âme chérie
Qui n'est plus parmi nous,

Vous pouvez auprès d'eux, mêler à leur détresse
Un souffle d'espérance, un rayon d'avenir.
Vous pouvez adoucir avec une caresse
La séparation qui doit bientôt finir.

Vous avez devant vous l'échelle formidable
Que Jacob entrevit :
Aux derniers échelons, dans une ombre insondable,
Quelque chose qui vit ;

L'âme qui, vaguement, s'ébauche dans la plante ;
Que nous ne voyons pas, mais que nous devinons ;
Au sommet, la beauté de l'âme étincelante,
Les Esprits radieux, nos futurs compagnons.

Embrassez d'un coup d'oeil la route déjà faite,
Et marchez en avant !
Les yeux toujours fixés sur les splendeurs du faite,
Toujours vous élevant.

Au banquet radieux le progrès vous convie ;
Nous nous y reverrons, quand notre tour viendra.
Nous nous partagerons la véritable vie,
Quand la porte des morts sur nous se fermera.

A vous ces marches d'or dont, seule, la première,
Apparaît à nos yeux.
Allez, frère ! Montez vers la pure lumière,

Dans l'infini des cieux ! »

Ligue de l'enseignement

Mouvement national du sou contre l'ignorance

M. Vauchez, sous ce titre, nous envoie la circulaire suivante : « Paris, le 18 octobre 1872.

Messieurs et chers Coopérateurs,

L'Assemblée nationale reprendra ses travaux le 11 novembre. Il faut que toutes les pétitions soient rentrées pour le 15, au plus tard. Que ceux qui ont encore des signatures à recueillir se hâtent donc ; c'est le moment de faire un dernier et solide effort. Mais surtout que toutes les listes soient renvoyées sans retard pour l'époque indiquée, c'est-à-dire pour le 15 novembre 1872.

Recevez, Messieurs et Coopérateurs, l'expression de nos sentiments fraternels.

Pour la Commission du Sou, le Secrétaire du Cercle Parisien, Emmanuel Vauchez.»

P. S. Aussitôt le pétitionnement terminé, il sera publié un compte rendu où chaque correspondant trouvera inséré le nombre de signatures qu'il a recueillies et le montant des sommes qu'il nous a adressées.

Bibliographie

Le Secret d'Hermès par Louis F.

La librairie spirite va faire paraître le premier décembre, un livre auquel le titre et les sujets qu'il traite, assurent un grand succès. Nous regrettons que l'impossibilité dans laquelle nous sommes, au moment de mettre sous presse, d'avoir les bonnes feuilles, nous oblige à remettre au prochain numéro le compte rendu de cet intéressant ouvrage. Nous pouvons toutefois, dès à présent, dire que le travail est divisé en deux parties ; l'une critique et philosophique, l'autre scientifique et positive. La première traite, à proprement parler, de la physiologie des choses ; l'autre de la physiologie des êtres. Emprisons-nous d'ajouter, en terminant, que les idées spirites se rencontrent, presque à chaque feuille. Voici du reste le titre des chapitres contenus dans ce volume

Première partie. **Société. Progrès.** Loi d'égalité. Hiérarchie naturelle. Raison, science. Facultés humaines. Société et matérialisme. Un mot en passant. Mouvement social. La Bourgeoisie ; sa mission. Gouvernement. Doute et faiblesse. Inclinations naturelles ; Déviations. Justice distributive ; Favoritisme. La Presse ; du Droit et du Devoir de la Société. Science et Savants. Dégénérescence physique ; cause et remède. Education. Famille. Milieux. Epuisement littéraire. Maux actuels. Coup d'oeil sur l'avenir.

Deuxième partie. **Lois fondamentales.** Observations générales. Dieu et la Création. Progression des Etres. L'Homme. Lois physiologiques ; développement organique. L'Infini. L'Humanité.

Prix du vol. in-18 jésus, 3 fr. franco, par la poste.

La médiumnité au verre d'eau.

Sous ce titre, la librairie spirite prépare également pour paraître le premier janvier 1873, un livre qui, dans un autre ordre d'idées que le précédent, ne manquera pas non plus d'intérêt pour nos lecteurs et jouira d'un très grand succès dans le monde spirite ; nous voulons parler de la publication des communications, presque toutes inédites, obtenues depuis plusieurs années, chaque dimanche, au moyen d'un verre d'eau magnétisé, par madame Antoinette Bourdin, de Genève, bien connue des spirites et des lecteurs de la Revue, pour le dévouement et le désintéressement que, depuis longtemps, elle apporte à la propagation de notre doctrine, et pour ses nombreuses guérisons par le traitement fluidique.

Prix du vol. in-18 jésus de plus de 300 pages. 3 fr. franco par la poste.

Avis aux Abonnés.

Nous prions les abonnés étrangers du continent et d'outre-mer qui ne voudront pas éprouver de retard dans la réception du numéro de janvier, et qui désireront avoir les deux ouvrages annoncés plus haut, de renouveler leur abonnement avant le 31 décembre prochain, en accompagnant leur demande d'un mandat de poste international, ou d'une valeur à vue, sur Paris, à l'ordre de M. Bittard.

Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

Décembre 1872

Guérison obtenue par le magnétisme spirite

La Revue spirite signale rarement les guérisons obtenues par le magnétisme spirite, l'abondance des matières ne lui permettant pas chaque mois l'insertion de cas similaires qui, malgré l'intérêt qu'ils excitent, seraient trop souvent la répétition du même phénomène ; l'utilité d'une publication créée pour embrasser une suite de faits, implique nécessairement une grande variété.

Plusieurs groupes spirites ayant participé par la communion de pensées et à l'aide de la prière, à la cure magnétique obtenue dans un cas exceptionnel, nous avons demandé à M. Georges Cochet, de vouloir bien nous adresser le récit de cette guérison ; la lecture de ce fait que cinquante personnes honorables peuvent affirmer, présente un attrait tout particulier ; elle doit porter des réflexions plus sérieuses et plus justes certains théoriciens de la grande école magnétique qui écrivent ce qui suit : « Nous sommes heureux de voir les magnétiseurs abandonner le Spiritisme qui se propage si facilement chez les populations ignorantes, superstitieuses et amateurs du merveilleux. L'erreur (le Spiritisme) est drapée, peinte en rose et adulée, dit-on ! La vérité est sèche et nue, et souvent délaissée. »

Cette opinion est personnelle, peu fondée ; nous connaissons des expérimentateurs aussi intelligents, qui condamnent l'homme et son opinion erronée, ces messieurs ayant remarqué que la Revue spirite en relatant des faits de guérison, rendait hommage au magnétisme dans un langage fraternel. Allan Kardec a recommandé à ses adeptes un respect filial pour cette science qui leur a préparé les voies, aussi les spirites suivent-ils et appliquent-ils l'enseignement du magnétisme, en le considérant comme une lumière qui aide à éclairer leur croyance. On nous affirmait il y a peu de jours, que les spirites formaient la grande majorité des membres des sociétés magnétiques.

Nous ne voudrions pas augmenter les tristes appréhensions de notre confrère le théoricien journaliste, mais nous voyons avec peine que sa feuille recommandée par la Revue spirite ne nous accorde pas les mêmes égards, tout en étant comme il le dit « l'expression de la vérité sèche et nue » ; nous lui désirons la prospérité de « l'erreur (le Spiritisme) qui est drapée, peinte en rose et adulée, dit-on ! » Cette philosophie qui, répandue dans les quatre parties du monde, est acceptée par des millions de spirites pratiquant le magnétisme spirite. Nous offrons la relation suivante aux sages méditations de celui que nous regardons comme un allié et non comme un adversaire, c'est une preuve brutale, mais c'est un fait et un enseignement pour tous.

Paris, le 2 novembre 1872.

« Chers messieurs,

Pour satisfaire à votre demande, je vous envoie quelques notes sur le traitement du cas d'obsession présenté par mademoiselle J. Je serai trop heureux si ces renseignements peuvent vous être utiles ; et si cette cure, unie à celles qui ont été obtenues déjà, par les mêmes moyens, peut faire prendre en considération le magnétisme tant méconnu, et donner une faible idée de tout ce qu'on peut retirer de l'étude d'une science toute-puissante dans ses résultats, et d'une application plus générale qu'on ne veut le croire.

Vers le mois de mai 1872, à une soirée spirite chez madame Allan Kardec, les Esprits conseillèrent, pour mademoiselle J., le traitement magnétique comme pouvant seul opérer sa guérison. Je fus alors prié par vous, messieurs, d'essayer de vaincre un cas d'obsession qui, d'après une communication de notre cher maître Allan Kardec, se présentait avec un caractère encore inobservé. Dès le lendemain de votre invitation, je me rendis chez les parents de l'obsédée. Je vis la malade qui était dans un état d'amaigrissement effroyable ; les yeux caves, hagards, n'ayant plus figure humaine, et considérablement vieillie par les ravages d'une obsession dont les premières atteintes remontaient à quatre ans. J'appris que, dans l'origine, les crises étaient peu fréquentes ; mais que, par la suite, elles prirent un tel état de gravité, et se renouvelèrent avec une si grande violence que mademoiselle J. ne

put demeurer dans le couvent de ... où elle se trouvait à cette époque, et dut être rendue à sa famille au mois de janvier 1872. Je constatai, d'après le renseignement de M. et madame J., que le docteur M., qui traitait la malade depuis plusieurs mois, avait déclaré reconnaître un cas de folie dont il désespérait de se rendre maître. Diverses complications venaient encore aggraver l'état de mademoiselle J. : la plupart des fonctions vitales avaient disparu ; il y avait suppression, constipation, manque de sommeil, refus de prendre aucun aliment.

Je remarquai sur le crâne une proéminence de la grosseur d'une forte noisette, que le docteur M. nommait bosse de l'animalité, et plusieurs petites cavités dont l'une avait deux centimètres et demi de profondeur, que j'attribue au manque d'équilibre des forces vitales dans les fonctions normales du cerveau. Je demeurai persuadé que l'Esprit obsesseur avait provoqué par son influx spirituel, une paralysie partielle du cerveau pour neutraliser ainsi l'influence de volonté de la malade sur son organisme, et demeurer par ce fait son maître absolu.

Après m'être préparé par la prière et une invocation aux bons Esprits nos guides ; aidé par la coopération d'autres spirites, j'approchai de l'obsédée. A mon aspect, elle fut prise d'une sorte de terreur et chercha à s'enfuir dans une pièce voisine. Je parvins néanmoins, malgré la résistance qu'elle m'opposait, à lui prendre les mains, et la fis asseoir dans un fauteuil. Je procédai par une magnétisation générale, afin de ramener un peu de calme et de force dans tout le système nerveux, profondément ébranlé par des crises journalières et des insomnies constantes. Je concentrai toute ma volonté sur le cerveau, pour détruire l'influence de l'Esprit obsesseur qui possédait alors entièrement son sujet, et ne lui laissait aucun sentiment. Les efforts que fit mademoiselle J. pour se soustraire à mon action, étaient inouïs et devenaient d'autant plus violents que je la magnétisais avec plus d'intensité. Les insufflations surtout l'exaltaient au plus haut degré. Je reconnus que toutes ces manifestations étaient suggérées par le mauvais Esprit qui employait toute résistance pour maintenir son action.

Pendant trois semaines, je continuai mes soins sans obtenir aucun résultat marqué, sauf l'opposition de l'obsédée qui s'accrut en accès furieux, à ce point que je dus avoir recours à ses parents qui la maintenaient pendant la magnétisation, en employant toute leur force.

Je ne saurais peindre l'état dans lequel se trouvait cette malheureuse jeune fille. Elle se débattait comme dans de cruelles souffrances ; quelques moments après, elle faisait toutes sortes de grimaces, riait, chantait, dansait, demandait grâce ou disait des injures ; tout cela d'après les instigations de l'Esprit auquel elle était soumise et qui n'avait qu'un but : distraire ma volonté, afin de soustraire sa victime à l'action du fluide magnétique.

Au mois de mai, plusieurs communications obtenues par différents médiums, quelques-unes entre autres, venant d'un groupe de province, insistèrent pour que le traitement me fût entièrement confié : l'unité d'action étant reconnue indispensable. M. R. qui, dans un sentiment louable, avait bien voulu me seconder, dut s'abstenir de tout concours matériel, mais y suppléa, comme beaucoup de nos frères, par sa bonne intention et ses prières. Un premier symptôme nous frappa. Madame J. avait remarqué que les draps de sa fille étaient imprégnés de petites tâches sanguinolentes qui semblaient provenir d'une sueur. Une demande ayant été faite aux Esprits qui prenaient une part très active au traitement, Allan Kardec donna l'explication suivante : « Cette évaporation est du fluide légèrement matérialisé, qui vicie le sang, les molécules qui le composent étant maintenues par le périsprit de mademoiselle J., périsprit dont l'obsesseur était le maître, puisqu'il s'en servait. Les molécules fluidiques du magnétiseur, pénétrant à travers l'organisme, viennent décomposer le périsprit de l'obsédée, et ce sont les molécules malsaines, détachées, qui imprègnent les draps de la couche de la malade. Bon résultat à constater ; preuve de l'action bienfaisante du fluide du magnétiseur. »

Une des phases du traitement fut marquée par une sorte de mutisme, dans lequel mademoiselle J. restait plongée pendant des heures entières, gardant une même position. Je conclus de ce fait que mes fluides magnétiques avaient neutralisé l'influence de l'Esprit, il ne restait plus qu'à remettre dans les circonvolutions du cerveau les fluides nécessaires à la reconstitution des parties qui avaient

été atteintes. Ces prévisions furent approuvées et reconnues justes par nos guides spirituels.

Je continuai régulièrement les magnétisations jusqu'au mois de septembre, et, dans cet intervalle, les fonctions vitales se rétablirent successivement. Nous vîmes reparaître le calme ; mademoiselle J. recouvra le sommeil, l'appétit ; elle se livra à quelques occupations, fit de courtes lectures, et prit un exercice qui fut augmenté peu à peu. La répulsion qu'elle éprouvait pour moi s'affaiblit en raison du progrès de sa guérison, et se changea en sympathie.

Le 7 juillet, il m'avait été donné une communication dont j'extrai le passage suivant : « Courage, nous pouvons vous dire maintenant que vous touchez au but. L'Esprit a perdu son influence sur la volonté participante de la malade, qui, à présent, est dans un état complètement négatif. Encore un peu de temps, et elle prêtera son concours intelligent au magnétiseur. A la fin de septembre, la guérison fut complète. »

Comme vous avez pu le constater, chers messieurs, mademoiselle J. est à présent dans un état parfait de santé ; elle se livre à toute espèce de travaux et a recouvré pleinement ses facultés physiques et mentales. Vous avez constaté comme moi, messieurs, que, dans le principe, les cavités remarquées sur le sommet de la tête de mademoiselle J. n'offraient pas la moindre résistance sous la pression du doigt ; la boîte osseuse avait une lacune visible à cet endroit ; le phosphate de chaux avait été éliminé du tissu compacte ; le cervelet était atteint, le corps dentelé avait dû être lentement et savamment désagrégé. Aujourd'hui, après avoir vu la proéminence disparaître et les cavités se fermer sous l'influence de la magnétisation, la boîte osseuse s'est ressoudée ; les molécules fluidiques que je projetais sont allées à leur adresse sous l'action de la volonté, pour opérer cette transformation dont toutes les phases ont été chaque jour suivies par nous tous avec tant d'intérêt.

Nous avons donc été les témoins de phénomènes remarquables ; une pauvre obsédée est rendue à la vie intellectuelle, grâce à ces fluides bienfaisants qui, après avoir réparé tous les désordres d'un organisme réputé incurable par plusieurs docteurs distingués, ont permis à l'Esprit incarné de reprendre sa place dans sa famille qui avait été justement alarmée.

M. et Mme J. sont spirites convaincus et éclairés ; ils ont eu confiance dans l'enseignement d'Allan Kardec, qui reçoit ici une consécration nouvelle. Puisse l'exemple de ce résultat faire comprendre l'importance de cette belle science magnétique. On sentira la nécessité de cette étude en songeant au nombre des malheureux obsédés que la médecine traite comme atteints de folie et condamne à terminer leur carrière dans les établissements d'aliénés, après les avoir arrachés à ceux qui les aiment. Et qu'on n'allègue point ici la difficulté de trouver des magnétiseurs ; nous possédons tous, sinon à l'état actif, du moins à l'état latent, des propriétés magnétiques plus ou moins grandes, qui ne demandent, pour se développer, qu'à être étudiées avec discernement, et pour s'agrandir, à ne pas être faussées dans leur application.

Le magnétisme spirite est appelé à jouer un grand rôle dans le progrès humanitaire, non seulement au point de vue thérapeutique, mais encore au point de vue psychologique trop mal dirigé jusqu'ici. Que ne peut-on pas espérer d'un agent dont nous ne connaissons encore que l'alpha, et qui déjà produit de si merveilleux effets.

Étudions donc sans relâche ; groupons le fruit de nos observations, de nos travaux individuels, et nous verrons nos efforts couronnés de succès. Un jour viendra où le magnétisme exercé dans le seul but du bien, en dehors de toute espèce d'intérêt personnel, de spéculation ou de vanité, doublant sa force par la prière ardente et la foi spirite, quoi qu'en disent certains négateurs d'une école magnétique, triomphera des préjugés et de la routine, et sera généralement admis. Ce jour-là, bien des maux disparaîtront de notre globe, bien des maladies jusqu'ici réputées incurables par les princes de la science médicale, seront vaincues grâce à la puissance magnétique devenue indéniable, grâce au Spiritisme, sans lequel, selon moi, cette puissance resterait à l'état de lettre morte. Veuillez agréer, chers messieurs, l'expression des sentiments distingués d'un frère spirite.

Georges Cochet. »

Variétés

Séance spirite chez le docteur Slade

O., le 13 septembre 1872.

« Mes chers amis,

J'arrive à l'instant de New-York où j'ai été rendre visite au célèbre médium, le docteur Slade, 210, west 43th street. Permettez-moi d'être un peu prolixe, si vous voulez que je vous raconte tous les détails de mon entrevue. A mon arrivée, j'ai été reçu par un monsieur déjà d'un certain âge ; il m'a invité à entrer dans un petit salon qui se trouve au rez-de-chaussée, en me disant que le docteur était occupé pour le moment, mais qu'il serait visible dans quelques instants. Dans ce salon se trouvait un jeune homme à l'air maladif, qui a appelé mon introducteur : Papa. J'ai remarqué une pancarte suspendue au mur, sur laquelle on lisait :

Avis aux visiteurs

Consultations médicales..... 2 dollars²⁰

Idem sur affaires..... 3 dollars

Manifestations physiques..... 5 dollars

Après avoir attendu environ vingt minutes, on m'a prié de monter au premier où j'ai trouvé le docteur Slade dans un autre salon plus grand que celui du rez-de-chaussée. Il m'offrit un siège, en me disant qu'il venait de donner une séance, et qu'il était un peu fatigué. Il m'a demandé si j'avais déjà été témoin de quelques faits de manifestations spirites ; puis il m'a montré le portrait de sa femme, suspendu au mur, et qu'il a, m'a-t-il dit, peint lui-même étant sous l'influence des Esprits ; c'est une peinture médianimique, car il m'a assuré n'avoir aucune connaissance du dessin ni de la peinture. J'étais seul avec lui. Il m'a ensuite fait entrer dans son cabinet en m'invitant à examiner les meubles, le parquet, etc. Puis nous nous sommes assis tous les deux à une table carrée, dont les deux côtés s'élèvent ou s'abaissent à volonté ; il n'y avait pas de tapis sur la table. Il fait très clair dans cette pièce qui est éclairée par une grande croisée.

Après nous être assis, il m'a fait placer les deux mains sur le milieu de la table, puis il m'a dit : « Je vois près de vous l'Esprit d'une dame qui est très anxieuse de communiquer avec vous, elle me dit qu'elle est votre femme, mais qu'il lui est difficile de le faire, et ne pourra pas, dès la première fois, se manifester aussi bien qu'elle le fera plus tard. » Il a ensuite prié l'Esprit de sa femme de vouloir bien l'aider. Nous avons commencé à entendre des bruits, c'est-à-dire de forts coups frappés dans la table ; puis, le fauteuil sur lequel j'étais assis s'est soulevé, une main a saisi mon pantalon par le bas et l'a tiré très fort. (N'oubliez pas de vous rappeler que nous étions seuls et que je surveillais les mains du docteur.)

Puis le docteur ayant pris avec la main gauche son ardoise à écrire, en laissant sa main droite sur la table, il l'a portée sous la table, en me disant de la prendre aussi par le coin avec ma main gauche ; alors des mains se sont promenées le long de mes jambes ; l'une m'a saisi le poignet, puis une autre s'est montrée entre la table et ma poitrine ; un fauteuil qui se trouvait à trois mètres de la table, est venu de lui-même se jeter contre elle avec une force extraordinaire.

Le docteur a ensuite brisé un petit morceau d'un crayon d'ardoise, gros comme un grain de chènevis, qu'il a placé sur la table ; puis il a placé l'ardoise dessus, après m'avoir montré qu'il n'y avait rien d'écrit. J'ai immédiatement entendu le bruit du crayon qui écrivait, ce bout de crayon se trouvait entre l'ardoise et le plateau de la table et après quelques minutes, trois coups ont été frappés sur l'ardoise pour annoncer que l'Esprit avait fini d'écrire ; il l'a retournée, et j'ai lu, écrit en langue anglaise : « Mon cher et bien-aimé mari, combien je suis heureuse de pouvoir me communiquer à toi ; je regrette de ne pas pouvoir le faire d'une manière encore plus ostensible, mais j'ai l'espoir que cela me sera possible plus tard. Courage et patience ! Je serai toujours près de toi. Jeanne Bloche. »

Le docteur a ensuite pris un petit accordéon par le soufflet, et l'a placé sous la table, en laissant sa main droite dessus celle-ci ; je dois vous dire aussi qu'il a retiré la coulisse de l'accordéon pour me

²⁰ Le dollar vaut 5 francs.

montrer qu'il n'y avait pas de mécanisme. L'accordéon a joué l'air américain : Home, Sweet home. Le docteur a été entrancé, comme l'on dit ici, c'est-à-dire en extase. Un Esprit m'a dit alors, par sa bouche, et d'une voix différente de celle du docteur : « Raconte à tes amis qui sont de l'autre côté de l'Atlantique ce que tu viens de voir ; dis-leur que celui qui nous sert d'instrument pour ce genre de manifestations ira un jour leur rendre visite, afin qu'ils puissent, eux aussi, être témoins de ces faits. Quant à ta femme, elle te donnera ici des preuves de sa présence, qui feront tressaillir ton coeur de joie et d'espérance. »

Le docteur est ensuite revenu à son état normal ; il m'a demandé si les Esprits m'avaient dit quelque chose. Je lui ai raconté que les Esprits m'avaient annoncé qu'il irait à Paris ; puis, je lui ai fait une petite dissertation sur l'opinion des spirites français, relativement aux médiums qui se font payer ; cela n'a pas semblé le charmer beaucoup, mais j'avais mes cinq dollars sur le coeur, car je lui ai donné, pour une séance d'une demi-heure, ce que je gagne en deux jours et demi, en travaillant péniblement. Je dois dire cependant que je ne les regrette pas trop, et que je suis très content d'avoir vu, de mes yeux vu, et cela sans supercherie possible, un fait d'écriture directe. Ce n'est donc pas tant pour mes 25 francs, mais bien pour le fait que beaucoup sont privés de voir ces phénomènes, parce qu'ils coûtent trop cher. Il me semble que si j'avais une faculté semblable, je travaillerais à convaincre tout le monde car, après avoir vu écrire sur l'ardoise de la manière précitée, le plus sceptique est forcé de s'avouer vaincu.

Je n'ai rien de nouveau à vous dire, si ce n'est que je voudrais bien m'établir, car il n'y a que par le commerce qu'on puisse arriver. Je travaille dur, mais je n'amasse pas ; il est vrai que j'ai eu bien des frais, mais l'hiver me fait peur, car on est trois mois sans ouvrage. Je vous serre la main à tous, en attendant notre réunion dans le monde de la vie réelle.

E. Bloche. »

Nous avons reçu depuis une nouvelle lettre, datée du 22 septembre, dont nous extrayons les passages suivants :

« Bien chers amis,

J'ai reçu votre bonne lettre contenant des communications de ma pauvre chère amie. Oh ! Merci mille fois pour elle et pour moi du bien que vous lui avez fait en provoquant son évocation. La pauvre enfant avait bien besoin d'une institutrice spirite, pour l'aider à sortir du trouble dans lequel elle se trouvait plongée, par suite de son insouciance à s'instruire sur la réalité de notre chère doctrine. Merci également au médium qui a bien voulu se charger de cette tâche ; veuillez, je vous prie, lui exprimer toute ma reconnaissance.

Ces trois communications sont pleines de preuves d'identité ; je reconnais bien là sa manière de raisonner. Comme elle le dit, elle était plus légère que méchante, elle était même bonne et on ne peut plus charitable, toujours prête à se priver pour les autres. Aussi suis-je convaincu qu'elle comprend et qu'elle suivra les bons conseils qui lui ont été donnés par le médium, surtout si ce dernier veut bien ne pas l'abandonner trop vite à ses propres forces et l'évoquer de temps à autre. N'étant pas médium et n'en ayant pas à ma disposition, je ne sais trop comment je pourrais la moraliser moi-même. Je prie tous les jours pour elle avec toute la ferveur possible ; malheureusement, je ne puis faire plus, malgré toute ma bonne volonté.

Plus je relis ces communications que vous m'avez envoyées, plus je suis convaincu que c'est bien elle ; du reste, elles concordent bien avec ce qui a été dit à mes deux amis Alsaciens à Chicago, et vous ne pouviez avoir leur seconde lettre au départ de la vôtre contenant les trois communications ; si mes deux amis m'envoient une nouvelle lettre, je vous l'adresserai. »

« Je m'ennuie bien depuis que je suis seul ; je prends ma pension chez des Irlandais (il n'y a pas d'autres maisons). Ce sont des catholiques et fanatiques de la plus belle venue ; ils travaillent à ma conversion avec une persévérance extraordinaire ; il n'y a pas moyen de raisonner avec ces gens-là, c'est leur clergé qui raisonne pour eux. Ils n'ont qu'à se soumettre à ses décisions et donner leur

argent. Quand le curé fait une quête, ce qui a lieu presque tous les dimanches, il les prévient qu'il n'accepte pas moins d'un dollar (5 francs), et ceux qui ne donnent que cela sont remarqués.

J'ai oublié de vous dire, dans ma dernière lettre donnant la relation de ma séance chez le docteur Slade, que ce dernier avait également placé son ardoise sur ma tête et que, dans cette position, l'Esprit a écrit comme sur une table. J'entendais parfaitement le bruit du crayon qui courait sur l'ardoise que le docteur ne touchait pas. Quand je dis crayon, je veux dire un tout petit morceau du crayon. J'y retournerai. Je vous serre bien la main à tous.

E. Bloche. »

Un nouveau cas de possession

Cérémonie religieuse des shakers, les trembleurs

Nous lisons dans le *Times*, journal anglais du 17 février 1872: « Un jeune homme, Edouard Bali, comparait hier devant le magistrat de Lambeth, accusé d'avoir apporté le trouble dans une cérémonie religieuse des shakers (les trembleurs). L'enceinte religieuse où se réunissent les shakers est située sous une arche du chemin de fer, dans Walworth.

Le magistrat au plaignant. Avez-vous un ministre de votre église ?

R. Non, nous n'avons qu'un prédicateur et c'est une femme.

D. Est-ce que vous dansez pendant le service religieux ?

R. Non, mais il se produit des manifestations de l'Esprit qui, aux yeux des profanes, peuvent présenter les caractères de la danse.

D. Prétendez-vous que ces manifestations fassent partie de votre culte ?

R. Oui ; c'est le signe de la présence de l'Esprit divin.

D. Avez-vous jamais vu ces manifestations se produire par des coups sur le fond d'un chapeau ?

R. Non, un pareil fait ne s'est jamais produit parmi les fidèles.

D. Ne vient-il pas un grand nombre de personnes pour voir vos cérémonies ?

R. Oui, et elles nous demandent généralement quand va commencer la danse. Cependant, la danse n'est pas une partie essentielle de notre culte. Nous lisons les écritures, nous prions et nous chantons.

L'accusé. Comment pouvez-vous savoir si, moi aussi, je n'étais pas touché par l'Esprit ?

R. Je suis certain du contraire. Ce n'est pas ainsi que l'Esprit se manifeste.

Le magistrat. Avez-vous des danseuses parmi vous ?

R. Non.

Vient ensuite la déposition de la femme prédicateur.

Le magistrat. Dites-moi ce que signifie cette danse dans vos cérémonies ?

R. On ne danse pas toutes les fois qu'on se réunit. La congrégation ne danse pas tout entière. Ce sont les fidèles poussés par l'Esprit qui se livrent à la danse.

Le président. Les danseurs ne se laissent-ils pas tomber quelquefois ?

R. Non. Nous avons la précaution de les maintenir.

D. Quelle explication pouvez-vous donner de ce phénomène ?

R. Aucune. Je ne puis empêcher ces manifestations. Quand l'Esprit descend sur une personne, elle perd connaissance pendant un certain temps puis, quand elle se remet, elle commence à danser, et elle continue jusqu'au point de tomber, si nous ne la soutenons. Ceux qui dansent ainsi ont passé des ténèbres de la mort à la vie nouvelle. Nous avons beaucoup de coréligionnaires en Angleterre, surtout dans le Suffolk.

Le magistrat s'est abstenu de condamner l'accusé, faute de preuves suffisantes contre lui ; il lui a fait promettre de ne pas troubler la congrégation à l'avenir. »

Remarque. Les shakers ou trembleurs ont une persuasion, c'est que l'Esprit divin vient les visiter ; ils ne se demandent pas si le phénomène produit vient de l'intervention d'une loi naturelle dont nous recevons sans cesse l'influence bonne ou mauvaise. Pour nous spiritistes, il y a possession ou

subjugation de la part d'Esprits inférieurs ; le maître Allan Kardec a étudié cette question sous toutes ses faces, et les lecteurs de la Revue ont toujours présents à la mémoire les articles si logiques et si profonds sur les possédés de Morzine (Savoie), sur les Assaïoua, etc., etc...

Ces faits et beaucoup d'autres viennent corroborer les promesses faites par les Esprits ; il se présentera successivement et dans tous les pays, des phénomènes ou cas de médiumnité si remarquables, que l'attention publique sans cesse surexcitée obligera la science officielle à étudier sérieusement la question spirite, question vitale qui nous enserme et sans laquelle nous ne saurions progresser.

Correspondance

Revue des nouveaux journaux spirites étrangers

Compte-rendu sur la revue allemande de Meurer (à Leipsig), 4 septembre 1872.

« Messieurs et amis,

Que n'ai-je eu le temps de traduire l'ouvrage intitulé : *Esprit, Force, Matière*, obtenu médianimiquement par la comtesse Adelpa de Pesth ; rien de plus original dans sa conception, de plus grandiose, de plus splendide que ce tableau de la création, depuis l'origine jusqu'à la rédemption par le Christ. Tout y est décrit de telle manière par les Esprits, qu'on est porté à les croire contemporains, témoins et même acteurs de cette oeuvre immense.

Il y a là d'anciens préjugés déguisés sous un autre costume, c'est une publication dont le but incertain mais brillant, n'est propre qu'au succès de nouvelles erreurs, c'est un système particulier à une catégorie d'Esprits qui nous donnent la Genèse mosaïque, amplifiée et plus détaillée. En somme, c'est une opinion qui vient combattre la grande idée d'unité qui présida à la création, unité soutenue par Allan Kardec et par Meurer dont je lis avec un plaisir toujours nouveau l'ouvrage que vous m'avez envoyé.

A l'endroit de la création, Meurer est peut-être plus explicite que le maître, il soutient avec une logique, une argumentation des plus serrées, que pour parvenir à son état actuel, l'homme a dû passer par tous les degrés de l'échelle, depuis le minéral jusqu'à lui ; c'est-à-dire qu'il n'est que l'épanouissement des êtres créés, ayant ainsi dû procéder de l'état atomique des mondes, en suivant les phases nombreuses qui le séparent actuellement de son point de départ. Cet auteur n'admet pas que l'essence primitive de l'homme soit différente de celle de l'animal, l'animal devant lui-même continuer ses développements successifs et progressifs lorsqu'il a pris rang dans la famille humaine, il continue à s'élever vers Dieu.

Telle est la règle générale pour tous les êtres, ce qui, dans la création, exclut le favoritisme ; l'exclusion du progrès n'existe pour aucune créature, toutes ont le même point de départ, la même destination ; Dieu leur donna un moyen unique pour progresser, en les laissant maîtres de disposer en toute liberté de leur marche en avant, ce qui implique le désaccord, avec la justice divine, de la doctrine des anges et des démons.

Comme l'homme, l'animal est intelligent selon son degré de développement, il naît, grandit, souffre et meurt ; il est inadmissible qu'il soit condamné à tourner éternellement dans le même cercle, l'homme ayant seul le privilège spécial de s'élever progressivement, en passant par tous les degrés hiérarchiques qui le séparent de Dieu. Notre prétention à posséder seuls ce privilège, me paraît un effet de notre orgueil, nous ne voulons pas voir la chaîne qui nous relie aux animaux inférieurs, car il répugne au dandy ganté, à la dame fardée, à tous les ignorants qui se masquent, à ce beau monde sans cervelle enfin, d'admettre qu'un chien ou un orang-outang puissent avoir été leurs ancêtres il y a quelques milliers d'années : il semble vraiment que le Jardin des Plantes soit une invention providentielle créée pour leur rappeler leur origine ; quand ils auront gravi quelques autres degrés, les gorilles du temps passé deviendront plus éclairés et, par suite, plus modestes.

Les travaux de Darwin trouveront des continuateurs et, lorsque mes concitoyens à venir sauront lire et écrire, ils seront moins ingrats envers leurs ascendants ; la science marche, Allan Kardec lui a ouvert une route glorieuse qui doit affranchir la nouvelle génération, du sot orgueil qui fait dire à

ces infiniment petits : Le reste du monde est tout spécialement créé pour nos plaisirs et nos yeux. »
L'outrecuidance et l'orgueil révoltent, s'ils portent à la critique, ils inspirent une pitié profonde pour les aveugles qui nous coudoient et dont l'ensemble nous offre le triste tableau des misères humaines ayant pour causes notre vanité et notre ignorance ; aussi ne cesserons-nous de réclamer l'instruction gratuite, laïque et obligatoire, cette lumière indispensable à l'avenir de nos sociétés.

Docteur F.

Dissertations spiritiques

Fête de la commémoration des morts

1er novembre, 1872.

Un nombre considérable de spirites étaient réunis le jour de la Toussaint, au siège de la Société, 7, rue de Lille ; près de cent demandes d'entrées avaient été adressées à l'administration qui, vu l'exiguité de la salle des séances, n'a pu admettre plus de soixante-dix personnes.

Un membre de la Société anonyme a prononcé une chaleureuse allocution, dans laquelle le souvenir du Maître était rappelé avec beaucoup d'à propos ; l'assistance était émue au souvenir d'Allan Kardec, et des spirites nombreux qui, depuis l'apparition du Livre des Esprits, ont émigré vers un monde meilleur. Après la prière d'usage, de nombreuses et intéressantes communications ont été obtenues par dix médiums. Nous regrettons, vu l'abondance des matières, de ne pouvoir insérer toutes les dictées de nos amis de l'erraticité.

Les impressions d'un savant

1er novembre, 1872.

Un nombre considérable de spirites étaient réunis le jour de la Toussaint, au siège de la Société, 7, rue de Lille ; près de cent demandes d'entrées avaient été adressées à l'administration qui, vu l'exiguité de la salle des séances, n'a pu admettre plus de soixante-dix personnes.

Un membre de la Société anonyme a prononcé une chaleureuse allocution, dans laquelle le souvenir du Maître était rappelé avec beaucoup d'à propos ; l'assistance était émue au souvenir d'Allan Kardec, et des spirites nombreux qui, depuis l'apparition du Livre des Esprits, ont émigré vers un monde meilleur. Après la prière d'usage, de nombreuses et intéressantes communications ont été obtenues par dix médiums. Nous regrettons, vu l'abondance des matières, de ne pouvoir insérer toutes les dictées de nos amis de l'erraticité.

Ce que signifie la toussaint

Médium, M. Rosquin.

« Chers amis, voyez et jugez combien peu est logique l'idée générale des incarnés qui peuplent vos contrées puisqu'ils font de la Toussaint un jour de deuils et de pleurs ; je vaudrais ici parler de cette foule qui aujourd'hui peuple les cimetières et particulièrement nos deux grandes nécropoles parisiennes, de ceux aussi qui, sans affectation de costume traditionnel, et sans s'occuper de la curiosité publique, visitent les lieux où furent déposés les restes de leurs chers décédés croyant les avoir perdus pour toujours.

Tous ces affligés n'ont pas sans doute réfléchi que le titre de Fête des Morts, donné à cet anniversaire par les premiers chrétiens, prouve qu'ils n'envisageaient pas la mort comme un anéantissement complet, et que, dans ce mot fête des morts, il y a sous-entendu ce qu'ils n'ont pu exprimer assez clairement ; pour les Orientaux, comme pour les premiers adeptes du christianisme, chaque phrase ou membre de phrase, selon l'exemple de Jésus, du Maître, avait toujours un sens figuré. Fête de la Toussaint veut dire fête de tous les saints, et cela dans l'acception la plus large ; nos pères entendaient par ce mot, saints, tous les Esprits arrivés au degré le plus haut de l'échelle spirituelle, vers lequel doivent tendre tous nos efforts. Aussi, pourquoi faites-vous d'une fête un jour de deuil ? N'est-ce pas se méprendre étrangement sur sa véritable signification ?

Amis, mes frères, pénétrez-vous bien de cette pensée qui, pour vous croyants sincères, n'est pas difficile à admettre : que, par tous les moyens en votre pouvoir, vous devez répandre l'instruction et la vérité spirite dans l'esprit de ceux qui vous entourent, ces derniers devant ensuite l'enseigner dans le milieu où se passera leur existence.

Répétez à tous vos frères en épreuve que rien ne meurt ici-bas ; que tout se transforme pour progresser en vertu d'une loi d'amour et d'harmonie ; prouvez-leur cette vérité, et dès lors, les pleurs se changeront en un sentiment plus élevé, plus digne du Créateur ; une joie intime et pure remplira les coeurs, sans affectation mondaine et cette satisfaction aura sa raison d'être.

C'est ainsi qu'on doit à sa juste valeur apprécier la vie terrestre, ce composé d'épreuves qui préparent la vie spirituelle ; mais pour monter, monter toujours, il faut souffrir et savoir dominer la douleur, il faut en tirer les conséquences voulues et les appliquer dans tous les actes de cette existence. Voir le but, graviter vers lui avec une entière certitude, avec amour, abnégation et utilité, voilà le moyen et tel est l'enseignement du philosophe éminent dont vous suivez la doctrine. »

Félicie Courtois.

Une visite d'un ancien médium

Médium, M. Patet.

« Frères, un champion de la doctrine consolante du Spiritisme vient se communiquer à vous. La vie terrienne fut pour moi pleine d'écueils et d'angoisses, et pour vous n'en est-il pas de même ? En quittant la terre, l'âme est heureuse quand elle peut planer dans les régions célestes. Mais si cette âme arriérée habite le vide qui pour elle existe dans cette prison immense, elle marche à tâtons, ses souffrances indescriptibles sont augmentées par l'oubli des parents et des amis de la terre ; sans foi, sans croyance qui puisse le dégager de l'étreinte matérielle, cet Esprit languit tandis qu'à sa portée fa vérité sublime rayonne. L'âme dématérialisée, c'est la fleur rare conservée avec soin sur sa tige, dont la parure étincelante attire le regard, dont les doux parfums sont aspirés avec délices ; cette fleur, le désir la suit, nulle main n'oserait violer sa beauté et le respect l'entoure, car elle est la fleur du souvenir. Les âmes cupides, rapaces et grossières sont oubliées et délaissées, comme l'est une plante à l'aspect lugubre, à la fleur aux senteurs âcres et vêtue d'un sombre costume.

C'est que le contact agit sur vous par influence, comme le nuage sur l'air ou l'aspect du paysage. Allan Kardec, notre maître vénéré, ne disait-il pas sans cesse qu'il fallait bien discerner pour choisir prudemment les bonnes et mauvaises impressions ? Je l'ai donc quittée, cette terre, où des êtres chéris me retenaient ! M'élevant dans l'espace, j'ai dû rejoindre les âmes justes qui devaient me consoler, en me promettant leur aide spirituel pour les deux Esprits incarnés que j'avais laissés parmi vous.

Exister dans l'erraticité, assez haut placé pour comprendre Dieu et l'état de notre âme, c'est se rendre compte du mécanisme de la création entière et de la sollicitude du Tout-Puissant. Ici, plus d'entraînements misérables et de frivolités mesquines, car le jour éternel éclaire toutes choses. Amis et frères qui m'écoutez, espérez, adorez en paroles et en actions l'Ingénieur des mondes, implorez-le avec calme et dignité, sans intérêt personnel ; si des tendances secrètes et inavouables viennent vous visiter, humiliez devant lui votre Esprit rebelle, pour demander de généreuses inspirations, de la force et de la volonté.

Ainsi disposés, bien armés pour la défense, poursuivez votre route ; quand en vous, ce qui est rébellion, égoïsme et vanité sera vaincu, vous serez dignes de propager la vérité en l'enseignant à vos frères incarnés comme aux désincarnés qui implorent votre aide intelligent.

Pour vous diriger, vous avez les conseils de vos amis qui vivent aux régions pures, avec les Esprits supérieurs qui préparent les travaux utiles au triomphe de votre cause, la cause du progrès. Croyez-nous, le mal n'arrive jamais à un but définitif, absolu, les lois divines lui pondèrent toutes choses l'arrêtent à temps, et le bien domine, car tel est le destin final des humanités.

Le Spiritisme représente toutes les aspirations généreuses ; conséquemment, pour celui qui sait le comprendre, il est la vérité produite par toutes les forces agissantes, qui descend du ciel sous le

contrôle de vos morts aimés ; la vérité a sa source dans la vie éternelle. Consolez-vous, soutenez-vous les uns les autres en attendant avec calme l'heure de la délivrance, en pratiquant la devise spirite, car ce que vos guides ont annoncé arrivera ; c'est à vous de suppléer par vos efforts constants à tout ce qu'ils ne peuvent vous enseigner. Si vos amis invisibles voient des choses que vous n'êtes pas à même d'apprécier, n'auraient-ils pas tort de vous apporter des éléments dont vous ne pourriez vous servir pour déblayer votre route ?

Les douleurs extrêmes et les événements imprévus qui affectent un individu ou une nation, ne doivent pas non plus arrêter votre marche et vos études ; ils sont semblables aux fleuves qui débordent, le mal qu'ils produisent devient un bien salubre, si l'homme après les avoir endigués, dirige leur trop-plein vers les contrées où il n'existe pas de cours d'eau.

Je m'arrête et vous remercie au nom de vos guides, pour les consolations données dans cette séance aux nombreux Esprits souffrants qui vous entourent ; beaucoup parmi eux sont complètement abandonnés.

Le courage, l'amour, l'union, la charité et la fraternité doivent être notre règle, c'est ainsi que le Spiritisme doit être compris, et c'est dans ce but que votre ancien médium vous fait une visite. »
Vezy.

Le but des manifestations

29 juillet 1872. Montauban, médium, M. P.

« Les manifestations qui se sont produites et celles qui se produiront, n'ont nullement pour but de vous annoncer de nouveaux malheurs, au contraire, elles vous démontrent que les incarnés morts dans cette guerre fratricide ont cessé à l'état d'Esprits de se traiter en ennemis. La plus parfaite union règne parmi eux, leurs efforts communs tendent à amener les hommes dans les mêmes sentiments.

L'heure de la réconciliation ne tardera pas à sonner. Les deux peuples qui hier encore se sont traités en ennemis, seront unis demain dans un même but. Ne vous laissez pas aller au découragement, Dieu saura faire naître dans l'Esprit des incarnés d'autres sentiments que ceux de la haine.

L'heure de la revanche arrivera, mais elle ne sera pas ce que vous en attendez, elle sera plutôt l'heure de la vraie délivrance. On dit avec juste raison : « voix du peuple, voix de Dieu » puisque les peuples tendent à se serrer la main. Il faut donc penser qu'ils sont encouragés et poussés dans ce sens, leurs efforts communs devant être suivis de succès ; s'il n'en 'était pas ainsi, l'idée du mal ne perdrait pas autant de terrain.

L'entraînement individuel entraîne à sa suite l'avancement collectif et partant celui de la planète. Utopistes sont ceux qui voient le mal partout, ceux-là ne connaissent pas la vraie loi du progrès, car s'ils en connaissaient l'origine, ils seraient obligés de reconnaître qu'étant d'essence divine elle ne saurait s'arrêter. Confiance, mes amis, du calme surtout, ne vous torturez pas l'esprit et ne vous inquiétez pas sur l'avenir, il est plein de bonheur. Un soleil nouveau va apparaître, il éclairera toute l'humanité et bien des âmes retardataires seront excitées par sa douce chaleur et feront un grand pas. Ne voyez-vous pas souvent, parmi vous, deux enfants du même âge, mais ayant une taille différente. En les voyant, vous concluez que le plus petit n'atteindra jamais la stature du grand, comme si vous n'étiez jamais trompé dans votre attente, et parfois ne voyez-vous pas au contraire, que le second se développant tout à coup devient plus grand que l'autre ? Par cet exemple je crois pouvoir vous faire comprendre que moralement, bien des âmes retardataires arriveront plus vite dans la vigne du Seigneur, bien avant celles qui l'auront déjà visitée. Tous les moyens employés pour faire progresser l'humanité ne vous sont pas connus ; devant leur puissance, dans l'avenir il n'y aura presque plus de réfractaires. Attendez avec patience les événements, ou du moins les grandes manifestations qui doivent se produire, alors vous comprendrez mieux la bonté divine, Louis.

Bibliographie

Physiologie universelle, le secret d'Hermès

La librairie spirite édite en ce moment l'ouvrage intitulé *Physiologie universelle, Le secret d'Hermès*

; ce livre contient 410 pages ; il paraîtra le 2 décembre.

Mercure, le messager et l'interprète des dieux, ce symbole d'éloquence qui lui-même était un dieu de l'Olympe, viendrait-il sous des traits humains développer les secrets de la physiologie universelle ? De sa bouche verrons-nous sortir les petites chaînes emblèmes des vérités révélées, qui, dans l'ancienne figure d'Hermès Trismégiste, ou trois fois grand, aboutissaient aux oreilles d'autres figures humaines ?

En se mettant sous l'invocation d'Hermès Trismégiste, de l'Hermès égyptien conseiller d'Osiris, auquel on attribuait l'invention d'une infinité de choses utiles à la vie, et qui laissa de nombreux ouvrages sur la médecine, l'astrologie et la théologie égyptienne, l'auteur, M. Louis F., a sans doute pensé qu'en cette époque tourmentée, il était utile de livrer à la publicité certaines vérités essentielles sans les voiler sous un flot de phraséologie. S'il n'eût craint de ne pas être l'homme modeste, utile à ses semblables, il eût pu tout aussi bien intituler son ouvrage : Axiomes de physiologie universelle.

Il est bon de signaler à l'attention des lecteurs, que les vérités énoncées dans ce livre n'ont pas la prétention d'être nouvelles puisque la vérité est vieille comme le monde ; leur but semble être celui-ci : atteindre les préjugés qui nous dominent ; essayer de vaincre notre indifférence pour les idées morales que nous n'osons pas contrôler ; combattre nos habitudes et nos partis pris, pour ne pas laisser perpétuer dans nos idées et notre langage l'alliage impur des erreurs consacrées.

Nous le constatons, l'auteur manifeste très affirmativement les désirs suivants : il voudrait nous débarrasser de ces mots techniques, incompréhensibles pour celui qui n'en possède pas la clef ; il pense avec raison que Dieu pour produire les résultats multiples qui étonnent le penseur, n'emploie que des éléments d'une simplicité extrême ; il se demande si, pour obéir aux exigences de notre temps, les hommes de science ne seraient pas logiques en élaguant une multitude de locutions faciles à remplacer par des expressions vulgaires ?

L'ardeur de M. Louis F., son grand amour de la vérité vont impressionner bien des lecteurs ; mais comme il le dit, on doit excuser sa franchise et ses affirmations, parce que ce qu'il dit il le voit de même. Nous sommes heureux de trouver chez lui l'ardeur des jeunes néophytes, tandis que la contenance de son oeuvre indique un homme sérieux, qui a dû coudoyer et analyser bien des infirmités morales de notre pauvre humanité ; cette verdeur dans l'expression, ces traits acérés qui atteignent directement leur but indiquent une conviction sincère, un coeur droit, une âme honnête qui ne transige jamais lorsqu'il s'agit de la vérité.

Cet ouvrage est divisé en deux parties ; l'une, critique et philosophique, qui traite de la physiologie des choses et l'autre, scientifique et positive, qui traite de la physiologie des êtres.

La première partie, Société, Progrès, est elle-même subdivisée en plusieurs fragments soudés ensemble avec beaucoup de logique ; nous allons rapidement analyser et citer quelques passages qui, implicitement, renferment les principes du Spiritisme.

Loi d'égalité, page 11. L'auteur traite de l'égalité dans les moeurs au point de vue démocratique, il voudrait à ce sujet, voir disparaître « les rancunes et les coupables convoitises d'en bas », en relevant aux yeux de ceux qui les exercent, les professions dites humbles ; il établit ensuite de grandes vérités, affirmant ainsi que, si notre destinée finale est la même, nos aptitudes et nos vertus marquent entre nous d'immenses différences, que : « Si vous n'êtes homme de bien, plus vous occupez de place sur la terre, moins vous méritez d'estime. »

Page 25, de la Hiérarchie naturelle. Il est reconnu et nous approuvons cette pensée spirite que : « La vraie supériorité de l'homme ne consiste pas tant dans l'aptitude à apprendre que dans la somme de l'acquis et de l'antérieur qu'il apporte en venant au monde » ; que l'être conscient doit passer par des épreuves qui consolident ses bonnes dispositions en résultats acquis.

Page 26 à 41, Raison, Science. Nous trouvons semées dans ces pages, des pensées profondes et justes telles que celles-ci : « Gardons- nous de laisser rien perdre de ce que le passé a donné de bon, l'humanité, ne l'oublions pas, n'a jamais vécu en vain. Chacun de ses âges doit porter sa pierre à l'édifice. Les idées modernes sont une voile qui fait voguer ou sombrer les peuples suivant leur

lest. » Suivent sur ces données, de sages réflexions bien coordonnées, faciles à saisir et dont l'ensemble embrasse la question romaine, le catholicisme, la dévotion, la prière formaliste. Ces critiques sont celles d'un penseur, écrites de main de maître, elles sont courtes, substantielles, leur lecture ne laisse pas la moindre fatigue à l'Esprit, l'auteur sachant à toutes les pages du Secret d'Hermès, lui faire glaner dans la route qu'il lui fait suivre de bien incisives, mais importantes vérités ; puis il établit le résultat de la lutte entre le catholicisme libéral (cette illusion des Esprits généreux) et l'Église catholique infaillible, lutte utile, puisqu'elle détruit un malentendu en laissant au catholicisme une place bien tranchée « d'Église exclusive, haineuse, intolérante, » mais en faisant marcher en avant et vers l'unité, le catholicisme universel.

Méfiez-vous des mots, répète M. Louis F., sachez que le vrai catholicisme grandit avec la science ; quand cette dernière affirme, l'Église pour son intérêt doit avec bonne grâce en prendre son parti. « Peut-on croire sérieusement que la Providence se butte (qu'on nous passe le mot) à des dieux privilégiés, à des formules sacramentelles, à des combinaisons puérides ? »

Page 43, Facultés humaines. Nous lisons : « Rien n'a été plus calomnié que la raison ; la raison éclairée, voilà le vrai et au fond, quoi qu'on puisse dire, le seul guide légitime de l'homme » partant de cette donnée, l'auteur établit la juridiction de la raison sur tout l'individu, et dit de l'imagination : « Qu'elle n'est que la pionnière de la raison. »

Page 45, il reconnaît le rôle que joue dans la création l'âme des animaux qui est intelligente, se souvient, compare, imagine, qui a de la sensibilité et des affections, raisonne, est susceptible d'attachement et de haine : « Qui est une âme en harmonie avec ses destinées. » Il note avec force les qualités instinctives du sauvage qui possède des sens subtils comme l'animal, mais en ayant à un degré supérieur, les facultés communes à l'homme et à l'animal, et en plus, le germe du progrès. Plus l'homme élèvera ses facultés, dit-il, plus il s'éloignera de la bête : « plus une société a l'idée élevée des rapports sociaux et la notion éclairée de Dieu, plus elle a progressé. »

Comme l'enseigne le Spiritisme, l'auteur affirme qu'un germe de progrès déposé dans la nature humaine la plus rudimentaire ne peut rester stérile, car « Il ne serait pas en lui s'il ne devait pas se développer ? Nous ajoutons : où pourra-t-il se développer par lui-même, si ce n'est à travers d'autres existences ? » « Les Esprits qui n'appartiennent à aucune race, les traversent en se perfectionnant toujours. » Ces pages intéressantes, renferment les déductions généreuses imposées aux intelligences vaillantes, celles que le maître Allan Kardec a préconisées d'après l'enseignement général des Esprits, et même la question de la mort des enfants en bas âge reçoit ici une conclusion identique.

Page 52, Société et Matérialisme. Nous sommes frappés par la lecture de quelques alinéas : « La société est de l'essence et les nationalités de la nature des choses. » La société, selon M. Louis F., est ici de droit divin ; il ne reconnaît qu'un seul principe en matière de gouvernement, celui de la souveraineté nationale, en affirmant aussi qu'une société ne peut vivre sans la croyance généralement acceptée aux récompenses et aux peines de l'autre vie ; vient ensuite une charge à fond sur le matérialisme qu'il appelle : « Le ver rongeur de la société. » Plus tolérants, nous n'admettons pas que : « La société a le droit et le devoir impérieux de s'opposer à la propagation de cette triste doctrine ; » car en admettant cette théorie, c'est-à-dire l'emploi de moyens coercitifs, que deviennent la liberté de penser et le libre arbitre ? Cette violation flagrante de l'esprit d'examen cette conquête précieuse des temps modernes, ne donnerait-elle point à nos adversaires le terrible droit de réciprocité ? Il faut aimer et savoir convaincre, car la violence attire la vengeance.

L'auteur sachant qu'il n'y a pas d'effets sans causes, n'aurait-il pu se dire, que les hommes qui professent hautement le matérialisme portent en eux la conscience de leur droit ? Que, s'ils sont enclins à rejeter ce qui leur paraît incompréhensible, c'est qu'après avoir demandé vainement aux docteurs en théologie le pouvoir de comprendre ce que Dieu attend de l'homme, ils ont exigé des ordres bien définis. Si ces Esprits incarnés hommes éminents pour la plupart, ont nié Dieu en doutant de son universalité, s'ils ont attribué au hasard la conduite des événements, c'est qu'ils n'ont pu apercevoir les causes de ce qui est. Pourtant on ne peut le nier, le matérialisme a fait son oeuvre

utile en battant en brèche nos antiques préjugés, et de ses ardentes recherches du principe de toutes choses, est sortie la régénération complète de nos sciences industrielles. Inévitablement une réaction en sens inverse devait s'opérer, et nous constatons cette conséquence dont le Spiritisme bénéficiera, le progrès humain étant en définitive le but de tous les efforts généreux, de quelque part qu'ils viennent.

Pages 57 et suivantes, l'auteur flétrit comme elles le méritent, toutes les débauches de notre temps, et s'il frappe vertement sur ces hontes, c'est avec de nobles et patriotiques accents. Les passages qui seront lus avec plaisir sont ceux où il est dit : que la force ne doit pas primer le droit, mais que le droit doit s'appuyer sur la force ; ceux où il se demande si la société n'a pas comme une race et comme l'individu, son enfance, son adolescence et sa vieillesse en passant par les mêmes vicissitudes : « Les mondes, ajoute-t-il, sont le laboratoire où l'humanité s'épure et progresse dans ses individus ; mais chaque tribu, chaque famille de l'humanité grandit, vieillit et se renouvelle. Chaque monde a sa jeunesse et doit avoir sa décrépitude, etc. »

Le droit et le devoir sont ensuite traités avec beaucoup de mesure et d'à-propos ; l'écrivain reconnaît, page 70, que le progrès intellectuel doit précéder le progrès moral ; que toutes les civilisations ont porté leur pierre à l'édification du christianisme, qui lui-même est soumis à la loi d'un développement continu.

Les alinéas consacrés à la bourgeoisie et sa mission contiennent des enseignements utiles tels que ceux-ci « Le travail social, dans ce qu'il a de bon, tend à supprimer non telle ou telle classe de la société, mais les inutiles. Ces mains fines et blanches dont vous êtes si fier ne peuvent être excusées que par votre valeur spirituelle et morale. Êtes-vous très-savant ? Avez-vous accru le patrimoine intellectuel de l'humanité ? Êtes-vous un artiste de talent ? Votre Esprit concourt-il à un titre quelconque, par une production utile, au développement social ? Non ! Mais cachez ces mains patriennes. » « Les paresseux ne doivent pas manger, a dit saint Paul. « L'aristocratie de la probité, de l'intelligence et de l'énergie est légitime, la seule légitime et salutaire. » L'auteur conseille aux hommes honnêtes et éclairés, de respecter leurs frères attardés aux échelons de la route qu'ils ont eux-mêmes franchis avec peine ; de les aider avec fermeté et douceur ; d'être pour eux un enseignement et un exemple ; « le supérieur dans la hiérarchie des âmes, tout en progressant personnellement, peut et doit discipliner les inférieurs et leur imposer une respectueuse déférence. » Nous trouvons les axiomes suivants aux pages 95 et 96 : « Le courage est cette qualité éclairée, consciente, qui soutient l'homme et le met à la hauteur du péril quand il se présente. Il a pour écueil la témérité qui l'y précipite, et le point d'honneur qui le fait naître. L'indulgence pour le mal est une lâcheté, car elle est un encouragement pour le méchant. Quand une nation ne sait plus s'indigner, quand elle ne trouve plus pour le vice un mépris rigoureux, on peut dire qu'elle a perdu le ressort moral. »

Dans le chapitre qui traite des Inclinations naturelles et des Déviations, il y a toujours un enchaînement d'idées morales qui se suivent et se complètent mutuellement. Page 106, l'auteur dit de l'amour « qu'il inspire des sentiments et des actes sublimes » ; il appelle ces actes le ciment naturel et social des êtres : « rudimentaires aux premières périodes humaines, ils s'épurent à mesure que les êtres s'élèvent ; ils suivent l'homme à travers ses migrations progressives ; ils sont l'acheminement graduel qui le mène à Dieu par la charité la plus doucement, la plus ardemment spéciale, puis de plus en plus générale, de plus en plus spirituelle, de plus en plus parfaite. » A propos de l'ambitieux, il est dit, page 111 : « qu'il ne connaît pas la loi de charité ; qu'il ne peut s'élever à la loi de justice et que les compétitions d'en bas ou d'en haut sont des guerres de vampires et que si l'ambition, ce grand et puissant ressort, est actuellement le seul moteur de l'humanité terrestre, cela prouve le peu d'avancement de notre globe, l'ambition, ce mal social, devant être remplacée par la passion du bien, c'est-à-dire par la vraie charité. »

A la page 116, l'auteur nous conseille de ne pas perdre de vue que l'humanité n'est pas parquée tout entière sur notre planète, que le progrès n'existera pas indéfiniment sur notre globe : « L'humanité progresse toujours dans ses individus, mais les mondes ont un matin, un midi et un soir. » A propos

du progrès individuel, il ajoute : « Le même individu qui vivait il y a deux mille ans sur la terre, qu'il vive parmi nous ou ailleurs, est aujourd'hui plus avancé qu'il ne l'était. La loi de destruction n'est qu'une apparence ; quand nous disons détruit, il faut entendre transformé. » Aussi, M. Louis F. nous engage-t-il à nous méfier de l'orgueil à tous les degrés, à tenir compte du blâme des âmes honnêtes et éclairées, à ne pas nous avilir par de plates courtoiseries, car on vaut, en raison directe d'une existence modeste. Ce livre intéressant semble dans chaque page avoir buriné ce précepte : Fuyez la fange. Bien des vérités éloquantes se trouvent dans Justice distributive et Favoritisme ; c'est une excellente volée de bois vert sur le Népôtisme actuel ; c'est frappé au bon coin, bravo : « Résumons-nous, dit-il. Nous ne poussons pas la simplicité jusqu'à croire que, sur la terre, la hiérarchie sociale deviendra rigoureusement conforme à la hiérarchie naturelle ; nous n'espérons pas la perfection, mais nous avons la confiance qu'elle s'en approchera de plus en plus, » et cela, dit-il, grâce à des épreuves de plus en plus supérieures, l'importance des citoyens devant être en accord avec leur mérite réel.

A la page 152, Sciences et Savants, l'auteur affirme, et cela est vrai, que : « En dehors des mathématiques pures, les savants, nous ne disons pas la science, mais les savants de bon aloi, qui savent véritablement, sont volontiers trop enclins à affirmer et à nier. » Il les engage à fouiller l'immense champ inculte des erreurs et des préjugés populaires dont la science a tout au plus défriché quelques coins ; il y a là, dit-il, un réservoir naturel de forces vives mais latentes, qu'il est utile de mettre en lumière. La vérité, la possédons-nous ? S'il y a des choses sues de science certaine, sur une infinité d'autres, nous n'avons que de faux aperçus, la vérité vraie nous échappant en toutes matières.

Plus loin, il ajoute que l'opinion publique juge mal ; que si l'histoire elle-même est impartiale, les historiens ne le sont pas que : « Historiens... philosophes... médecins... hommes politiques... fragilité L'histoire comme la médecine, la philosophie comme la politique, sont réelles in abstracto. Elles s'évaporent en se concrétisant. On rencontre encore des hommes sérieux. Mais que de charlatans de la philosophie, que de virtuoses de la parole, que d'acrobates de la politique, qui ne savent que danser sur la corde roide ! Car on peut dire que l'essence des choses est une et qu'il n'y a de vraiment clairvoyants que les rares penseurs qui en sont imprégnés »

Dans le chapitre qui traite de la Dégénérescence physique, il y a des aperçus tellement clairs que les nier serait s'opposer à l'évidence ; le remède de notre fiévreuse mobilité se trouverait dans les exercices gymnastiques : « Nous avons trop de nerfs et pas assez de muscles. » Dans le chapitre suivant, Education, M. Louis F. appuie avec force « sur la superficialité de l'instruction des femmes, qui les livre à l'influence exclusive de certaines idées, et les laisse à la merci des ennemis du progrès. » Grand malheur et cause première du schisme établi entre l'Église et la raison. Puis le rôle de la femme est défini dans quelques paroles pleines de cœur ; les lire, c'est être convaincu qu'une âme généreuse et aimante a pu seule les dicter.

Page 169, nous lisons les réflexions suivantes : « Nous avons entendu parler une dame, qui, rêvant à sa future maternité, disait : « J'appellerai ma fille Encyclique et mon fils Syllabus. »

Page 171 : « La femme ne doit être ni un esclave, ni un fétiche, ni une poupée, mais une épouse et une mère. Ce n'est qu'à cette condition que nos enfants seront des hommes. »

Page 174, dans Famille : « Le plus dangereux ennemi de la famille, c'est le luxe. Les choses en sont venues à ce point que l'on ne peut plus se marier que dans des conditions qui, si nous n'y prenons garde, si nous ne revenons à des habitudes simples, deviendront positivement exceptionnelles. Oh ! Si les modes pouvaient devenir sensées, quel pas la société française aurait franchi ! »

Et, pages 176 et suivantes du chapitre, Milieux, l'auteur après avoir dit : « La vie artificielle des grandes villes, qui fait tant de crétins, est impuissante à faire un seul homme au complet », donne une verte leçon à Paris et aux Parisiens ; c'est un miroir fidèle dans lequel nous pouvons tous contempler notre image.

Au chapitre, Épuisement littéraire, page 188, nous recueillons les belles pensées suivantes : « La forme ne doit pas être tant le vêtement que le corps de l'idée qui est esprit. La production des idées

est une sorte de génération spirituelle. Mais, de même que l'âme ici-bas n'est que par le corps, l'idée, tant que dure la vie terrestre, ne prend réalité qu'en prenant forme. Les idées ont leur charpente osseuse, leur chair, leur santé, leur vêtement et leur parure. »

Tout le chapitre Coup d'oeil sur l'avenir, mérite l'attention du lecteur. Nous aimons voir M. Louis F. disséquer ainsi nos vanités, nos erreurs et notre légèreté, pour en tirer les conséquences utiles et nécessaires à notre régénération. C'est bien dit et bien pensé.

Telle est l'analyse imparfaite de la première partie de : Le Secret d'Hermès. Les idées sont tellement condensées dans ces 220 pages, moitié de l'ouvrage, que plusieurs volumes pourraient être faits avec les fragments de : Liberté, Progrès. Aussi, n'avons-nous pas hésité à consacrer quelques pages de la Revue spirite à un ouvrage de cette importance, dont le mérite transcendant ne peut échapper à nos lecteurs habituels.

La Revue prochaine contiendra l'analyse de la seconde partie de ce volume qui traite de la physiologie des êtres.

Nos nouvelles publications

La librairie spirite vient de faire paraître :

Le secret d'Hermès, Physiologie universelle, par Louis F., 1 volume in-18 jésus. Prix : 3 fr.

Lire le compte rendu publié dans le présent numéro.

Sous presse

Pour paraître dans les premiers jours de janvier 1873.

La médiumnité au verre d'eau. Instructions générales données par les Esprits à madame Antoinette Bourdin, médium. 1 volume in-18 jésus. Prix : 3 fr.

Avis important aux abonnés.

La Revue spirite commencera au mois de janvier prochain sa seizième année, MM. les abonnés qui ne voudraient pas éprouver de retard dans l'envoi des numéros, sont priés de renouveler leur abonnement avant le 31 décembre. L'abonnement est toujours payable d'avance, au siège de la Société anonyme, 7, rue de Lille, à Paris. L'administration ne fait pas recueillir les souscriptions à domicile. Le seul mode d'abonnement est d'adresser un mandat de poste ou une valeur à vue sur Paris, à l'ordre de M. Bittard, ou de faire retirer la quittance dans les bureaux, 7, rue de Lille, à Paris. Prix de l'abonnement : pour Paris, la province et l'Algérie, 10 fr. Pour le continent, 12 fr. Pour les pays d'outre-mer, 14 fr. Comme par le passé, nos abonnés trouveront dans le présent numéro, le titre, la couverture et la table du volume de 1872 ; ce volume paraîtra à la librairie spirite le 10 décembre courant. Même prix que pour l'abonnement. 1 fr. 75 cent. en sus pour les volumes reliés.

A partir du premier janvier 1873, la Revue spirite sera imprimée en caractères neufs.

Le secrétaire-gérant : P.G. Leymarie

Table des matières

Janvier 1872	2
Aux abonnés de la revue spirite, coup d'œil rétrospectif	2
L'Esprit et la matière chez les enfants et les vieillards	3
Variétés	7
La loi du progrès	8
Fait d'obsession d'un Esprit	8
Correspondance	11
Dissertations spirites	12
Bibliographie	19
Février 1872	20
Confirmation de la doctrine de la réincarnation	20
Variétés	24
Dissertations spirites	25
Bibliographie	36
Mars 1872	38
Considérations sur la vie et la mort	38
Variétés	40
Un miracle	42
Les voyants qui président la mort	48
Phénomène de communication à distance	49
Correspondance	49
Communications	50
Nécrologie	53
Bibliographie	55
Avril 1872	56
Phthisie et magnétisme	56
Variétés	59
Correspondance	61
Communications	66
Les degrés du ciel	68
Poésie spirite	69
Étude sur les fluides magnétiques	70
Poésie	71
Bibliographie	73
Mai 1872	74
Anniversaire de la mort d'Allan Kardec	74
Correspondance	79
Réflexions d'une institutrice spirite	81
Variétés	82
Une vision	84
Dissertations spirites	85
L'Enfant humanité par l'Esprit de Milton	87

Bibliographie	89
Juin 1872	92
Les Esprits souffrants et les évocations médianimiques	92
Correspondance	94
Variétés	95
Poésie	96
Dissertations spirites	97
Poésie	107
Des sectes et des schismes dans le spiritisme	107
Bibliographie	108
Nécrologie	109
Juillet 1872	110
Réfutation et critique du livre intitulé : une philosophie nouvelle par André Pezzani	110
Correspondance	117
Éphémérides de la semaine	119
Appel aux Spirites	120
Appel aux spirites du monde	121
La force physique	122
Dissertations spirites	123
Évocation d'Apollon Boltinn	124
Nécrologie	126
Août 1872	128
Réflexions inspirées par l'étude de diverses écoles philosophiques	128
Correspondance	131
Lettre de Mme Emilie Collignon	133
Variétés	134
Photographies spirites	138
Poésie	139
Dissertations spirites	141
Communications intuitives des Esprits incarnés	142
Bibliographie	143
Septembre 1872	146
De la philosophie spirite	146
Correspondance	147
Une semaine à Moravia	150
Esprit incarné reculant devant son épreuve	153
Dissertations spirites	156
Poésie spirite	162
Octobre 1872	165
Nouveautés magnétiques	165
Du fluide animal	167
Réflexions intuitives de Marc Baptiste	168
Moyen pratique à la portée de tous, d'augmenter d'une manière notable la production du sol	170
Variétés	172

Un curieux phénomène à Edimbourg (Écosse)	175
Séance chez le docteur Slade	176
Dissertations spirites	178
Poésie	180
Novembre 1872	184
Du temps	184
Variétés	186
Le Spiritisme à Mexico	188
Peintures d'outre-tombe	189
Correspondance	190
Dissertations spirites	194
Poésie spirite	199
Ligue de l'enseignement	201
Bibliographie	201
Décembre 1872	203
Guérison obtenue par le magnétisme spirite	203
Variétés	206
Un nouveau cas de possession	208
Correspondance	209
Dissertations spiritiques	210
Bibliographie	212

TABLE DES MATIERES

Table des matières

Janvier 1872	2
Aux abonnés de la revue spirite, coup d'œil rétrospectif	2
L'Esprit et la matière chez les enfants et les vieillards	3
Variétés	7
La loi du progrès	8
Fait d'obsession d'un Esprit	8
Correspondance	11
Dissertations spirites	12
Bibliographie	19
Février 1872	20
Confirmation de la doctrine de la réincarnation	20
Variétés	24
Dissertations spirites	25
Bibliographie	36
Mars 1872	38
Considérations sur la vie et la mort	38
Variétés	40
Un miracle	42
Les voyants qui président la mort	48
Phénomène de communication à distance	49
Correspondance	49
Communications	50
Nécrologie	53
Bibliographie	55
Avril 1872	56
Phthisie et magnétisme	56
Variétés	59
Correspondance	61
Communications	66
Les degrés du ciel	68
Poésie spirite	69
Étude sur les fluides magnétiques	70
Poésie	71
Bibliographie	73
Mai 1872	74
Anniversaire de la mort d'Allan Kardec	74
Correspondance	79
Réflexions d'une institutrice spirite	81
Variétés	82
Une vision	84
Dissertations spirites	85

L'Enfant humanité par l'Esprit de Milton	87
Bibliographie	89
Juin 1872	92
Les Esprits souffrants et les évocations médianimiques	92
Correspondance	94
Variétés	95
Poésie	96
Dissertations spirites	97
Poésie	107
Des sectes et des schismes dans le spiritisme	107
Bibliographie	108
Nécrologie	109
Juillet 1872	110
Réfutation et critique du livre intitulé : une philosophie nouvelle par André Pezzani	110
Correspondance	117
Éphémérides de la semaine	119
Appel aux Spirites	120
Appel aux spirites du monde	121
La force physique	122
Dissertations spirites	123
Évocation d'Apollon Boltinn	124
Nécrologie	126
Août 1872	128
Réflexions inspirées par l'étude de diverses écoles philosophiques	128
Correspondance	131
Lettre de Mme Emilie Collignon	133
Variétés	134
Photographies spirites	138
Poésie	139
Dissertations spirites	141
Communications intuitives des Esprits incarnés	142
Bibliographie	143
Septembre 1872	146
De la philosophie spirite	146
Correspondance	147
Une semaine à Moravia	150
Esprit incarné reculant devant son épreuve	153
Dissertations spirites	156
Poésie spirite	162
Octobre 1872	165
Nouveautés magnétiques	165
Du fluide animal	167
Réflexions intuitives de Marc Baptiste	168
Moyen pratique à la portée de tous, d'augmenter d'une manière notable la production du sol	170

Variétés	172
Un curieux phénomène à Edimbourg (Écosse)	175
Séance chez le docteur Slade	176
Dissertations spirites	178
Poésie	180
Novembre 1872	184
Du temps	184
Variétés	186
Le Spiritisme à Mexico	188
Peintures d'outre-tombe	189
Correspondance	190
Dissertations spirites	194
Poésie spirite	199
Ligue de l'enseignement	201
Bibliographie	201
Décembre 1872	203
Guérison obtenue par le magnétisme spirite	203
Variétés	206
Un nouveau cas de possession	208
Correspondance	209
Dissertations spirities	210
Bibliographie	212